Le livre commode des adresses de Paris pour 1692, tome 1/2

Monsieur de (Nicolas) Blégny

LE

LIVRE COMMODE

DES ADRESSES DE PARIS

pour 1692

par

ABRAHAM DU PRADEL

(NICOLAS DE BLEGNY)

Suivi d’appendices,

précédé d’une introduction, et annoté

par

ÉDOUARD FOURNIER

Tome Ier

PARIS

Paul DAFFIS, ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE

DE LA BIBLIOTHÈQUE ELZEVIRIENNE

7, rue Guénégaud

M DCCC LXXVIII

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Histoire de la Butte des Moulins, suivie d’une étude historique sur

les demeures de Pierre Corneille à Paris, avec deux vues de la Butte

en 1551 et 1652. Beau volume in-18, papier vélin. 3 fr. 50

Le Vieux Neuf. Seconde édition, refondue et considérablement

augmentée. 3 vol. gr. in-18. 15 fr.

L’Esprit des autres. 5e édition refondue et considérablement

augmentée. 1 vol. in-18. (Sous presse.)

Imprimerie Gouverneur, G. Daupeley à Nogent-le-Rotrou.

Caractères elzeviriens de la Librairie Daffis.

INTRODUCTION.

Les guides, les *ciceroni* dans les grandes villes sont aussi anciens qu’elles. Nous n’en connaissons pas une, du moins, parmi les plus célèbres, qui n’ait eu les siens.

Athènes et Corinthe offroient aux étrangers qui les visitoient tout un collége d’*exégètes* (conducteurs), «dont la charge, lisons-nous dans les *Mélanges* publiés sous le nom de Vigneul Marville[1], étoit de leur faire voir ce qu’il y avoit de curieux, de leur expliquer les inscriptions anciennes et tout ce qui concernoit ce genre d’érudition.»

[1] T. II, p. 217.

Pausanias n’a eu garde de les oublier. Ils avoient dû, en effet, lui être fort utiles pour le renseigner sur les détails d’art et d’antiquité que recherchoit surtout sa curiosité de voyageur. L’_Itinéraire_, qu’il rédigea au retour, est rempli de ce qu’il recueillit à leur suite. On y trouve, à chaque page de ses dix livres, une trace de leurs renseignements. Aussi cette première relation d’un *Voyage en Grèce* n’est-elle, elle-même, comme on l’a justement remarqué[2], qu’une sorte de guide du touriste.

[2] *Biog. génér.*, t. XXXIX, p. 415.

De Rome, où, comme à Pompeï, les affiches étoient d’ailleurs en usage[3], il nous est resté, pour la ville même, distribuée par régions, deux de ces «guides», l’un de Publius Victor, l’autre plus incomplet attribué à Sextus Rufus. Les

indications n’y sont que sommaires, mais d’une multiplicité de détails surprenante. Il n’y est fait grâce ni du plus petit temple (_ædicula_), ni d’un bain, ni d’un arbre, si peu qu’il fût consacré, etc., *etc.*

[3] V. *Le Vieux-neuf*, 2e édit., t. II, p. 64, note; et 94-95.

Pour compléter ces «guides» écrits et empêcher qu’on ne s’égarât dans le labyrinthe de curiosités qu’ils vous ouvroient, il y avoit ce qu’on appeloit des *nomenclatores*[4], sortes de guides parleurs et bavards, qui—leur nom le disoit—vous faisoient la liste, vous dressoient, de mémoire, «la nomenclature», nom par nom, de toutes les personnes de distinction qui passoient, et vous animoient ainsi la rue ou la place, dont ils vous montroient les monuments. De cette façon, ils n’expliquoient pas seulement le tableau, ils y mettoient les personnages.

[4] Cicero, *ad Atticum*, lib. IV.

Les riches patriciens avoient de ces «nomenclateurs» parmi leurs esclaves. Ils leur faisoient tenir pour eux une sorte d’almanach des adresses, où figuroient, avec les gens composant leur «clientèle», les nombreux amis que leur avoit tout naturellement attirés la richesse.

L’usage de ces esclaves dresseurs de listes existoit depuis longtemps chez les rois d’Asie, et c’est de là qu’il étoit venu à Rome. Sénèque ne le condamna que plus sévèrement dans un de ses traités, où cet étalage de clients et d’amis ne lui semble qu’une ostentation de cour:

«C’est, dit-il[5], une vieille coutume des rois ou de ceux qui imitent les rois, de faire enregistrer un peuple d’amis.»

[5] *De Beneficiis*, lib. VI, cap. 33.

A côté du renseignement curieux, l’étranger pouvoit, dans les villes grecques, trouver le renseignement utile. Étoit-ce un Corinthien de passage à Athènes, ou un Athénien à Corinthe? Il trouvoit chez le chargé d’affaires de sa ville tout ce qui pouvoit l’empêcher de s’égarer ou d’être pris pour dupe. Le gîte même, s’il arrivoit avec une mission de ses concitoyens, lui étoit fourni par ce fonctionnaire—nous allions presque dire ce consul—complaisant et hospitalier[6].

[6] Boeckh, *Economie politique des Athéniens*, t. I, p. 388.

On l’appeloit *Proxène*, mot que reprirent les Romains pour en faire celui de *Proxeneta*, qui n’eut que plus tard le sens déshonnête qu’il devoit prendre et que nous avons laissé à son dérivé proxénète.

D’abord, le *proxeneta* n’étoit à Rome qu’une sorte de courtier en marchandises, un intermédiaire, *intercessor*, comme dit Apulée, entre l’acheteur et le vendeur. Il s’entremettoit pour les affaires de change, qui ont toujours tant importé aux étrangers. Il négocioit même pour eux ou pour les clients urbains, des emprunts à intérêts[7]. En ce cas, il prenoit le nom spécial de *pararius*[8]. De tout cela, il formoit un ensemble d’affaires, auxquelles on avoit donné le nom particulier de *proxenetica*, et que la loi reconnoissoit

comme légales: *Proxenetica*, lit-on dans le Digeste[9], *jure licito petuntur*.

[7] Sénèque, *Epître* 119.

[8] *Id. Des bienfaits*, liv. III.

[9] Liv. 50, tit. 14, loi 1re.

Malheureusement d'autres trafics s'y mêlèrent peu à peu pour primer honteusement les premiers. Le proxénétisme devint ce que nous l'indiquions tout-à-l'heure. Les proxénètes finirent par n'être plus que des entremetteurs, des courtiers de débauches.

D'autres agents, les *prosagogues* qui s'étoient faits, comme les *exégètes*, mais avec moins de savoir, les interprètes et les conducteurs des étrangers, tombèrent aussi, par l'abus de leur métier, dans une infamie qui n'étoit pas moins dégradante. Ils se firent espions et délateurs. S'ils renseignoient d'un côté ceux qui en toute confiance les prenoient pour guides, de l'autre ils donnoient sur eux et contre eux des renseignements à la police. Plutarque s'en est plaint dans la *Vie de Dion*.

A l'époque même, où ils n'en étoient pas encore là, et s'en tenoient aux choses permises de leur profession d'interprètes et de «donneurs d'indications», ils n'avoient pas semblé au grand philosophe de la vie pratique, Aristote, d'une utilité suffisamment étendue et sérieuse.

Pour qu’il fût possible à chacun de s’éclairer sur ce qui importoit à son travail ou à ses affaires, il eût voulu plus et mieux que ces *proxénètes* et ces *prosagogues*: «Il est nécessaire, dit-il, dans sa Politique[10], qu’il existe quelque chose, où le peuple se puisse renseigner, et perde ainsi tout prétexte d’être oisif.»

[10] Liv. IV, ch. 15.

Un peu plus haut, dans le même traité[11], il avoit dit: «On convient que, dans une république bien constituée, ce qui est nécessaire à chacun doive être en évidence. Mais comment y parvenir? Ce n’est pas facile.»

[11] *Id.* Liv. III, ch. 7.

Il fallut, en effet, bien des siècles encore, pour trouver la solution du problème.

Au moyen-âge, l’utilité s’éclairant par la charité qui fut sa vraie lumière, il y eut quelques bonnes tentatives et quelques progrès. Dès le XIe siècle, par exemple, les pauvres filles en quête de conditions surent où se renseigner pour en trouver une, et en même temps, qui mieux est, n’eurent plus à chercher le refuge où elles pourroient l’attendre: les bonnes sœurs de *l’Ostellerie Sainte Opportune*, ou *Catherinettes*, leur offroient à la fois les renseignements et le gîte[12].

[12] Piganiol de la Force, *Descript. de Paris*, t. II, p. 149; H.

Bordier, *les Églises et les Monastères de Paris*, 1856, in-12, p.

23.

En 1330, autre fondation d’une charité tout aussi hospitalière et plus maternelle encore. Les nourrices de la campagne ne savoient pas, en venant à Paris, comment trouver des nourrissons, et les mères n’ignoroient pas moins de quelle façon se procurer des nourrices. L’établissement dont nous voulons parler y pourvut, en satisfaisant les unes et les autres.

La nourrice du fils du roi, alors régnant, Philippe VI, avoit quatre grandes filles. On leur créa quatre offices, qui constituoient à chacune le privilége de tenir un bureau, où mères et nourrices pussent se présenter pour s’entendre[13].

[13] Hurtaut et Magny, *Dict. hist. de la ville de Paris*, t. IV, p.

216-217.

On les appela *Commanderesses*, ou mieux *Recommanderesses*, mot qui étoit moins nouveau que leur office. Il servoit déjà depuis quelque temps à désigner certaines femmes qui faisoient une concurrence active,

mais non gratuite, aux *Catherinettes*, pour le placement des servantes.

Nous en trouvons deux dans le registre de la Taille, de 1292, et, un peu plus tard, elles furent assez nombreuses pour donner leur nom à la partie de la rue de la Vannerie qu'elles occupoient du côté du carrefour Guillori[14].

[14] Voir ce qui en est dit plus loin.

Toute pauvre fille une fois placée par ces *Recommanderesses*, leur payoit un droit sur ses premiers gages, tandis qu'en sortant de *l'Ostellerie Sainte Opportune*, elle n'auroit eu qu'à dire merci à Dieu et aux bonnes sœurs.

Où celles-ci mettoient la charité, les recommanderesses mettoient le courtage.

Il commençoit, du reste, alors à fonctionner sous toutes les formes, dans presque tous les métiers, même ceux où il étoit inutile. Estienne Boileau eut donc soin d'exclure ceux qui en étoient les agents, c'est-à-dire «les couratiers», partout où il ne les trouva pas indispensables: «El mestier devant dit, écrit-il en pareil cas, ne puet ne ne doit avoir nul courratier[15].»

[15] Est. Boileau, *Livre des Mestiers*, p. 149.

Ils n'en furent ni moins nombreux, ni surtout moins tenaces, pour tâcher de se faire une double proie, aux trousses du vendeur et de l'acheteur.

Il n'est pas de trafics où on ne les trouve.

Dans chaque négoce, se faufilent «proxenettes-couratiers, comme il est dit dans le *Coustumier général*, et autres commis à vendre marchandises à eux confiées[16].» Veut-on, par exemple, pour entrer en campagne, ou seulement pour quelque passe d'armes, un bon cheval qui se puisse monter sans retard? Désire-t-on une belle haquenée dont on puisse faire présent? Le courtier est là qui vous les procure, et qui «moyenne», comme on disoit, le marché. «Alors, lisons-nous dans l'_Hystoire du petit Jehan_[17], à propos des palefreniers et maréchaux du roi auxquels, en arrivant, il s'étoit adressé, alors envoyèrent quérir les plus souffisants et féables couratiers de chevaux, et se informèrent des plus belles hacquenées qui fussent à Paris.»

[16] T. I, p. 899.

[17] Edit. Guichard, p. 69.

Les mariages mêmes déjà n'échappoient point à ces courtages, et les moines, disoient les mauvaises langues, s'en mêloient quelquefois. Ils se faisoient «moyenneurs de mariages», pour nous servir d'une expression de Philippe de Commines[18]. Une satire contre les Dominicains, que cite Du Cange[19], le leur reproche, ainsi que d'autres petits trafics de même sorte:

[18] Liv. III, ch. 8.

[19] Nouv. édition, au mot *corraterius*.

De maint marchié sont couratiers

Encor plus ils sont curatiers

De mariages.

Dans tout cela, si ce n’est pour ce qui intéressoit les servantes, à l’isolement desquelles pourvoyoit si naturellement l’œuvre des *Catherinettes*, il n’y avoit pas eu d’avantages nouveaux et surtout désintéressés en faveur du public.

Il lui manquoit toujours, lorsqu’il cherchoit à se renseigner sur ce qui lui importait pour ses besoins ou ses affaires, ce qui lui avoit manqué du temps d’Aristote.

L’idée et les vœux de celui-ci restoient ainsi pleinement à satisfaire, lorsqu’au XVIe siècle, un homme du meilleur sens, le père de Montaigne, s’en occupa, croyant, d’ailleurs, qu’on ne l’y avoit pas devancé. Il ne les réalisa pas, même par un commencement de mise en pratique; mais grâce à l’autorité de son fils qui eut l’excellent esprit d’en parler dans ses *Essais*, et d’insister sur ce qu’il y avoit là de nécessaire, la voie cette fois leur fut ouverte, et quelqu’un, comme nous le verrons, éclairé, guidé par ce qu’il en avoit dit, se trouva enfin pour les faire passer du projet à l’application.

C’est au chapitre 34 de son 1er livre publié en 1580, que sous ce titre: *D’un défaut de notre police*, Montaigne nous a entretenus des idées de son père sur ce point, sans savoir plus que lui du reste qu’il y avoit eu Aristote pour précurseur.

«Feu mon père, dit-il, homme pour n’estre aidé que de l’expérience et du naturel, d’un jugement bien net, m’a dit autrefois qu’il avoit désiré mettre en train, qu’il y eust es villes certain lieu désigné, auquel ceux qui auroient besoin de quelque chose se peussent rendre, et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect: comme je cherche à vendre des perles, je cherche des perles à vendre, tel demande un ouvrier, qui ceci, qui cela chacun selon son besoin, et semble que ce moyen de nous entr’advertir apporteroit non légère commodité au commerce public; car à tous coups il y a des conditions qui s’entrecherchent, et, pour ne s’entendre, laissent les hommes en extrême nécessité. J’entends avec une grande honte de notre siècle.»

A ce propos, prenant alors l’idée par ce qu’elle a de plus élevé et de plus charitable, il laisse tout ce qui peut y intéresser le commerce, et ne voit que ce qui s’y trouveroit d’avantages pour ceux que, malgré leur mérite, la misère tue, les moyens leur manquant pour faire connaître que ce mérite est sans emploi.

Il cite, comme exemples, deux savants, l’un d’Allemagne, l’autre d’Italie, morts ainsi, dit-il, «en l’estat de n’avoir pas leur saoul à manger, et, ajoute-t-il, croy qu’il y a mil hommes qui les eussent appelez avec très-avantageuses conditions, ou secourus où ils estoient s’ils l’eussent sçu.»

Il ne croit pas, en parlant ainsi, trop présumer du monde, «qui n’est pas, dit-il, si généralement corrompu.» Il se porte d’ailleurs garant que son père n’eût pas autrement agi. Quant à lui-même, en toute franchise, il avoue qu’il n’y eût peut-être pas été si empressé: «En la police œconomique, dit-il, mon père avoit cet ordre, que je sçay louer, mais nullement ensuivre.»

Il n’y avoit guère en ce temps, sans journaux, que les livres pour répandre les idées, et comme beaucoup ne paroissoient que pour être oubliés, et déjà lettres mortes, ce qu’ils devoient faire connoître restoit comme eux inconnu. Les *Essais*, par bonheur, ne devoient pas être de ces mort-nés de la philosophie. Le succès fut très-vif, tant pour le livre et ses merveilleuses fantaisies de forme et d’allures, que pour ce qui s’y animoit de ces allures, et s’y revêtoit de cette forme.

Tout germa, tout fructifia de ce qu’il portoit comme semence. Deux ans après qu’il eut paru, nous voyons, par exemple, publier à Genève un petit livret de renseignements, qui pourroit bien déjà n’être qu’une variante de ce que Montaigne avoit demandé. Il vouloit, lui, qu’en arrivant dans une ville, chacun pût savoir où trouver ce qu’il lui faut. Le petit livret dont nous parlons, prenoit l’idée à revers. Il vous renseignoit sur tout ce dont il faudroit se garder en s’aventurant dans les boutiques. C’étoit arriver au même but, mais par le côté contraire, comme on arrive à l’orthographe par la cacographie.

Voici le titre, qui, tant il est net, nous dispensera de plus longues explications:

Le Livre des Marchands, fort utile à toutes gens pour cognoistre de quelles marchandises on se doit donner garde d’estre deceu. Genève, 1582, in-24.

Sous Henri IV, ce fut mieux. L’homme à projets du règne, Barthélemy de Laffémas, «tailleur varlet de chambre du roy», comme il aimoit à se qualifier[20], auquel l’industrie et le commerce de son temps durent tant de progrès[21], et en auroient dû bien davantage, si le roi n’eût pas été tué, s’inspira de l’idée même de Montaigne, et en fit le point de

départ d’un établissement, qui auroit pu complètement et très-largement la réaliser.

[20] *Variétés hist. et litt.* de la Biblioth. Elzévirienne, t. VII,

p. 303.

[21] *Id. ibid.*

Ce fut, malheureusement, parmi ses projets, un de ceux qui ne survécurent pas au roi qui protégeoit et qui encourageoit Laffémas. Cet appui manquant, il n’y donna pas suite. Comme la plupart des autres, il le laissa oublier, et l’on n’en sauroit même rien, si, après sa mort, son fils Isaac, le même qui fut le grand justicier de Richelieu[22], n’en avoit pas parlé dans le traité où, sous ce titre: *Histoire du Commerce de France*, il ne fait guère que l’apologie historiée des projets de son père[23].

[22] *Id.*, t. X, p. 18.

[23] Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, 1re série, t. XIV, p.

409-430.

Il ne dissimule pas pour celui-ci que l’inspiration lui en avoit pu venir de Montaigne «que l’on tient, dit-il[24], avoir eu d’aussi heureuses et fortes conceptions qu’homme du monde.» Laffémas n’avoit fait que développer et étendre; mais, cela, suivant son fils, en de telles proportions, que le projet en étoit devenu ce qu’il pouvoit y avoir de plus profitable pour l’intérêt du commerce.

[24] *Id.*, p. 424.

Plus de difficultés dès lors, plus d’entraves. Les affaires, que d’utiles renseignements éclairent de partout, se font d’elles-mêmes, aussi bien sur place que par correspondance, car Laffémas n’a pas limité à une seule ville, à Paris, les bienfaits de sa fondation. Il veut que l’Europe, que le monde entier, s’il se peut, en profite.

Son fils, qui reprend l’idée, ne la voit pas autrement. Il s’enthousiasme de cet accord universel entre tous les trafiquants de l’Univers; il ne voit rien qui puisse y faire obstacle, si les Bureaux dont son père a conçu l’idée d’après celle du père de Montaigne, peuvent enfin s’établir:

«J’attends cela, dit-il[25], de l’invention des Bureaux publics, qui défaillent seuls à la facilité de nostre commerce pour le rendre à sa perfection, bureaux, autant nécessaires à l’utilité publique et commodité des particuliers, que tout ce qu’on a inventé pour cet effet.

[25] *Id.*, p. 423-424.

«Je veux, ajoute-t-il, signaler cette proposition entre les plus belles que mon père ait jamais faites, pour la première, plus

utile, et de plus grande importance; aussi est-ce un remède tacite à une infinité d'abuz, et un préservatif contre la ruine de notre commerce, outre tant de diverses particularitez que cela demanderoit autant d'histoires, auxquelles toutesfois faudroient et le papier et le temps.

«Il me suffira de dire que seront certaines correspondances que les agents publics auront par toutes les villes, pour faire gérer et négocier toutes sortes d'affaires, qui leur seront volontairement et sans contrainte apportées en leurs bureaux.»

Cela étoit écrit en 1606. Trois ans après, l'idée reparoissoit, mais sous une autre forme, celle d'une feuille de publicité, comme nous dirions, qui devoit répandre dans le public, ce que d'après le système de Laffémas, on eût été obligé d'aller chercher dans ses Bureaux.

C'est sous le nom de *Gazette*, employé là pour la première fois, que cette feuille d'annonces devoit paroître. Viollet-le-Duc possédoit le seul livret qui en fut publié, et dont la rareté est telle, que jamais on n'en a vu que son exemplaire[26].

[26] Brunet, *Manuel du Libraire*, t. II, col. 1515.

Cette *Gazette* est en rimes, comme il y en eut tant d'autres plus tard, et comme il en couroit déjà de manuscrites. Où la prose n'eût pas été permise alors, on toléroit ainsi les vers, surtout lorsque, comme ici, ils ne prenoient pas l'allure trop sérieuse de l'alexandrin.

Dès son titre, *la Gazette*, dont nous allons faire rapidement l'analyse, d'après celle qu'en a donnée Viollet-le-Duc[27], se

déclare on ne peut mieux renseignée de partout, sur les hommes et sur les choses:

[27] *Bibliothèque poétique*, 1843, in-8, p. 349-350.

La Gazette en ses vers

Contente les cervelles;

Car de tout l’Univers

Elle reçoit nouvelles.

On y semble savoir ce que désiroient le père de Montaigne et Barthélemy de Laffémas. Tout ce qu’ils n’ont vu qu’en utopie, on y satisfait, on le réalise:

La Gazette a mille courriers

Qui logent partout sans fourriers.

Il faut que chacun luy réponde

Selon sa course vagabonde

De ça, de là diversement,

De l’Orient en Occident

Et de toutes parts de la sphère,

Sans laisser une seule affaire

Soit d’Edit, de Commissions

De düels, d’exécutions

De pardons pleniers et de bulles,

D’ambassadeurs venus en mulles…

De morts subites de seigneurs

Pour estre trop grands besogneurs

Des livres de maître Guillaume…

Quoi qu’il en soit rien ne s’oublie

Car la Gazette multiplie

Sans relasche ses postillons

Vistes comme des Aquilons…

Les modes auront leur chapitre, tant pour les hommes que pour les femmes.

Les uns apprendront de quels «points» ou dentelles il sied de se parer, et quel air il faut donner, en la portant, à «la roupille» ou cape à l’espagnole:

La Gazette en cette rencontre

Comprend les poincts plus accomplis,

Les courtes chausses à gros plis,

Les gauches détours des roupilles, etc.;

Les autres, pour lesquelles le détail est plus étendu et plus galant, trouveront où s’aller fournir de ce qui intéresse la coquetterie:

… Les méthodes,

Les inventions et les modes,

Des cheveux neufs à qui les veut,

Fausses gorges à qui ne peut,…

Nœuds argentez, lassets, escharpes,

Bouillons en nageoires de carpes,

Porte-fraises en entonnoir,

Oreillettes de velours noir,

Doubleures aux masques huilées,

Des mentonnières dentellées,

Des sangles à roidir le busc,

Des endroits où l’on met le musc.

Tout cela—le ton le dit assez—n’étoit que pour rire. Cette *Gazette* semble n’avoir paru que pour se moquer de ce que pourroit être un journal de faits, d’avis et d’affaires, qui paroîtroit régulièrement. C’est ce qui,—de même que la mise à exécution si longtemps attendue de l’idée de Montaigne et de Laffémas,—ne tarda guère.

Dès 1612, Théophraste Renaudot, médecin du Roi, se disant grand ami des pauvres, étoit en instance près de la Reine-mère, tant pour obtenir le privilége d'une *Gazette* que pour avoir, par privilége aussi, permission d'ouvrir des *Bureaux d'adresses*; il complétoit ainsi une fondation par l'autre.

Les *Bureaux* furent la première.

Elle devança l'autre d'une année. A peine Renaudot en avoit-il émis le projet, qu'il recevoit l'approbation royale. Ce n'étoit malheureusement qu'un premier pas. Cinq ans se passèrent avant qu'il pût en faire un second. L'approbation royale étoit du 14 octobre 1612, il n'eut que le 30 octobre 1617 l'approbation du Conseil. Il fallut ensuite aller devant le Parlement pour obtenir arrêt de jouissance. Les démarches traînèrent, avec une formalité par étape, du 30 octobre 1617 au 3 février 1618, et du 16 février 1618 aux 28 février et 22 mars 1624.

Ce n'est pas tout, quand le Parlement eut approuvé, une nouvelle halte fut nécessaire pour attendre la déclaration royale. Elle n'arriva que quatre ans après, le 31 mars 1628. Enfin, Renaudot touchoit à son privilége, mais il fallut, pour qu'il l'eût en main, plus de quatorze mois encore. Il n'est daté que du 8 juin 1629.

C'est à la fin de cette année qu'il ouvrit, je ne dirai pas *son*, mais ses *Bureaux*. Lui-même, en effet, nous donne à entendre qu'il en avoit plusieurs, par la façon dont il fait connoître son adresse, à la fin du titre de la brochure gr. in-4º de 34 pages, qu'il publia aussitôt pour mettre son idée au grand jour:

«_Inventaire des addresses du Bureau de rencontre, où chacun peut donner et recevoir advis de toutes les nécessitez et commoditez de la vie et société humaine, par

permission du Roy contenue en ses brevets_, *etc. Dédié à Mgr le Commandeur de la Porte*, par T. Renaudot, médecin du Roy, à Paris, à l’enseigne du Coq, rue de la Calandre, sortant au Marché neuf où l’un desdits bureaux d’addresse est estably.»

Dans la longue préface, dont il fit précéder cet «inventaire», et que reproduisit le *Mercure françois* de l’imprimeur Richer[28], seul journal qu’il y eût alors, il avoue, tout en exposant son idée, à quelles sources il l’a prise. Il la déclare «fondée sur l’autorité d’Aristote»; il invoque aussi celle du sieur de Montagne (_sic_) «pour servir de preuve, dit-il, au bien qui en reviendra.»

[28] T. XXII.

C’est en faveur des pauvres gens surtout qu’il veut que ce bien se produise. En cela, «Messieurs de la Ville» l’ont compris, puisqu’ils lui ont donné leur approbation, et Messieurs de l’Hôtel-Dieu de même, qui, le 28 janvier 1628, lui ont accordé leur patronage.

Renaudot est médecin, et ne l’oublie jamais. C’est ce qui lui a fait rechercher, et sans doute aussi obtenir cette protection de l’Hôtel-Dieu. L’indication des remèdes qu’il aura, d’ailleurs, soin de choisir parmi les plus efficaces, sera pour une bonne part dans les annonces qu’il fera, et dont il complétera le détail à ceux qui voudront bien venir se renseigner au «Bureau d’adresse.»

Par une singulière rencontre, Blegny, le faux Abraham du Pradel, dont nous publions le volume, s’occupoit aussi—nous ne le verrons que trop bientôt—de remèdes de toutes sortes.

S’il publia son *Livre commode*, ce fut avant tout pour les faire connoître, de même que Renaudot n’établit en grande partie ses bureaux, nous en jurerions, que pour donner de la publicité aux siens[29]. Ainsi les deux premières sources de renseignements qui se soient ouvertes pour le public, seront parties du même point vers un but identique.

[29] *V.* notamment à ce sujet dans le _Sommaire du chapitre de

l’Inventaire des addresses du Bureau_ ou *table de Rencontre*, les

chap. XVI-XVIII.

Renaudot, le médecin, pour trouver l’emploi de sa science et de ce qu’elle possédoit, fonde *le Bureau d’adresse*; Blegny, l’apothicaire, pour faire connoître et placer ses marchandises d’empirique, crée *l’Almanach des adresses*.

Renaudot n’avoua qu’à mots couverts, on le comprend, cette particularité tout égoïste de sa fondation. La charité en fut le but le plus en vue. Venir en aide aux pauvres sans ouvrage, voilà, nous l’avons dit, voilà surtout ce qu’il veut. Il reprend aussi, mais plus largement et à poste fixe, la mission des *proxènes* antiques et des *couratiers* du moyen-âge, mais cela sans vouloir faire concurrence à ceux qui, de son temps, pouvoient encore avoir des métiers pareils. Loin de chercher à les gêner, il les aidera: son bureau, dit-il, «sera commode même aux entremetteurs et proxenettes.»

Il va de soi que ces mots sont pris par lui dans le sens le plus honnête.

Ensemble, eux et lui serviront de guides aux nouveaux venus de l’étranger et de la campagne, dont Paris, s’ils ne savent comment s’y retrouver, épuise si vite les ressources.

Il se dévouera plus qu’aux autres encore à ces imprudents des villages et des champs qui s’y risquent à l’aventure, sans prévoir que les pires dangers les attendent à l’arrivée:

«Ils accourent à trouppes en cette ville, qui semble être le centre et le pays commun de tout le monde, sous l’espérance de quelque avancement, qui se trouve ordinairement vaine et trompeuse: car ayant despencé ce peu qu’ils avoient au payement des bienvenuës et autres frais inutiles ausquels les induisent ceux qui promettent de leur faire trouver employ, et aux desbauches qui s’y présentent d’elles-mêmes auxquelles leur oisyveté donne un facile accez, ils se trouvent accueillis de la nécessité avant qu’avoir trouvé maistre: d’où ils sont portés à la mendicité, aux vols, meurtres et autres crimes énormes… Au lieu qu’ils pourront désormais une heure après leur arrivée en cette ville, venir apprendre au Bureau s’il y a quelque employ ou conditions présentes, et y entrer beaucoup plus aisement qu’ils ne feroient après avoir vendu leurs hardes; ou, n’y en ayant point, se pourvoir ailleurs. Ce qui fera discerner plus facilement les fainéants et gens sans adveu, pour en faire la punition qu’il appartiendra.»

Combien en coûtoit-il pour aller se renseigner chez Renaudot, et pour faire inscrire sur son registre l’emploi qu’on désiroit, la marchandise qu’on vouloit acheter ou vendre, la maison qu’on cherchoit à louer, et jusqu’à la femme ou au mari, dont il pouvoit vous pourvoir, car la variété de ses indications s’étendoit à toutes ces choses? Il a oublié de nous l’apprendre, mais nous l’avons su autrement.

Pendant le second carnaval, c’est-à-dire celui de 1631, qui suivit l’installation du Bureau de rencontre, lequel, on le pense bien, avoit, comme invention nouvelle, fait événement, un faiseur de «ballets», sortes de pièces, moitié dansées, moitié chantées, où tous les à-propos étoient volontiers saisis, s’avisa de prendre pour types Renaudot et ses clients. Il le fit assez habilement pour que le Roi demanda que la représentation fût donnée devant lui; et aussi,—ce qui étoit un succès peu commun,—pour que la pièce après avoir été chantée et dansée fût imprimée.

En voici le titre: *Ballet du Bureau de rencontre dancé au Louvre devant Sa Majesté*, Paris, Julian Jacquin, 1631, in-8º[30].

[30] Les vers furent publiés à part, la même année, sous ce titre:

Vers du ballet du Bureau des addresses, 1631, in-4º; ils ont été

reproduits dans la publication de J. Gay, _Ballets et mascarades de

Cour_, 1869, in-12, t. IV, p. 175.

Le Maistre du Bureau avoit, cela va de soi, l’un des principaux rôles. Il commençoit par un récit en trois couplets, dont nous vous devons au moins le premier, car c’est là que se trouve le détail sur le prix des consultations oublié dans la préface de Renaudot. Il étoit, comme on va le voir, des plus modiques:

Filles, qui cherchez maris,

Beaux garçons qui cherchez femmes,

Voici l’unique à Paris

Pour satisfaire vos âmes;

Donnez trois sols tant seulement

Vous aurez contentement.

Quelques couplets d’avant-propos adressés *aux Curieux*, avoient avec une assez gaillarde bonhomie expliqué le secret de l’affaire, où, en payant si peu, l’on pouvoit tout apprendre. C’est la préface même de Renaudot résumée en rimes:

En ces lieux il vient d’arriver

Un homme qui sçait tout trouver,

Et chez qui de tout se fait montre;

Sans dire ni quoy ni comment,

Son registre ne faut, ne ment;

Il tient le bureau de rencontre.

Par luy vous aurez des laquais

Et pour faire de bons acquets,

Vous sçaurez les terres en vente,

Les offices à résigner,

Les deniers qui sont à donner

Et prendre à interests ou rente.

Aussi vous serez advertis

Qu’il enseigne les bons partis

Pour assortir un mariage,

Et fait, comme bien entendu,

Retrouver ce qu’on a perdu,

Fors des filles le pucelage.

Pour les femmes il est adroit

A leur trouver en bon endroit

Nourrice ou servante à les suivre.

En son fait, il est diligent,

Et ne couste guère d’argent

A se faire escrire en son livre[31].

[31] Il parut une nouvelle édition de ce livret l’année suivante, avec

des preuves de la reconnoissance de Renaudot: _Ballet du Bureau de

rencontre, ensemble le remercîment du maître du Bureau d’Adresse, à

ceux qui dansent son ballet_, 1632, in-12.

Tout cela n’est que de la vérité en riant. Renaudot, en son bureau, vous pourvoyoit réellement, si pour trois sous on vouloit bien s’adresser à lui, de tout ce qui vient d’être ici annoncé aux curieux.

On a connu la diversité des renseignements dont il disposoit, et l’ordre avec lequel il en tenoit registre, par la découverte et la reproduction[32] que nous fîmes, il y a quelques années, de l’une des feuilles qui, ajoutant une publicité de plus à son établissement, en étoient, pour ainsi dire, les *petites affiches*.

[32] *Variétés histor. et litt.*, t, IX, p. 51 et suiv.

Il en sera parlé un peu plus loin dans une note[33].

[33] P. 9-10.

Ces feuilles, qui paroissoient tous les trois mois—celle que nous avons publiée est la quinzième—complétoient pour Renaudot non-seulement son Bureau d’adresse ou de publicité, comme nous dirions, mais aussi son autre

fondation, *la Gazette*, qui, à partir de 1631, c’est-à-dire un an après que ce Bureau eut été fondé, marcha de pair avec lui.

Lorsqu’un événement n’avoit pas assez d’importance pour figurer dans la Gazette, ou exigeoit un récit trop développé pour qu’il y pût trouver place, Renaudot l’ajournoit jusqu’à sa prochaine feuille d’annonces. Il l’y publioit en tête, et les petites affiches venoient à la suite avec tout leur détail.

Pour cette *Quinziesme feuille du Bureau d’addresse*, datée du 1er septembre 1633, c’est le récit du *Duel signalé d’un Espagnol et d’un Portugais* qui marche en avant. Puis viennent les annonces les plus diverses: Terres seigneuriales à vendre; Maisons et héritages aux champs en roture à vendre; Maisons à Paris à vendre; Maisons à Paris à donner à loyer; Maisons à Paris qu’on demande à prendre à loyer; Rentes à vendre, Bénéfices à permuter, Offices à vendre; Meubles à vendre, et enfin Affaires meslées, où se trouve en effet le pêle-mêle de demandes ou de propositions le plus singulier et le moins attendu.

On demande par exemple: «un homme qui sçache mettre du corail en œuvre.» Plus loin, c’est quelqu’un qui «voudroit compagnie pour aller en Italie dans quinze jours.» Mais l’article le plus curieux est le dernier: «On vendra un jeune dromadaire à prix raisonnable.»

Nous ignorons quel fut au juste le sort du Bureau d’adresse, et surtout celui de ses feuilles d’annonces. Renaudot, qui ne mourut qu’au mois d’octobre 1653, laissa-t-il cet établissement dans un état aussi prospère que La Gazette, qui, elle, ne périclita jamais, l’appui du Roi, dont le gazetier n’étoit guère que le mandataire, étant toujours là pour la garer de tout péril? Nous ne le pensons pas.

Un livret antérieur de six ans à la mort du gazetier, et que nous ne connaissons malheureusement que par son titre: *Renouvellement des bureaux d'adresse*, prouveroit que l'affaire n'avoit pas marché sans encombre[34]. Si on la renouveloit, c'est qu'elle avoit été interrompue, et la ténacité de Renaudot étant connue, la malechance pouvoit seule avoir été cause de cette interruption.

[34] Il existoit sans doute encore toutefois en 1640, car à cette

époque un nouveau *Ballet du Bureau des Addresses* fut dansé à Dijon

devant Mgr le Prince. *V.* le recueil cité plus haut, t. VI, p.

17-31.

La brochure, qui semble annoncer la reprise, est de 1647, mauvaise date, car elle touche de bien près celle des premiers troubles de la Fronde, où—ce qui arriva du reste—le journalisme des libelles pouvoit bien naître, mais où, par contre, celui des annonces n'étoit pas de nature à revivre. Nous sommes donc autorisés à penser que la *Feuille du bureau d'adresse*, malgré ce que Renaudot avoit fait pour la ressusciter, étoit bel et bien morte, lorsqu'il mourut lui-même en 1653.

Il n'en resta que le privilége, qui fut plusieurs fois cédé plus tard, comme nous verrons.

La *Gazette*, qui avoit aussi le sien, survécut à Renaudot. Transmise à son fils Eusèbe, comme un héritage, elle fit survivre le Bureau d’adresse, d’où elle étoit sortie avec l’autre feuille.

Le logis de Renaudot, où Eusèbe resta jusqu’à ce que le roi lui eut donné un logement au Louvre, n’eut plus que ce nom: le Bureau.

Il n’y falloit plus aller, comme auparavant, chercher «les adresses» et les renseignements, qu’il sembloit toujours annoncer, mais à la place on y trouvoit des nouvelles. Loret, lorsqu’il en manque pour avoir de quoi mettre en rimes dans sa *Muse historique*, ne va pas autre part, et il recommande de faire comme lui, pour peu qu’on veuille, sur un fait quelconque, en savoir plus qu’il n’en a pu dire.

«Mais», dit-il, par exemple[35], à propos des merveilles d’une fête donnée à Naples,

Mais si quelques gens curieux

Désirent de s’instruire mieux…

Il faut aller chez Renaudot,

C’est-à-dire au Bureau d’adresse.

[35] *La Muse historique*. Édit. Elzévir., t. III, p. 268 (16 octobre

1660).

Cette source, la seule où voulut puiser son journalisme naïf, étoit pour lui celle de toutes vérités.

«Messieurs du Bureau d’adresse», comme il appelle Eusèbe Renaudot et ses aides[36], se tenoient-ils muets sur une affaire, elle étoit pour lui non avenue. Si le bruit, par exemple, s’est répandu que le maréchal Fabert est mort à Sedan, le 17 mai 1662, il n’y veut pas croire, la *Gazette* n’en ayant pas parlé. Le fait, vrai pour tout le monde, ne le sera pour lui que lorsqu’elle l’aura certifié:

[36] *Ibid.*, p. 578 (2 décembre 1662).

Mais je doute un peu sur ce point

Car le Bureau n’en parle point,

C’est-à-dire la gazette en prose,

Qui doit parler de toute chose[37].

[37] *Ibid.*, 540 (19 août 1662).

La *Gazette*, qui ne paroissoit alors que tous les samedis[38], est «son oracle hebdomadaire». Ses «ordinaires», c’est-à-dire ses numéros de chaque semaine suffisent plus ou moins à Loret, mais lorsqu’elle se donne le luxe assez

fréquent d’un «extraordinaire»—nous dirions d’un supplément—il est ravi.

[38] *Id.*, t. II, p. 278 (21 juillet 1657).

Les événements d’importance, dont le récit demande à être développé, fournissoient la matière de ces extraordinaires, qui étoient, à la suite de la *Gazette*, ce qu’avoient été, comme nous l’avons vu plus haut, les récits ou descriptions à développements de même sorte, mis en tête des feuilles du Bureau d’adresse, dont, par là, survivoit ainsi quelque chose.

La *Gazette* n’en avoit rien gardé de plus. Jamais, dans aucune partie de ses numéros, ne figurèrent ce qu’alors on appeloit «adresses», et ce que nous appelons «annonces et réclames».

En cela, Loret la suppléa. Sa *Muse historique* ne s’en fit pas faute. Chaque fois qu’il y peut recommander quelqu’un, faire valoir quelque chose, indiquer où se peut voir tel spectacle ou telle curiosité et à quel prix, il y est exact et empressé.

Les feuilles du Bureau se retrouvent ainsi en détail dans les siennes avec la rime de plus.

Il nous fait par exemple connoître le premier les expériences de la machine à calculer du jeune Pascal[39], sans trop se douter qu’il donne l’éveil sur le génie d’un grand homme. A quelques rimes plus loin, en effet, il est bien autrement enthousiaste pour l’empirique de philosophie Lesclache.

[39] *Id.*, t. I, p. 232 (14 avril 1652).

Richesource, autre charlatan, mais de beau langage, obtient de même la faveur d’une chaude recommandation de sa part, avec regret de ne pouvoir dire encore où se donneront ses conférences. Il y aura heureusement un moyen de la savoir, et il l’indique:

Les affiches qu’en grosse lettre

Aux lieux publics il fera mettre

Pourront apprendre où ce sera

Au curieux qui les lira[40].

[40] *Id.*, t. II, p. 553 (16 nov. 1658).

Quand il peut lui-même dire l’adresse, il n’y manque pas. Ainsi, à propos de la *Philosophie* de René Bary, après avoir écrit:

Ce livre de rare mérite

Chez son propre auteur se débite,

il met en marge: «Rue des Petits-Champs, chez madame Bataille[41].» C’est, comme on voit, l’annonce complète.

[41] *Id.*, t. III, p. 186 (3 avril 1660).

Ailleurs, s’il parle d’un concert, tel que ceux qu’on faisoit entendre en 1656, dans la salle du Palais-Royal, construite par Richelieu pour sa *Mirame*, et qui devoit quelques années après devenir le théâtre de Molière, il nous en dit le prix:

… obligeamment on les donne

Pour trente sols chaque personne[42].

[42] *Id.*, t. II, p. 263 (11 nov. 1656).

Il annonce aussi, avec le même détail, chaque livret des Ballets du Roi, que publie Balard, «et», dit-il,

Et qui doit être lu de tous

Car on ne le vend que dix sous[43].

[43] *Ibid.*, p. 292 (20 juillet 1657).

Pour les théâtres en général, il ne ménage pas les recommandations, ou, suivant le mot d’aujourd’hui, «les réclames». Celui du Marais est en cela toutefois son préféré. C’est là que Corneille donne le plus volontiers ses pièces, et en qualité de Normand, Loret croit se devoir tout entier à cette gloire de la Normandie. La tragédie à machines, *la Toison d’or*, que Corneille appela d’abord *Jason*, est-elle à l’étude dans cet ancien Jeu de paume de la rue Vieille-du-Temple, vite, il en avertit le public. Dès que les premières

affiches sont placées, sans perdre de temps il lui dit: lisez-les:

Les affiches marquent l’endroit,

L’heure, le prix et la journée

Et c’est toujours l’après-dînée[44].

[44] *Ibid.*, p. 437 (3 déc. 1661).

Voilà, certes, un beau zèle de littérature. Il ne faut pas lui en savoir trop de gré. Pour des spectacles bien inférieurs: pour un jeune géant qui se fit voir au bout du Pont-Neuf, une première fois[45], et qui, deux ans plus tard, y revint, après avoir encore grandi[46]; pour une baleine bien conservée, que l’on pouvoit aller admirer à Chaillot[47], il n’a pas des réclames moins empressées.

[45] *Ibid.*, p. 543 (15 oct. 1659), et p. 552 (16 nov.).

[46] *Id.*, t. III, p. 288 (4 déc. 1660), et p. 306 (8 janv. 1661).

[47] *Id.*, t. II, p. 543 (19 oct. 1659), et p. 549 (2 novembre).

Que gagnoit-il à tout cela? Rien, ou fort peu de chose: son entrée gratuite, par exemple, de même qu’il avoit, sans doute à meilleur compte, après les avoir maintes fois

annoncées, quelques billets des loteries, dont il couroit avidement les hasards[48].

[48] *Ibid.*, 433 (19 janv. 1658) et p. 439 (2 fév.).

Il trouvoit aussi en voisin quelques profits à grappiller lorsqu'il avoit agréablement parlé des fournisseurs renommés qui se groupoient, non loin du Louvre, aux environs de l'hôtel Schomberg, son premier logis, ou tout près de la rue de l'Arbre-Sec, qu'il habita ensuite.

Il est certain que lorsqu'il s'étend complaisamment sur les merveilles de l'industrie de sa voisine Madame Touzé, qui fait les perruques du bel air[49]; sur les friandises de la célèbre boutique de Francœur, l'épicier-confiturier[50], et sur l'excellence de l'hypocras de Maillard, «apothicaire près Saint-Honoré[51]», c'est-à-dire à deux pas de Francœur, ses rimes ne doivent pas être désintéressées. Il y aura gagné, nous n'en doutons pas: ici, une perruque de la bonne façon; là, quelques sucreries, et, chez Maillard, quelques-unes de ces bonnes rasades, qui ne lui déplaisoient point.

[49] *Ibid.*, p. 186 (29 avril 1656).

[50] *Id.*, t. III, p. 293 (18 déc. 1660).

[51] *Ibid.*, p. 307 (8 janv. 1661).

Du Laurens, qui lui succéda, sous le pseudonyme de Robinet, fit de même et eut sans nul doute les mêmes profits. Il étendit, qui plus est, la réclame et la détailla mieux. Comme en ce temps-là tout étoit curiosité: soit une belle maison, telle que l'hôtel d'O, dans le quartier du Temple, qu'on alloit voir pour un sou[52], soit simplement quelques beaux meubles, dont la mise en montre se payoit aussi, mais souvent plus cher, il ne perdit pas l'occasion de faire quelques bénéfices par l'annonce de ces choses à recommander. Il nous semble notamment plus que probable que ce ne fut pas pour rien qu'il se complut à décrire trois meubles, dont au mois d'avril 1669 on faisoit l'exposition rue de Richelieu. Il eut certainement sa part plus ou moins forte dans les quinze sous par personne qu'on payoit pour les aller voir. *Ce sont*, dit-il,

[52] Sauval, t. II, p. 241.

Ce sont trois rares cabinets

Dont plus de mille Robinets,

Comme moi, seroient fort à l'aise,

Et même, ne vous en déplaise,

Des comtes, barons et marquis[53].

[53] *Gazette* de Robinet (13 avril 1669).

En marge, il ajoute pour bien fixer l’annonce par l’adresse exacte: «Rue de Richelieu, vis-à-vis le bain royal; la porte est marquée par des affiches.»

Il y avoit dans tout cela un vieux reste de la Feuille d’adresse, mais cette feuille même ne reparaissoit pas.

Personne ne s’en faisoit céder le privilége resté aux Renaudot. Au commencement de 1670, il y eut un essai, sans doute par suite d’une cession. Il semble n’avoir pas abouti. Nous n’avons vu qu’un numéro, le premier, de la feuille nouvelle qui portoit ce titre: *Liste des avis du Bureau d’adresse*.

Six ans se passèrent sans qu’il y eût d’autre tentative pour reprendre et exploiter le privilége.

François Colletet, le poète crotté de Boileau, s’en avisa enfin avec l’audace des gens qui n’ont rien à perdre.

En 1676, à la fin de juin, on vit tout à coup paraître une feuille, s’annonçant comme hebdomadaire et portant ce titre: *Journal de la ville de Paris contenant ce qui se passe de plus mémorable pour la curiosité et avantage du public*.

C’étoit la Gazette d’affaires et d’adresses de François Colletet. Il y procédoit un peu comme Renaudot, avec cette différence qu’au lieu d’y mettre en tête, avant les annonces et avis, quelque long récit, tenant toute la place, il y débitoit les nouvelles intéressantes de la semaine, jour par jour.

C’est ce qui le perdit. Sur une plainte qui vint, soit de la *Gazette*, qui ne vouloit pas qu’on touchât à ces nouvelles mondaines auxquelles elle-même pourtant dédaignoit de toucher; soit du *Mercure*, encore nouveau et d’autant plus ardent à repousser tout ce qui pouvoit lui faire concurrence,

Colletet reçut ordre de ne pas continuer, du moins sous cette forme. Son journal n’eut qu’un seul numéro.

Ce n’étoit pas une fin, toutefois, ce n’étoit qu’une évolution. Se conformant à l’ordre reçu, sans abandonner l’idée qu’il reprenoit, Colletet ne perdit pas un jour, pas une heure, pour publier une feuille nouvelle, où il se tiendroit, en un cahier de quelques pages, aux seules choses, dont on lui laissoit la disposition: les annonces.

Le contenu de la feuille changeant ainsi, son titre devoit changer de même. Il prit celui-ci: *Journal des avis et affaires de Paris*.

La première fondation de Renaudot renaissoit. Colletet donna même à entendre que son entreprise n’en étoit que la suite. Dans le préambule d’un de ses numéros, il parle du privilége obtenu sous Louis XIII pour une feuille de même sorte que la sienne, et qui seroit devenu le sien[54]. Ce ne peut être certainement que celui de Renaudot le père, dont il seroit ainsi, nous ne savons comment et avec quel argent, parvenu à se faire accorder la cession.

[54] V. un excellent article de M. Hatin, *Bulletin du Biblioph.*,

1861, p. 620.

A son Journal d’affaires, il joignit, lui aussi, comme c’étoit naturel, un Bureau d’adresse. Il y recevoit trois fois par semaine: les lundi, mercredi et vendredi, de une heure à six heures dans les grands jours, et jusqu’à quatre et demie seulement en hiver. C’est là qu’il complétoit, pour quiconque venoit le consulter, les avis donnés par sa feuille, et que prudemment il n’avoit fait qu’y ébaucher.

Ce bureau, d’abord, fut bien loin du centre des affaires pour lesquelles il étoit fondé. Colletet n’avoit pas voulu quitter la maison du quartier Saint-Victor, où avoit vécu son père, et dont comme lui il étoit fier, car c’étoit celle que Ronsard avoit habitée. C’est donc rue du Mûrier, derrière le séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonet, qu’étoit installé son bureau. Personne ne vint, et force lui fut, la clientèle n’arrivant point, de faire quelques pas pour aller à elle. Nous voyons que lorsque parut son onzième numéro—c’étoit peut-être un peu tard—il s’y étoit enfin décidé.

Son nouveau logis fut du reste d’un bon choix, il se trouvoit sur le quai de l’Horloge, entre le Palais et le Pont-Neuf, les deux centres du mouvement et de la vie de Paris en ce temps-là. Dans cette même onzième feuille, il donne cette nouvelle adresse de son bureau, aussi bien qu’on pouvoit la donner alors, le numérotage des maisons n’existant pas: «Les affiches, ajoute-t-il, marqueront la porte.» Trois semaines après, le public ne l’avoit pas trouvée. Colletet nous l’apprend avec une certaine mélancolie dans son numéro quatorze, celui du 27 octobre. Il y avoue qu’on ne le connoît encore que bien peu, mais il ne perd pas courage. Il espère que les affaires viendront, «Dieu aidant, écrit-il, quand les affiches auront fait connoître plus amplement notre demeure, et que nos cahiers auront appris à tout le monde ce qui résulte de notre innocent commerce.»

Le mot «innocent» n’est pas mis là pour rien par Colletet. Sa feuille étoit menacée, comme l’avoit été la première, on intriguoit contre elle auprès de La Reynie, qui, par un mémoire, en référoit à Colbert, dont le fils, Seignelay, se chargeoit d’en résumer la teneur au roi. Le pauvre Colletet avoit plus ou moins vent de tout cela, et il croyoit aller au-devant du coup et le parer, en faisant valoir, comme on l’a vu, ce que son humble feuille avoit d’inoffensif. Il en fut pour sa peine.

Le 27 novembre, c’est-à-dire jour pour jour un mois après sa timide protestation d’innocence, M. de La Reynie reçut ordre de supprimer ses cahiers. Voici la lettre qu’à ce propos lui écrivit Seignelay:

«J’ai rendu compte au Roy du mémoire que vous avez donné à mon père au sujet du *Journal des affaires de Paris*, que le nommé Colletet s’est ingéré de faire imprimer. Sa Majesté m’a ordonné de vous dire qu’elle veut que vous en défendiez le débit et l’impression[55].»

[55] *Correspondance administrative de Louis XIV*, t. II, p. 369.

C’étoit formel. Colletet, à qui La Reynie ne fit pas attendre la décision royale, dut se soumettre. Par suite, nouvelle interruption de la publicité des adresses et des avis. Deux ans après, l’instant paraissant favorable, car on parloit de la paix, qui en effet ne tarda pas, elle reprend son cours. Il paroît en 1678 un petit livret in-12 sous ce titre: *Le Bureau d’adresse établi pour les maîtres qui cherchent des serviteurs et pour les serviteurs qui cherchent des maîtres*. On ne pouvoit être plus modeste. L’échec de Colletet, puni d’avoir voulu trop faire, servoit de leçon. L’idée revenoit timidement à son berceau. Quand on lisoit le livret on ne la trouvoit plus, il est vrai, aussi élémentaire; elle reprenoit toutes les proportions que lui avoient rêvées Montaigne et Laffémas et qu’elle avoit prises avec Renaudot et Colletet.

Au lieu d’être seulement, comme l’indiquoit le titre, une sorte d’extrait des registres d’une recommanderesse, la feuille du Bureau redevenoit un véritable Journal d’avis. Eusèbe Renaudot, à qui Colletet dépossédé n’a voit pu que rendre son privilége, y étoit-il pour quelque chose? Rien de

plus probable. La feuille, en effet, est privilégiée du roi, et s’en fait gloire sur son enseigne, comme on le verra par cette mention, qui se trouve à la fin: «Le bureau est establi au Marché neuf, vers le milieu du costé de la rivière, vis à vis un tabletier: on verra le tableau sur la porte avec les *armes du roy*.»

Ce ne lui fut pas une recommandation de succès. Nous ne connoissons qu’un numéro de cette feuille.

Une autre ne tarda pas. Le courant étoit pris: coûte que coûte, malgré obstacles et insuccès, il falloit que, jusqu’à ce qu’enfin elle se fût fait complètement jour, cette idée de publicité ne cessât pas de renaître, sous l’impulsion des exigences nécessaires, qui, de tous côtés, la poussoient en avant.

Ce nouveau *Journal du bureau de rencontre*—c’est ainsi qu’il s’appeloit—parut en 1681. Les Renaudot n’y furent pour rien que par la cession du privilége, comme avec Colletet. Eusèbe étoit mort en 1679, et son fils, l’abbé, s’occupoit beaucoup moins de ces sortes d’affaires que de philologie orientale.

C’est à Devizé, qui depuis neuf ans faisoit vivre tant bien que mal le *Mercure galant*, dont il étoit le fondateur, que le privilége avoit, cette fois, été cédé ou plutôt, comme on disoit, «loué». Devizé voulut en étendre plus que de raison les dispositions, et l’affaire périclita encore. Une de ses prétentions étoit de ne pas faire seulement du Bureau d’adresse ou de rencontre un bureau d’avis et de petites affiches, mais une boutique, un «magazin». Après avoir annoncé des marchandises, il vouloit les vendre.

Les six corps marchands s’en émurent.

Il y eut plainte de leur part au lieutenant de police La Reynie, qui leur donna raison par une lettre du 25 novembre 1681 au commissaire Delamarre, où se trouvoit, entre autres choses, une désapprobation formelle de ces sortes d'entreprises, qu'il s'étonnoit de voir toujours reparoître: «Tant de personnes de première qualité, disoit-il dans sa lettre, ont fait effort pour parvenir à cet établissement sans y pouvoir réussir, qu'il seroit inutile de le tenter de nouveau.»

De simples avis donnés au Bureau d'adresses ou publiés par lui dans une feuille sans conséquence, voilà tout ce qu'il permet[56].

[56] *Collection Delamarre*, aux mss. de la Biblioth. nat., 21, 741,

p. 165.

Devizé, à qui son *Mercure* donnoit une sorte d'autorité et de franc parler, ne persista pas moins dans son idée de Bureau-Magasin, et, à cet effet, coup sur coup, il écrivit deux lettres au lieutenant de police, dont la réponse, de plus en plus catégorique et nette, ne se fit pas attendre. Elle est du 29 novembre et est adressée, comme l'autre, à Delamarre: Jamais il ne permettra l'établissement d'un pareil bureau, «capable, dit-il, de renverser tout le commerce de Paris… Il y a là, continue-t-il, un nombre infini d'inconvénients très-dangereux.»

Pour finir, il donne à entendre que si Devizé ne se soumettoit pas, il lui interdiroit même la feuille d'avis[57].

[57] *Id.*, p. 166.

Devizé ne répliqua plus et abandonna l’affaire, y compris cette feuille d’avis, qui ne lui sembloit rien sans l’autre combinaison. Jusqu’en 1688, nous ne la voyons pas reparoître.

Alors seulement, au mois d’août, un numéro se risque, daté du Bureau d’adresse, d’où la *Gazette de France* datoit toujours les siens, et qui avoit encore pour principal intéressé l’abbé Renaudot, à cause du privilége que le désistement de Devizé lui avoit remis en main. Vouloit-il, par cette réapparition de sa feuille, qui avoit pris pour nouveau titre: *Liste générale du Bureau d’adresse et d’avis par privilége du Roi*, rappeler l’attention sur ce privilége et tâcher de trouver ainsi quelqu’un à qui le céder encore? Je le crois, et ce qui me donne raison c’est que, vers la fin de la même année 1688, ce quelqu’un s’étant trouvé, l’abbé lui loua le privilége.

Il s’appeloit Chomat. Marché fut conclu au mois de décembre, sous la réserve que le lieutenant de police approuveroit. Il n’approuva pas. Le commissaire Delamarre, à qui s’étoient adressés l’abbé Renaudot et Chomat, soumit par lettre leur demande à La Reynie, qui la repoussa par une simple note très-nette, mise en marge[58].

[58] *Id.*, p. 169.

La feuille d’avis dut ainsi, malgré le vif désir de l’abbé, revenir au Bureau d’adresse, où là, du moins à cause de lui, La Reynie, qui n’étoit hostile qu’aux nouveaux venus, vouloit bien la tolérer. Au mois de février 1689 elle y reparut, et, pendant quatre mois consécutifs, dont nous avons vu les numéros, elle ne cessa plus. En 1693, nous la

trouvons encore, mais avec un changement dans le mode de publicité et une modification dans le titre.

L’unique numéro de cette année-là, que nous ayons vu, porte celui-ci: *Liste des avis du Journal général de France, ou Bureau de rencontre, pour servir au public, depuis le mercredy 18 novembre jusqu’au mercredy 2 décembre 1693*. La feuille, au lieu de ne paroître que tous les mois, paroissoit donc alors tous les quinze jours, ce qui étoit un progrès et sembloit une preuve de prospérité. Comme elle n’a cependant laissé qu’une trace—celle dont nous parlons—nous sommes tenté de croire qu’elle n’a pas duré longtemps avec son nouveau titre.

L’année d’auparavant, une autre du même genre avoit eu des velléités de paroître, mais ne semble pas y être parvenue. Sous la forme «d’un cahier volant», et avec le titre assez singulier, *Les Adresses casuelles de la ville de Paris*, elle auroit, chaque mois, indiqué les ventes publiques, l’adjudication des héritages licités et décrétés, etc., etc.; puis, comme un véritable journal de courtage, «l’état des marchandises, dont les courtiers commissaires se trouvoient chargez[59]», *etc.*

[59] V. plus loin, p. 9-10.

D’où seroit partie cette nouvelle feuille d’affiches? De chez un homme qui n’en étoit pas à sa première entreprise, mais auquel on ne doit pas de publication plus intéressante que celle-là même, commencée un an plus tôt, en 1691, dont nous reproduisons ici la seconde et dernière année: *Le livre commode, contenant les adresses de la ville de Paris*.

Pour ce petit volume, si réellement nouveau alors, et que son journal, *Les Adresses casuelles*, n’auroit fait que

compléter, un livre anglois du même genre, dont les éditions se succédoient à Londres depuis 1677, lui avoit certainement servi de guide[60]; mais il s’étoit bien gardé d’en parler. Le silence en pareil cas faisoit partie de ses procédés d’accapareur, comme nous le verrons, et disons le mot,—qui, d’ailleurs, est du temps[61]—de ses habitudes de «faiseur».

[60] *Le Bibliophile français*, août 1872, p. 255.

[61] *Le Livre à la mode*, par l’abbé Bordelon, p. 28.

La première édition ou première année de son livre d’indications avoit pour titre: «_Les Adresses de la ville de Paris, avec le trésor des almanachs, livre commode, en tous lieux, en tous temps et en toutes conditions_, par Abraham du Pradel, astrologue lionnois.» Ce nom étoit, on le devine, aussi imaginaire que le titre, dont il le faisoit suivre, et qu’il modifia l’année suivante. Au lieu d’Abraham du Pradel, «astrologue lionnois», il se contenta de mettre «philosophe mathématicien», ce qu’au reste il n’étoit pas plus qu’astrologue.

Il étoit de son métier chirurgien apothicaire, et de son vrai nom, Nicolas Blegny ou de Blegny, ainsi qu’il s’appeloit lui-même plus volontiers, se donnant la particule avec une complaisance qui nous paroît suspecte.

Il n’étoit pas de Paris et nous ignorons le lieu aussi bien que la date de sa naissance. Peut-être venoit-il de Lyon, ce qui expliqueroit pourquoi, en prenant le pseudonyme de du Pradel, astrologue, il se donna pour «Lionnois.»

Le rédacteur de la *Biographie universelle*, qui s'est occupé de lui, mais seulement comme empirique et sans connoître le curieux petit livre qu'on lui doit, a dit qu'il mourut en 1722, ayant soixante-dix ans. Il seroit né ainsi, par conséquent, en 1652. C'est, croyons-nous, une erreur. D'après un document émané de Blegny lui-même et que nous aurons à citer longuement tout-à-l'heure, nous savons, en effet, qu'en 1683 il avoit déjà «dix-sept ans d'établissement», ce qui feroit remonter sa naissance non à 1652, mais au moins dix ans plus tôt, et lui donneroit à sa mort quatre-vingts ans au lieu de soixante-dix. Pour tout ce qu'il entreprit, écrivit, projeta, car il fut surtout, comme dit Moreri, «fertile en projets»; pour tout ce qu'il s'attira d'ennuis, de persécutions et même d'emprisonnements, il ne falloit pas moins.

Quand—vers 1666 probablement—il vint à Paris, son apprentissage étoit fait, et, tout aussitôt, il se mit à pratiquer, comme s'il étoit maître. Il ne tarda pas non plus à se faire auteur. Par le titre de ses ouvrages, on jugera du peu de sérieux de sa science et du charlatanisme de ses pratiques.

C'est aux maladies, malheureusement les plus répandues alors et qui étoient d'un produit excellent pour les empiriques, tant à cause des remèdes à vendre que du scandale à exploiter contre tout malade qui ne payoit pas leur silence, que Blegny s'attaqua d'abord.

Un des premiers livres que nous connoissions de lui et qu'il publia en 1673, est: *L'art de guérir les maladies vénériennes, expliqué par les principes de la nature et de la mécanique*, in-12. Pareil traité ne pouvoit être que d'un charlatan. Le succès n'en fut que plus vif, et cela partout: à Paris, où il eut deux éditions; à Lyon, où on le réimprima; à

La Haye, à Amsterdam, et aussi à Londres, où il fut traduit en anglais.

Son ouvrage, *L'art de guérir les hernies de toute espèce dans les deux sexes, avec le remède du Roi*, qui parut en 1676, sembla plus sérieux; mais Blegny revint au charlatanisme des attrape-niais, lorsque, trois ans après, il publia un petit in-12 avec ce titre: *Histoire anatomique d'un enfant qui a demeuré vingt-six ans dans le ventre de sa mère*.

Vers le même temps, ne trouvant pas qu'être apothicaire, faire de la chirurgie, tenir une *Académie de découvertes*—nous en parlerons bientôt—écrire des livres, où il inventoit des remèdes ou des monstres, etc., suffisoit à son activité d'empirique à projets, il se fit journaliste médical. Sous le titre de *Nouvelles découvertes dans toutes les parties de la médecine*, il se mit à publier, en 1679, une sorte de gazette mensuelle, qui ne mentit pas à ce qu'elle promettoit. Toutes les découvertes y furent réellement passées en revue, mais par la façon dont elle en parla, chaque fois que les remèdes nouveaux n'étoient pas de Blegny lui-même, on la considéra bientôt moins comme un journal utile que comme un pamphlet intéressé.

Le docteur Théophraste Bonnet aggravoit ces médisances par le contre-coup qu'il en donnoit à Genève, dans sa gazette latine, *Zodiacus medico Gallicus*, qui n'étoit guère que la traduction de celle de Blegny.

Il y eut de très-vives plaintes, et, en 1682, ordre lui vint, de par arrêt du Conseil, de mettre fin à son Journal. Il fit la sourde oreille. Soutenu par le frère du Roi, dont quelques petits services secrets lui avoient sans doute gagné les bonnes grâces, qu'il avoit suivi en Flandre pendant la campagne de 1676, et qui lui avoit permis de mettre sur

l’enseigne de sa boutique, voisine alors du Palais-Royal, devant l’Opéra: «Chirurgien ordinaire du corps de Monsieur»; assez avant aussi dans les faveurs du lieutenant de police La Reynie; enfin, ce qui est plus singulier, hautement protégé par Daquin, premier médecin du Roi, il continua, malgré l’arrêt, de publier ses *Nouvelles découvertes*, et Bonnet continua aussi à les traduire en latin. Blegny se contenta de n’y plus mettre son nom.

Il en fut ainsi pendant toute l’année 1683. L’ordre alors étant sans doute devenu plus formel, il cessa, mais pour reprendre ailleurs ce qu’on l’obligeoit d’interrompre à Paris. Le Journal des *Nouvelles découvertes* étoit à peine mort en France, qu’il ressuscitoit en Hollande, sous le titre: *le Mercure savant*.

Un médecin de Niort, nommé Gautier, établi alors à Amsterdam, y aida Blegny. Celui-ci envoyoit de Paris la matière du Journal et Gautier veilloit à l’impression. On y trouvoit mille choses: des pièces de vers, mêlées à de petits traités de médecine, des chansons avec leur musique, des nouvelles relatives aux affaires d’État, et, sur le tout, beaucoup de méchancetés. Elles n’en firent pas le succès.

Le *Mercure savant* ne dura que deux mois; il s’arrêta après son second volume, celui de février 1684.

Il n’eut qu’un seul bon résultat, mais très-indirect, et sans que Blegny son rédacteur s’y trouvât pour rien. Il fut cause que quelqu’un donna à Bayle l’idée de la célèbre publication périodique, où, comme on l’a dit, il fonda la critique littéraire. Lui-même avoua ce qu’en cela il devoit au Journal de Blegny, que, d’ailleurs, il trouvoit détestable:

«Je vous dirai, écrit-il le 8 août 1684 à M. Lenfant, à Rotterdam, que le dessein du Journal que l’on m’inspira et

que je goûtai quand j’eus vu les deux tomes du *Mercure savant*, qui avoient paru en janvier et en février, et qui avoient fort déplu, quant à l’exécution, quoique le projet en eût été agréable, s’exécute depuis le mois de mars. Il s’intitule, non pas Journal, mais *Nouvelles de la République des lettres*.»

D’autres affaires que celles de sa Gazette avoient vivement occupé, et même, à un certain moment, gravement inquiété Blegny, pendant le temps qu’il la faisoit paroître.

Il tenoit chez lui, on l’a vu plus haut, une *Académie de nouvelles découvertes*, dont cette Gazette n’étoit pour ainsi dire que le compte-rendu mensuel; de plus, il avoit ouvert un *cours de Chirurgie*, où il donnoit des leçons particulières aux garçons chirurgiens, et un *cours de Pharmacie*, qui étoit une école du même genre pour les garçons apothicaires. Son ardeur de professer et de doctoriser étoit telle que, suivant Moréri, «il s’avisa même de faire un *cours de perruques* pour les garçons perruquiers.»

On s’en amusoit dans le public, mais on n’en rioit pas dans le monde des médecins et des chirurgiens, dont cette rage d’accaparements narguoit et froissoit les priviléges. Pouvoit-on souffrir qu’un intrus, sorti l’on ne sait d’où, qui n’étoit ni de l’Académie de médecine, ni de celle de chirurgie, autrement dite Académie de Saint-Côme, se permît de pratiquer, comme s’il appartenoit à l’une et à l’autre, de professer sur toutes les matières de leur compétence, et, qui plus est, d’en écrire?

Chacun de ses ouvrages y avoit soulevé de véritables tempêtes, ceux notamment où, avec aussi peu de mesure que de modestie, il s’adjugeoit une sorte de science universelle, et se posoit presque en dieu de la médecine. N’avoit-il pas osé publier, dès 1673, trois volumes sous ce

titre: *Nouvelles découvertes sur toutes les parties de la médecine*, et, en 1679, deux volumes encore, qu'il avoit intitulés le *Temple d'Esculape*, comme si lui seul en avoit la clé?

Toutefois, le sachant très-puissamment soutenu, on le laissoit faire. C'est à peine s'il y eut contre ses livres quelque protestation écrite, telle que la brochure du chirurgien Devaux, *Découverte sans découverte*, faite à propos de l'impudente publication de Blegny, *Découverte du véritable remède anglois contre les fièvres*[62].

[62] V. les *Mémoires littéraires* du P. Des Molets, t. VIII, 1re partie, *Éloge de Devaux*.

On attendoit pour l'attaquer et tâcher de détacher de lui les protections dont il faisoit sa force, qu'il donnât prise à quelque action sérieuse. C'est ce qui arriva vers la fin de 1681, dans une circonstance que ses ennemis de la Faculté surent envenimer, et qui leur permit non-seulement de faire passer M. de La Reynie de leur côté, mais encore d'ébranler la confiance que Monsieur avoit en Blegny.

Un *factum* que celui-ci dut rédiger pour se défendre, et dans lequel les besoins de sa justification l'entraînèrent à donner de nombreux détails sur lui-même, va nous mettre au fait de cette affaire et incidemment nous compléter plusieurs points de sa biographie.

A cette époque les dissections n'étoient permises qu'à ceux qui relevoient des Académies de chirurgie ou de médecine, ou qui en avoient obtenu, de la Faculté, l'autorisation. Faire enlever un cadavre sans qu'elle eût été prévenue et le disséquer en dehors de l'amphithéâtre des Écoles, étoient

choses des plus graves, et qui pouvoient vous attirer une peine fort rigoureuse.

Or, il arriva qu'en décembre 1681 les doyens et docteurs furent avisés qu'un jeune chirurgien nommé Desnoues, qui, en qualité de membre de l'_Académie des nouvelles découvertes_, fondée par Blegny, «donnoit des leçons secrettes à plusieurs étudiants», dans une chambre dépendant de cette Académie, s'étoit fait apporter par le garçon de salle, Baptiste, de chez le fossoyeur Pajot, le corps d'une petite fille de cinq ans, et en avoit commencé la dissection.

Les doyens firent saisir le corps par l'huissier Masson, chez Desnoues, et, sur leurs instances, le lieutenant de police ouvrit une action dans laquelle ils insinuèrent tout d'abord que Blegny, qu'ils visoient surtout, devoit être compris, comme maître de l'Académie où la dissection s'étoit faite.

On commença toutefois par n'arrêter que Desnoues. Quand il fut à la Conciergerie, il parla. C'est ce qu'on désiroit. Il chargea Blegny; or, comme, en attendant, une démarche avoit été faite avec plein succès, le 21 janvier 1682, par Me Nicolas Liénard, doyen de la Faculté de médecine, à la tête de sa compagnie, auprès de Monsieur, «en son Palais», pour lui remontrer respectueusement, ainsi que d'ailleurs l'en avoit déjà prévenu M. de La Reynie, qu'une protection telle que la sienne n'étoit pas due à un pareil homme «qui, disoit le doyen, profane en tout lieu vostre grand nom[63]»; Blegny se trouvoit alors sans défenseur.

[63] *Discours à S. A. R. en son palais à Paris*, par Me Nicolas

Liénard, etc., in-4º.

Lors donc que, quelques jours après, sur la dénonciation de Desnoues, arrêt de prise de corps eut été lancé contre lui, personne n’intervint pour empêcher la justice d’avoir son cours.

Doyens et docteurs triomphoient. Ce qu’ils désiroient depuis si longtemps étoit obtenu: «Si», avoient-ils dit, d’après le témoignage même de celui qu’ils accusoient et qui les connaissoit bien[64], «si nous pouvons tenir Blegny, il ne nous échappera pas; nous avons en main de quoi le faire pendre. Il sera bien heureux s’il en est quitte pour les galères. Il y a trois cents témoins qui déposeront contre lui. M. de La Reynie en a informé S. A. R. à notre considération, et ce magistrat a promis à notre doyen de nous délivrer bientôt du chagrin que nous avons de voir un chirurgien écrire sur toutes les matières de la médecine et présider dans une Académie à des docteurs de diverses facultés[65].»

[64] *Factum pour Me Nicolas de Blegny*, etc., in-4º, p. 4.

[65] *Id.*, p. 9.

Cela dit, pour prouver la partialité de ceux qui le dénoncent, il prend corps à corps l’accusation et la rejette sur Desnoues qui l’en a chargé. C’est lui seul qui s’est permis les dissections défendues, et cela non-seulement cinq ou six fois, comme on le pense, mais quarante au moins. Il alloit disséquant n’importe où, dans tous les quartiers. Quelqu’un qui le savoit lui joua le tour de le surprendre un soir, rue de l’Université, à l’hôtel Tambonneau, et de lui faire la plus forte peur, en se disant commissaire. Desnoues, qui le crut, décampa par la fenêtre de la mansarde où il disséquoit,

emportant le corps à moitié dépecé. Il le laissa dans la gouttière, où un couvreur le retrouva le lendemain.

S’est-il, lui Blegny, livré à ces opérations clandestines, a-t-il jamais couru les risques de pareilles surprises? Ses dénonciateurs n’osent même le supposer, et cependant ils font tout pour l’écraser par leurs allégations:

«Il n’est pas», s’écrie-t-il avec une certaine éloquence[66], «il n’est pas d’injures dont ils n’aient tâché de le noircir en toute occasion, point d’artifices dont ils ne se soient servis pour lui faire perdre la protection qu’il avoit naguère du sieur lieutenant de police et qu’il a encore du sieur premier médecin du Roy; point de prétextes qu’ils n’aient inventés pour luy dénier la justice qu’ils luy doivent; point de moyens secrets qu’ils n’aient mis en usage pour le diffamer, pour diminuer son employ, pour luy attirer l’indignation de S. A. Monsieur; point d’entreprises qu’ils n’aient faites pour troubler ses exercices et pour empêcher la publication de ses ouvrages; point d’occasions qu’ils n’aient recherchées avec empressement pour luy susciter des procez; enfin, point d’intrigues qu’ils n’aient pratiquées pour porter ses confrères et ses meilleurs amis à se déclarer contre luy.»

[66] *Id.*, p. 10.

Ce qui lui tient le plus au cœur, c’est qu’ils ont vilipendé ses ouvrages. Il n’en est pas un auquel ils aient fait grâce. N’ont-ils pas prétendu aussi que les chirurgiens, de même que les médecins, avoient eu tous à se plaindre de lui, chose absolument fausse, ainsi que le prouve l’approbation accordée par beaucoup d’entre eux aux instruments par lui inventés.

On l’accuse, continue-t-il, «d’être sans doctrine, et d’avoir des auteurs à gages»; or, il a passé dix-sept ans d’établissement sans tomber dans la moindre impéritie, et il s’est rendu la voix publique favorable par l’exactitude de sa conduite et par l’heureux succès des cures qu’il a entreprises.

S’il n’a pas été examiné à Saint-Côme, c’est qu’il n’a pas fait son apprentissage à Paris[67]. Il est donc faux que la maîtrise lui ait été déniée «à cause de ses mauvaises mœurs et de son incapacité».

[67] *Id.*, p. 12.

Ils ont été encore plus loin que cette accusation de mœurs scandaleuses. Ils ont fait courir le bruit qu’une de ces terribles affaires criminelles, comme il y en eut tant à l’époque de la Brinvilliers et de la Voisin, l’avoit eu pour complice, et qu’il avoit même fallu à cette occasion s’assurer de lui. «Pendant, dit-il, qu’il estoit en Flandres près de S. A. R. Monsieur, ils publièrent partout qu’il estoit à la Bastille, pour le poison.»

Son seul crime—et c’en est un des plus impardonnables à leurs yeux—est d’avoir écrit quelque part «qu’il y a des docteurs sans doctrine et des doctes sans doctorat». Ils se sont reconnus, et leur première vengeance a été de crier que lui aussi étoit un faux docteur. Il est vrai qu’il n’a point passé par les colléges et qu’il n’a pris de degrés dans aucune faculté. Il n’en est pas moins prêt à soutenir dans une dispute réglée les questions les plus difficiles, «soit de médecine, soit de physique», contre les plus savants.

Son livre sur la guérison des fièvres a été le plus attaqué; il le défend à outrance. Il se montre aussi très-ardent à

prouver l’excellence d’un cordial—on le trouvera décrit plus loin—«auquel il a donné la forme d’opiatte (_sic_)», et qui ne seroit, à les entendre, autre chose que «l’orviétan», dont il auroit acheté le secret à Hiéronimo Cei. Il ne récuse pas celui-ci, son ami et son compère, mais il nie le reste.

Pour conclure, il espère que ses juges le feront sortir de cette affaire, non-seulement libre et justifié, mais indemnisé:

«Il oze préjuger que la Cour, en prononçant son absolution et déclarant l’escrou fait de sa personne injurieux, tortionnaire et desraisonnable, condamnera ceux qui l’accusent à luy faire réparation d’honneur, en 10,000 livres de dommages et intérêts, à quoi il se restreint, et en tous les despens du procez.»

Une note manuscrite, mise au bas de l’exemplaire du *factum* qui nous a servi pour tous ces détails, dit que l’arrêt fut rendu sur le rapport de M. Amproux, le 12 juillet 1683, mais n’ajoute pas s’il fut ou non favorable. Nous croyons qu’il dut l’être, car nous trouvons quelques mois après Blegny reprenant ses publications avec plus d’impudence et d’emphase que jamais. En 1684, par exemple, peu de mois après sa mise en liberté, il fait paraître un volume in-12 avec ce titre singulier: *La doctrine des rapports, fondée sur les maximes d’usage et sur la disposition des nouvelles ordonnances*.

Ses emplois semblent lui être restés, du moins en partie. Peut-être n’a-t-il plus sa charge chez Monsieur, ni celle de «premier chirurgien», qu’il s’étoit fait donner chez la Reine en 1678, mais il est toujours médecin du Roi, «préposé, comme il ne manque pas de le répéter partout, à la recherche et vérification des nouvelles découvertes de médecine.»

Son peu de fidélité dans l’exercice de cette fonction délicate lui attira une nouvelle disgrâce. Il avoit fondé, aux environs du faubourg Saint-Antoine, à Pincourt—nous dirions aujourd’hui Popincourt—une sorte de maison de santé avec jardin de plantes médicinales, dont il sera parlé plus bas, et près de laquelle logeoit «un certain prieur», comme il l’appelle[68], qui se mêloit aussi de remèdes.

[68] V. plus loin, p. 157, note.

Il en avoit, à ce qu’il semble, trouvé d’assez efficaces, dont il avoit livré le secret au roi, à condition que le public en profiteroit pour rien.

Blegny abusa de ce qu’il étoit chargé de la vérification de ces sortes de découvertes pour accaparer au passage les remèdes du Prieur et les ajouter aux siens. Il s’en occupa dans les Conférences de son bureau ou Académie, qu’il avoit transféré de la place du Palais-Royal à la rue Guénegaud; et, qui pis est, il les vendit avec ses propres drogues.

De nouvelles plaintes arrivèrent alors, auxquelles il opposa son impudence ordinaire, ce qui fut cause qu’elles ne tardèrent pas à être suivies d’un nouvel arrêt de prise de corps. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans un curieux recueil manuscrit: *Lettres historiques et anecdotiques*[69], sous la date du 15 janvier 1686:

[69] Bibl. nat., *Mss.* Suppl. franç. nº 10,265.

«Blegny, chirurgien, a esté mis à la Bastille, pour s’estre voulu mesler d’enseigner la manière d’user des remèdes

que le prieur de Cabrie avoit donné au Roy et que S. M. fait distribuer gratuitement. Il avoit dit des impertinences.»

Ce dernier détail suffiroit, connoissant Blegny comme nous le connoissons, pour ne nous laisser aucun doute sur l'authenticité de la nouvelle.

Cette captivité, qui explique pourquoi Bernier, parlant de lui, l'appelle «le bastillé et le bastillable[70]», ne dut pas être de bien longue durée, mais ne le laissa pas moins un peu plus mesuré et plus modeste. L'année d'après il ne publia qu'un livre des plus anodins: *Le bon usage du thé, du café et du chocolat pour la préservation et la guérison des maladies*, in-12; et, en 1688, deux autres petits volumes sans beaucoup plus de conséquence: *Secrets concernant la beauté et la santé*, qui ont fait dire avec raison par un de ses biographes: «Le titre seul de cet ouvrage annonce le charlatanisme: les vrais médecins ne connaissent pas de secrets[71].»

[70] *Anti-Menagiana*, préface, p. 16.

[71] *Biog. universelle*, art. Blegny.

De 1688 à la fin de 1690, il ne publia rien. Il étoit occupé de son livre: *Les Adresses de la ville de Paris*, dont, ainsi que nous l'avons dit, il avoit sans doute emprunté l'idée à celui des adresses de Londres publié en 1677. Il lui falloit un privilége, mais, comme dans cet ouvrage, il vouloit plus ou moins exploiter ceux qu'il y recommanderoit, et, sous prétexte de parler de tout le monde, parler sans cesse de lui-même, en se ramenant à chaque coin de page, à tort et à travers et pour n'importe quelle raison, il se garda bien de

demander ce privilége en son propre nom. Sa voisine, la veuve Nyon, libraire sur le quai Conti, se le fit accorder à sa place dès le 14 juillet 1690 et se chargea de faire imprimer le manuscrit chez l'imprimeur Rondot. Un pseudonyme sur le titre, celui d'Abraham Du Pradel, fut, pour lui-même, afin de ne pas se trahir, tout ce que se permit Blegny.

Le petit volume, qui se compliquoit d'un almanach, devoit de toute nécessité être prêt le premier janvier 1691; il le fut. Réussit-il? Nous le pensons. Il avoit d'avance une clientèle de lecteurs toute faite: chez les étrangers de passage à Paris, chez les gens de province et même chez les Parisiens qui, à cette époque comme à la nôtre encore, n'ignoroient rien tant que ce qui se trouve à Paris de bon à acheter et de curieux à voir.

Ce succès, quoiqu'il eût rencontré de l'opposition, car beaucoup, même dans le monde des marchands, s'étoient trouvés froissés de ce qu'on les eût nommés sans leur permission, encouragea Blegny. Pour l'année suivante, tout en tenant compte de ces plaintes, qui paraîtront bien singulières à présent que la réclame est partout courue et nulle part évitée, il voulut faire mieux, être plus varié, plus complet. Ce fut sa perte.

Il s'en étoit tenu, la première année, presque exclusivement aux adresses marchandes ou industrielles. Pour la seconde, que nous reproduisons ici, avec le titre nouveau qu'il lui donna, il prétendit y joindre les adresses de Messieurs des Fermes, du Conseil d'État, etc., etc., celles aussi des Curieux célèbres et des Dames curieuses, et bien d'autres encore.

Les plaintes grossirent en conséquence. De quoi se mêloit-il? De quel droit ces indiscrétions qui ne pouvoient qu'attirer des nuées d'importuns chez les personnes dont il indiquoit ainsi la qualité et l'adresse? N'empiétoit-il pas d'ailleurs, en

bien des points, sur ce que, par privilége, l’_État de France_ pouvoit seul publier.

Il y avoit dans tout cela beaucoup plus qu’il n’en falloit pour faire supprimer *Le Livre commode*. Camusat dit que Blegny reçut ordre de ne pas le continuer parce qu’il fut trouvé détestable[72]. Nous croyons bien plutôt que ce fut pour les raisons dont nous venons de parler, qu’il dut ne plus paroître, et que même—ce qu’ignoroit Camusat—il fut saisi. Nous avons trouvé les procès-verbaux qui le prouvent[73].

[72] *Histoire critique des journaux*, t. I, p. 230-231.

[73] *Collection Delamarre*, aux mss. de la Biblioth. nat., nº 21,739,

p. 110.

Le 29 février 1692, c’est-à-dire deux mois après la publication de la seconde année, la veuve Nyon fut requise par Denis Aumont, sergent à verge, d’avoir à lui présenter le privilége en vertu duquel elle avoit fait imprimer le *Livre commode contenant les adresses de la ville de Paris* et à lui déclarer le nombre d’exemplaires qui lui en restoit. Elle répondit que le privilége étoit demeuré entre les mains du sieur Rondot, par qui elle en avoit fait faire l’impression, et elle offrit de le retirer et de le rapporter. Quant aux exemplaires, dont la plus grande partie n’avoit pas encore été vendue, elle offrit aussi de les rapporter «en blanc», c’est-à-dire non reliés, au nombre de deux mille cinq cents.

Aumont se les fit présenter et les saisit. Même visite fut faite chez Rondot l’imprimeur.

A la première réquisition du sergent à verge il présenta le privilége, qui fut saisi comme l’avoient été les exemplaires. Ce n’étoit, disent les procès-verbaux, que par simple provision, et jusqu’à nouvel ordre; mais l’ordre contraire ne vint jamais. Exemplaires et privilége étoient saisis, ils le restèrent jusqu’à ce qu’on les eût détruits. C’est ce qui explique pourquoi cette seconde année du *Livre commode* est beaucoup plus rare encore que la première.

Ce fut le coup de grâce pour Blegny. Dès lors il cesse de publier. Un livre, bien inattendu de sa part et qui prouveroit qu’il a même renoncé à la médecine, est le seul qui paroisse sous son nom. Il est de 1694 et il a pour titre: *Projet de l’histoire générale des religions militaires et des ordres politiques et séculiers de chevaliers*[74]. Pourquoi l’avoit-il fait? Quel but y visoit-il? Peut-être étoit-ce un moyen d’exploiter les gens si nombreux alors qui cherchoient à se faufiler par la chevalerie dans la noblesse et qui n’arrivoient ainsi qu’à devenir, suivant le mot du temps, des «chevaliers de l’industrie». Blegny étoit homme à en créer beaucoup de cet ordre.

[74] Il n’est pas indiqué dans la *Biblioth. Script. Medic.* de

Manget, qui n’avoit du reste à donner que la liste des livres de

médecine de Blegny.

Quoi qu’il en soit, de mauvais bruits coururent alors sur son compte. On parla même d’escroquerie[75]; il perdit les dernières charges qui lui restoient, et, le terrain lui manquant tout à fait sous les pieds, il quitta Paris pour Angers. On l’y arrêta. Nous ignorons pourquoi, mais ce devoit être pour affaire grave, car il resta huit ans prisonnier

dans le château. Lorsqu’il eut fait son temps, il chercha un pays plus hospitalier. Il se retira sur terre papale, à Avignon, où il mourut en 1722 à quatre-vingts ans.

[75] *Biog. univ.*, art. Blegny.

Voilà l’homme, vous allez juger à présent de son essai d’_Almanach des adresses_. L’auteur est un assez vilain personnage, mais le livre est curieux.

LE

LIVRE COMMODE

CONTENANT

LES ADRESSES

DE LA

VILLE DE PARIS

ET

LE TRÉSOR DES ALMANACHS

POUR L’ANNÉE BISSEXTILE 1692

avec

les scéances et les vacations des Tribunaux, l’ordre et la discipline

des exercices publics, le prix des Matéraux et les ouvrages

d’Architecture, le Tarif des nouvelles Monnoyes, le Départ des

Courriers et des Voitures de Routes, et généralement toutes les

commoditez sujettes aux mutations.

Par Abraham Du Pradel, Philosophe

et Mathématicien.

A PARIS,

chez la Veuve de Denis-Nion, Marchand-libraire sur le quay de Nesle,

devant l’Abrevoir de Guénégaud, à l’image Sainte Monique.

M. DC. XCII.

Avec privilége du Roy.

AVERTISSEMENT.

L’auteur ne s’étoit pas trompé en présumant que son ouvrage seroit jugé généralement utile; l’approbation du public et le débit qui s’en est fait en sont de fortes preuves; il s’en trouve très honoré, et il se propose d’en être autant reconnaissant qu’on le peut désirer. Il vient de redoubler ses soins et ses recherches pour le rendre plus exact et plus complet: il en fera de même dans les années suivantes; il examinera par luy-même les mémoires qui luy seront donnés, et il préviendra par cette précaution, le reproche qu’il s’est attiré l’année précédente, pour s’en être tenu aux protestations de quelques personnes qui lui avoient donné de fausses adresses, et qui avoient attribué à certains artisans une réputation qu’ils n’avoient pas encore acquise.

Il ne faut pas croire néanmoins qu’il prétende demeurer garand du mérite des personnes qu’il doit indiquer. C’est le public qui donne la réputation. Il est luy-même responsable de ses propres injustices. Un particulier n’est pas en droit de s’opposer au torrent de la voix publique quand même il seroit assez téméraire pour le faire, il ne seroit pas écouté. Il s’agit ici uniquement des adresses de personnes renommées. Il suffit qu’un nom ait été célébré pour avoir place dans cet Opuscule: et il n’est pas permis à l’Auteur d’y

ajouter celui dont on n’a pas encore parlé, quand même il appartiendroit au plus digne homme d’une profession.

La seule omission qu’on pourroit reprocher à l’Auteur, est celle de n’avoir rien dit d’un grand nombre de personnes qui ont acquis dans le Commerce et dans les Arts une distinction particulière; mais il ne tiendra qu’à ces personnes mêmes ou à leurs amis, qu’il ne leur rende là-dessus bonne justice l’année prochaine, et elles peuvent même s’assurer qu’elles auroient été prévenues dès la première édition de cet Ouvrage, si l’Auteur eut été assez intrigué[76] dans le monde, pour savoir tout ce qui mérite d’être connu.

[76] Nous dirions aujourd’hui «lancé». Boileau, dans l’_Art poétique_,

chant III, a donné à ce mot le même sens:

L’âge viril, plus mûr, inspire un air plus sage,

Se pousse auprès des grands, *s’intrigue*, se ménage.

Un Médecin et quelques autres personnes indiquées dans l’édition précédente, avoient trouvé mauvais qu’on se fut étendu sur leurs talens autant qu’on avoit cru le devoir faire. Elles connaîtront par celle-ci, qu’on a eu soin de flatter leur modestie, autant qu’elles le pouvoient raisonnablement désirer.

Il auroit été à souhaiter qu’on eut pu suivre l’ordre de dignité en parlant des Compagnies, des personnes et des professions; mais outre qu’il pourroit y avoir des

contestations à l’infini sur les rangs et sur les préséances, il auroit été presque impossible à l’Auteur de s’en assurer, quand même il y auroit quelque certitude; c’est pourquoi il a dû avertir qu’il a traité sans aucune distinction de droits ni de mérite, toutes les différentes choses qui sont le sujet de cet Ouvrage, ce qui doit contenter ceux qui ne se trouveront pas dans l’ordre qui leur conviendroit en autre chose.

Comme on s’est proposé en ceci de donner annuellement au public toutes les instructions qui luy sont nécessaires sur les choses sujettes à mutations, on ne sera pas surpris d’y trouver les vacations des Tribunaux et le prix des matereaux et des ouvrages concernant les batimens: car si d’un côté ces choses ne sont pas du genre de celles qu’on doit indiquer par des adresses, elles sont du moins de celles qui peuvent être changées en quelques circonstances.

Ceux qui prétendent que l’Auteur auroit dû comprendre dans cet ouvrage, tout ce qui est contenu dans les listes des Tribunaux et dans les catalogues des Compagnies et des Communautés, devroient se ressouvenir de la protestation qu’il a faite de servir tout le monde sans nuire à personne, et réfléchir sur le tort qu’il feroit à ceux qui ont accoutumé de vendre ces listes et ces catalogues; outre que le seul recueil qu’on en feroit composeroit un trop gros volume pour un simple manuel journalier, et qu’ainsi il étoit plus expédient et plus raisonnable d’indiquer seulement, comme il a fait, les sièges où l’on peut recouvrer les listes et les Bureaux où l’on peut trouver les catalogues.

Sur ces deux considérations que l’Auteur ne veut nuire à personne, et qu’il ne s’est proposé de traiter que les choses sujettes à mutations, on peut inférer qu’on ne trouvera dans cet Ouvrage, ni la situation des Eglises, ni la description des Palais, des Hotels, des Fontaines, ni des autres Edifices de Paris, puis que ce seroit dérober le sujet de M. le Maire à qui

nous devons un Livre en trois volumes, qui a pour titre Paris ancien et nouveau[77], et celui de M. l’abbé Brice, qui nous a donné une description de la Ville de Paris[78], et que d’ailleurs ces choses ne regardent qu’indirectement les commoditez qui doivent satisfaire les besoins ausquels on s’est proposé de pourvoir.

[77] Il avoit paru, in-12, en 1685. Voici le titre complet: _Paris

ancien et nouveau, avec une description de tout ce qu’il y a de plus

remarquable dans toutes les églises, communautés, palais, maisons,

rues, places, etc._ D’après le P. Lelong et les éditeurs de la

neuvième édition du livre de G. Brice, dont nous parlerons dans la

note suivante, cet ouvrage de Le Maire n’est guère qu’une copie, en

style moins ancien, des *Antiquités de Paris* du P. Du Breul.

[78] Elle avoit été publiée en 1684, c’est-à-dire un an avant le livre

de Le Maire, en 2 vol. in-12, sous le titre de: _Description

nouvelle de ce qu’il y a de plus remarquable dans la ville de

Paris_, par M. B… L’auteur, Germain Brice, qui se déroboit sous

cette initiale, portoit, sans être prêtre, l’habit ecclésiastique,

c’est pourquoi il est ici appelé abbé. Il se mettoit au service des

étrangers de qualité pour leur apprendre le françois et leur faire

voir Paris, ce qui, disent avec bonhomie ses éditeurs posthumes, lui

valoit «de la part de ces seigneurs des reconnoissances utiles». Son

livre avoit eu huit éditions, et, toujours s’augmentant, étoit monté

de deux volumes à quatre, lorsqu’il mourut en 1727, à

soixante-quatorze ans. La neuvième édition qu’il préparoit ne fut

achevée par Mariette, dit-on, et l’abbé Perrault qu’en 1751 et fut

publiée l’année suivante. C’est un ouvrage très-utile et qu’il est

bon surtout de suivre dans toutes ses transformations de 1684 à

1752.—Nous ajouterons que Brice n’étoit pas seul à faire le métier

de cicerone parisien, almanach des adresses allant et venant au

service de chacun. Le *Novitius*, dictionnaire latin-françois de

1721, nomme, au mot *Nomenclator*, un certain Herpin, qui gagnoit sa

vie de la même manière: «C’est un homme qui enseigne à Paris les

noms et les demeures des gens de qualité».

Au surplus, comme ce Livre sera chaque année publié dès les premiers jours du mois de Novembre, et qu’on en commencera par conséquent l’impression dès le commencement d’Aoust, il serait inutile d’envoyer des mémoires ni pour les nouvelles adresses, ni pour les mutations passé la S. Jean, l’Auteur ayant besoin d’un temps considérable pour diriger sa matière.

AVIS

SUR LES ADRESSES CASUELLES.

Dans le courant de l’année précédente, bien des gens ont donné des mémoires que l’Auteur a reservez, et qu’il ne publira que dans un cahier volant, par cette raison qu’ils ne contiennent que des commoditez qui n’ont rien de permanent, c’est à dire qui sont aujourd’hui existantes, et qui ne le seront peut-être pas le mois qui vient, ce qui ne conviendroit pas dans un Recueil, qui doit servir une année entière, et dans lequel même il ne se doit presque faire aucun changement que par rapport aux simples mutations.

Ce cahier volant sera renouvellé tous les mois, et aura pour titre *les Adresses casuelles de la Ville de Paris*[79]; on y trouvera, par exemple, le dessein des Auteurs qui auroient besoin de mémoires, l’arrivée et le départ des Marchands forains, l’ouverture des ventes de meubles publiques et judiciaires qui mériteront d’être sçues, l’adjudication d’héritages licitez et décretez, les Bureaux pour la levée des charges de nouvelles créations, les Fermes à bailler et les biens à vendre, l’état des Marchandises dont les Courtiers-Commissionnaires se trouveroient chargez; la qualité des Equipages, Meubles et Bijoux dont les particuliers voudront se défaire par vente ou par échange, les bois qui seront à couper, les Emplois qui seront vacans, les ouvrages et fournitures qui seront à faire au rabais, les fonds qui seront à placer, les emplois qu’on proposera d’en faire, et généralement les adresses de toutes commoditez dont la fin paroitra prochaine.

[79] C’étoit un essai de *petites affiches* mensuelles dont nous

n’avons rien retrouvé. Peut-être Blégny n’y donna-t-il pas suite.

Renaudot en avoit tenté du même genre, mais trimestrielles, sous

Louis XIII. On en trouve le *plan* dans sa rarissime brochure:

Inventaire des adresses du bureau de rencontre, 1630, gr. in-4º.

Le roi lui avoit, à cet effet, accordé un privilége le 8 juin 1629.

On ignoroit si l’exécution avoit suivi le projet, lorsque nous fûmes

assez heureux pour découvrir à la Bibliothèque Nationale un numéro

de ces premières *petites affiches*, portant la date du 1er

septembre 1633 et l’indication que c’étoit la 15e *feuille* de cette

publication. Or, comme elle avoit dû commencer à la fin de 1629, il

y avoit juste quinze trimestres qu’elle existoit en septembre 1633.

Nous avons publié, avec des notes, dans le tome IX de nos

Variétés, p. 51 et suiv., cette 15e feuille, la seule que l’on

connoisse encore.

SUCCEZ DES REMEDES

INDIQUEZ L’ANNÉE PRÉCÉDENTE.

L’Auteur étant persuadé qu’entre tous les besoins ausquels il s’est proposé de pourvoir, il n’y en a point de plus pressans que ceux qui concernent le rétablissement de la santé, il a jugé qu’on trouveroit ici, avec plaisir, une relation qu’il tient de son libraire par qui elle est certifiée véritable, puis qu’elle contient un grand nombre de cures merveilleuses opérées dans le courant de l’année précédente, par l’usage des remèdes spécifiques qui avoient été par lui annoncez.

Plus de trente personnes de l’un et de l’autre sexe accablées par des Rhumatismes habituels et inveterez, par la Sciatique, par les Gouttes des pieds et des mains, et par des douleurs causées par les panacés et autres poudres mercurielles, ont été parfaitement guéries en peu de jours, par l’usage des Etuves vaporeuses et de la liqueur anodine marquée à la page 51.

Autant en est-il arrivé à un paralitique qui avoit d’ailleurs au bras droit des nodus d’une prodigieuse grosseur, les membres paralitiques ayant été parfaitement rétablis, et les nodositez entièrement dissipées dans l’espace de cinq semaines.

Ces remèdes ont encore opéré dans un jeune homme à peu près dans le même espace de temps, la guérison de la Goutte des pieds et la dissipation de plusieurs Loupes et Tumeurs froides qu’il avoit aux deux genoux.

Un homme d’une particulière considération, en qui il s’étoit fait un effroyable dépôt d’humeurs sur les jambes, après avoir fini par le quinquina des vapeurs dont il étoit tourmenté, a été parfaitement guéri en six semaines par la liqueur vulnéraire, quoi qu’extraordinairement replet, non seulement de cette fluxion, mais encore de plusieurs grands ulcères qu’elle causa subitement avec mortification de la peau et des chairs, accompagnez d’une fièvre terrible et d’un vomissement continuel que le quinquina avoit causé.

L’un des domestiques de ce malade fût guéri dans le même temps d’une Hidropisie formée en deux prises d’un Sirop spécifique.

Plus de cinquante personnes ont été gueries de Décentes de Boyaux, les unes en un mois ou cinq semaines en faisant retraite à la pension de Pincourt, les autrefois mois ou environ, en vacquant à leurs affaires; par les Bandages[80] et par les emplatres de la Manufacture royale.

[80] C’étoit une invention très-ancienne, ainsi que nous l’avons

prouvé dans *le Vieux-neuf*, 2e édition, t. I, p. 133-134, note. En

1647, un charlatan avoit inventé un bandage dont il promettoit

merveille. Les *Annales du Bibliophile*, t. I, p. 38, ont publié

l’affiche qui en énuméroit les miracles.

Vingt deux malades accablez d’une longue suite de cours de ventre, de flux de sang et de dissenteries, ont été guéris

sans retour et sans ressentir la moindre incommodité, avec une ou au plus deux prises d’un vin composé qui nourrit comme le vin ordinaire.

On a pareillement guéri un grand nombre de fébricitans par l’usage de la Liqueur fébrifuge.

On a d’ailleurs guéri par la Liqueur balsamique, en deux femmes différentes, un ulcère formé dans la matrice; et par cette même liqueur aidée par les grains balsamiques, un grand nombre de personnes de Gonorrhées habituelles et de Pertes blanches.

Onze personnes ont été parfaitement guéries de la grosse maladie, sans régime et sans retraite par le seul usage du mercure d’or[81].

[81] Nous n’avons pas besoin d’expliquer ce que Blégny entend par «la

grosse maladie». En la guérissant par le mercure, il étoit arriéré.

Locke, lorsqu’il vint à paris, vit, affichée sur les murs, l’annonce

d’un «remède sans mercure», pour lequel le roi avoit accordé un

brevet, dont le duc de Bouillon avoit le bénéfice, et qui datoit du

7 septembre 1667. Voy. dans la *Vie de Locke* par lord King, un

extrait de ses *Voyages* à la date du 13 février 1679.

Rien n’est plus commun que de voir des gens guéris sur le champ et pour jamais de la douleur de la carie des Dents, par l’application de l’Essence végétale.

Une religieuse qui ne vivoit depuis quatorze mois que de trois cuillerées de bouillon par jour, chacune desquelles luy coutoit un martire par les sanglots et mouvements convulsifs qu’elle luy causoit pendant près d’une heure, et les douleurs d’estomach qu’elle ressentoit ensuite, fut soulagée très considérablement dès la première prise de l’opiate digestive, et se trouva après la deuxième en état de faire deux grands repas par jour sans aucune incommodité.

Deux poulmoniques ont été parfaitement guéris par l’usage de la Conserve pulmonaire.

Une fistule lacrimale accompagnée d’un flux de larmes involontaires, a été guérie en peu de jours sans opération par une simple pomade.

Quand l’Auteur connoitroit les personnes sur qui ces Cures ont été faites, il ne pourroit les nommer sans imprudence, mais les incrédules pourront s’assurer de la verité, par le témoignage de diverses autres personnes qui ont eu occasion de voir opérer le Medecin par qui elles ont été entreprises, et dont le Libraire qui débite cet Ouvrage, offre de donner les noms et les adresses selon l’exigence des cas.

LE

LIVRE COMMODE

CONTENANT

les Adresses de la Ville de Paris et le Trésor des Almanachs

POUR L’ANNÉE 1692.

AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES.

Monseigneur l’Archevêque de Paris donne Audience aux particuliers dans les appartemens de l’Archeveché, près Notre-Dame, le matin à onze heures quand il est à Paris. C’est au même lieu qu’on s’adresse à Monsieur de Morange pour impetrer les dispenses et autres grâces Ecclésiastiques qui emanent de mondit Seigneur.

Monsieur Ameline Grand Archidiacre, et M. de la Baude Archidiacre de Brie, demeurent au Cloître.

Messieurs les Abbez Daquin[1] et de Bourlemont Agens du Clergé, demeurent; sçavoir, le premier au Jardin du Roi[2], et le deuxième ruë d’Enfer près les Chartreux.

[1] C’étoit le frère du médecin du roi, qui lui avoit donné, en avril

1688, l’abbaye de Saint-Laurent (*Journal* de Dangeau, t. II, p.

130).

[2] C’est comme frère du premier médecin que l’abbé Daquin y logeoit,

la surintendance du Jardin royal étant encore, pour la plus grande

part, dans les attributions du premier médecin du Roi.

Monsieur de Bouquenet Doien de Notre Dame, à qui l’on s’adresse pour les affaires du Chapitre, demeure dans le Cloître, et tient Chapitre les Lundis, Mercredis et les Vendredis.

M. Chéron Official de Paris, à qui l’on s’adresse pour obtenir permission de publier Monitoire[3], demeure ruë du petit Musc près l’Arsenal. On le trouve aussi bien souvent à la maison de Pincourt rue des Amandiers Fauxbourg saint Antoine[4].

[3] Ordonnances de l’autorité ecclésiastique, avec menace

d’excommunication, ayant pour objet d’obliger ceux qui avoient

connoissance d’un crime de déclarer ce qu’ils en pouvoient savoir.

[4] «Monsieur l’Official de Paris qui connoît des fonctions et actions

bénéficiales, demeure rue du Petit-Musc et est souvent à Pincourt,

où il a une maison de bon air.» Edit. 1691, p. 5.

Il tient son Audience en la premiere cour de l’Archeveché, le Mercredi, et le Samedi à midi, où l’on porte toutes les Causes concernant les fonctions Curiales et les Accessoires; et par conséquent les questions matrimoniales, la Morale des Prêtres[5], *etc.*

[5] L’Official, en effet, connoissoit de toutes ces choses. C’est lui,

par exemple, qui légitimoit par mariage les unions qui n’avoient pas

jusque là été régulières. Celle du perruquier Lamour et d’Anne, sa

perruquière, avoient longtemps été du nombre, ainsi que Boileau nous

l’apprend au chant Ier du *Lutrin*:

… ce couple charmant

S’unit, dit-on, longtemps avant le sacrement,

Mais depuis trois moissons à leur saint assemblage

L’Official a joint le nom de mariage,

L’officialité de Paris, abolie par la Révolution, fut rétablie par

Napoléon, pour qu’on y statuât sur son divorce.

M. Coignet Promoteur de cette jurisdiction, qui conclud pour la manutention des Canons et Discipline Ecclésiastique, est Curé de la Paroisse de S. Roch.

M. Robert Grand Pénitencier qui absout les cas reservez[6], confesse presque tous les matins et quelquefois l’apresdiné.

[6] Il auroit pu, si l’on en croit la chronique, garder pour lui-même

beaucoup des pénitences qu’il distribuoit. Sa vie n’étoit pas des

plus édifiantes. L’abbé Legendre, *Mémoires*, p. 59, se contente de

dire qu’il avoit «des talents, autant pour le monde que pour sa

profession.» Les chansons en disoient plus. V. le _Recueil de

Maurepas_, t. XXV, p. 363. Il avoit une pension de mille francs

«pour écrire l’histoire de ce que Louis XIV avoit fait en faveur de

la religion.» Il n’en écrivit pas un mot. (Legendre, *Mém.*, p. 99.)

Ajoutons toutefois que Nicole, qui étoit de Chartres comme lui, le

tenoit en grande estime. (Goujet, *Vie de Nicole*, 1re part., p. 16,

et 2e part., p. 130, 144.)

M. Le Chantre de la même Eglise[7], à la nomination duquel sont tous les Maitres et toutes les Maitresses des petites Ecoles de Paris, et qui connoit des causes concernant cette profession[8], demeure aussi dans le Cloître, où il tient son Audience le Jeudi à trois heures de relevée.

[7] Ce chantre n’étoit pas moins que le célèbre Claude Joly, dont nous

trouvons un si bel éloge dans le *Valesiana*, p. 39. Il avoit été, à

Munster, le conseiller intime du duc de Longueville pour les

négociations du traité. Après la Fronde, où il fut des plus hostiles

à Mazarin, il devint official de l’Église de Paris, puis, ce que

nous le voyons ici, grand chantre. Il ne mourut que le 19 janvier

1700, à quatre-vingt-treize ans, des suites d’une chute. V. le

Mercure de France à cette date, p. 276.

[8] Il leur avoit consacré tout un livre en trois parties: _Traité

historique des Ecoles épiscopales_ par Claude Joly. Paris, Muguet,

1678, in-12. Il eut, à leur sujet, bien des contestations avec

l'Université, et aussi avec les curés de Paris qui n'acceptoient pas

que le droit des Ecoles de Grammaire appartînt seulement à MM. du

Chapitre et au grand chantre, comme ceux-ci le prétendoient. On peut

lire dans l'excellente édition, donnée par M. Cocheris, de

l'_Histoire du Diocèse de Paris_, de l'abbé Lebeuf, t. I, p. 43-44,

le détail des factums qui furent échangés entre les deux partis.

Messieurs Jousse et Moussinot au Parvis. M. Marais ruë Cocatrice, et M. Chevalier ruë saint Pierre aux bœufs, sont les quatre Marguillers Laics de l'Eglise de Paris.

Les Procureurs de l'Officialité et les Notaires Apostoliques chez qui on peut passer tous actes recevables en Cour de Rome, sont tous établis ruë Neuve, Cloître et Parvis Notre Dame.

Les douze Banquiers Expeditionnaires en Cour de Rome, par l'entremise desquels on obtient toutes les Bulles et Expéditions du saint Siége, à peine de nullité et d'amende[9], sont:

[9] Ils étoient conseillers du roi, et faisoient leurs expéditions par

courriers, non-seulement pour la Cour de Rome, mais pour les

légations. Ils eurent leur chapitre spécial dans l’_Almanach royal_,

dès la première année, 1699. Leur création datoit du mois de mars

1673.

Messieurs

Du Bourgt, ruë Bailleul.

De la Nouë, ruë de la Harpe.

Le Pelletier, ruë saint Severin[10].

[10] Jacques Le Pelletier. En 1702, il étoit doyen des banquiers

expéditionnaires, et s’étoit rapproché de Notre-Dame; il logeoit rue

Saint-Christophe. (_Alman. royal_, 1702, p. 75.)

Daquinet, Parvis Notre Dame.

Noyer, ruë de la Licorne.

Ruelle, ruë des Prouvaires.

Le Roy, ruë Bardubec.

Chubuté, ruë des Prêtres saint Germn l’Auxerrois[11].

[11] Son nom, défiguré ici, était Chubéré (Jean-Pierre). _Alman.

royal_, 1702, p. 75.

Le Zineau, ruë des Massons[12].

[12] Laurent Lezineau. (*Id.*)

Antoine, ruë saint Christophle.

Beaudet de Beaumont, ruë saint André.

Le Maine, ruë Hautefeuille[13].

[13] Au lieu de douze banquiers-expéditionnaires, il devroit y en

avoir vingt ici. Un édit du mois de septembre de l’année précédente,

1691, avoit, en effet, rétabli définitivement les huit offices

héréditaires créés au mois de décembre 1689, et supprimés le mois

suivant.

On trouve des instructions très importantes sur l’obtention et sur le dénombrement des Benefices de France, dans les livres que M. Le Pelletier a composés, et qu’il vend chez luy[14], et encore dans quelques autres que Michallet a imprimés, ruë saint Jacques à l’Image saint Paul.

[14] «M. Pelletier, banquier expéditionnaire en cour de Rome, qui

demeure rue et devant Saint Séverin, est auteur de deux livres très

instructifs sur l’obtention et le dénombrement des bénéfices.» Edit.

1691, p. 5.

Le Sieur François Muguet[15] seul Imprimeur de l’Archeveché pour les Mandemens, Monitoires, Jubilez, Catéchismes, etc., demeure rue de la Harpe.

[15] Nous avons vu plus haut que c’est lui qui avoit publié en 1673 le

Traité de Claude Joly sur les écoles épiscopales.

Les Brefs à l’usage de Rome, se vendent chez la Veuve Coignard, rue Saint Jacques[16].

[16] «Chez Jean-Baptiste Coignard, rue Saint-Jacques, _à la Bible

d’or_.» Edit. 1691, p. 4. «Le bref de Paris se vend chez la veuve

Cramoisy, même rue, *aux Cigognes*.» *Ibid.*—La *Bible d’or*

devint, au siècle suivant, l’enseigne des Didot, et *les Cigognes*

celle des Barbou, puis des Delalain.

Les usages Romains, à scavoir Breviaires, Diurnaux, Missels, Rituels, Processionnels, Antiphonètes, Graduels *etc.* se trouvent chez presque tous les Libraires de la rue S. Jacques, et particulièrement chez la Veuve Coignard, et chez les Sieurs de La Caille[17], Josse et Hérissant.

[17] Jean de la Caille. Sa boutique étoit rue Saint-Jacques, à

l’enseigne de *la Prudence*. C’est à lui qu’on doit l’excellent

ouvrage, devenu rare aujourd’hui, _Histoire de l’Imprimerie et de la

Librairie_, 1689, in-4º. V. ce qu’en dit Chevillier, _l’Origine de

l’Imprimerie de Paris_, 1694, in-4º, p. 58.

Les Livres de l’Office Divin à l’usage du Diocèse de Paris, se vendent chez les sieurs Josse et Léonard, ruë Saint Jacques[18].

[18] «Les heures et autres livres de piété généralement compris sous

le titre d’usages, se vendent chez différents libraires rue Neuve

Notre-Dame, Quay de Gesvre et Pont au Change.» Edit. 1691, p. 4.

M. Mariochaud Avocat en Parlement et Bailly de la Justice Nostre-Dame, demeure dans le Cloître.

M. Chevalier qui est Procureur Fiscal de cette Justice, demeure ruë saint Pierre aux bœufs.

M. Savin qui en est Greffier, demeure derrière Saint Denis de la Chartre.

M. Des Combes Greffier de l’Officialité, demeure rue de la Draperie.

M. Taupinard Bailly de la Temporalité[19] et qui tient son Audiance le Lundy et le Jeudy à midy, demeure rue Galande.

[19] C’est ce qu’on appeloit aussi Bailliage de la duché-pairie de

l’Archevêché de Paris. On y connoissoit des appellations de

sentences rendues en matière civile par les officiers de justice sur

les domaines de l’archevêché. Un bailli, un procureur fiscal et un

greffier étoient attachés à cette juridiction.

M. Le Comte son Greffier, demeure rue des Noyers.

EXERCICES DE PIÉTÉ.

Le Roi à qui Dieu a concédé le pouvoir de guérir par un simple attouchement les malades atteints des Ecrouelles, a la bonté de toucher tous ceux qui ont été visitez par M. le premier Chirurgien de Sa Majesté, la veille de Paques, de la Pentecoste, de la Toussaints, et de Noël, après avoir fait ses dévotions[1], et de leur faire ensuite distribuer à chacun quinze sols par forme d'aumone, à cause dequoi Monseigneur le Grand Aumonier de France est toujours présent à la Céremonie.

[1] Pour plus de détails, on peut lire l'*Etat de France* de 1692, t.

I, p. 238. Le nombre des scrofuleux que le roi touchoit était

quelquefois très-considérable. Nous lisons, par exemple dans le

Journal de Dangeau, sous la date du 21 avril 1685, c'est-à-dire à

l'époque de Pâques, une de celles où, comme on le voit ici, cette

cérémonie revenoit tous les ans: «Le roi fit son bonjour (ses

pâques) à la paroisse entre les mains du cardinal de Bouillon, et

toucha ensuite treize cents malades.»

Le Roi pratique aussi chaque année le Jeudi Saint, une action digne de sa singulière Piété; car après le Service, l'Absoute et la Prédication, Sa Majesté accompagnée de tous les Seigneurs de sa Cour, lave les pieds à treize pauvres enfans, revetus d'une longue Robe de ratine rouge ayant une serviette au col qui s'estend jusqu'à leurs pieds[2], à chacun desquels elle distribue ensuite par les mains de Monseigneur le Grand Aumonier de France, treize plats de bois garnis de poissons chacun avec la figure de l'un des Apostres, un pot de vin, deux Aulnes de toile, et treize écus blancs dans une bource à treize pendans, ce qui est mis dans une manne et donné ensemble à chacune des Mères de ces enfans[3].

[2] L'*Etat de France* de 1692 contient aussi, à ce sujet,

d'intéressants détails, t. I, p. 20, 70, 120, 387.

[3] Ce que Blégny devroit ajouter, c'est que les princes prenoient

part à cette cérémonie de la *Cène*, comme on l'appeloit, et y

servoient: «Le roi, écrit Dangeau, à la date du Jeudi Saint, 7 avril

1689, entendit le sermon de l’abbé Roquette, qui prêcha à merveille;

ensuite le Roi fit la cérémonie de laver les pieds des pauvres.

Monseigneur le duc de Bourgogne servit à la cène pour la première

fois. Monseigneur—c’est le Dauphin—communia à la paroisse, et puis

revint servir à la cène.»

Le même jour Monseigneur l’Archeveque de Paris, fait aussi la Sêne dans la grande salle de l’Archeveché, où il lave pareillement les pieds à douze pauvres, à chacun desquels il distribue trois plats de bois garnis de poissons, un pain, un pinte de vin et un écu blanc.

M. De Pelisson Fontanier Maitre des Requestes logé dans la maison Abbatialle de Saint Germain des Prez[4], distribue par ordre du Roy, une infinité d’Aumones et de pensions considérables aux Nouveaux Convertis[5].

[4] Il y logeoit comme administrateur de l’économat de l’abbaye,

charge qu’il occupa durant quinze ans. (Marcou, _Pellisson, Etudes

sur sa vie et ses œuvres_, 1859, in-8, p. 331.)

[5] Il ne s’y épargnoit pas, en effet, en bon converti qu’il étoit

lui-même. Ces aumônes faisoient, au reste, partie de ses fonctions:

en même temps que l’économat de Saint-Germain des Prés, il

administroit la caisse des conversions créée en novembre 1676.

(*Id.*, p. 342.)

Mesdames de Guise[6], de Créqui et de la Trémoüille[7] qui sont Directrices de la Charité de la Paroisse S. Sulpice, font d’ailleurs de grandes aumosnes aux pauvres honteux.

[6] C’est en souvenir de son père Gaston d’Orléans, et du palais du

Luxembourg, où elle étoit née de son second mariage, que la duchesse

de Guise étoit restée une des grandes aumônières de la paroisse

Saint-Sulpice. Sa résidence étoit alors, en effet, bien loin de là,

au Marais, dans l’Hôtel occupé aujourd’hui par les Archives.

[7] Mesdames de Créquy et de la Trémoille étoient la mère et la fille.

Mme de la Trémoille mourut la première, au mois d’août 1711.

Autant en font Mesdemoiselles de la Moïgnon[8] rue de Taranne, et l’Eschassier[9] derrière la même Eglise.

[8] Elle avoit, pour les œuvres de charité, succédé à sa mère la

présidente, qu’on y avoit vue si active pendant la Fronde. (Feillet,

Misère au temps de la Fronde, 1862, in-8, p. 231.) Elle avoit

contribué surtout à l’œuvre des prisons, dont elle fut une des

premières trésorières. (_Etat ou tableau de la Ville de Paris_,

1760, in-8, p. 72.) C’étoit une des œuvres où les dévots, comme

Tartuffe, s’entremettoient le plus volontiers, surtout par leurs

fréquentes visites. (_Athenæum_, t. II, p. 565.)

[9] Elle étoit sœur de l’avocat du roi, que nous trouverons plus loin.

Il y a paraillement dans toutes les Parroisses de Paris des Communautez de Dames Pieuses[10], qui font assister les pauvres malades honteux d’Alimens, de Remèdes, et

d’Opérations Chirurgicales, et qui font même instruire des orphelins de l’un et de l’autre sexe.

[10] «Sous la direction des quelles il y a des médecins, des

chirurgiens et des sœurs grises.» Edit. 1691, p. 3.

Quelques unes de ces Dames pratiquent encore la charité avec un zèle exemplaire, pour la délivrance des pauvres prisonniers retenus pour dettes[11]. Celles là sont connuës de tous les Concierges et Geolliers des Prisons, à qui on peut s’adresser pour en avoir les addresses[12].

[11] V. l’avant-dernière note.

[12] «On apprendra les noms et demeures de ces Dames redemptrices,

dans les geolles mêmes des prisons, et entre autres en celle de la

Conciergerie du Palais, où l’on trouve la dame Bourcier, femme du

concierge, de qui elles sont très-bien connues.» Edit. 1691, p. 4.

Les Pauvres Prisonniers du Châtelet, et du Fort l’Evêque, peuvent impetrer avec succez le secours de Madame Lieve Tresoriere de la Charité de Saint Germain de Lauxerrois qui demeure dans le Cloître.

Madame de Miramion[13] Institutrice et Supérieure de la Congrégation des Filles de Sainte Geneviève établie sur le Quay de la Tournelle[14], a toujours la même application aux œuvres pieuses et charitables; et particulierement en faveur des pauvres Malades qu’elle fait assister dans tous leurs besoins.

[13] Marie Bonneau, veuve de Jean-Jacques de Beauharnois, seigneur de

la terre de Miramion, à une lieue d’Orléans. S’étant vouée aux

œuvres pieuses, dès qu’elle fut veuve, l’année même qui suivit son

mariage, et après que Bussy eût tenté de l’enlever, elle fonda la

Maison du Refuge pour les filles qu’on arrachoit de force à la

débauche, et celle de *Sainte Pélagie*, pour les repentantes, qui

s’en retiroient volontairement. Sa dernière fondation fut la

Congrégation dont il est parlé ici. Ce ne fut d’abord, en 1661,

qu’une Communauté de douze filles pieuses, destinées à tenir les

petites écoles, panser les blessés, assister les malades. Son

premier nom fut *la Sainte Famille*, puis elle prit celui de _Sainte

Geneviève_ qu’elle a ici, quand on l’eut réunie à une autre

communauté ainsi nommée, et dont le but étoit le même. Mme de

Miramion en fut la supérieure jusqu’à sa mort, le 24 mars 1696.

[14] On l’appela aussi, jusqu’à la Révolution, *Quai des Miramionnes*,

à cause des saintes filles que dirigeoit Mme de Miramion. L’hôtel,

dont elle avoit fait pour elles un couvent, est aujourd’hui la

Pharmacie centrale des hôpitaux civils. Celui de sa fille, mariée au

maître des requêtes, Guillaume de Nesmond, est auprès, avec son

marbre à lettres d’or audessus de la porte: «Hotel ci-devant de

Nesmond.»

Madame de Poncarré[15] occupée du même zèle, demeure ruë Neuve Saint Mederic.

[15] Femme du maître des requêtes, nommé en 1703 premier président à

Rouen.

Les Revérends Pères Celestins font distribuer tous les jours du pain, à tous les pauvres qui se présentent à leur porte à huit heures du matin, à deux, et à six heures de relevée.

Les Revérends Pères de Saint Lazare, donnent tous les jours à disné à vingt quatre pauvres.

Les Révérends Pères Chartreux, donnent à disné tous les Vendredis à un grand nombre de pauvres honteux.

Les Reverends Pères de l’Oratoire de l’Enfant Jésus ruë d’Enfer, donnent aux pauvres la déserte[16] de leur table.

[16] Lisez «desserte.»

On donne à disné tous les Dimanche à douze pauvres honteux au Jardin Médicinal de Pincourt, Fauxbourg Saint Antoine[17].

[17] «Où ils sont servis par Monsieur le Directeur.» Edit. 1691, p. 4.

C’étoient, y est-il dit aussi, «les médecins de la Société Royale»

qui donnoient le dîner.

L’_Almanach Spirituel_ qui marque toutes solemnitez des Eglises de Paris, les jours et la condition des Indulgences, se vend rue Saint Jacques chez George Josse[18] à la Couronne d’Epine.

[18] Un des plus vieux libraires du quartier Saint-Jacques. De 1659 à

1661, il avoit été syndic.

Tous les Dimanches après Vespres M. l’Abbé Galliot sous Pénitencier de Paris, tient une conférence publique de Controverse en la Chapelle du Collége des Lombards ruë des Carmes.

FINANCES ROYALES.

Chef du Conseil Royal des Finances.

M. De Beauvilliers, ruë Sainte Avoye[1].

[1] Paul, comte de Saint Aignan, puis duc de Beauvilliers, gouverneur

du duc de Bourgogne. Il étoit chef du Conseil des finances, depuis

1685, et le roi l’avoit fait ministre d’état en 1691. Il habitoit

rue Sainte-Avoie, englobée aujourd’hui, comme on sait, dans la rue

Vieille-du-Temple, l’Hôtel d’Avaux, qui prit à cause de lui le nom

d’_Hôtel Saint Aignan_, inscrit encore audessus de la haute porte,

seule partie qui en soit restée à peu près intacte.

Contrôleur Général des Finances.

M. de Ponchartrain[2], au bout de la ruë Vivienne devant les Filles Saint Thomas[3].

[2] Louis Phelippeaux de Pontchartrain fut dix ans, de 1689 à 1699,

contrôleur général des finances. Il fut ensuite chancelier de 1699 à

1704. M. de Maurepas, ministre sous Louis XVI, étoit son petit-fils.

[3] L’année précédente, il logeoit dans un tout autre quartier: «M. de

Pontchartrain a son hôtel à Paris, près les Carmes dechaussez du

faubourg Saint-Germain.» Edit. de 1691, p. 5.

Intendans des Finances.

M. De Breteuil, ruë du grand Chantier[4].

[4] François le Tonnelier de Breteuil, d’abord conseiller au

Parlement, puis intendant en Picardie et en Flandre, et enfin, en

janvier 1684, intendant des finances et conseiller d’État.

M. Le Pelletier, ruë Couture Sainte Catherine[5].

[5] Michel Le Pelletier de Souzy, qui, après avoir été conseiller au

Parlement, et successivement intendant de Franche-Comté et de

Flandre, s’étoit trouvé en passe de devenir contrôleur général à la

place de son frère. C’est celui-ci qui lui fit préférer

Pontchartrain, «par un motif rare de conscience», dit Saint-Simon

dans une note sur Dangeau, mais par pure jalousie, suivant

nous.—Son hôtel de la rue Culture est occupé aujourd’hui par la

pension Jauffret.

M. De Caumartin, ruë Sainte Avoye[6].

[6] L. Lefèvre de Caumartin, marquis de Saint-Ange, fut intendant des

finances de 1690 à 1715, après avoir été conseiller au Parlement et

maître des requêtes. M. de Caumartin, prévôt des marchands de 1778 à

1784, qui donna son nom à l’une des rues de la Chausséed’Antin,

étoit son petit-fils.

M. Du Buisson, ruë Simon le Franc[7].

[7] Beau-frère de Sonning, qui, beaucoup plus connu que lui, —nous en

parlerons plus loin,—avoit aidé à sa fortune.

M. De Chamillart, à la Place Roiale[8].

[8] «Rue des Bernardins.» Edit. 1691, p. 6.—C’est Michel de

Chamillard, qui, après avoir été maître des requêtes, intendant à

Rouen, puis, en 1690, intendant des finances, eut une fortune si

haute, lorsque de cette dernière charge, étant passé, en 1699, à

celle de contrôleur général, qu’il garda jusqu’en 1707, il finit par

devenir alors ministre de la guerre.

M. Darmenonville, vieille ruë du Temple[9].

[9] Il devint plus tard directeur des finances. Il avoit de très-grands biens, entre autres Rambouillet, qu'il échangea avec le roi, pour qu'il y mît un haras, et la Muette qu'il vendit à Mme de Berry, fille du Régent. La direction des finances, dont il étoit titulaire, ayant été supprimée, il eut une pension de douze mille livres, et en attendant qu'on le fît secrétaire d'Etat des affaires étrangères, la charge, créée exprès pour lui, de capitaine du bois de Boulogne. Il y fit bâtir le pavillon, qui s'appelle encore à cause de lui «pavillon d'Armenonville.»

Gardes du Trésor Royal.

M. De Frémont, ruë Neuve Saint Augustin[10].

[10] Avant d’être, à partir de 1689, garde du Trésor royal, il avoit

été dans les finances, et s’y étoit souvent empêtré, notamment en

1682, où l’on avoit dû nommer deux commissaires pour l’examen de ses

affaires, et mettre garnison chez lui. Il ne s’en étoit tiré que

moyennant quatre millions. (V. aux *Mss.* de la Biblioth. Nat.,

Lettres hist. et anecdot., 10 et 17 avril et 8 may 1682.) Le

maréchal de Lorges, que sa fille Geneviève avoit épousé en 1676,

l’avoit beaucoup aidé dans ce mauvais pas. Saint-Simon épousa l’une

des filles nées de ce mariage, quoique le grand-père fût, comme

ancien traitant, de la classe des gens que son orgueil de duc avoit

le plus en mépris.—L’hôtel de la rue Neuve-Saint-Augustin, où nous

voyons ici Frémont, devint, après lui, la propriété de son gendre,

M. de Lorges. Il fut acheté ensuite par la princesse de Conti. C’est

sur son emplacement que fut percée en 1777 la rue à laquelle le

prévôt des marchands, M. de La Michodière, a laissé son nom.

M. Brunet, ruë des Francs Bourgeois[11].

[11] Brunet de Chailly, frère de Brunet de Rancy, et de Brunet de

Montferrand, auquel il succéda comme président des Comptes, après

avoir vendu à la fin de mai 1696, sa charge de garde du Trésor,

moyennant un million à M. de Turmenies. Il y a dans les poésies de

P. Du Cerceau, t. I, p. 38-41, de jolis vers à sa femme.

Fermiers Généraux des Domaines, cinq Grosses Fermes, et Domaine d'Occident comme cautions de M. Pierre Domergue preneur[12].

[12] Ce Pierre Domergue était le prête-nom, l'homme de paille de

Berthelot, qui, en mars 1687, avoit pris pour trente-six millions le

bail des Gabelles et des Cinq grosses fermes. Ce bail succédoit à

celui de Jean Fauconnet, dont on sait le nom par La Bruyère, qui

appelle «les Fauconnet» ceux qui, comme Berthelot et consorts pour

Domergue, lui servoient de caution. Ces prête-noms, seuls

contractants officiels, avec la responsabilité de la prise de corps,

étoient de pauvres diables, qu’on payoit de leurs risques par une

pension de deux ou trois mille livres. Monteil avoit vu une de leurs

quittances d’appointements.

M. Brunet, ruë des Francs-Bourgeois[13].

[13] Un des frères de Brunet de Chailly, dont il a été parlé dans

l’avant-dernière note.

M. Pelissier, ruë du Boulloy[14].

[14] Avant celui-ci, dans l’Edit. précédente, p. 6, se trouve: «Colin,

rue Saint-Martin.»

M. de Reaupalu, ruë Vivienne.

Mrs Arnaud, et de Blaine[15], ruë Neuve saint Augustin.

[15] Melchior de Blair, et non de Blaine, étoit un simple intéressé

aux fermes qui avoit, comme tel, eu des missions en 1689 et 1691,

dans la Picardie et la Bretagne. En 1716 il fut mis à la taxe par la

Chambre de justice pour 240,000 livres.

M. Remond, ruë de la Verrerie[16].

[16] Remond de la Renouillère. Il fut taxé, en 1716, à 437,000 livres.

Mrs de Furgis[17] Hocquart, et Doüilli, ruë des fossez Montmartre.

[17] «Turgis.» Edit. 1691, p. 6. C’est le vrai nom. Sa femme, Marie de

Maupeou, étoit cousine de Mme de Pontchartrain.

Mrs Granval[18], de Lagni[19] et Corneri[20], ruë de Richelieu.

[18] Charles de Poirel de Grandval. En outre de son intérêt dans les

fermes, il avoit une charge de munitionnaire de la marine.

[19] J.-B. de Lagny. Il fut directeur général du commerce en 1694.

[20] «De Cormery.» Edit. 1691, p. 6. C’est le nom véritable. Louis

Bauyn de Cormery devint fermier général à Lyon en 1694.

Mrs Hotman[21], et l’Huillier, ruë Sainte Anne.

[21] Il avoit été en 1689 directeur des fermes à Rouen, et c’est lui

qui, en 1682, avoit dû avec un autre commissaire faire cet examen

des affaires de Frémont, dont il a été parlé plus haut.

M. Ricoult, vieille ruë du Temple.

M. de Saint Amant, ruë Vieilles Audriettes.

M. Berthelot l’ainé à l’Arsenal[22].

[22] C’est lui, comme il a été dit dans une note précédente, qui étoit

le véritable preneur de ce bail des fermes, sous le nom de Domergue.

Il y avoit eu l’agrément complet du roi, et plus même: «depuis ce

traité fait, écrit Dangeau, le 7 mars 1687, le roi a donné à

Berthelot, la valeur de plus de 500,000 livres, et a dit qu’il le

choisissoit comme l’homme d’affaires le plus capable de faire les

recouvrements sans tourmenter les peuples.» Il avoit été fermier

général en Flandre sous Colbert, puis munitionnaire des guerres, ce

qui lui avoit valu le logement que nous lui voyons ici à l’Arsenal

et, par suite, le surnom de «Berthelot des poudres.» Sa fille épousa

le baron de Beauvais, fils de cette Beauvais la borgnesse qui

passoit pour avoir déniaisé Louis XIV, et dont l’hôtel fait, comme

disoit Brienne, avec des pierres du Louvre, existe encore rue

Saint-Antoine, nº 64.

M. Berthelot de Belley[23], ruë Plastrière.

[23] Frère du précédent, mêlé à ses affaires, mais moins riche.

M. le Jariel, ruë Verderet.

M. Brunet de Vauge, vieille ruë du Temple[24].

[24] De cette famille des Brunet que nous connaissons déjà, et qui

formoit dans le quartier du Temple une vraie tribu de financiers.

M. Baugier[25], ruë Sainte-Croix de la Bretonnerie.

[25] Edme Baugier, qui avoit été longtemps intéressé dans les fermes

en Bourgogne.

M. Valier[26], ruë Beaubourg.

[26] Guillaume Vallier, qui, avant d’être fermier général, avoit été

greffier du Conseil privé et contrôleur du parlement de Metz.

M. le Juge, ruë du grand Chantier[27].

[27] Sa maison, bâtie par de Cotte, étoit des plus belles, avec ses

bas-reliefs de Coysevox, son magnifique jardin, *etc. V.* G. Brice,

édit. 1701, t. I, p. 266.

M. Germain, ruë des Victoires[28].

[28] Jean Germain fut secrétaire du roi en même temps que fermier

général, après avoir été dans les fermes à La Rochelle.

M. de Courchant, cloître Saint Mederic[29].

[29] C’est lui, suivant *les Clés*, que La Bruyère dénonce dans le

chapitre des *Biens de fortune*, § 16, comme s’étant démesurément

engraissé «dans le huitième denier: quelle monstrueuse fortune,

dit-il, en moins de six années!»

M. le Tellier, ruë Neuve Saint Eustache[30].

[30] P. Le Tellier, qui, en 1687, n’étoit que sous-fermier en

Champagne.

M. le Normand, ruë de Torigni[31].

[31] Il étoit secrétaire du Roi, et avoit été d’abord fermier général

en Flandre. Son fils, le Normand de Tournehem, fut aussi fermier

général, puis, en 1745, directeur-ordonnateur des bâtiments. Il eut

pour neveu et héritier le Normand d’Etioles, mari de Mme de

Pompadour.

M. Boulanger, ruë Neuve des Bons Enfans[32].

[32] Charles Boulanger, qui avoit été, en 1689, receveur général en

Flandre.

M. Hénault, ruë du Boulloy[33].

[33] Jean-Remi Henault, père du président si célèbre, selon Voltaire,

par ses soupers et sa *Chronologie*. Il avoit, suivant son fils

(*Mémoires*, p. 4), toute la confiance de Pontchartrain. Il n’eut

pas moins celle de Chamillard, qui lui abandonna le détail des

Fermes, et l’auroit fait, pour peu qu’il y eût consenti, secrétaire

d’Etat de la Guerre. Ce que le président n’ajoute pas, c’est que

sous la Régence, son père avoit des comptes à rendre. La taxe alloit

le frapper quand il la devança, en faisant la part du feu. Il avoua

2,500,000 francs de biens, plus 500,000 donnés à son fils et

pareille somme à sa fille, Mme de Jonsac. En abandonnant un million,

au lieu de 1,250,000 livres qu’on vouloit d’abord, il fut tenu

quitte, avec le profit de passer pour fort habile, grâce à ses

propositions faites d’avance. (_Journ. de Dangeau_, 6 octobre et 5

décembre 1716.)

Fermiers Généraux des Aydes et Domaines de France et Droits y joints, comme cautions de M. Christophle Charrier[34] preneur.

[34] «Charriere.» Edit. de 1691, p. 7. C’est le vrai nom. Le bail des

aides et domaines, fait en même temps que celui de Domergue, dont

nous avons parlé plus haut, ayoit été adjugé moyennant vingt-sept

millions: pour les aides, vingt-et-un; pour les domaines, six.

M. Logeois, ruë de l’Université[35] à Saint-Germain des Prez.

[35] «Rue Jacob.» *Ibid.*—Il étoit fils du receveur des consignations

du Châtelet, ce qui ne l’empêcha pas de se faire appeler M.

d’Imbercourt, quand il eut acheté la seigneurie de ce nom. Sa fille,

mariée d’abord au riche traitant La Popelinière, épousa en secondes

noces le maréchal de Tourville, à qui elle apporta, en outre de ce

que lui avoit laissé son premier mari, 200,000 livres que lui donna

son père. (_Journ. de Dangeau_, 15 janvier 1690.) Laugeois, suivant

les Clés, seroit le *Chrysippe* de La Bruyère.

M. Dapougni, ruë Bardubec[36].

[36] Un des traitants les plus riches et les plus intraitables. C’est

lui, suivant Richelet (_Recueil de Lettres_, t. I, p. 410, note),

qui harcela le plus vivement Patru pour quelques dettes, et qui

l’eût fait mettre au Châtelet, si Boileau ne l’eût tiré de peine.

M. Robert, ruë Neuve Saint Eustache[37].

[37] Il avoit commencé par être payeur des gages du Châtelet. Il

parvint par l’intendant d’Armenonville, dont Gilbert, son neveu,

fils du riche drapier, à l’enseigne des *Rats*, étoit le beau-frère.

M. Delpeche, ruë Saint Martin[38].

[38] Encore un traitant parti de fort bas, s’il falloit, d’après _les

Clés_ de La Bruyère, voir en lui le type de ce caractère: «Sosie, de

la livrée a passé par une petite recette à une sous ferme…»

M. Romans, ruë Sainte Croix de la Bretonnerie.

M. Thomé, ruë des fossez Mommartre[39].

[39] Thomé de Lesse, comme l’appellent les auteurs des *Clés* de La

Bruyère qui veulent voir en lui le type du *Caractère*: «un homme

d’un petit génie peut vouloir s’avancer, il néglige tout, il ne

pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu’à une seule chose qui

est de s’avancer…»

Mrs Mainon[40] et le Maistre, ruë Beaubourg.

[40] Il étoit alors nouveau dans les affaires. Il s’y poussa davantage

lorsqu’il eut épousé la veuve de Despech que nous trouverons plus

loin.

M. de Mouchi, ruë Jacob[41].

[41] Vincent Maynon. Il resta, jusqu’en 1717, fermier général des

aides, d’où alors il demanda «à être osté», à la seule condition

qu’on lui rembourseroit sa charge. Ce qui fut fait. Il vouloit plus,

la ferme des Tabacs, dont l’an d’après il offrit 2,200,000 livres.

Law eut la préférence. (_Journ. de Dangeau_, 24 avril 1717; 31 août

1718.)

M. Blein, ruë de Cléry.

M. Dumas, ruë Beaubourg.

M. de la Porte, ruë de Braque.

Receveurs Généraux des Finances.

Paris. M. Carel, place Royale.

— M. Sonning, ruë des petits Champs[42].

[42] Beau-frère de l’intendant des finances Dubuisson, dont il a été

parlé plus haut. Il n’étoit pas encore, rue des Petits-Champs,

parvenu à l’énorme fortune dont il étala le luxe dans l’hôtel que

Dulin lui bâtit un peu plus tard rue de Richelieu, près de l’endroit

où avoit été la porte, c’est-à-dire à la hauteur de la rue Feydeau

actuelle. Sa vie, de même qu’à Neuilly, où il avoit une autre belle

maison, y fut des plus galantes, comme on peut le voir par ce qui

est dit de la diversité de ses bonnes fortunes dans les _Partisans

démasqués_, 1707, in-12, p. 189. Il y recevoit aussi beaucoup de

gens d’esprit: Chaulieu, J.-B. Rousseau, l’abbé Courtin, *etc.* A tous

ces titres, il avoit droit au curieux chapitre que M. G.

Desnoiresterres lui a consacré dans ses *Cours galantes*, t. III, p.

269. Si l’on connoît un peu sa vie, on ignore complètement quel

étoit son vrai nom, tant l’orthographe en varie suivant les livres.

Dans les uns, il est écrit Sonning, comme ici; dans les autres, tels

que les *Partisans démasqués*, il est orthographié Sonnen; ailleurs,

c’est Sonnin ou Sonningen. Ce dernier nom, qui feroit supposer une

origine allemande, nous paroît devoir être le vrai. Il étoit, en

1716, devenu caissier général des fermes. Il fut mis à la taxe pour

600,000 livres.

Lion. M. du Pile, ruë de Cléry[43].

[43] Jacques-André Du Pille avoit été receveur des finances à Lyon,

avant de l’être à Paris, puis munitionnaire de l’armée et de la

marine.

— M. Prondre, au petit Hôtel de la Vrillière[44].

[44] Paulin Prondre, d’abord receveur des finances et «traitant» à

Lyon, suivant Dangeau, qui le nomme Prond. Ayant fait une belle

fortune, il voulut, au commencement de la Régence, marier sa fille,

à laquelle il donnoit 200,000 écus de dot, avec le chevalier de

Roye, mais ce mariage manqua pour un autre qui sembloit plus beau,

et qui manqua de même. Mlle Marg.-Pauline Prondre alloit épouser le

marquis de Rochefort, lorsqu’en septembre 1716, la charge de son

père, ses maisons, ses terres furent saisies par la Chambre de

justice. Il fut taxé finalement à 1,900,000 livres. (_Journal de

Dangeau_, 6 et 29 déc. 1715; 9 sept. et 27 nov. 1716.) Sa fille, dès

l’année suivante, n’en épousoit pas moins le comte de Clermont

Tonnerre. V. dans le *Journal de Verdun*, sept. 1756, p. 240, un

article sur elle, à l’époque de sa mort.—Prondre avoit commencé par

être garçon de boutique à Lyon. (_Correspond. des contrôleurs

généraux_, t. I, p. 279.)

Rouen. M. Aubry, rue des deux portes, quartier S. Sauveur[45].

[45] Il étoit mort au commencement des terribles exécutions de la

Chambre de justice, mais sa succession restoit. Elle figure au 8e

rôle pour 887,000 livres de taxe.

— M. Poulletier, rue Sainte Anne[46].

[46] Il acheta plus tard, pour 800,000 livres, une charge d’intendant

des finances, qu’il voulut se faire rembourser, quand ces charges

furent supprimées en 1716; on lui fit dire qu’il ne seroit pas mis à

la taxe, et qu’il se tînt pour satisfait. C’est ce qu’il fit.

(_Journ. de Dangeau_, 11 nov. 1716.)

Soissons. M. Lallemant, porte Montmartre[47].

[47] Lallemant de Betz, qui fut, lui, mis à la taxe. On lui fit rendre

480,000 livres.

— M. Hubert, rue Sainte Avoye.

Orléans. M. Bachelier, rue de la Corderie, près le Temple.

— M. Desespoisses, près les Enfans Rouges[48].

[48] Charles Vireux des Espoisses. Tout ce que nous savons de lui,

c’est qu’il fut mis à la taxe en 1716, pour 380,000 livres.

Tours. M. de la Tour Rollot, rue de Richelieu.

— M. de Valiere, rue Saint Antoine.

Bourges. M. Héliot, ruë du Mail.

— M. Jannay, ruë des Bernardins[49].

[49] Jean-Etienne Janet. Il étoit mort, en 1716, quand les financiers

durent rendre gorge. On s’en prit à sa veuve, qui paya une taxe de

43,000 livres.

Bordeaux. M. du Jardin Beaussart; ruë de Richelieu.

— M. Crozat, place des Victoires[50].

[50] Antoine Crozat qui devint, suivant le Journal de l’avocat Barbier

(février 1723), «le plus riche particulier de France.» Il avoit

commencé par être caissier de Penautier, que nous trouverons plus

loin, puis traitant à Montpellier, et receveur général des finances

à Bordeaux, comme nous le voyons ici. Il étoit déjà fort riche, et

s’étoit fait, à prix d’argent, marquis Du Châtel, lorsqu’en 1707 il

maria sa fille, qui n’avoit guère que douze ans, au comte d’Evreux.

(_Journ. de Dangeau_, 23 fév. 1707.) La taxe à laquelle il fut mis,

en 1716, ne fut pas moins de 6,600,000 livres. Ses trois fils, qui

firent grande figure, furent Crozat, marquis Du Châtel, le président

de Tugny et le baron de Thiers, un des grands amateurs de son temps.

Poitiers. M. de la Ravoye, ruë d’Anjou au Marais[51].

[51] Il étoit encore, à la fin de l’année précédente, receveur général

de la Rochelle. Sa fille, dont la dot fut de 410,000 livres, argent

comptant, épousa, au mois de janvier 1712, le marquis Du Plessis

Châtillon.

— M. Chambelin, ruë Sainte Anne[52].

[52] Sa veuve, mise à la taxe en 1716, dut rendre 180,000 livres.

Moulins. M. Raymond, ruë des Blancs-Manteaux[53].

[53] Il avait échangé pour celle de Poitiers la recette générale de

Moulins, qu’il avait déjà en 1684.

— M. de la Croix, ruë Saint Antoine.

Riom. M. de Romanet, ruë Sainte Croix de la Bretonnerie[54].

[54] Claude de Romanet, beau-frère de Racine, et mari de l’une des

filles de Vitart, ancien ami du poëte. Il ne se contenta pas, comme

son père, André de Romanet, d’être trésorier de France en quelque

généralité, il se lança dans les plus grosses affaires, où il gagna

une fortune qui le dénonça à la Chambre de justice de nov. 1716. On

peut évaluer ce qu’il possédoit par le chiffre de la taxe à laquelle

on l’imposa: elle fut de 4,453,000 livres. Il la subit sans

sourciller et sans faire attendre. Dangeau annonce le 24 novembre

qu’il est condamné à la payer, et, deux jours après, il ajoute

qu’elle est payée déjà. Il mourut l’année suivante. Son fils épousa

Mlle d’Estrade. (_Journ. de Dangeau_, 24 et 26 nov. 1716; 11 déc.

1717.)

— M. Despech, ruë Saint Martin[55].

[55] Paul Despech. Il était mort en 1716, mais la taxe eut des

reprises sur sa veuve, qui, nous l’avons dit, avoit épousé Mouchi.

Elle dut restituer au trésor 150,000 livres.

Caën. M. Groüin, ruë d’Orléans, au Marais[56].

[56] Pierre Gruyn ou Grouïn. Il étoit depuis longtemps dans les

affaires, où il avoit commencé comme receveur des fortifications. Il

devint garde du Trésor royal, et ne fut pas dans cette charge d’une

aménité rare. Son aventure avec Jean Bart, qui avoit dû venir le

trouver dans ses bureaux de la rue du Grand-Chantier, où il logeoit

alors, et qu’il reçut avec une brutalité qui, d’ailleurs, lui fut

bien rendue, court tous les *ana*. Une autre du même genre est moins

connue, c’est la scène que lui fit un officier de gendarmerie, qui

alla jusqu’à le maltraiter chez lui. Grouïn se contenta de le faire

mettre à la Conciergerie. (_Journ. de Dangeau_, 10 et 17 avril

1698.) Son vrai nom étoit Desbordes-Grouïn, et il venoit de fort

bas: «jadis garçon de cabaret, dit Guy Patin, fils du maître de _la

Pomme de pin_, il est aujourd’hui grand partisan, et même un des

gabelles.» Plus il fut haut, plus on se souvint d’où il venoit. Sa

nomination de garde du Trésor fut accueillie par cette chanson:

Garde du trésor de la France,

Gruyn quelle est ton insolence!

Connais-tu *la Pomme de pin*?

C’est là que l’épouse peu fière

D’un maudit frelateur de vin

Te donna jadis la lumière.

— M. Chaillon, ruë des blancs Manteaux.

Allençon. M. Haette, ruë de la Tixeranderie.

— M. de la Marliere, Cloître Saint Mederic.

Metz. M. Chevalier, ruë Neuve Saint Eustache.

— M. Goujon, ruë Neuve des petits champs[57].

[57] C’est, croyons-nous, le même qui fut intendant de Rouen à la

place de Ronjault en 1715.

Picardie. M. Boutin, Cloître Saint Honoré[58].

[58] René Boutin qui n’étoit, quatre ans auparavant, qu’un simple

intéressé dans la ferme du Tabac.

— M…

Montauban. M. Berthelot de Schelles[59], ruë Platrière.

[59] Lisez Berthelot de Séchelles. Après avoir été receveur à

Montauban, il venoit d’être munitionnaire en Italie.

— M. du Jardin, ruë de Richelieu.

Limoges. M. Sandrieu, à l’Hôtel de Lavrillière[60].

[60] J.-B. Sandrier, et non Sandrieu, qui de la recette de Montauban

passa à celle de Limoges, fut secrétaire du Roi.

— M. Deschauffour, ruë des Bons Enfans[61].

[61] Il avoit été directeur des franchises au Mans, et mena si grand

train dans toutes ses charges qu’il mourut misérable. L’un de ses

fils, qui avoit été lieutenant dans le régiment de Tessé, eut une

fin plus triste encore. Convaincu de se livrer au vice infâme, et

pour ainsi dire d’en tenir maison, il fut brûlé vif en Grêve le 24

mai 1726. Comme on crioit son arrêt par les rues, sans oublier le

nom du crime, les filles de Madame la Princesse demandèrent à leur

mère ce qu’étoit ce crime-là. Elle leur répondit: c’est une espèce

de fausse monnoie.

Bourg-en-Bresse. M. Jauranché, ruë Haute Fueille.

Receveurs du don gratuit des Etats.

Flandres. M. Brunet de Revey, ruë des Francs bourgeois.

— M. Berthelot de Belloy, ruë Plâtrière.

Franche-Conté. M. du Rey, ruë du Roi de Sicile.

Bourgogne. M. Chartraire, ruë Saint Antoine.

Languedoc. M. Penautier, ruë[62].

[62] Si son adresse n’est pas donnée, c’est qu’il n’en avoit pas à

Paris. Il étoit toujours en Languedoc, où il mourut à la fin de

juillet 1711. Saint-Simon écrivit alors en marge de la copie qu’il

avoit du *Journal de Dangeau*, cette note qui résume bien sa vie:

«Penautier étoit devenu de caissier un très-riche financier,

trésorier du clergé et des Etats de Languedoc; homme de beaucoup

d’esprit, bien fait, galant, magnifique et obligeant. Il fut mêlé

dans les affaires de la Brinvilliers et des poisons, et mis en

prison avec grand danger.» Nous avons vu que Crozat commença par

être son caissier.

Trésoriers des Parties Casuelles.

M. Damon, ruë de Cléry.

M. Bertin, ruë Neuve Saint Augustin[63].

[63] Il avoit encore cette charge en 1702, mais plus tard, sa fortune

monta. Le Régent, dès son arrivée au pouvoir, le fit un de ses plus

intimes conseillers en matière de finance. En 1697, il quitta la rue

Neuve-Saint-Augustin pour la rue Saint-Honoré, où il avoit acheté,

pour l’embellir encore, le bel hôtel du doyen des conseillers

d’Etat, Henri Pussort, dont il sera parlé plus loin. *V.* G. Brice,

Description de Paris, 3e édit., 1701, in-12, p. 125-126.

Trésorier du Marc d’or.

M. Chupin[64], ruë Saint Honoré.

[64] Il étoit mort en 1716; sa veuve fut mise à la taxe, mais pour une

faible somme: 22,500 livres. Son fils, qui se fit appeler Chuppin de

Gouzampré, fut reçu premier président de la Cour des monnoies, le 15

août 1727.

Trésorier du Sceau.

M. Bechet, place des Victoires[65].

[65] Il devint plus tard greffier en chef du Parlement, et mourut à 83

ans, le 24 juillet 1717: «il avoit toujours été fort estimé», dit

Dangeau à cette date. Il étoit fils d’une sœur aînée de Boileau,

qui, par ironie pour les grands airs qu’il se donnoit, l’appelle

souvent dans ses lettres «mon illustre neveu.» Il logea de longues

années chez lui, cour du Palais. Voltaire, dont le père, M. Arouet,

après avoir été notaire, devint, comme «receveur des épices», le

collègue de Dongois, s’est aussi moqué dans son *Epître à Boileau*

des ridicules de ce neveu, chez qui on l’avoit souvent mené étant

enfant:

Chez ton neveu Dongois je passai mon enfance,

Bon bourgeois, qui se crut un homme d’importance.

Receveur des Amandes du Parlement.

M. Dongois, Cour du Palais[66].

[66] Dans l’_Almanach royal_ de 1702, p. 42, où nous le trouvons à la

même adresse, on ajoute: «chez lequel on retire les lettres, quand

elles sont scellées.»

Receveur des Amandes du Châtelet.

M. de l’Autel, ruë Jean Robert[67].

[67] Simon de l’Autel, qui vivoit encore en 1716, et ne fut mis à la

taxe que pour 6,400 livres.

TRÉSORIERS PAYEURS.

Généraux de l’Extraordinaire des Guerres.

M. de Turmenies, ruë d’Orléans, au Marais[1].

[1] Louvois avoit eu en lui la plus grande confiance, ainsi qu’on le

vit à sa mort: Turmenies déclara alors quinze millions que le

ministre lui avoit donnés en réserve pour l’extraordinaire des

guerres (_Journ. de Dangeau_, 23 août 1691). Nous avons vu plus haut

qu’en 1696, il acheta de Frémont une des charges de gardes du

Trésor. Il la remit en 1702 à son fils Turmenies de Nointel,

intendant du Bourbonnais, maître des requêtes.

M. de la Touanne, ruë Neuve Saint Augustin[2].

[2] Un des hommes de finances, dont la fortune, puis la chute firent

le plus grand bruit. Il se soutint par le crédit de Bontemps, dont,

en 1690, son fils avoit épousé la nièce Mlle Dubois. Il avoit les

plus belles terres, menoit le plus grand train; bref il faisoit

parler de lui partout, même à l’Opéra, où il disputa la célèbre

Fanchon Moreau au Grand Prieur. (_Chansonnier Maurepas_, ms. t. VII,

p. 269.) Sous le ministère de Chamillart, ses affaires et celles de

Saurion, qui étoit alors avec lui à l’Extraordinaire des guerres, se

gâtèrent, et en vinrent à un tel point que Saurion dut avouer au

ministre quatre millions de déficit dans leur caisse. Il fut mis à

la Bastille. On en eût fait autant pour La Touanne, si la maladie,

dont il mourut bientôt, ne l’eût mis hors d’état d’y être

transporté. Le roi confisqua tout ce qu’il avoit, et paya ses

dettes.

Payeurs des Gages du Parlement.

M. Guygou, ruë de Vantadour.

Des Gages du Grand Conseil.

M. Baudoüin, ruë des fossez Montmartre.

M. Biguet, rue Mauconseil.

Des Gages de la Cour des Aydes.

M. Cailly, rue Sainte Croix de la Bretonnerie.

M. Faure, devant les Blancs Manteaux.

Des Gages de la Chambre des Comptes.

M. Henin, ruë Jacob.

M. des Isles, ruë

Des Gages de la Cour des Monnoyes.

M. Poulet, rue des Postes.

M. Mongeot, ruë du Plastre.

M. Guilbert, ruë de la Tixeranderie.

Des Gages du Chastelet.

M. Amelon, rue Barbette.

Des Secretaires du Roy.

M. Raymond, rue des Blancs Manteaux.

M. Baudouyn, rue des fossez Montmartre.

Des Gardes Françoises.

M. Bourret, ruë de Brac.

M. Duvaux, ruë Saint Sauveur.

Des Gardes Suisses.

M. de Chaufourneau, ruë d’Orléans, aux Marais.

M. du Mée, ruë du Mail[3].

[3] Son vrai nom était Du May. Dans la correspondance de Pontchartrain

et de D’Argenson se trouve une curieuse lettre sur la vie

scandaleuse qu’il menoit, quoique marié, avec une fille Grossot,

dont le dévergondage était à ce point éhonté qu’il l’avoit fait

chasser de l’Opéra. *V.* Clément, *La Police sous Louis XIV*, p.

Des cent Suisses.

M. Alvarez, rue Thibaut-Thodé[4].

[4] Louis Alvarès, qui se fit plus tard baron de Coursan, étoit un

intrigant bon à tout pour s’enrichir. Nous le trouvons ici trésorier

des Cent-Suisses; plus loin, nous le verrons joaillier de la Cour.

Il étoit en outre banquier, traitant, et fournisseur de la marine.

L’espionnage et la délation étoient aussi son fait. C’est lui qui

fit prendre, selon Foucault (*Mémoires*, p. 327), Chauvigny, dit La

Bretonnière, qui faisoit le *lardon*, c’est-à-dire la _Gazette de

Hollande_, et qu’on accusoit d’être l’auteur du *Cochon Mîtré* (V.

nos *Variétés*, t. X, p. 327). Foucault fit tirer Chauvigny de la

cage de bois où Louis XIV l’avoit fait enfermer au Mont

Saint-Michel, mais dut le laisser dans la prison même, où il mourut

après vingt ans de captivité.—D’après les dernières découvertes de

M. Jung (_la Vérité sur le Masque de fer_, 1872, in-8, p. 376),

Alvarès pourroit bien avoir été pour quelque chose dans la capture

du prisonnier masqué.

Des Chevaux Légers de la Garde.

M. Poupart, ruë

M. Bourgevin, ruë

M. Rullault, ruë

Des Gens d'Armes de la Garde.

M. Pardé des Mottes, rue du Temple.

RENTES DE L'HOTEL DE VILLE.

La première partie des Rentes assignées sur le Clergé est payée par

Mrs Boileau, vieille ruë du Temple, et Roberge, ruë des Rosiers.

La deuxième le Vendredy, par

Mrs de la Bruyère, ruë des Augustins[1], et Guybert, ruë du Cimetiere S. André.

[1] Louis de La Bruyère, frère cadet de l’auteur des *Caractères*.

D’abord premier huissier du Parlement, il avoit quitté cette charge

vers 1686, pour celle que nous lui voyons ici. Il mourut, un an

avant son frère, le 12 mai 1695, n’ayant que quarante-sept ans.

(Jal, *Dictionn. critique*, p. 715.)

La troisième le Jeudy, par

M. le Bœuf, Cloître Notre Dame.

La première partie des Rentes assignées sur les Aydes et Gabelles est payée le Mardy, par

M. Lerelle, ruë du grand Chantier.

La deuxième le Mardy, par

M. Bachelier, ruë de la Corderie.

La troisième le Mercredy, par

M. Desponty, rue Tizon.

La quatrième le Mercredy, par

M. Boiteux, rue de la Cerisaye.

La Cinquième le Jeudy, par

M. Deschamps, près les Minimes.

La Sixième le Mercredy, par

M. le Droit, rue de Grenelle.

La Septième le Vendredy, par

M. Amiot, rue Michel le Comte.

La Huitième le Vendredy, par

M. Fredy, Cloitre Saint Benoist.

La Neuvième le Vendredy, par

M. Routier, rue Geoffroy Lasnier.

La Dixième le Vendredy, par

M. du Noyer, Cul de sac des Blancs Manteaux.

La Onzième le Samedy, par

M. Tissart l’Ainé, rue Saint Sauveur.

La Douzième le Samedy, par

Mrs Le Mesle, rue des Ecrivains, et Issaly, rue des Rats.

La Treizième le Samedy, par

M. Houdiart, ruë Perpignan.

La Quatorzième le Samedy, par

M. Hocart, rue des Fossez Montmartre.

La Quinzième le Jeudy, par

M. Roüalle, rue des Audriettes.

La Seizième le Jeudy, par

M. Tissart le Jeune, rue Saint Sauveur.

La Dix septième le Mercredy, par

Mrs Boureau, rue de la Tisseranderie, et Berger, rue d’Orléans, au Marais.

La Dix huitième le Mardy, par

Mrs Priaux, rue de la Colombe, et Soüet, rue Verderet.

Les douze cens mil livres[2] de l’Edit du mois de Novembre 1689 sont payez par

[2] Dangeau (*Journal*, 1er déc. 1689) dit 1,400,000 livres, ce qui

est le vrai chiffre. Il ajoute que cette somme étoit constituée en

rentes viagères sur l’Hôtel de Ville, «acquises suivant les

différents âges, avec accroissement de l’intérêt des mourants sur

les survivants.» C’étoit la réalisation de *la Tontine*, proposée

plus de trente ans auparavant par l’italien Tonti, de qui venoit son

nom. (Isambert, *Anciennes lois françoises*, t. XX, p. 87.) La somme

affectée aux intérêts, en principal, devoit être prise sur les

droits d’aides et gabelles, et sur les cinq grosses fermes,

«spécialement hypothéquées, disoit l’édit, au payement desdites

rentes, même par préférence à la partie de notre Trésor royal.»

Cette tontine eut un très-grand succès: «J’aurois, écrivoit

l’intendant du Berry, Seraucourt, au Contrôleur général, à l’époque

où le projet en fut émis, j’aurois peine à vous expliquer

l’applaudissement qu’on lui donne dans toute cette province, tant

pour l’invention (chacun présumant qu’il vivra plus que les autres,

et espérant par-là parvenir à une grande fortune) que par la

sagesse, avec laquelle tous les cas qui peuvent tomber dans

l’imagination ont été prévus.» (Boislisle, _Correspond. des

contrôleurs généraux_, in-4º, p. 211.)

Mrs de Bellecour, rue des Victoires, Berger le Jeune, rue de Poictou au Marais, et Boucher, ruë Plastrière.

La Tontine ou Rentes Viagères sont payées par

M. Durand, à l’Hôtel d’Albret, rue des Francs Bourgeois.

Les Syndics Onéraires[3], sont

[3] C’est-à-dire responsables, ayant réellement charge (_onus_).

Presque sous la même forme, c’est ainsi un mot tout opposé à

«honoraire.»

pour les 1e, 2e, 3e, 4e, 5e et 6e Classes

M. de Lonpré, à l’Hôtel de Ville.

Pour les 7e, 8e, 9e et 10e Classes.

M. Tiercelet, rue Saint Antoine au dessus de S. Paul.

Et pour les 11e, 12e, 13e et 14e Classes[4]

[4] Une dame Charlotte Bonnemay, veuve Louis Barbier, avoit pris une

action de la 13e classe, et, quand une seconde tontine fut créée en

1696, une action encore, mais de la 14e classe. En 1726, elle vivoit

toujours, et, se trouvant la survivante des rentiers de ces deux

classes, elle n’avoit pas moins de 76,000 livres de rente. Elle

mourut cette année-là, le 9 mars, à quatre-vingt-seize ans.

(*Gazette de France*, 9 mars 1726.)

M. de Courcelles, près Sainte Marine.

Le Million de livres de l’Edit du mois de May 1691[5] est payé par

[5] «Le roi, dit Dangeau, à la date du 28 mai 1691, a créé un million

de rentes à la Maison de Ville, au denier dix-huit.» Nous dirions à

cinq et demi pour cent. C’étoit dix sous de plus que le taux légal

qui, dès le temps de Colbert, étoit au denier vingt, c’est-à-dire

cinq pour cent. (Chéruel, *Fouquet*, t. II, p. 269.)

Mrs Perelle, rue du grand Chantier, Bachelier, rue de la Corderie et Despontis, rue des Tournelles.

Le Bureau des Officiers Conservateurs des Hipotheques sur les Rentes de la Ville est rue de la Verrerie près la rue Bardubec, où M. de la Porte principal Commis reçoit les Oppositions, Main levées, et Ratifications et en delivre les Expéditions, ainsi que des échanges, Donations *etc.*

CONSEILS DU ROY, ET CHANCELLERIE.

Monseigneur Boucherat[1] Chevalier des ordres du Roi, Chancelier et Chef de la Justice de France a son Hôtel rue Saint Louis, au Marais[2], où il tient souvent le Conseil des Parties et l’Audiance du Sceau.

[1] Louis Boucherat, chancelier de France et garde des sceaux, depuis

le 1er nov. 1665. Après avoir été successivement conseiller au

Parlement, maître des requêtes, intendant de Guyenne, de Languedoc,

de Champagne et de Picardie, il étoit à quarante-neuf ans, par la

protection de Turenne, monté à ces hautes fonctions, qu’il garda

jusqu’à sa mort, le 2 septembre 1699.

[2] Il existe encore au nº 40, mais est plus connu dans le quartier

sous le nom d’hôtel d’Ecquevilly, qu’il eut ensuite, que sous le nom

de Boucherat. Quand celui-ci mourut, on commençoit le percement

d’une rue qui devoit relier la rue Vieille-du-Temple à la rue

Charlot. On lui donna son nom qu’elle garda jusqu’en 1851; elle fut

confondue alors avec la rue Saint-Louis, aujourd’hui de Turenne,

dont elle est, en effet, le prolongement.

Conseillers d’Etat ordinaires.

M. l’Archevêque Duc de Rheims[3], rue Saint Thomas du Louvre.

[3] Charles-Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, le même qui fut

si cruellement satirisé dans le *Cochon Mîtré*, dont nous avons

parlé plus haut.

M. l’Archevêq. de Rouen[4], rue de Verneuil.

[4] Jacques-Nicolas Colbert, un des fils du ministre. Avant d’être

archevêque à Rouen, il y avoit été coadjuteur, avec le titre

d’archevêque de Carthage.

M. Pussort[5], rue Saint Honoré.

[5] Henri Pussort, doyen du Conseil, le dernier survivant des juges de

Fouquet, contre lequel il avoit déployé une véhémence dont s’indigna

Mme de Sévigné, et qu’expliquoit sa parenté avec Colbert, dont il

étoit l’oncle maternel. Il mourut le 18 février 1697, «dans une

grande vieillesse, dit Saint-Simon, et toujours dans une grande

considération.» Pour sa maison, achetée en 1697 par Bertin des

parties casuelles, voy. plus haut ce que nous avons dit de celui-ci.

M. Voisin[6], rue Sainte Croix de la Bretonnerie.

[6] Le même, qui devint ministre de la guerre, puis chancelier, puis

garde des sceaux, le 2 juillet 1714, et qu’il eût fallu, suivant

Saint-Simon, laisser dans quelque intendance, comme celle du

Hainaut, où il avoit montré des qualités, mais de second ordre:

«Noyé, dit-il, dans la science d’intendant qu’il possédoit

parfaitement, et dans l’exercice de laquelle il avoit passé presque

toute sa vie.»

M. Courtin[7], rue Saint Louis, au Marais.

[7] Honoré Courtin, doyen du conseil après la mort de Pussort. Il

avoit été plusieurs fois ambassadeur, notamment en Angleterre, à

l’époque de la fuite de la reine, femme de Jacques II: «Il avoit,

dit Saint-Simon, signé le traité de Heilbronn, celui de Bréda et

plusieurs autres. Il avoit toujours été fort estimé et fort honoré

dans tous les emplois où il avoit passé.» Il mourut le 27 décembre

1703.

M. Benard de Rezé[8], rue d’Orléans.

[8] Fut longtemps du Conseil, dont il mourut le sous-doyen, le 9

décembre 1702. Un de ses fils fut évêque d’Angoulême.

M. d’Aligre[9], ruë Saint Dominique, Quartier Saint Germain.

[9] Fils du chancelier Etienne d’Aligre. Il avoit dû à la haute

position de son père d’être fait conseiller ordinaire, sans passer

par le titre de conseiller de semestre. Cette faveur étoit grande,

et personne de son rang ne l’obtint après lui, ce que Dangeau

n’oublia pas de constater, en parlant de sa mort le 19 mai 1695.

M. de Pommereu[10], vieille rue du Temple.

[10] Aug. Rob. de Pommereu, seigneur de la Bretêche-Saint-Non, fut

intendant du Bourbonnais et de Bretagne, où Mme de Sévigné le trouva

le plus honnête homme et le plus bel esprit de la robe. Il fut

ensuite à Paris prévôt des marchands de 1676 à 1683, et devint deux

ans après conseiller d’Etat. Quand il mourut en septembre 1699,

Saint-Simon écrivit en marge de son manuscrit du _Journal de

Dangeau_ cette note qui vaut une oraison funèbre: «homme droit,

ferme, et transcendant, qui avoit et méritoit des amis.»

M. d’Argouges[11], ruë de l’Echarpe.

[11] Frère du lieutenant civil. Il fut fait conseiller d’Etat avec

Caumartin, le 20 janvier 1685: «Ils étoient, dit Dangeau, les plus

anciens du semestre.»

M. Bignon[12], ruë des Bernardins[13].

[12] Jérôme Bignon, fils de l’avocat général au Parlement, et conseiller d’Etat depuis le 28 mars 1686. Saint-Simon, qui «étoit de père en fils ami particulier des Bignon», l’avoit en grande estime.

[13] L’hôtel patrimonial des Bignon s’y trouvoit. Il avoit été construit en 1566 pour Jacques Lefèvre, abbé de la Chaise-Dieu, conseiller intime de Charles IX. L’étage inférieur, dont les sculptures allégoriques, datées de 1567, sont attribuées à Jean Goujon, fut transporté, après la démolition de l’hôtel, en 1830, dans la seconde cour de l’École des Beaux Arts, où il est toujours.

L’abbé Bignon, fils du conseiller d’Etat et bibliothécaire du roi, avoit, au commencement du XVIIIe siècle, vendu l’hôtel au chancelier

de la principauté de Dombes, M. Chol de Torpane, dont il avoit pris

le nom.

M. Rouillé[14], Isle Notre Dame.

[14] Rouillé, comte de Melai, dont Mme de Sévigné désiroit tant que

son fils épousât la fille. Il avoit été fait conseiller d’Etat à la

mort de Caumartin, et il fut président du Conseil des finances au

commencement de la Régence.

M. de la Reynie[15], ruë du Boulloy.

[15] Gabriel-Nicolas de la Reynie, si célèbre comme lieutenant de

police. C’est à ce titre que nous parlerons de lui plus loin. Sa

nomination au Conseil d’Etat datoit du 28 mars 1686.

M. le Marquis de Villars[16], rue sainte Anne.

[16] Un des trois conseillers d’état d’épée. Le célèbre maréchal duc

de Villars étoit son fils. C’est l’_Orondate_ de Mme de Sévigné. Il

avoit été ambassadeur en Danemarck, puis à Madrid, d’où il rapporta

ce curieux _Mémoire sur la Cour d’Espagne, depuis 1679 jusqu’en

1681_, publié en 1733, pet. in-8, et réimprimé à Londres, à petit

nombre, en 1861, d’après un manuscrit, par M. W. Stirling qui le

croyoit inédit. Le marquis mourut le 28 mars 1698, à plus de

quatre-vingts ans. Sa femme a laissé des *Lettres*, dont le

chevalier Perrin possédoit le recueil, et dont la publication qu’il

se réservoit n’a été faite qu’en 1760, six ans après sa mort. Léop.

Collin les réimprima sous l’empire, et plus récemment M. Courtois en

donna une édition fort soignée.

M. de Saint Romain[17], rue saint Louis.

[17] Melchior de Harod de Senevas, marquis de Saint-Romain, mort en

juillet 1694, à plus de quatre-vingts ans. Il étoit le plus intime

ami de Courtin que nous avons vu plus haut: «tous deux conseillers

d’état, dit Saint-Simon, l’un d’épée, l’autre de robe.»

M. le Comte de la Vauguion[18], rue de Grenelle, Quartier S. Germain.

[18] Cette note de Saint-Simon, dans le *Journal de Dangeau*, à la

date de sa mort, le 29 décembre 1693, peut lui servir de biographie:

«Après diverses folies, il se tua de deux coups de pistolet, chez

lui à Paris, dans son lit. Il étoit chevalier de l’Ordre depuis

1688, conseiller d’Etat d’épée, et avoit eu plusieurs ambassades,

fort gueux, plein d’esprit et de galanterie; veuf et sans enfant,

très petit et simple gentilhomme.»

M. l’Archevesque d’Ambrun[19], près le Collége des 4 Nations.

[19] Charles Brulart de Genlis, mort en 1714.

Conseillers d’Etat du Semestre de Janvier.

M. d’Aguesseau[20], Quai de Nesle.

[20] Henri d’Aguesseau, d’abord maître des requêtes, président au

grand Conseil, puis intendant à Limoges, à Bordeaux, dans le

Languedoc, et enfin conseiller d’Etat. L’idée de créer l’ordre de

Saint-Louis est de lui. A sa mort, le 5 sept. 1699, Saint-Simon,

dans une note du *Journal de Dangeau*, fit amplement son éloge.

L’illustre chancelier d’Aguesseau étoit son fils.

M. de Ribeyre[21], ruë de Taranne.

[21] Antoine de Ribeyre, qui étoit aussi conseiller d’honneur au

parlement de Paris, après avoir été intendant à Poitiers, puis à

Tours, et commissaire du Conseil en Bretagne. A sa mort, en octobre

1712, son gendre La Bourdonnois, intendant d’Orléans, lui succéda

comme conseiller d’Etat.

M. le Comte d’Avaux[22], ruë sainte Avoye.

[22] Jean-Antoine de Mesme, qui s’étoit donné le titre de comte

d’Avaux qui n’appartenoit qu’à son frère aîné: «Ses fréquentes

ambassades, dit Saint-Simon, l’avoient accoutumé à l’épée et à se

faire appeler le comte d’Avaux en pays étranger. Dans ses divers

retours en France, il ne put se résoudre à se défaire de cette

qualité de comte, ni à reprendre l’habit de son état.» C’est lui que

Mme de Sévigné appelle *Figuriborum*. Il mourut en février 1709.

Nous avons, p. 26, note 3, parlé de son hôtel.

M. l’Abbé le Pelletier[23], ruë de la Couture sainte Catherine.

[23] Ancien commissaire aux Grands Jours d’Auvergne, frère du

contrôleur général Le Pelletier et de Le Pelletier, de Souzy. Il

étoit conseiller d’Etat depuis 1685, et il mourut le 17 octobre

1696.

M. de Breteuil[24], rue du Grand Chantier.

[24] Ancien intendant des finances, et conseiller d’Etat depuis 1685.

M. du Gué de Bagnols[25], Intendant en Flandres.

[25] Dreux-Louis Du Gué de Bagnols, conseiller d’Etat depuis 1687.

C’est le même dont la femme amusoit tant Mme de Sévigné avec ses

ridicules.

Conseillers d’Etat du Semestre de Juillet.

M. de Marillac, ruë Sainte Avoye[26].

[26] Ancien avocat général au grand Conseil et intendant à Poitiers.

Il eut la charge de conseiller d’Etat de semestre en 1603, parce que

son père s’en démit pour lui, «ce qui, dit Dangeau, ne s’étoit

jamais pratiqué.»—L’escalier de son hôtel, rue Sainte-Avoye, étoit

remarquable. *V.* G. Brice, 3e édit., t. I, p. 256.

M. le Pelletier de Souzy[27], rue de la Couture S. Catherine.

[27] Nous avons dit comment il fut en passe de succéder à son frère

comme contrôleur général au lieu de Pontchartrain. Il étoit d’une

grande capacité. C’est avec lui que le roi faisoit tous les lundis

le travail des fortifications.

M. de la Moignon de Basville, Intendant en Languedoc[28].

[28] Cinquième fils du président de Lamoignon. Il fut d’abord

intendant à Poitiers. En Languedoc, après la révocation de l’Edit,

il fut terrible contre les protestants.

M. Bazin de Bezons, Intendant en Guyenne[29].

[29] Avoit été d’abord intendant à Limoges et à Orléans. Il étoit

conseiller d’Etat de semestre depuis le 28 mars 1686.

M. de Harlay de Bonneuil[30], ruë Saint Louis, au Marais.

[30] Nicolas-Auguste de Harlay de Bonneuil, d’abord conseiller au

Parlement, maître des requêtes et intendant en Bourgogne. Il fut

conseiller d’Etat de semestre en 1686, et conseiller d’Etat

ordinaire en 1700. Le chancelier Boucherat étoit son beau-père.

M. de Fourcy[31], rue de Jouy[32].

[31] Autre gendre de Boucherat, dont il avoit épousé la fille aînée.

Il fut prévôt des marchands à Paris, de 1684 à 1691.

[32] A l’époque de sa prévôté on ouvrit, près de son hôtel, une rue

qui faisoit communiquer la rue de Jouy avec la rue Saint-Antoine. On

lui donna son nom qu’elle a gardé.

Maitres des Requestes de l’Hotel du Roy.

Pour M. le Doien, voiez le Chapitre des principaux Magistrats, et pour les autres prenez la liste dans la Grand’Salle du Palais, près la Chapelle, au bas du dégré des Requestes de l’Hôtel, ou chez les Sieurs Michallet et Rondet imprimeurs ruë Saint Jacques.

Les Grands Audianciers de France, Examinateurs et Rapporteurs des Lettres qui doivent passer au Grand Sceau, sont

Pour le quartier de Janvier, M. Boucher, ruë des Quatre Fils. Pour celuy d’Avril, M. le Mire, ruë de Paradis. Pour celuy de Juillet, M. le Fevre, Place du Collége Mazarini[33]. Et pour celuy d’Octobre, M. le Menestrel, ruë du Hazard[34].

[33] Il logeoit, en effet, au collége des Quatre Nations, ou collége

Mazarin, qui est, comme on sait, devenu le palais de l’Institut.

[34] Fils du trésorier du Conseil des bâtiments. Il habitoit, rue du

Hazard, une des nombreuses maisons dont son père avoit eu, grâce à

sa charge, le terrain presque pour rien, à l’époque où l’on

construisoit ce quartier. V. notre _Histoire de la Butte des

Moulins_, p. 84.

Les Contrôleurs Généraux de l’Audiance de la Chancellerie de France qui veillent à ce que les Lettres accordées ne soient soustraites, et que nulles autres ne passent au sceau, sont:

Pour le quartier de Janvier, M. Contard[35], ruë saint Honoré. Pour celui d’Avril, M. Pitot[36], ruë de Ventadour. Pour celui de Juillet, M. Benoist, ruë de Grenelle, quartier saint Germain. Et pour celui d’Octobre, M. de Jonquiere, rue Vivienne.

[35] Il faut lire Coustard, d’après *l’Alman. royal* de 1702, p. 41.

[36] Le même *Almanach* le nomme Pirot.

Les Gardes des Rolles des Offices de France, sont:

Pour le quartier de Janvier, M. Préval, ruë de la Sourdiere. Pour celui d'Avril, M. Hevin[37], rue des Fossez Montmartre. Pour celui de Juillet, M. Boucot[38], rue Hautefueille. Et pour celui d'Octobre, M. Ausbourg, rue des Fossez Montmartre.

[37] Hénin, d'après le même *Almanach*, p. 41.

[38] C'étoit un des plus grands *curieux* de Paris, comme on le verra

plus bas, à propos de sa bibliothèque. Il eut la visite de Lister,

quand celui-ci fit son second voyage à Paris. Grand amateur de

coquilles, il admira surtout celles qui étoient une des nombreuses

curiosités du cabinet de Boucot (_Voyage de Lister à Paris en 1698_,

traduct. de la Société des bibliophiles, 1873, in-8, p. 64-66). G.

Brice, qui lui aussi, dans sa *Description de Paris*, parle

longuement, t. II, p. 97-99, des collections de Boucot, y mentionne

en particulier la bibliothèque: «On y voit, dit-il,… une grande

quantité de livres très-bien conditionnés, entre lesquels il y en a

plusieurs de cartes et d’estampes rares et singuliers.» A la mort de

Boucot, en 1699, la vente de ses livres prouva que Brice avoit dit

vrai; il nous suffira de donner le titre du *Catalogue*, qui

annonçoit cette vente pour le 16 nov.: _Catalogue de la Bibliothèque

de défunt M. Boucot, garde rolle des officiers de France, composée

de plus de dix huit mille volumes de livres imprimez, très-bien

conditionnez, plusieurs des in-folio étant de grand papier, et

reliez en maroquin, de plus de soixante et dix mille estampes, entre

lesquels il y a dix sept mille portraits_. M. G. Duplessis a publié,

en 1870, sur cette vente, une curieuse lettre de Nicos Clément à

Gaignières, dans *le Bibliophile françois*, t. V, p. 97.

Trésorier General du Sceau.

M. Bechet, Place des Victoires.

SECRETAIRES DU ROY. MAISON ET COURONNE DE FRANCE.

Syndics en Charge.

M. de la Baune, ruë Thibaut Thodé.

M. Rouillet de Beauchamps, rue des Rosiers, quartier S. Germain.

M. Gourdon, à l’Hôtel de Guise.

M. Gamard, ruë Neuve des petits champs.

M. Hubert, rue Sainte Avoye.

M. Hérardin, à l’Hôtel de la Monnoye.

Trésorier de la bourse commune.

M. de Lamet, près Saint Eustache.

Ces Officiers tiennent les Assemblées du Collége en la Chancellerie du Palais, où l’on peut recouvrer la liste générale de ceux qui en sont Membres, et encore chez le sieur Rondet Imprimeur, rue S. Jacques.

Advocats ez Conseils du Roy.

M. Aubery leur Doyen, demeure ruë Saint Denis devant la rue du petit Lion.

On peut recouvrer leur Liste chez le sieur du Brec Clerc de leur Collége rue de la Calandre, ou encore chez le même Rondet.

PRINCIPAUX MAGISTRATS.

Juges ordinaires et gens du Roy, des Cours souveraines et Juridictions subalternes de Paris.

PARLEMENT.

Premier Président.

M. de Harlay[1], Cour du Palais.

[1] Achille de Harlay, qui avoit succédé dans cette charge à M. de

Novion, en sept. 1689. Sa complaisance, lorsqu'il étoit procureur

général, pour la légitimation des bâtards du Roi, «doubles

adultérins», fut, selon Saint-Simon, la source de sa fortune. Il

avoit été «l’adroit auteur de cette légitimation… sans nommer la

mère.» Saint-Simon, *Mém.* 1877, in-18, t. XX, table rédigée par

lui-même, p. 257.

Présidens à Mortier.

M. de Nesmond[2], Quay de la Tournelle[3].

[2] Il avoit acquis, en 1689, de Lamoignon, qui en garda la

survivance, cette charge de président à mortier. Lorsque Nesmond

mourut en 1693, Lamoignon eut ainsi le droit, moyennant 350,000

livres données à sa famille, de reprendre la charge. (Dangeau,

Journal, 4 déc. 1689 et 19 mars 1693.)

[3] Son hôtel y existe encore presque intact, auprès de la _Pharmacie

centrale_, qui étoit alors, nous l’avons dit plus haut, l’hôtel dont

Mme de Miramion, belle-mère de Nesmond, avoit fait un couvent. Selon

Saint-Simon, c’est Nesmond qui fit le premier poser audessus de sa

porte un marbre avec son nom en lettres d’or. V. nos _Enigmes des

rues de Paris_, p. 181.

M. de Maisons[4], ruë de l’Université.

[4] Il est beaucoup parlé de lui dans Saint-Simon, qui dit beaucoup de

bien de son esprit, et assez peu de son caractère. Il mourut en août

1715, dans toute la force de son influence sur le Parlement, et avec

l’espérance qu’à la mort du roi, qui ne devoit tarder que de

quelques jours, il seroit fait garde des sceaux. Le nom de sa

famille étoit Longueil. Elle l’avoit échangé pour celui de Maisons,

lorsque l’aïeul du président avoit obtenu l’érection en marquisat de

la terre de Maisons, où il avoit fait bâtir un si beau château,

pendant qu’il étoit surintendant des finances. Ses malversations le

firent révoquer. Il se contenta de dire: «Ils ont tort; j’avois fait

mes affaires, j’allois faire les leurs.» Saint-Simon, notes sur

Dangeau, 12 avril 1705.

M. de Champlatreux[5], ruë du Brac.

[5] De l’illustre famille des Molé, et fils de l’un des derniers

gardes des sceaux. Il céda sa charge à son fils, lorsqu’il eut

trente et un ans. (Dangeau, 11 avril 1707.)

M. le Pelletier[6], vieille ruë du Temple.

[6] Il devint premier président après la démission de M. de Harlay, et

se démit lui-même de cette charge, en 1712, à la mort de son père,

Claude Le Pelletier, ancien ministre d’Etat et contrôleur général,

qui l’y avoit fait rester malgré lui. Un accident arrivé au Palais,

dans l’Hôtel de la Présidence, où le plancher de la salle à manger

croula sous lui, avoit dérangé son cerveau, jusqu’à le rendre

presque incapable de tout travail. (Saint-Simon, t. IV, 78; VI, p.

212.) C’est son père, étant prévôt des marchands avant d’arriver au

Ministère, qui avoit fait construire près de la Grêve, en 1675, le

quai nommé, à cause de lui, quai Pelletier. (*Id.*, t. I, p. 301.)

M. de Mesmes[7], ruë Sainte Avoye.

[7] Jean-Antoine de Mesme, neveu du comte d’Avaux dont il a été

question plus haut. Il avoit succédé, comme président à mortier, à

son père mort en janvier 1688. Il devint premier président en 1712,

par suite de la démission de Le Pelletier.

M. de Novion[8], ruë du Baac.

[8] Potier de Novion, de l’Académie française, qui avoit été jusqu’en

septembre 1689 premier président. Sa vénalité força le roi de lui

faire abandonner cette charge pour la céder à M. de Harlay. «Sur ses

injustices réitérées, dit Saint-Simon, le roi prit enfin le parti de

l’obliger à se défaire.» (_Note_ sur Dangeau, 20 septembre 1689.)

M. Talon[9], ruë Saint Guillaume.

[9] Denis Talon, d’abord avocat général. Il avoit eu, en novembre

1690, une des deux places de présidents à mortier que le roi venoit

alors de créer, et pour chacune desquelles il avoit fait verser à

l’un et à l’autre des titulaires une somme de 350,000 livres, afin

de dédommager les présidents à mortier de ce qu’on augmentoit leur

nombre. (Dangeau, 12 nov. 1690.)—Sa maison existe encore au nº 16

de la rue Saint-Guillaume, avec cette «structure tout à fait belle»,

dont parle G. Brice, édit. de 1684, t. II, p. 187. «Les

appartements, ajoute-t-il, sont très agréables, ayant les vues

tournées sur les jardins des maisons voisines. La cour est grande,

et enfin il paroît que cette maison a été élevée avec beaucoup de

dépense; mais ce qui lui donne un merveilleux ornement, est

l’excellente bibliothèque qui y est, composée de tout ce qu’il y a

de plus rare et de plus recherché, soit pour les manuscrits, soit

pour les livres imprimés.»

M. de Menars[10], porte de Richelieu[11].

[10] Jean-Jacques Charron de Ménars, frère de Madame Colbert, qui

avoit d’abord été conseiller au Parlement et surintendant de la

maison de la Reine. Il avoit eu la seconde des deux charges de

président à mortier créées en 1690, et dont Talon, nous l’avons dit,

avoit eu la première. Il mourut au mois de mars 1713, à sa belle

terre de Ménars, près de Blois: «plein d’honneur, dit Saint-Simon

(t. X, p. 28), de probité, d’équité, et modeste, prodige dans un

président à mortier.»

[11] Son hôtel étoit en effet «à côté de la porte de Richelieu», dans

l’impasse qui a gardé, en devenant une rue, le nom de Ménars qu’elle

lui devoit. Il avoit d’abord logé rue Vivienne, près de l’hôtel de

son beau-frère Colbert (G. Brice, édit. 1684, t. I, p. 89). La

bibliothèque de De Thou, qu’il avoit achetée tout entière un fort

grand prix, le suivit dans ces deux hôtels, où Quesnel, puis l’abbé

Du Guay en furent les gardiens intelligents. Quant à lui, il ne s’en

occupoit guère, et celui qui l’acquit à sa mort n’en prit pas

beaucoup plus de souci: «Le cardinal de Rohan, dit Saint-Simon (t.

X, p. 28), acheta sa précieuse bibliothèque, qui étoit celle du

célèbre M. de Thou, qui fut pour tous les deux un meuble de fort

grande montre, mais de très-peu d’usage.»

Présidens des Enquestes.

Première Chambre, Mrs de Meaupou, ruë Pierre Sarrazin[12], et de la Barde[13], Cloître Notre Dame.

[12] Il devint président à mortier à la mort de Ménars, par suite d'un

marché que Saint-Simon qualifie d'extraordinaire, et qui l'est, en

effet, il lui acheta en 1717 la survivance de sa charge pour la

somme énorme de 750,000 livres, dont 250,000 comptant, et 500,000 à

verser aux héritiers. Il y eut de plus 20,000 livres de pot de vin!

[13] Denis de la Barde, qui en même temps que président des enquêtes

étoit archidiacre de Josas et chanoine de l'église de Paris, ce qui

explique sa demeure au cloître Notre-Dame. Il mourut le 2 mars 1709,

à soixante et onze ans.

Deuxième Chambre, Mrs Sevin de Quinsi, ruë des Blancs Manteaux, et de Thumery de Boissise, ruë Barbette.

Troisième Chambre, Mrs Briçonnet, ruë porte Foin, et Amelot[14], rue Dauphine.

[14] Amelot de Chaillou, qui étoit arrivé à cette présidence des

enquêtes, après avoir été longtemps doyen des maîtres des requêtes.

Il avoit, en 1688, marié son fils, qui n’avoit pas moins de 100,000

livres de rente, avec la fille de Barillon, notre ambassadeur à

Londres.

Quatrième Chambre, Mrs Crosset[15], ruë Neuve Saint Augustin, et Feydeau, Cloistre Nostre Dame.

[15] Louis-Alexandre Croiset, et non Crosset, qui mourut le 19

novembre 1728, à quatre-vingt trois ans, président d’honneur au

Parlement.

Cinquième Chambre, Mrs de la Baroire[16], ruë de Taranne, et le Clerc de Lesseville[17], Cloître Saint Méderic.

[16] Il ne devroit plus figurer ici, puisqu’il étoit mort au mois

d’octobre de l’année précédente. Son entrée au Parlement, comme

conseiller, datoit du 19 décembre 1659. Il avoit épousé une vieille

mais très-riche veuve, avec laquelle il se conduisoit fort mal,

suivant Mme de Sévigné, qui l’appelle de la Baroie. V. sa lettre du

4 juin 1676. C’est lui, d’après les *Clés*, qui, pour cela, auroit

servi de type au 26e *caractère* de La Bruyère, dans le chap. de

Quelques usages.

[17] C’est, d’après les *Clés*, un des *Sannions* de La Bruyère. Ils

étoient plusieurs frères, tous dans la haute robe, qui descendoient,

disoit-on, d’un tanneur de Mantes dont la fortune étoit venue d’un

prêt qu’il avoit fait sur parole à Henri IV, dans le temps de la

bataille d’Ivry.

Présidens des Requestes du Palais.

Première Chambre, Mrs Ferrand, ruë Serpente[18], et Besnard de Rezé, près les Capucins du Marais.

[18] C’est ce pauvre président Ferrand, dont la femme, une Belizani,

fit tant parler d’elle, moins pour l’_Histoire des amours de Cléante

et de Belise_, assez piètre roman de sa façon, que pour l’histoire

de ses propres amours. Le scandale en fut si grand, que le président

refusa de reconnoître une fille, dont elle étoit accouchée, et

qu’elle dut faire élever sous un nom supposé, dans un couvent. Cette

fille, dont le prénom étoit Michelle, plaida par la suite pour se

faire reconnoître, mais n’obtint du Parlement que d’être reconnue

par sa mère. Le célèbre libraire De Bure, qui avoit habité, rue

Serpente, l’hôtel du président, recueillit avec soin, comme

souvenir, toutes les pièces de ce curieux procès. (V. le *Catalogue*

de sa bibliothèque, pp. 35 et 40.)

Deuxième Chambre, Mrs de Boiquemare[19], rue de Bourbon, et Brunet de Thorigny, ruë des Francs-Bourgeois.

[19] Lisez de Bocquemart. La présidente d’Osembray, grande coquette du

temps, la *Lise* de La Bruyère, l’avoit épousé en secondes noces,

mais sans vouloir perdre son premier nom. C’est ce qui a fait dire à

La Bruyère (_Des femmes_, § 76), à propos de certains maris et de

leurs femmes: «ils n’ont souvent rien de commun… pas même le

nom… chacun a le sien.»

Avocats Generaux.

M. de Harlay[20], Cour du Palais.

[20] Fils du premier président, nommé plus haut. Il étoit avocat

général depuis le mois de janvier 1691, et devint conseiller d’Etat

en février 1697, tout cela fort jeune pour de si importantes

fonctions, car lorsqu’il mourut, le 23 juillet 1717, il n’avoit que

quarante-neuf ans.

M. de la Moignon[21], à l’Hostel d’Angoulesme[22].

[21] Chrétien de Lamoignon, fils aîné du célèbre premier président

Guillaume de Lamoignon, à qui est adressée une des épîtres de

Boileau. Ce fils devint président à mortier en avril 1698, et mourut

le 7 août 1709.

[22] Au coin de la rue Pavée et de la rue des Francs-Bourgeois, il

existe encore, avec ses curieuses façades sur la cour, telles

qu’elles avoient été construites par Diane de France, fille

naturelle de Henri II, dont l’initiale et les emblèmes se voient

encore dans les frontons, et après laquelle l’hôtel, pour rester

dans la bâtardise, passa au duc d’Angoulême, fils naturel de Charles

IX et de Marie Touchet, de qui lui vint le nom qu’on lui donne ici.

Il prit celui de Lamoignon, qu’il a gardé, lorsque les Lamoignon s’y

furent succédé. Le premier fut Chrétien, l’avocat général, qui fit

de grandes réparations dans les jardins, qui étoient alors d’une

grande étendue; et dont la bibliothèque, qui avoit Adrien Baillet

pour bibliothécaire, y devint célèbre. (Germain Brice, édit. de

1701, t. I, p. 323.)

M. d’Aguesseau[23], ruë Pavée, prés Saint André[24].

[23] L’illustre chancelier. Avant d’arriver à l’être, le 2 février

1717, il fut, dès le 12 janvier 1691, avocat général, comme nous le

voyons ici, puis en octobre 1700, procureur général.

[24] Son hôtel existe encore. C’est le premier qu’on trouve à gauche

en entrant, de la rue Saint-André-des-Arts, dans la rue Pavée, qui

s’appelle aujourd’hui *rue Séguier*, du nom d’une autre illustre

famille de magistrats, qui occupoit l’hôtel voisin de celui-ci. Le

27 juin 1714, éclata à l’hôtel d’Aguesseau un terrible incendie qui

donna lieu à de grands procès, par suite de la destruction de

nombreux dossiers appartenant à diverses parties. (Bruneau,

Observations sur les lois criminelles, in-4º, p. 93.)

Procureur General.

M. de la Brisse, rue Barbette.

GRAND CONSEIL.

Premier Président.

M. Bignon[1], rue Saint Jacques.

[1] Deuxième fils de l’avocat général Jérôme Bignon. Son prénom étoit

Thierry. Il fut d’abord simple président au grand Conseil, puis, en

mars 1690, premier président. Il mourut à soixante-cinq ans, le 19

janvier 1697.

Présidens du premier Semestre.

M. le Boulanger, ruë des petits Augustins.

M. Feydeau de Brou[2], ruë neuve Saint Paul.

[2] Il étoit de cette famille des Feydeau qui donna son nom à l’une

des rues du quartier Richelieu, construite vers la fin du XVIIe

siècle, lorsque Catherine Vivien, veuve de Pierre Feydeau, étoit

dame du fief de la Grange-Batelière, sur lequel on en avoit pris le

terrain. (Lebeuf, *Hist. du diocèse de Paris*, t. IX, p. 38.)

Feydeau de Brou avoit eu du roi la présidence au grand Conseil, en

1689, «comme plus ancien maître des requêtes.» (_Mém. de Foucault_,

p. 254.)

M. Joly de Blaizy[3], ruë des Rosiers.

[3] Lisez Joly de Bézy.

M. Roüillé de Marbœuf, ruë Philippeaux.

Présidens du second Semestre.

M. Poucet de la Rivière[4], ruë des Francs Bourgeois.

[4] Mathias Poncet de la Rivière, comte d’Ablis, d’abord conseiller au

Parlement, puis maître des requêtes, intendant en Alsace, à Metz, à

Bourges, à Limoges, et en même temps, depuis 1676, président au

grand Conseil. Il mourut en 1693. Son père, Pierre Poncet,

conseiller d’Etat, avoit été en passe de succéder en 1677 au

chancelier d’Aligre. Un livre qu’il venoit de publier,

Considérations sur les avantages de la vieillesse, etc., l’en

empêcha par le ridicule qu’il jeta sur lui, bien qu’il s’y fût

couvert par le pseudonyme de baron de Prelle. C’est sa mésaventure

qui a fait dire par La Bruyère: «un magistrat alloit par son mérite

à la première dignité, il étoit délié et pratique dans les affaires:

il a fait imprimer un ouvrage moral, qui est rare par le ridicule.»

Des ouvrages de l’Esprit, § 3.

M. Du Tillet de la Bussiere, vieille ruë du Temple[5].

[5] Son fils Jean François, qui fut greffier en chef du Parlement,

embellit beaucoup son hôtel de la rue Vieille-du-Temple, dont on

remarquoit surtout la porte «avec un balcon audessus et une grande

fenêtre couronnée d’un fronton.» (G. Brice, édit 1701, t. I, p.

274-275.)

M. de l’Isle, ruë de Torigny.

M. Pinon[6], ruë des Lions, près Saint Paul.

[6] Il étoit de cette famille des Pinon, alliés aux d’Ormesson, qui

furent, après les Vivien, seigneurs de la Grange Batelière, près de

laquelle une rue bâtie en 1780 porta leur nom jusqu’en 1850, où elle

devint la rue Rossini.

Avocats Generaux.

M. de Benoist, rue Beautreillis.

M. Anjoran, rue du Four, près Saint Eustache.

Procureur General.

M. Hennequin, Cloître Notre Dame[7].

[7] Hennequin de Charmont, qui logeoit au cloître chez son frère,

chanoine de Notre-Dame et conseiller au Parlement. C’est à lui

qu’étoit arrivée cette peu honorable aventure du testament de Mme

Valentin, dont il fut fait un conte, attribué à La Fontaine, publié

avec plus de vraisemblance dans les *Œuvres* de Régnier Desmarets,

et qui se trouve aussi avec de très-curieuses notes dans le

chansonnier Maurepas, t. VII, p. 137-142: Mme Valentin, près de

mourir sans enfant, et voulant laisser à son mari tout ce qu'elle

possédoit, fit en faveur d'Hennequin, leur ami, un testament qui

n'étoit qu'un fidéi-commis impliquant, sans doute possible,

restitution au mari. Hennequin ne l'entendit pas ainsi; il se mit en

grand deuil comme héritier sérieux, et se hâta de mettre la main sur

le bien. Le coup par bonheur étoit prévu. Un second testament, qui

annuloit le premier, fut produit à temps en faveur du conseiller des

aides, Jérome Bragelogne, un autre ami, mais plus honnête et plus

fidèle, qui rendit l'héritage, comme l'avoit voulu la testatrice.

«Hennequin, dit une des notes du chansonnier Maurepas, fut déshonoré

et vilipendé partout.» La Bruyère a fait une allusion directe à

cette affaire dans les *Caractères* 59 et 60 de son chapitre _de

Quelques usages_.

COUR DES AYDES.

Première Chambre.

Mrs le Camus, Premier Président, ruë de Berry[1] au Marais, et de Briou[2], ruë Michelle-Comte.

[1] Frère du lieutenant civil, que nous trouverons plus loin, et du

cardinal Le Camus. Ils descendoient de Nicolas Le Camus, marchand de

la rue Saint-Denis, qui avoit été un des entrepreneurs de la place

Royale, où, comme on sait, les bâtiments devoient d’abord servir à

l’établissement de grandes manufactures de soie. Un pélican étoit

l’enseigne de Le Camus. Ses petits-fils en mirent un d’argent sur

champ de gueules, dans leurs armes.

[2] C’est lui dont le fils fit tant de bruit par son mariage avec Mlle

de la Force. Quoiqu’il fût gardé à vue chez son père, que son amour

pour cette vieille fille, plus âgée que lui de près de vingt ans,

désespéroit, elle trouva moyen de le voir et de le faire échapper.

Un prêtre, qu’ils avoient gagné, mais qui n’avoit pas l’autorisation

de son curé, les maria le 7 juin 1687, le jeune de Briou étant

majeur depuis à peine deux mois. Son père ne perdit pas de temps.

Dès le 17 juin il faisoit ouvrir une enquête, puis il obtenoit une

audience du roi, auquel il remontroit que Mlle de la Force qui étoit

pauvre n’en avoit voulu qu’au bien de son fils qui étoit

considérable; et le roi lui promettoit que, malgré la puissance de

la famille de Mlle de la Force, il laisseroit toute liberté à la

justice. L’incarcération du fils à Saint-Lazare fut un des premiers

effets de cette promesse. Ensuite vint le procès, qui aboutit, le 15

juillet 1689, à un arrêt qui cassoit le mariage pour abus de

célébration. (Nic. Nupied, _Journal des principales audiences du

parlement_, 1733, in-fol., t. IV, p. 189.) La Fontaine a parlé de

cette affaire dans sa deuxième lettre au prince de Conti (18 août

1689).

Deuxième Chambre.

Mrs Payen, dans le Temple, et Chassepot de Beaumont, rue Beautreillis.

Troisième Chambre.

Mrs de l’Estoile de Gravelle, rue de Sorbonne, et le Vasseur, ruë de Berry.

Avocats Generaux.

M. des Aguests[3], ruë Vivienne.

[3] Il avoit cette charge depuis six ans: «M. des Aguets, homme de

beaucoup d’esprit, écrit Dangeau, le 20 mai 1686, a été fait avocat

général de la Cour des Aydes.»

M. Bignon, ruë des Bernardins.

M. des Aguets de Gueitot, rue Mauconseil.

Procureur General.

M. du Boscq, Isle Notre Dame.

CHAMBRE DES COMPTES.

Premier Président.

M. Nicolaï[1], vieille ruë du Temple.

[1] Le sixième de cette grande famille des Nicolaï qui, de 1506 à

1791, fournit, sans interruption, son président à la Chambre des

comptes. Il étoit si bien admis, dans l’ancienne Cour, qu’un Nicolaï

devoit seul occuper cette charge que pendant la Restauration, le

prince de Condé ne pouvoit s’empêcher d’appeler le marquis de Barbé

Marbois, alors président des Comptes: «Mon cher Monsieur de

Nicolaï.»—Celui qui figure ici, Jean-Aymard de Nicolaï, fut en

charge pendant quarante-huit ans, de 1686 à 1734. Nous ajouterons

que ce sont les archives de cette famille, mises à la disposition de

M. A. de Boislisle par M. le marquis de Nicolaï, qui lui ont fourni

les éléments de son bel ouvrage, *la Chambre des Comptes de Paris*.

Autres Présidens.

M. de Bretonvilliers[2], Isle Notre Dame[3].

[2] Le Ragois de Bretonvilliers, qui mourut en janvier 1700, sans

qu’on eût beaucoup parlé de lui, si ce n’est à cause de sa femme,

Claude-Élisabeth Perrot, dont l’intimité avec l’archevêque de Harlay

fit quelque peu scandale, et à cause aussi des magnificences de son

hôtel.

[3] L’hôtel Bretonvilliers, bâti de 1641 à 1643, pour le père du

président nommé ici, et qui étoit, lui, secrétaire du roi, et

intéressé dans les fermes, se trouvoit à la pointe de l’Ile

Notre-Dame ou Saint-Louis. Le quai sur pilotis qu’il avoit fait

construire à l’entour de cette pointe et les fondations seules de

son hôtel lui avoient coûté huit cent mille livres. On peut juger

par-là de la dépense du reste, dont on peut lire d’ailleurs le

curieux et magnifique détail dans l’ouvrage de Brice (1701, in-8, t.

I, p. 392-394).—A la mort du président des Comptes, en 1700, son

hôtel fut aussitôt mis en vente, mais ne trouva acquéreur qu’en

1716. C’est le maréchal de Tallard qui l’acheta, pour la somme

relativement minime de 220,000 livres. On y plaça sous Louis XV la

Cour des Aides. Les principales façades furent détruites pendant la

Révolution. Ce qui restoit de l’hôtel du côté du quai fut emporté

dernièrement pour le percement du boulevard Henri IV.

M. Lambert de Torigny[4], la même[5].

[4] Claude-Jean-Baptiste Lambert de Thorigny, mort en août 1700. Il

avoit eu, au mois de juin 1685, la survivance de son père. Il étoit

gendre du fameux Bontems.

[5] Il s’agit de l’hôtel Lambert, situé en effet dans «la même» Ile,

tout près de l’hôtel Bretonvilliers. Le Vau le construisit pour

Nicolas Lambert, dit «le riche», suivant Tallemant, grand-père de

celui qui figure ici, et comme lui président des comptes. Il y eut

de sa part en le faisant bâtir un peu de dépit contre

Bretonvilliers, par qui, selon Tallemant encore, il s’étoit laissé

enlever la riche héritière Elisabeth Perrot. Vaincu par lui sur le

terrain du mariage, il voulut l’emporter contre lui sur un autre,

celui des constructions, en se bâtissant un hôtel plus beau que

celui que Bretonvilliers tenoit de son père. Il n’y réussit pas.

L’hôtel Lambert, tout superbe qu’il fût, avec ses peintures de

Romanelli, de Lebrun et de Lesueur, resta, comme magnificence des

bâtiments, étendue et point de vue, inférieur à son voisin. G.

Brice, édit. de 1701, t. I, p. 388-391, en a donné une intéressante

description, et il existe, sous le nom de *galerie Lambert*, une

collection de gravures de Picard, datées de 1740, qui reproduisent

les peintures qu’y avoient faites Lebrun et Lesueur. L’hôtel, qui

fut plus tard la propriété du fermier général Dupin, où Voltaire

logea avec Mme du Châtelet, etc., appartient aujourd’hui, depuis

1842, à la famille Czartoriski.

M. Paris[6], rue neuve Saint Paul.

[6] Il avoit succédé à son père, l’un des députés de la Chambre des

comptes aux conférences de Rueil, pendant la Fronde (_Gazette de

France_, 6 mars 1649).

M. Rezé[7], rue des Bourdonnois.

[7] De la même famille que le président des requêtes Bernard de Rezé,

que nous avons vu plus haut.

M. Rossignol[8], près les Filles Saint Thomas.

[8] Il avoit eu sa charge, en octobre 1688, par l’influence de

Louvois, à la mort de M. Dupré. Il étoit fils de Rossignol, qui

avoit été si utile à Richelieu, puis à Mazarin, par sa facilité à

déchiffrer les écritures secrètes. (_Historiettes de Tallemant_,

édit. P. Paris, t. II, p. 33-34.) Son fils avoit hérité de son

savoir. «C'étoit, dit Dangeau (14 octobre 1705), à l'époque de sa

mort, le plus grand déchiffreur de l'Europe.» Peut-être M. Paulin

Paris a-t-il raison, lorsque parlant du père, qui avoit eu si bien

le premier *la clé* de toutes les écritures cachées, il dit: «Je

croirois assez que de cet habile homme vient le nom de *rossignols*,

donnés aux clés *passe-partout*.» Notes sur Tallemant, t. II, p. 94.

M. le Vassan[9], rue neuve Sainte Geneviève.

[9] Lisez de Vassan.

M. Brunet de Monferrant[10], rue des Francs-Bourgeois.

[10] Il avoit acheté une des nouvelles charges 100,000 écus, «comme le

roi, dit Dangeau, les a fixées.» Un beau portrait de lui gravé par

P. Drevet, d’après F. de Troye, se trouve en tête des _Nouvelles

remarques, ou réflexions critiques, morales et historiques_, par

l’abbé Bordelon, vol. in-12 publié en 1695, qui lui est dédié.

M. Gilbert[11], rue de Torigny.

[11] Louis-Charles Gilbert, qui occupoit cette charge de président à

la Chambre des Comptes, depuis 1691. Il étoit fils du marchand

Gilbert, qui vendoit du drap, près des Saints Innocents, à

l’enseigne des *Rats*, et à qui sa grosse fortune avoit valu de

pouvoir marier sa fille Jeanne au Conseiller d’Etat, Fleuriau

d’Armenonville, dont il a été parlé plus haut. Ce mariage avoit été

beaucoup remarqué et chansonné. (V. *le Chansonnier* ms. de

Maurepas, t. VII, p. 43 et 275.) Le président Gilbert étoit des plus

entendus. Il fit notamment un rapport célèbre, qui donna gain de

cause au Roi contre le duc de Bouillon dans un important procès.

(Dangeau, 9 avril 1715.) Il étoit aussi fort riche. En 1705, son

fils avoit pu acheter 55,000 livres le régiment de Chamillart.

M. Tambonneau[12], rue de l’Université[13].

[12] Son père, auquel il succéda, comme président des Comptes, en

1684, a, dans Tallemant, son *historiette*, où ni lui ni sa femme ne

sont fort bien traités. (Edit. P. Paris, t. VII, p. 80, etc.) Le

fils, avant d’avoir sa charge, avoit dès 1657 été conseiller au

Parlement, puis envoyé extraordinaire à Cologne, et ambassadeur en

Suisse. Il mourut, ayant environ quatre-vingt-huit ans, au mois de

novembre 1719.

[13] Il habitoit «cette belle maison auprès du Pré aux Clers», comme

dit Tallemant, que Le Vau avoit bâtie pour son père, et qu’on voit

déjà figurée, en 1652, sur le plan Gomboust. Elle est décrite par G.

Brice (édit. de 1701, t. II, p. 267), avec son ordre dorique en

pilastres, sa cour «d'une étendue considérable», ses appartements

doubles, et son jardin où, ajoute G. Brice, «La Quintinie fameux

jardinier du Roy a fait son apprentissage.» Tambonneau la vendit

longtemps avant de mourir. En février 1698, il entra en marché avec

M. le comte de Marsan, et après quelques difficultés à propos de la

propriété d'une moitié de jardin, qui sont curieusement racontées

dans les *Annales de la Cour et de Paris*, t. I, 221, l'affaire

s'arrangea. Tambonneau avoit, paroît-il, besoin de vendre. Le prix

fut de 235,000 livres, mais l'on calcula qu'avec les réparations à

faire, et l'achèvement de quelques parties, l'hôtel ne monteroit pas

à moins de 100,000 écus (Dangeau, 5 fév. 1698). En 1710, le comte de

Marsan le vendit à M. de Matignon. Quatorze ans après son

petit-fils, le prince de Pons, le racheta, et le garda toute sa vie.

On ne l’a démoli qu’en 1845, pour percer la rue _Neuve de

l’Université_, dont le nom actuel est rue du *Pré aux Clercs*, et

qui par sa longueur, de la rue de l’Université à la rue

Saint-Guillaume, permet d’apprécier ce qu’étoit l’étendue de ce

magnifique hôtel.

M. Robert[14], rue Neuve Saint Augustin.

[14] Louis Robert de Fortille. Nous nous étonnons qu’il figure ici,

car il avoit, deux ans auparavant, le 20 décembre 1690, donné

démission de sa charge pour payer ses dettes, à la suite d’énormes

pertes au jeu. (Dangeau, 20 déc. 1690.) C’étoit un des plus gros

joueurs de Paris. On veut que La Bruyère l’ait eu en vue dans le

75e Caractère de son chapitre *des Biens de fortune*: «Mille gens

se ruinent au jeu…» Un jour, chez Lauzun, il avoit perdu contre le

prince Philippe dix mille pistoles «qu’il paya, sans vouloir de

composition», dit Dangeau (13 août 1686). Il étoit parent de

Louvois, dont il avoit très-énergiquement secondé les projets en

Hollande, comme intendant des places conquises. (C. Rousset, _Hist.

de Louvois_, t. I, p. 435.) L’Espine, des bâtiments du roi, que nous

trouverons plus loin, étoit son beau-père.

M. Larcher[15], Couture Sainte Catherine.

[15] Pierre Larcher, marquis d’Esternay, qui fut président à la

Chambre des Comptes, de 1651 à 1700, époque où il se démit en faveur

de son fils. Il passoit pour avoir été le conseiller de la princesse

de Carignan, pour la rédaction de ce fameux testament par lequel

trois de ses enfants étoient déshérités.

La Charge d’Avocat Général vacante.

Procureur Général.

M. Roüillé[16], près l’Hôtel d’Angoulesme.

[16] Il ne quitta cette charge qu’en juin 1701, pour celle de

Directeur des finances, moyennant 800,000 livres payées au Trésor.

Elle venoit d’être créée en double. Armenonville eut l’une, comme on

l’a vu plus haut, Rouillé eut l’autre. Il passoit pour ami des

lettres. Sénecé lui a adressé une de ses épigrammes qui finit ainsi:

A vous qui reconciliez

Les Muses avec les finances.

Requestes de l’Hôtel du Roy.

M. De Fortia[17], premier Président, rue de Baune, près le Pont royal.

[17] Bernard de Fortia, doyen des maîtres des requêtes de l’Hôtel. Il

mourut le 20 octobre 1694.

Procureur Général.

M. Maboulle[18], rue de Sorbonne.

[18] Il occupoit cette charge, depuis vingt ans, par la cession que

lui en avoit faite Nicolas Foucault, qui en parle ainsi dans ses

Mémoires (in-4º, p. 16): «1672. Le 1er janvier, j'ai passé ma

procuration *ad resignandum* de la charge de procureur général des

requêtes de l'hôtel à M. Maboul, en exécution du traité fait avec

lui de ladite charge, moyennant 78,000 livres, dont il s'est obligé

à payer 38,000 livres comptant. Le même jour, je lui ai rendu les

provisions en main.»

COURS DES MONNOYES.

Premier Président.

M. Colignon de Champigny[1], rue S. Thomas du Louvre.

[1] Il venoit de succéder à son père Nicolas Cottignon—et non

Colignon—de Chauvry, mort le 22 mars 1692, à 83 ans, et qui

cumuloit cette charge à la Cour des Monnoies, avec celle de

généalogiste du roi.

Autres Présidens.

M. Cousin[2], rue de Guenegaud.

[2] Louis Cousin, que ses traductions des principaux auteurs byzantins

publiées sous différents titres, de 1672 à 1683, firent nommer de

l’Académie françoise, le 19 mai 1697. Il mourut en mars 1707.

M. Feydeau, Isle Notre Dame.

M. de Lochefontaine, rue de Guénégaud.

M. Hourlier[3], Porte Saint Michel.

[3] Claude Hourlier, que nous trouverons plus loin, bailli du Palais.

M. le Vacher, à l’Arsenac.

M. Desbiais, rue Sainte Avoye.

M. Faudet[4], rue Barbette.

[4] Lisez Faudel. Il avoit épousé la fille de Zacharie Morel, maître

de la Chambre aux deniers. Suivant les *Clés* de La Bruyère, c’est à

sa femme qu’il seroit fait allusion dans le *28e Caractère* du

chapitre de *Quelques usages*: «la fille d’Aristippe est malade…»

Le président Faudel mourut en septembre 1707.

Avocats Generaux.

M. Guillaine, ruë d’Enfer.

M. Hurez, ruë Quinquempoix.

Procureur General.

M. de Selles, rue des fossez Montmartre.

AMIRAUTÉ.

M. le Comte de Thoulouse, Grand Amiral en Cour.

Les Charges de Lieutenants Généraux et Particuliers, de Conseillers et d’Avocats du Roy, vacantes.

M. Jacob, Procureur du Roy, rue Perdue.

CHASTELET.

Prevost de Paris[1].

[1] Le prévôt de Paris y étoit le représentant de l’autorité et de la

justice royale, mais depuis la création de la Lieutenance de police

en 1666, sa charge s’y étoit singulièrement amoindrie.

M. de Bullion[2], ruë Platrière[3].

[2] Le marquis de Bullion, fils du surintendant Claude de Bullion, qui

s’étoit fait sous Richelieu une si grosse fortune. Le marquis avoit

prêté serment au Parlement, comme prévôt de Paris, le 22 mai 1685.

Cette charge rapportoit 8,000 livres, il l’avoit payée 50,000 écus.

Toute diminuée qu’elle fût, elle avoit son importance, surtout comme

prestige d’autorité: «les arrêts du Châtelet, écrit Dangeau (20

octobre 1684), se rendent au nom du prévôt de Paris, et le

lieutenant civil est à son égard ce que sont les lieutenants

généraux dans les présidiaux, à l’égard du grand bailli ou du

sénéchal de la Province.» Le marquis de Bullion mourut fou, en 1721,

dans une de ses maisons de la Beauce, où on l’avoit enfermé. «Un de

ses cadets, écrit Saint-Simon, étoit dès lors prévôt de Paris, sur

sa démission.» (*Mémoires*, in-18, t. XI, p. 397.)

[3] Il habitoit l’hôtel que Le Vau avoit bâti pour Claude de Bullion,

de 1630 à 1634, et qui existe encore en partie au nº 3 de la rue

Jean-Jacques Rousseau, ancienne rue Platrière. On y lit toujours

audessus de la porte: *Hôtel Bullion*. Il fut longtemps un des plus

beaux du quartier et des environs. (*V.* notre _Histoire de la Butte

des Moulins_, p. 95.) Il perçoit jusqu’à la rue Coq-Héron. C’est

même de ce côté-là que s’en trouvoient la galerie basse, avec sa

série des douze mois peinte par Blanchard, et la galerie haute, où

Simon Vouet avoit peint, en 1634, les aventures d’Ulysse. Cette

partie fut détachée de l’hôtel dans la seconde moitié du XVIIIe

siècle. La loge maçonnique de *Saint Jean d’Ecosse* s’y établit en

1779, dans la galerie même de Vouet, qui étoit encore très-bien

conservée. L’autre partie, sur la rue Platrière, étoit devenue ce

qu’elle resta longtemps, presque jusqu’à nos jours: l’hôtel des

ventes. De nombreux locataires l’occupoient. On voyoit entre autres

écriteaux sur la porte, en 1789, suivant *le Provincial à Paris*

(Quartier du Louvre, p. 134): «M. Taima dentiste.» C’étoit le père

du grand tragédien.

Lieutenant Civil.

M. le Camus[4], ruë de Paradis.

[4] Frère du président à la Cour des aides, dont nous avons parlé plus

haut. Il avoit commencé par être maître des requêtes, puis intendant

d’Auvergne. C’est depuis le 4 septembre 1671 qu’il étoit lieutenant

civil. Lorsqu’en 1684 les juridictions du grand et du petit

Châtelet, qui avoit aussi son lieutenant civil, furent réunies, sa

charge, devenue plus importante, puisqu’elle restoit seule, lui fut

conservée. C’étoit, suivant Saint-Simon, un fort honnête homme,

mais, ajoute-t-il (t. V, p. 342), «glorieux à un point qu’on en

rioit, et qu’on en avoit pitié.» Il étoit frère du premier président

de la Cour des Aides, et du cardinal Le Camus, et quand il disoit:

«Mon frère le Cardinal», il se rengorgeoit que c’étoit un plaisir.

Lieutenant General de Police.

M. de la Reynie[5], rue du Boulloy.

[5] La charge de Lieutenant de police avoit été créée pour lui en

1666. Il l’occupa jusqu’à ce qu’en 1697 le roi l’en eût déchargé sur

sa demande. Il ne garda que la place de Conseiller d’Etat, qu’il

avoit depuis 1680. Il étoit né à Limoges le 25 mai 1625, de Nicolas

de la Reynie, qui depuis 1608 y étoit conseiller du roi en la

sénéchaussée et siége présidial. Lui-même commença dans un

présidial, celui de Bordeaux, où il fut président en 1646. Il devint

ensuite Maître des requêtes, en 1661, puis enfin, cinq ans

après, lieutenant de police. Il mourut le 24 juin 1709, à

quatre-vingt-quatre ans. Il fut enterré sans aucune pompe, au petit

cimetière Saint-Joseph, «ainsi qu'il l'avoit demandé.» (*Mercure*,

juin 1709, p. 297.)

Lieutenant Criminel.

M. d'Effila[6], rue de la Verrerie.

[6] Lisez Deffita. Il avoit, en 1666, succédé dans cette charge à

Tardieu, si fameux par son avarice, et dont Boileau a rappelé

l'assassinat dans sa Xe satire. Deffita, qui avoit d'abord été

procureur du roi des requêtes de l'hôtel, charge qu'il céda à

Nicolas Foucault, pour devenir lieutenant criminel, conserva ce

dernier emploi jusqu'à sa mort à la fin de novembre 1700. Nicolas Le

Comte lui succéda le 1er février suivant.

Lieutenans Particuliers.

Mrs du Martray[7], rue du Mail, et Pasquier, rue Bourlabbé.

[7] Il étoit gendre de Félix, premier chirurgien du roi, qui lui fit

avoir en 1699 une pension de 500 écus. (Dangeau, 17 octobre 1684, et

14 juillet 1699.)

Lieutenant Criminel de Robe Courte.

M. Bachelier du Moncel, rue de Clery.

Prevost de l’Isle de France[8].

[8] C’étoit le titre que prenoit le prévôt des maréchaux, dont la

juridiction s’étendoit sur toute l’Ile de France. Un autre prévôt

siégeoit à Melun, pour le reste de la généralité de Paris.

M. Francine de Grand Maison[9], rue des Prouvaires.

[9] Il étoit frère de Francine, qui avoit épousé une sœur de Lulli, et

qui devint, après celui-ci, directeur de l’Opéra. Francine de

Grandmaison se démit de sa charge en faveur de son fils, qui la céda

lui-même, mais fort tard, en 1718. «Suivant l’usage, écrit Dangeau

(12 novembre 1718), son successeur fut installé à la table de marbre

par MM. les maréchaux de France.»

Chevalier du Guet.

M. Chopin, rue de la Verrerie.

Juge Auditeur.

M. Testebone, rue Saint Antoine.

Avocats du Roy.

M. Brochard, rue Hautefueille.

M. Leschassier[10], rue du Jardinet.

[10] Il étoit frère du supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, et de

Mlle Lechassier dont nous avons vu plus haut les grandes aumônes. Il

mourut à 84 ans, le 12 août 1725.

M. Mallet, rue Neuve Saint Mederic.

Procureur du Roy.

M. Robert[11], rue Sainte Avoye.

[11] Claude Robert. Il étoit depuis longtemps attaché à la juridiction

du Châtelet, où il avoit commencé par être lieutenant particulier.

Il y a deux lettres de lui dans _la Correspondance des contrôleurs

généraux_, publiée par M. de Boislisle.

PREVOSTÉ DE L’HOSTEL DU ROY[12].

[12] Tribunal que présidoit le grand prévôt. Il jugeoit les délits et

procès survenus entre les gens de cour, et de plus tous les crimes

commis à Paris, lorsque le roi y résidoit.

Grand Prevost.

M. de Sourches[13], rue de l’Université.

[13] Louis-François du Bouchet, marquis de Sourches, avoit eu de son

père la survivance de la grande prévôté, le 15 septembre 1649. Il

fut, avant d’en être titulaire, conseiller d’Etat, colonel du

régiment d’infanterie qui portoit son nom, major général de M. de

Luxembourg en Hollande, gouverneur du Maine et du Perche. Il se

démit de la grande prévôté, le 25 août 1714, en faveur de son fils,

et mourut le 4 mars 1716. Il a laissé des *Mémoires* qui sont du

Dangeau développé et du Saint-Simon éteint. Le troisième volume, qui

comprend les années 1685 et 1686, a seul été publié en 1836 par M.

Adelhm Bernier, d’après le manuscrit trouvé par lui un peu

auparavant, et qui provenoit de la bibliothèque du président Roland,

vendue en 1834. Le reste existe au château de Sourches, propriété du

duc Descars.

Lieutenans Generaux.

M. Barbier, cul de Sac Saint Sauveur.

M. Cornu de Noyon, rue Poupée.

Procureur du Roy.

M. Colinet, prés Saint Gervais.

CHAMBRE DU TRÉSOR.

Lieutenant General.

M. Vigneron, rue Jean Lointier.

Procureur du Roy.

M. le Sec de Saint Martin, rue de la Harpe.

CONNESTABLIE ET MARESCHAUSSÉE.

Lieutenant General.

M. de Ladarel, rue du Puis, près les Blancs Manteaux.

Lieutenant Particulier.

M. Favart, rue Saint Honoré.

Procureur du Roy.

M. de la Fond, rue Saint Martin.

HOSTEL DE VILLE.

Prevost des Marchands.

M. de Fourcy[1], rue du Jour[2].

[1] Le même que nous avons vu plus haut parmi les conseillers d’Etat

de semestre.

[2] Lisez rue de Jouy, comme plus haut, p. 51.

Eschevins[3].

[3] Il y en avoit seize et non pas quatre seulement. Ceux qui suivent

ne figurent ici que parce qu’ils avoient été les derniers élus en

1690 ou 1691.

M. de la Leu[4], rue Saint Denis.

[4] Il étoit conseiller du Roi et notaire au Châtelet. L’une de ses

filles épousa le fermier général Dupleix de Bacquancourt, et l’autre

Verani de Varennes, receveur des tailles de l’élection de

Montdidier. (*Mercure*, sept. 1734, p. 2089.)

M. Tardif[5], rue Saint Honoré.

[5] Il étoit, de plus, conseiller de ville. Son élection datoit de

1691.

M. Chauvin[6], rue Saint Denis.

[6] Son titre de *quartenier*, c’est-à-dire d’officier de police,

chargé de faire respecter dans son quartier l’autorité municipale,

ne l’avoit pas empêché, ce qui étoit rare, à cause du double emploi,

d’arriver à l’échevinage, en 1690.

M. Savalette[7], rue Saint Antoine.

[7] Notaire au Châtelet. Il étoit fils du fameux vinaigrier de la rue

Beaubourg, Savalette, dont l’histoire un peu arrangée par Le Noble,

dans son *Gage touché*, 1711, in-12, p. 83, servit de sujet à

Mercier pour sa pièce, *la Brouette du Vinaigrier*.

Procureurs du Roy.

M. Titon, rue Sainte Avoye.

M. Girard Substitud, Quay Pelletier.

JUGE ET CONSULS DES MARCHANDS.

Grand Juge.

M. Clerambault, rue Jean Loinctier.

Consuls.

M. Rosseau, Chevalier du Guet.

M. Arnot, rue Saint G. Lauxerrois.

M. Convert, Quay des Orfèvres.

M. la Roze, rue de la Cossonnerie; lesquels Juge et Conseils seront chargez le 27 Janvier de la presente Année 1692.

EAUX ET FORESTS.

Lieutenant General.

M. Brachet, ruë Saint Martin.

Lieutenant Particulier.

M. Goupy, rue Sainte Avoye.

Avocat General.

M. de l’Hommeau, vieille rue du Temple.

Procureur General.

M. Menard, rue Perdue.

ELECTION[1].

[1] Juridiction des *Élus*, c’est-à-dire des magistrats, chargés par

voie d’élection d’assister les commissaires royaux dans la levée des

Aides, et la répartition des Tailles. Ils avoient en outre la garde

des deniers qui en provenoient. Les *pays d'État* n'avoient pas

d'Élus, aussi appeloit-on, pour les distinguer, *pays d'Élection*

ceux qui en avoient. Paris figuroit dans le nombre, avec un

personnel considérable: un président, un lieutenant, un assesseur,

vingt conseillers, un avocat du Roi et un procureur du Roi, un

substitut et un greffier en chef. Les deux principaux de cette

magistrature figurent seuls ici.

Président.

M. de Chevriere, rue Saint André.

Procureur du Roy.

M. de Chenedé[2], rue des Billettes.

[2] Joachim de Chénedé, qui, après avoir été conseiller au présidial

d'Angers, et maire de la ville, fut successivement conseiller,

avocat et procureur du Roi, en l'Élection de Paris. Il avoit épousé

la fille de Bachelier, premier valet de la garde-robe du Roi. Il

mourut le 8 avril 1694.

BAILLIAGE DU PALAIS.

Bailly.

M. Hourlier[3], porte Saint Michel.

[3] Claude Hourlier, que nous avons vu plus haut président de la Cour

des Monnoies. Il avoit, comme bailli du Palais, droit d’inspections

sur toutes les boutiques qui s’y trouvoient, entre autres celles des

libraires du perron de la Sainte-Chapelle, et des galeries

Mercière et *des Prisonniers*. C’est ce qui fait comprendre

pourquoi Thomas Quinet, à qui Molière avoit cédé son privilége pour

la publication du *Dépit amoureux*, le dédia à M. Hourlier. Celui-ci

mourut en juillet 1700.

Procureur du Roy.

M. Robert, rue Sainte Avoye.

MASSONNERIE.

Lieutenant General.

M. de l’Espine[4], prés Saint Roch.

[4] Beau-père du président Robert, dont il a été parlé plus haut. Il

avoit, en 1667, donné «l’avis et plan pour l’aplanissement de la

Butte des Moulins ou *Saint Roch*», ce qui lui avoit permis de s’y

faire une belle part dans les terrains à construire. (*V.* notre

Histoire de la Butte des Moulins, 1877, in-18, p. 81, 84.)

SCEANCES DES TRIBUNAUX, ET JURISDICTIONS DE PARIS.

Les Tribunaux sont au dedans, ou hors de l’enclos du Palais.

Ceux qui sont dans l’enclos du Palais, sont le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aydes, la Cour des Monnoyes, l’Amirauté, les Requestes de l’Hotel, les Requestes du Palais, la Chancellerie du Palais. Le Bureau des Trésoriers de France, la Chambre Souveraine, des Decimes, l’Amirauté, la Table de Marbre, Eaux et Forests, la Chambre du Trésor, l’Election, le Bailliage du Palais[1] et la Maçonnerie.

[1] L’_Almanach royal_, pour 1702, p. 65, ajoute ici: «la Bazoche, qui

est la juridiction des clercs.»

Ceux qui sont hors l’enclos du Palais sont, le grand Conseil du Roy, et la Prevosté de l’Hotel de Sa Majesté, qui tiennent leurs Seances à l’Hotel d’Aligre, rue Saint Honoré, et rue Bailleul[2].

[2] Le grand Conseil dut quitter, sous Louis XV, l’hôtel d’Aligre qui

menaçoit ruine. Il fut alors installé au Louvre, dans la partie qui

longe le jardin de l’Infante. Il ne reste de l’hôtel d’Aligre, rue

Saint-Honoré, qu’une cour, qui la met en communication avec la rue

Bailleul, et qu’on appelle passage d’Aligre.

Les Prevost des Marchands et Eschevins, qui ont leur siége à l’Hôtel de Ville.

Les Juge et Consuls des Marchands, qui tiennent leurs Audiances au Cloitre Saint Mederic[3].

[3] C’est-à-dire Saint-Merry. La maison des Juges Consuls, qui servit,

après eux, au Tribunal de Commerce, jusqu’à ce qu’on l’eût transféré

à la Bourse, existe encore en partie dans la rue du Cloître, telle

qu’elle avoit été reconstruite sous Louis XV. M. de Crissé dans ses

Souvenirs du vieux Paris, 1836, in-fol., pl. 26, a donné une

lithographie exacte de l’escalier qui en est le reste le plus

curieux.

La Jurisdiction des Poudres et Artillerie, et celle de la Chambre Royale, qui se tiennent à l’Arsenal.

La Justice des Garennes et Chasses, qui se tient aux Galleries du Louvre.

Celle des Officiers du Grenier à Sel, qui ont leur siege au Carrefour des trois Maries.

L’Officialité, la Justice Notre-Dame, la Temporalité et la Chambre de Jurisdiction de M. le Chantre, qui se tiennent à l’Archeveché et au Cloitre Notre Dame.

Enfin la Justice du Temple, et celle de saint Jean de Latran, qui se tiennent dans les enclos de ces deux Prieurez[4].

[4] L’enclos de Saint-Jean de Latran, siége de la commanderie des

Hospitaliers de Saint-Jean, qui relevoit de l’ordre de Malte, se

trouvoit place Cambray; en face du Collége de France, et s’étendoit

jusqu’à la rue Saint-Jean de Beauvais, où étoit la Chapelle. La Tour

d’entrée qui étoit sur la place et qu’on appela dans les derniers

temps *Tour Bichat*, du nom du célèbre médecin qui s’y étoit fait un

cabinet pour ses expériences anatomiques, n’a été détruite qu’en

1855.

L’Ouverture du Parlement se fait le lendemain de la Saint Martin, auquel jour la Cour après avoir assisté en Robes rouges à la Messe solennelle qui se dit dans la grand’Salle du Palais[5], reçoit le Serment des Avocats et Procureurs.

[5] L’autel de Saint-Nicolas, qui étoit, en effet, dans la

Grand’salle, et où l’on disoit chaque jour la messe.

Messieurs les Avocats Generaux, font leurs harangues à la Cour le Lundi de la huitaine franche d’après la Saint Martin.

Les Mercuriales[6] se font par M. le Procureur Général, le même jour et le lendemain de la Quasimodo.

[6] C’est ce que nous appelons *discours de rentrée*. Il ne faut pas

les confondre avec les anciennes *mercuriales*, que le Procureur

général avoit le droit d’adresser, dans les assemblées du

mercredi—leur nom en étoit venu—comme observations et remontrances

aux Magistrats sur leur conduite, et la façon dont ils

administroient la justice.

Depuis Pâques jusqu’aux Vacations qui arrivent le sixieme Septembre, lors qu’une Fête arrive le Jeudi on plaide le Vendredi à la grand Chambre.

Tous les jours ouvrables depuis la Saint Martin jusqu’au Careme, la Cour se leve le matin à 10 et de relevée à quatre heures.

Pendant le Careme et jusqu’à la fin du Parlement, elle se leve le matin à onze heures, et de relevée à cinq.

Le Mardi-gras, le Vendredi de l’Octave de Paques, et le jour de la saint Nicolas[7] en Mai, la Cour se leve le matin à neuf heures et n’entre point de relevée[8].

[7] C’étoit un patron très-fêté au Palais, où nous venons de voir

qu’il avoit son autel dans la Grand’salle.

[8] L’_Almanach royal_ de 1702, p. 66-67, après avoir donné ce détail,

ajoute: «Delà vient le proverbe: _Quand la Cour se lève matin, elle

dort l’après dînée_.»

Nosseigneurs de la grand Chambre du Parlement, tiennent les grandes Audiances de Robes rouges sur les hauts Sieges, les Lundis, les Mardis, et les Jeudis, depuis huit heures du matin jusqu’à dix; et celles de Robes noires de relevée les Mardis pour les causes du Role, et les Vendredis pour celles des Placets[9].

[9] Le *placet* étoit une démarche succincte, par écrit, pour obtenir

justice. Le mot vient du latin *placere*, plaire.

Les Audiances ordinaires de la grand Chambre qui se tiennent sur les bas Sieges en Robes noires, sont données les Mercredis, Vendredis, et Samedis, outre les petites

Audiances qui se donnent tous les jours à l’exception des Lundis depuis sept jusqu’à huit heures du matin.

Nosdits Seigneurs donnent encore Audiance à la Tournelle civile tous les jours depuis dix heures jusqu’à midi; à la grande Tournelle criminelle le samedi, et à la petite Tournelle criminelle le Mercredi, et le Vendredi depuis 8 jusqu’à dix heures[10].

[10] On appeloit ces juridictions *tournelles*, parce qu’elles avoient

d’abord été établies au Palais dans les deux tours jumelles qui

flanquent l’entrée de la *Conciergerie* sur le Quai. Sauval (t. III,

p. 407) donne l’extrait d’un compte de 1472 où on lit: «A…

charpentier, pour la réparation par lui faite en deux tournelles

estant au Palais du côté de la rive de la Seine, l’une appelée la

Tournelle civile, et l’autre la Tournelle criminelle.»

Les Audiances de la première et de la deuxième Chambre des Enquestes, se tiennent le Mercredi et le Samedi, celles de la cinquième les Lundis et Jeudis, et celles de la quatrième le Mardi et le Vendredi.

Nosseigneurs les gens du Roy, tiennent tous les matins leurs Audiances au Parquet où ils jugent les affaires qui leurs sont

renvoyées, les conflits d’entre les Chambres du Parlement, etc., et où Nosseigneurs les Avocats Généraux prennent communication par les Avocats et Monseigneur le Procureur Général par les Substituts de toutes les affaires dans lesquelles ils doivent conclure.

La Tournelle où Mrs les Avocats Généraux vont alternativement de trois en trois mois est composée de six Conseillers de la Grand Chambre, et de huit des Enquestes; c’est de quoi Mrs les Doyens de la Grand Chambre et de la première Chambre des Enquêtes se peuvent dispenser.

Tous les jours ouvrables ausquels il n’y a point d’Audiances de relevée excepté la veille de la Fete Dieu et la veille de la Notre Dame d’Aoust, la Cour juge de Commissaires les Procez de Rapport.

La Séance de Grace pour les Prisonniers, se tient la surveille de Noel, le Mardi de la Semaine Sainte, la surveille de la Pentecote, la veille de la Saint Simon Saint Jude.

Le premier Rolle qui se plaide est pour la Province de Vermandois, il commence après la Saint Martin et finit au dernier Décembre.

Celui du Bailliage d’Amiens va jusques au quinze Janvier, et celui du Bailliage de Senlis jusqu’à la fin du même mois.

Le Roolle de Paris commence après la Chandeleur, et continue tout le Careme, quelque fois même après Paques, au gré de Monseigneur le premier Président.

Le Roolle de Champagne et de Brie, commence après la Quasimodo et finit en Mai, quelques fois au commencement, d’autres fois au quinze et souvent à la fin.

Le Roolle de Poitou se plaide pendant le reste de Mai, et tout le mois de Juin.

Le Roolle de Lion, pendant la premiere quinzaine de Juillet.

Le Roole de Chartres dure le reste des Plaidoiries, excepté les deux derniers jours dont l'un est pour le Roolle d'Angoumois, et l'autre pour les présentations.

Les Lundis et Mardis on plaide du Roolle ordinaire des Provinces et Bailliages, les Jeudis matins et les Mardis et Vendredis de relevée du Roolle extraordinaire.

Nosseigneurs des Requestes de l'Hotel du Roy, et Nosseigneurs des Requestes du Palais, donnent leurs Audiances, les Lundis et Jeudis, depuis dix heures du matin jusqu'à midi, et les Mardis et Vendredis, depuis deux heures de relevée jusqu'à cinq[11].

[11] «A compter, lit-on dans l'_Almanach royal_, à compter du jour de

la rentrée jusqu'au mois de mars; et, depuis le premier mars, les

audianciers commencent à pareille heure jusqu'à six. Quelques fois,

ajoute encore l'Almanach, nos Seigneurs des Requêtes de l'hôtel

donnent des audiances extraordinaires de relevée, pendant un tems,

dont ils font avertir à la communauté des Procureurs.»

Les Audiances de la Chancelerie du Palais tiennent les Mercredis et Samedis du matin.

Nosseigneurs du grand Conseil du Roy, donnent Audiance les Lundis, Mardis, Jeudis et Vendredis, depuis neuf heures jusqu'à midi, et jugent les Procez de Rapport les Mercredis et Samedis, pendant que Nosseigneurs les gens du Roy, jugent au Parquet les affaires qui leurs sont envoyées, et prennent communication les autres jours des affaires dans lesquelles ils doivent conclure.

Nosseigneurs de la Chambre des Comptes tiennent tous les jours leurs Audiances depuis neuf heures du matin jusqu'à onze, et de relevée depuis deux heures jusqu'à cinq.

Nosseigneurs de la Cour des Aydes, donnent leurs Audiances en la première Chambre, les Lundis, Mardis, Jeudis, et Vendredis, et dans la deuxième et troisième Chambre les Mercredis, Vendredis et Samedis.

Les Plaidoiries du Roolle ordinaire de la Cour des Aydes, sont les Mercredis et Vendredis matin, et pour l'extraordinaire le Lundi de relevée depuis le mois de Décembre jusqu'à la fin de Mai.

Les Audiances de la Cour des Monnoyes, se tiennent le Mercredi et le Samedi.

A l'égard du Siège Présidial du Châtelet, on plaide à la Prévoté, au Parc Civil, au Présidial, et aux Auditeurs, tous les jours de la semaine à l'exception du Lundi; à la Chambre Civile le Mercredi et le Samedi, à la Police, au Criminel, et en la Chambre de M. le Procureur du Roy, le Mardi et le Vendredi.

Il y a plusieurs Sièges dans l'enclos du Palais, qui ont leurs Audiances réglées le Mercredi et le Samedi, à sçavoir:

l’Amirauté, la Chambre du Trésor, le Bailliage du Palais, la Chambre Souveraine des Décimes, la Connétablie, la Maçonnerie et la Table de Marbre, qui tient encore des Audiances le Lundi et le Jeudi, pour juger au Souverain.

Messieurs les Prévosts des Marchands et Eschevins de la Ville de Paris, donnent Audiance les Mardis, Mercredis, Vendredis et Samedi du matin.

Mrs les Juges et Consuls des Marchands, tiennent trois jours de la semaine leurs Audiances les Lundis, Mercredis, et Vendredis du matin et de relevée.

Les Officiers de l’Election donnent Audiance tous les jours, depuis neuf heures jusqu’à midi, et ceux du Grenier à Sel seulement le Mercredi et le Samedi.

On tient Audiance le Mercredi, et le Samedi à l’Officialité et à la Justice Nostre-Dame; le Lundi à midi à la Temporalité, et le Jeudi de relevée à la Justice de Monsieur le Chantre.

L’Audiance de la Chambre Royale de l’Arsenal, se tient tous les Lundis matins, et celle des Poudres et Salpestres tous les Samedis de relevée.

Celle du Bailliage du Temple, se tient le Samedi à trois heures de relevée.

La Jurisdiction du Bailliage de S. Jean de Latran se tient le Lundi à trois heures de relevée.

VACATIONS DES TRIBUNAUX.

PARLEMENT.

La Cour vaque depuis le 6. Septembre jusqu’au lendemain de la Saint Martin, c’est à dire jusqu’au 12. Novembre, du moins si on en excepte la Chambre des Vacations qui est préposée pour les matières provisoires et autres qui requièrent célérité. Elle ne dure que depuis le 7. Septembre jusqu’au 27. Octobre, en sorte que depuis ce jour jusqu’au 12. Novembre, il ne se fait aucun Acte de Judicature au Palais.

La Cour vaque aussi dans le reste de l’année tous les Dimanches et Fêtes solennelles, et encore en Décembre le 6. jour de la Saint Nicolas, en Janvier le 23. Fête de Saint Hilaire, et le 28. Fête de Saint Charlemagne, en Mars le 19. Fête de Saint Joseph seulement le matin, le 22. pour la Procession Générale de la reduction de Paris[1], et le 25. Fête de l’Annonciation Notre Dame, en Mai le 2. Fête de Saint Gatien, en Juin un jour de choix pour le Lundi ou Foire de Saint Denis, en Juillet le 22. Fête de la Magdelaine, et le 28. Fête de Sainte Anne, en Aoust le 16. Fête de Saint Roch[2].

[1] Cet anniversaire de l’entrée d’Henri IV dans Paris, le 22 mars

1594, fut célébré jusqu’à la Révolution.

[2] La veille même des grandes fêtes, le Palais étoit fermé. Louis XIV

supprima ce supplément de vacances fériées: «L’on entre, dit

l’_Almanach royal_ de 1702, la veille de toutes les festes, depuis

l’ordonnance de 1667.»

La Cour vaque pareillement le jour des Cendres, et depuis le Mercredi de la Semaine Sainte jusqu’au lendemain de la Quasimodo, si ce n’est le Vendredi de l’Octave de Paques elle va à Notre-Dame.

La Chambre des Vacations vaque les 23 et 24. Septembre quoique non Fetez, et encore en Octobre un jour de choix pour la Foire de Saint Denis, et le 18. Fête de Saint Luc.

Quand le Dimanche ou l’une des Fêtes Mobiles, arrive un des jours ci-dessus marquez, la Vacation de la Cour est remise au lendemain.

Le 15. Aoust passé on ne plaide plus à la grand’Chambre à huy ouvert.

Les Requêtes du Palais qui sont du Corps de Parlement et qui vaquent les mêmes jours, ne commencent néanmoins leurs Vacations que le 15. Septembre.

DOCTEURS ET LICENTIEZ EN DROIT.

Professeurs des Ecoles.

M. de Loy, aux Ecolles, rue des Carmes[1].

[1] Michel De Loy, de qui l’on a un éloge en latin de Pierre Hallé,

lecteur en grec au Collége royal, puis professeur en droit canon,

mort en 1689. De Loy étoit fils du professeur de l’Université pour

lequel Corneille avoit fait des vers, le félicitant de son

panégyrique de M. de Bellièvre prononcé, en 1658, au Collége de La

Marche. (_V. Œuvres de Corneille_, édit. Marty-Laveaux, t. X, p.

131.)

M. Baudin[2], même lieu[3].

[2] Jacques Baudin, qui mourut cette année même 1692. Il avoit eu

beaucoup de réputation comme professeur. *V.* à ce sujet les

additions de Ferrière au livre de Taisand: _Vies des plus célèbres

Jurisconsultes_, 1737, in-4º, p. 590, et les _Mémoires sur le

Collége royal_, par l’abbé Goujet, t. III, p. 420.

[3] C’est-à-dire aux Ecoles de Droit. Elles avoient leur principale

entrée rebâtie monumentalement, en 1675, rue Saint-Jean de Beauvais,

en face de la maison à l’enseigne de l’_Olivier_, rendue si célèbre

par l’imprimerie des Etienne; mais elles perçoient par derrière

jusqu’à la rue des Carmes, où se trouvoient les logements des plus

anciens professeurs.

M. Cuiniez, même lieu[4].

[4] Son vrai nom étoit Cugnet. Il avoit épousé une des filles de son

collègue Baudin. Son éloge se trouve aussi dans les *Additions* de

Ferrière, p. 695.

M. Mongin, rue de Bièvre.

M. Colson, rue Saint Jean de Beauvais.

M. le Gendre, rue des Noyers[5].

[5] Ces six professeurs enseignoient le droit romain, c’est-à-dire le

droit civil, et le droit canonique.

En Droit François[6].

[6] Cette chaire de droit françois n’existoit que depuis 1680.

M. de Launay, ruë des Massons[7].

[7] François De Launay, qui mourut l’année suivante, 1693. Son éloge

parut alors dans le *Journal des Savants*, t. XXXVIe.

Docteurs agrégez.

M. Piolin, ruë des Assis.

M. du Ru, ruë Saint Jean de Beauvais.

M. Amiot, même ruë[8].

[8] Il étoit, comme Cugnet, gendre de Baudin. On trouve aussi son

éloge dans les *Additions* de Ferrière au livre de Taisand, p. 595.

M. des Barrières, même ruë.

M. Hulin, même ruë.

M. Sachet, même ruë.

M. Bonnamour, ruë Galande.

M. l’Escuyer, ruë Pierre Sarrasin.

M. Pavoine, ruë Saint Jaques.

M. Basthide, ruë du Plâtre.

M. Porsely, ruë du Foüare.

Licentiez Immatriculez du Parlement.

On peut recouvrer la Liste des Avocats Plaidans et Consultans au Palais, chez Charles de Sercy, Libraire dans la grand Salle à la bonne Foy couronnée.

Ceux qui sont dénommez en cette Liste sont gens généralement reqammandables par leur condition et par leur éloquence par exemple pour les Consultations, Mrs Billard, ruë de Savoye[9]. Sonnet, rue du Battoir. Issaly, rue des Rats. Husson[10], ruë Bourtibourg. Le Verrier, ruë du Jardinet. Raviere, ruë des Deux Portes. Chappé, rue de l’Observance. Du Pré, ruë des Cordeliers. Sever[11], même ruë. De Riparfond[12], rue de la Harpe. Braquet, Cloître Notre Dame, *etc.* Pour les Plaidoïers Mrs Chardon[13], ruë des deux Portes. De Nivelle, ruë de la Bucherie[14]. Robert de S. Martin, rue Hautefeuille. Baille, rue du Cimetiere Saint

André des Arts. Hérard, rue de Savoye. De Retz, près Saint Jean en Grève. Du Mont[15], ruë du Jardinet, *etc.* Pour les Matières Benéficiales Mrs Nouët[16], montagne Saint Geneviève. Sachot[17], ruë de l'Eperon. Ferrand, rue Saint Loüis du Marais. Du Chesne, ruë de Bièvre. Et pour les matières qui sont traitées au Trésor, Fiefs, Aubaines et Confiscations, M. Mouffle, ruë des mauvaises paroles, *etc.*

[9] C'est ce terrible avocat Billard, qui fit tant de bruit pour

empêcher les Comédiens, que le voisinage du collége Mazarin faisoit

chasser du théâtre Guénegaud—aujourd'hui passage du Pont-Neuf—de

venir s'installer dans la rue de Savoie. Louvois leur étoit

favorable, car, ainsi qu'on l'apprend par une lettre de Racine à

Boileau, il s'étoit même fait donner le plan du lieu «où ils

vouloient bâtir dans la rue de Savoie»; mais Billard, avec ses cris,

l'emporta, à la grande joie de son quartier, du reste: «Tous les

Bourgeois, dit encore Racine, trouvent fort étrange qu'on vienne

leur embarrasser leur rue. M. Billard surtout qui se trouveroit

vis-à-vis de la porte du parterre, crie fort haut; et, quand on lui

a voulu dire qu’il en auroit plus de commodité pour s’aller

divertir, il a répondu fort tragiquement: «Je ne veux point me

divertir.»—Il avoit de la réputation. Une de ses causes les plus

brillantes avoit été, en 1675, celle d’une servante, épousée par le

fils du riche marchand de la *Herse d’Or*, au faubourg

Saint-Germain, dont on vouloit faire casser le mariage. (_Journal

des Audiences_, t. III, p. 70.)

[10] Martin Husson. Il figuroit déjà au tableau des avocats, en 1643.

Le traité *de Advocato* est de lui.

[11] Nous le trouvons, vers ce temps-là, plaidant avec succès dans une

affaire de succession. (*Journal des Audiences*, t. II, p. 79-80.)

[12] Etienne Gabriau de Riparfond, inscrit, dès le 13 juin 1661, au

tableau des avocats. Une de ses plus belles affaires fut, comme on

peut le voir dans le *Journal des Audiences* (t. III, p. 101), celle

des religieuses de Sainte Catherine, qu'il gagna. Il mourut en 1724,

léguant aux avocats du Parlement sa bibliothèque, qui fut pour la

leur un premier fond. On peut consulter sur lui l'_Histoire des

Avocats au Parlement_ de Fournel, t. II, p. 408; et _la Bibliothèque

du Poitou_ par Dreux du Radier, t. IV, p. 335. La Conférence des

avocats possède son portrait en robe rouge. C'est un don de Dupin

aîné en 1831.

[13] L'abbé Goujet (_Biblioth. franç._, t. II, p. 367) nous le donne

comme ayant eu une grande réputation, mais qui s'effaça vite.

[14] Louis de Nivelle, inscrit au tableau depuis le 2 décembre 1657:

«Il peut, dit l’abbé Goujet (_id._, p. 369), passer pour très-bon

avocat. Il est savant, il a du génie et du bon sens.» D’Aguesseau ne

l’appeloit que le grand Nivelle. C’est lui qui avoit défendu la

Brinvilliers. Ses plaidoyers n’ont pas été conservés, ce qui étoit

un des regrets de l’abbé Goujet. (*Id.*, p. 330.)

[15] Jacques-François Dumont, avocat inscrit, depuis le 4 juillet

1667. L’abbé de Villiers, dans une note de sa 3e Epître, livre Ier,

le cite comme un des célèbres. Il vient de blâmer Lulli de ce qu’il

fait chanter la tragédie au théâtre, et il ajoute:

Si cet usage plaît, s’il est autorisé

Chevalier ou *Dumont* pourroit s’être avisé

En plaidant les moyens que sa partie expose

D’en mettre en airs les droits, et de chanter sa cause.

Dans l’affaire Beausergent, qui fut célèbre en 1689, il avoit plaidé

contre Beausergent. (Guyot de Pitaval, *Causes célèbres*, t. III, p.

194-196.)—Quand il mourut en 1718, *le Mercure* du mois de mai lui

consacra un article, p. 187, où on lisoit qu’il fut «pendant

cinquante ans l’aigle du Palais.»

[16] Il ne plaidoit pas, il s’en faut, que les affaires

ecclésiastiques. Nous le trouvons, en effet, le 18 février 1677,

dans une cause dont l’espèce étoit au moins scabreuse. C’est celle

du cas d’impuissance du marquis de Langey, de laquelle il résulta

que défense fut faite aux Juges d’ordonner pour ces sortes

d’affaires «la preuve par le Congrès.» Pageau plaida pour le

marquis, Blondeau et Nouet pour la partie adverse. (_Journal des

Audiences_, t. III, p. 195.) D’après une note de Brillon, dans son

Théophraste moderne (1701, in-12), c’est l’avocat Nouet qu’il y

auroit peint sous le nom de Téocrine dans ce passage flatteur:

«Téocrine n’a que sa chevelure naturelle, une robe très-simple,

point de laquais, point de carrosse, mais beaucoup de talent pour sa

profession.» D’Aguesseau cita Nouet comme un modèle dans sa

mercuriale de rentrée, en 1699.

[17] La protection de son frère l’abbé Sachot, grand directeur de

dévotes, dont il est parlé dans les *Mémoires* de l’abbé Legendre

(p. 59-60), l’avoit poussé vers ces affaires ecclésiastiques. Comme

Nouet, il ne s’y tenoit pas exclusivement. Il plaida par exemple,

mais sans succès, pour la duchesse de Mazarin contre son mari, dans

un procès dont nous reparlerons à la note suivante.

Quelques uns de ces celèbres sont particulièrement habituez au grand Conseil, comme Mrs de Monchant, Cloître

Saint Mederic. Vaillant, rue de Savoye. Eurard, Cloître Saint Germain l’Auxerrois[18]. Laurent, ruë de la Monnoye. Chaudet, rue Quinquempoix. Doremieux, rue Bailleul, *etc.* Ou à la Cour des Aydes, comme Mrs Merlin, ruë de la Verrerie. De Tessé, rue de la Colombe. Martinet[19], rue Hautefeuille, *etc.* Ou au Châtelet, comme Mrs Maurice, ruë des Prouvaires. Guérin, rue S. Martin. Gondault[20], rue de Glatigny. Polliac, ruë de la Bucherie. Barbier, rue du Platre[21], *etc.*

[18] Lisez Errard (Claude). Inscrit au tableau, depuis le 24 août

1664. Il gagna, en 1691, la cause des trois frères aînés Le Boultz,

que le père avoit réduits à leur légitime, pour avantager leur

puîné; mais son triomphe fut l’affaire du duc et de la duchesse de

Mazarin, dont nous venons de dire un mot. Il plaida pour le duc

contre sa femme, l’intrigante Hortense Mancini, qu’il voulut qu’on

déclarât à cause de sa conduite déchue et privée de sa dot. Il

demanda aussi que provisoirement elle fût mise au moins dans un

couvent, ce que lui accorda la Cour. On sait que Saint-Evremond lui

répliqua par un *Memoire* qui est dans ses *Œuvres* (t. V, p. 355,

et VI, p. 500). Les plaidoyers d’Errard furent recueillis en 1694.

(*Journal des Savants*, 16 avril 1695.)

[19] Nous ne savons rien de lui, sinon qu’il étoit bel esprit, et

qu’il fit cette épigramme sur le petit Jacques Corbin qui avoit

plaidé sa première cause à quatorze ans:

Vidimus attonito puerum garrire senatu.

Bis pueri, puerum qui stupuere senes.

[20] Edme Condault et non Gondault, avocat depuis le 31 janvier 1659.

[21] C’est le père de l’avocat Edmond-Jean-François Barbier, dont on a

un si curieux *Journal* sur la Régence et le règne de Louis XV. Il

ne logeoit pas encore rue du Plâtre, mais rue Galande, quand son

fils étoit né le 16 janvier 1689.

SECRETAIRES ET GREFFIERS DU CONSEIL, DES COURS SOUVERAINES, ET DES JURISDICTIONS SUBALTERNES.

Les Secretaires des Finances sont

Pour le quartier de Janvier, M. Roüillet, rue de Grenelle à Saint Germain des Prez.

Pour celui d’Avril, M. Coquille, ruë Sainte Croix de la Bretonnerie.

Pour celui de Juillet, M. Ranchin, rue des petits Champs.

Et pour celui d’Octobre, M. de Laistre, ruë Saint Honoré près la ruë des Prouvaires.

Les Secretaires et Greffiers du Conseil privé sont

Pour le quartier de Janvier, M. Planton, rue Saint Honoré prés les Feüillans.

Pour celui d’Avril, M. Dumas, rue Beaubourg.

Pour celui de Juillet, M. des Vieux, Cloître Saint Germain l’Auxerrois.

Et pour celui d’Octobre, M. Pecquot, rue des Blancs Manteaux.

Les Commis au Greffe du Conseil privé sont

Pour le quartier de Janvier, M. Langlié, rue du grand Chantier.

Pour celui d’Avril, M. Danirelle, rue Pastourelle.

Pour celui de Juillet, M. Akaquia[1], rue des deux écus.

[1] Ce nom bizarre n’étoit que la traduction grecque de celui de

«Sans-Malice.» C’est un médecin de François Ier, qui l’avoit le

premier traduit ainsi, et ses descendants, dont étoit sans doute le

commis au greffe, qui figure ici, l’avoient gardé sous cette forme.

Et pour celui d’Octobre, M. Chesnelon, rue Pastourelle.

Les Greffiers gardes Sacs[2] du Conseil privé sont

[2] C’est-à-dire «porte-dossiers.» On mettoit alors les pièces de

procédure en des sacs pendus à la ceinture.

Pour le quartier de Janvier, M. Sifflet.

Pour celui d’Avril, M. Denis.

Pour celui de Juillet, M. de la Nouë.

Et pour celui d’Octobre, M. Duc, tous quatre ruë Saint André.

Les Greffiers Conservateurs des Hipothèques ont leur Bureau ruë de la Verrerie.

GREFFIERS DU PARLEMENT.

A la grand’Chambre, sont

Mrs du Tillet, Place Roiale; Decaiman, Cloître Notre Dame; et Dongois[1], Cour du Palais.

[1] C’est le neveu de Boileau, dont nous avons déjà parlé plus haut.

A la Tournelle Criminelle.

Mrs Dravet, Cloître Notre Dame; de la Baune, ruë Thibaut Thodé; Amiot, et Lancluse, rue de la Calandre.

A la première Chambre des Enquêtes.

M. Mirebaut, à l’Hôtel des Ursins[2].

[2] Démoli à la fin du XVIIIe siècle, et remplacé par trois rues: la

rue Haute, la rue du Milieu, la rue Basse des Ursins. Il devoit son

nom au prévôt des Marchands, Juvénal des Ursins, à qui la ville

l’avoit donné. Depuis longtemps, à l’époque dont il est question

ici, on l’avoit divisé en appartements, occupés presque tous par des

gens du Palais: Magistrats, greffiers, avocats. Sur le tableau de

ceux-ci, pour 1693, on en compte trois dans cet hôtel. On a su par

Valincourt que Racine y logeoit, lorsqu’il fit *les Plaideurs*; il y

avoit pu observer ses principaux types sur place.

à la Deuxième.

M. Joüannet, Cloître Notre Dame.

à la troisième.

M. Menet, ruë Cristine.

à la quatrième.

M. le Roi, ruë Pavée, près l’Hôtel de Bourgogne[3].

[3] L’hôtel de Bourgogne, occupé alors par le théâtre de la Comédie

Italienne, s’étendoit de la rue Mauconseil, où se trouvoit sa

principale entrée, jusqu’au derrière des maisons de la rue

Pavée-Saint-Sauveur. Ce qui en reste, le curieux donjon de

Jean-sans-peur, se voit encore dans la cour de l’une des maisons de

cette rue.

à la cinquième.

M. Masson, rue de la Calandre.

à la première Chambre des Requestes du Palais.

Mrs Dupuis, rue Hautefueille, et Anet, rue Sainte Croix de la Bretonnerie.

à la deuxième.

M. Aubry, rue des Noyers.

A la Cour des Aydes.

M. Olivier, Isle Notre Dame.

Au grand Conseil.

M. le Normand, Greffier en Chef, ruë des Vieux Augustins.

M. Guichard, Greffier Plumitif, dans l’enclos du grand Conseil[4].

[4] C’est-à-dire dans la cour de l’hôtel d’Aligre, rue Saint-Honoré,

où nous avons vu, plus haut, que siégeoit le grand Conseil.

M. Presteville, Greffier garde Sacs, rue des Prouvaires.

Aux Requestes de l’Hotel.

M. le Mazier, ruë de Bièvre[5].

[5] Il étoit parent de la famille Vitart, dont il est tant parlé dans

la correspondance de Racine, et, par elle, il se trouvoit allié à

celui-ci. L’avocat Le Mazier, qui n’étoit pas sans causes, car

mauvaises ou bonnes il les plaidoit toutes, pour n’en pas gagner

une, étoit de ses parents. On ne le connoît plus que par les vers où

Boileau s’est moqué de lui. (*V.* la Sat. Ire et l’Epître II.)

A la Chambre des Comptes.

M. Richer, à la pointe Saint Eustache.

A la Cour des Monnoyes.

M. Hérardin, à l’Hôtel de la Monnoye.

A la Prevôté de l’Hotel.

M. Baubiere Dechars, ruë Platriere.

Au Châtelet.

M. Josse, Greffier en Chef, vieille ruë du Temple.

Secretaires du Chatelet.

Mrs Doyard, ruë de la Tixeranderie, de la Rene, rue Beaubourg, Audinot, et Coligny, vieille rue du Temple.

Au Parc Civil[6], et Prévoté.

[6] C’est ce qu’au Parlement on appeloit «le parquet.»—«On dit,

lisons-nous dans le *Dictionn. de Trévoux*, qu’une chose a été faite

et adjugée au parc civil du Châtelet: pour dire à l’ordinaire, à

l’issue de l’audience.»

Mrs Moreau, place du Chevalier du Guet, et de Castes, ruë Neuve Saint Mederic.

Pour les Déposts et Sentences sur Production de Parties.

Mrs Claude Tartel, rue des Assis, Charles Tartel, près l’Hotel de Ville, et Tixeran, rue de Montmorancy.

Pour l’Expédition des Sentences sans production.

Mrs Menessiers, Cloître des Bernardins, du Four, ruë Saint Honoré, Tartel, rue des Assis, et Forbet, vieille rue du Temple.

Pour les Deffauts aux Ordonnances.

Mrs Philipe Luce, rue Saint Martin, et Estienne Luce, rue Quinquempoix.

Pour les Decrets.

M. François pour M. Favier sur le Quay de la Mégisserie.

Pour les certifications des criées.

Mrs Magny, rue Hautefeüille, et Luce, ruë Quinquempoix.

A la Chambre Civile.

Mrs Gaudion, vieille rue du Temple, Dupuis, ruë des Prouvaires, Nicolas et Pierre Tauxier, rue de la Tixeranderie.

Au Criminel.

Mrs Galliot, ruë Saint Thomas du Louvre, du Jardin, ruë de Bièvre, Pariset, rue Saint Germain l’Auxerrois, et Lodet, ruë Pavée, prés l’Hôtel de Bourgogne.

Pour les Inthimations.

M. Garnier, ruë du Figuier.

Pour les Affirmations de Voyages[7].

[7] Cet office avoit été créé par l’ordonnance de 1667, à l’effet de

donner aux plaideurs venus de province acte de leurs voyages ainsi

que du temps de leur séjour, et de leur permettre, s’ils gagnoient

leur cause, de pouvoir faire taxer séjour et voyage.

M. Gaucher, ruë Trainée, près Saint Eustache.

Pour le Greffe Criminel de Robe-courte.

M. Casson, ruë des Menetriers.

Pour M. le Prevost de l’Isle.

M. le Marié, ruë des Anglois.

Pour M. le Juge Auditeur.

M. Thiery, ruë Saint Martin.

Pour la Geolle.

M. Vallon, ruë de la vieille Monnaye.

Garde Scel.

Qui signe pour les Notaires interdits, et qui reçoit et scelle les Oppositions aux Décrets, et les Immatricules[8] des Notaires et Huissiers. M. Quinot, ruë Thibaut-Thodé.

[8] On appeloit ainsi les actes enregistrés.

Pour le Sceel des Sentences du Chatelet et des Consuls.

M. le Cour, ruë de la Tixeranderie.

Pour le Sceel des Expeditions des Notaires.

M... ruë Geoffroy-Lasnier.

Au Trésor.

M. Gassot, ruë des Marmouzets.

A l'Hotel de Ville.

M. Mitantier, à la Grève.

A l'Amirauté.

M. Charrier, ruë Saint Jacques.

A la Connétablie et Maréchaussée.

M. Lebert, ruë Galande.

A l'Election.

M. Metayer, ruë des Blancs Manteaux.

Eaux et Forêts.

Mrs Broquet, ruë de la Calandre, et le Noble, ruë Saint Bon.

Au Bailliage du Palais.

M. Godin, ruë de la Calandre.

Aux Consuls.

Mrs Verrier père et fils, Cloître Saint Mederic.

A la Massonnerie.

M. Le Roy, ruë des Marmouzets.

Au Bailliage du Temple.

M. Gilbert, au petit marché du Marais[9].

[9] Il existe encore rue de Bretagne, mais sous le nom de «Marché des

Enfants rouges», qui lui vient du voisinage d’un ancien hospice

d’enfants, fondé par François Ier et supprimé en 1772. Il communique

avec la rue de Beauce par la ruelle des Oiseaux, près de laquelle

Mlle de Scudéry vécut les dernières années de sa vie. Cette ruelle

s’étoit d’abord appelée «petite rue Charlot.» (Sauval, t. II, p.

658.)

CONTRAINTES JUDICIAIRES.

On trouve les Huissiers Audianciers et autres de toutes les Cours et Jurisdictions, au lieu et à l’heure de chaque Audiance, pour l’execution des Arrests, Sentences, Décrets et Ordonnances des Magistrats et Juges ordinaires, pour raison de quoy on aura recours à l’article de la scéance des Tribunaux.

Les Huissiers du Grand Conseil ont un Bureau au pied du grand degré.

Les Barrières des Huissiers et Sergens du Chatelet, sont au marché neuf, au petit marché Saint Germain[1], à l’aile du pont Marie, à la pointe Saint Eustache, au coin Saint Jacques de l’Hôpital, au cimetiere Saint Jean, à la pointe Saint Honoré[2], devant l’Abbaye Saint Martin, à la place Maubert, ruë du petit Pont, ruë des Ecrivains.

[1] Il étoit tout près de l’enclos de la foire Saint-Germain.

[2] C’est-à-dire au carrefour de la rue Croix-des-Petits-Champs, de la

rue de Grenelle et de la rue du Coq, aujourd’hui rue de Marengo. Le

poste ou barrière des huissiers et sergents du Châtelet lui avoit

fait donner le nom de «Barrière des Sergents», qu’il garda longtemps

après que le poste eût été supprimé. L’enseigne des «Deux Sergents»,

qui ne vient que de disparoître, le rappeloit encore, mais avec une

singulière variante: Au lieu de deux recors, on y voyoit deux

sergents de l’ancienne garde impériale!—On trouve au t. 58, p. 179

de la *Collection Delamarre*, à la Biblioth. Nat., de curieux

renseignements sur les *Barrières des Sergents*, depuis 1551 jusqu’à

1698.

Le Bureau des Huissiers à cheval[3] est sur le quay de la Mégisserie où l’on peut recouvrer leur liste, et où l’on peut apprendre le temps de leur départ pour chaque Province et Département.

[3] Comme les huissiers au Parlement, dits «huissiers à la chaîne»,

ils pouvoient instrumenter dans tout le royaume, et pour cela ils le

prenoient de très-haut avec les autres, les simples huissiers à

verge, *car*, dit le Marquis du *Joueur* de Regnard:

Car huissier à cheval, c’est presque chevalier.

Un seul jour dans l’année, le lendemain de la Trinité, tous,

huissiers à verge, huissiers priseurs, huissiers à cheval, se

confondoient dans une même cavalcade, pour aller faire visite au

prévôt de Paris, au premier président, au lieutenant civil, *etc.*

Mercier s’en est moqué dans son Tableau de Paris, et Lemierre encore

mieux au chant VIe de son poëme des *Fastes*:

Voyez-vous s’avancer, couverts de noirs manteaux,

Ces roides écuyers juchés sur leurs chevaux,

Cavalcade peu faite aux marches régulières,

Qui vient parodier nos brigades guerrières,

Et tenant mal les rangs, plus mal les étriers,

Saisit au moindre choc le crin de ses coursiers.

Les Six vingt Huissiers seuls reservez d’entre les Huissiers à Verge par Edit du mois de Février 1691, pour la fonction de Priseurs et Vendeurs de biens meubles en la Ville, Fauxbourgs et Banlieu de Paris, ont leur bureau dans la Cour du Grand Chatelet, et sont compris dans la liste suivante:

Pierre Blanchans, ruë Saint Denis proche Saint Leu.

Jacques Taconnet, rue de l’Arbre-secq.

Antoine Bruneau, ruë Saint Denis devant le Sepulchre.

Alexandre Vaubelin, ruë de la Boucherie.

Gilles la Hogue, rue Saint Martin.

Jean Divry, ruë de Bièvre.

Claude de Cay, place Maubert.

Thomas Beccasse, rue des Noyers.

Pierre le Gagneur, rue du Temple.

Louis Malbeste[4], ruë du Plâtre proche la ruë des Noyers.

[4] Nous retrouvons ce nom grotesque porté du temps de Beaumarchais,

par un avocat, qui sans doute descendoit de l’huissier nommé ici. On

sait quel parti l’auteur de *Figaro* en tira pour un des effets les

plus comiques de ses *Mémoires* contre Goezmann: «Il n’est rien,

avons-nous dit dans la *Notice*, mise en tête de l’édition de ses

Œuvres (1876, gr. in-8, p. XXI), il n’est rien qui ne lui soit bon

pour mettre les rieurs de son côté. Marin s’est-il moqué du nom du

pauvre avocat Me Malbête, le seul que Beaumarchais ait trouvé pour

signer son *Mémoire*, comme l’exige la loi; il lui retourne de la

plus plaisante façon le nom dont il se moque: «le Gazetier de

France, dit-il, se plaint de la fausseté des calomnies répandues

dans un libelle signé Beaumarchais-Malbête, et il entreprend de se

justifier par un petit manifeste signé Marin, qui n’est pas

Malbête.»

Nicolas Fontaine, ruë Neuve Saint Mederic.

Jean Brunet, rue de la Tonnelerie.

Simon Monet, ruë Galande.

Pierre Vaillant, rue Saint Denis proche les Saints Innocens.

Guillaume Fournier, porte Saint Jacques.

Pierre Bertelot, rue des Boucheries, fauxbourg S. Germain.

Simon Mozac, *Fieffé*[5], rue vieille Monnoye.

[5] On appeloit huissier *fieffé* celui qui avoit son office à charge

de redevance, ce qui le rendoit héréditaire.

Laurent de la Place, ruë Saint Antoine.

François le Tourneur, rue de Bretagne.

Michel Faguet, ruë Saint Pierre aux Bœufs.

Alexandre Arnoult, ruë Parcheminerie.

Antoine le Moine, rue Saint Martin.

Charles Pinard, rue de la Huchette.

Pierre Hargenvilliers, rue Galande.

Pierre de Noleson, ruë Saint Antoine, devant la ruë des Barres.

François Clozier, rue Tixeranderie.

Brice Fleury, *Fieffé*, ruë du Crucifix Saint Jacques.

Antoine Marais, rue S. Antoine.

Nicolas Gaspard Boucault, cloître Saint Martin.

Jacques le Roy, ruë Tixeranderie.

Philippes Menard, ruë des Lombars.

Nicolas Gasté, rue Saint Antoine prés les Jésuites.

Bonaventure Guilliot, rue Saint Martin devant la rue aux Ours.

Jean Manet, rue des vieilles Audriettes.

Benjamin le Maistre, rue Aubri-boucher.

Jacques Giroux, rue Darnetal.

Laurent Mazier, rue Montmartre.

Henry Charpentier, rue Aubri-boucher.

Jacques Duval, à la Villeneuve.

Guillaume Dupré, ruë de Bery, au Marais.

Nicolas Bauldry, rue des Barres.

Maurice Poteron, rue Crucifix Saint Jacques.

Michel Lyon, ruë vieille Monnoye.

Jean Caron, rue des Barres.

Pierre Langlois, ruë Saint Louis dans Lisle.

Philippes Veron, rue du Four Saint Honoré.

Pierre Desvaux, rue aux Ours.

Pierre Pinchon, rue Saint Jacques à l’entrée.

Louis Jacquemarc, rue Quinquempoix.

Pierre de Bréquigny, ruë Thibaut Thodé.

Jean Loyseau, rue des Boucheries Saint Germain.

Gilles Fournier, rue Saint Germain, attenant la Gabelle.

Nicolas Taconnet, rue de l’Arbre Secq.

Pierre Menne, rue de la Vannerie.

Jean Guesdon, place Maubert.

Antoine Dainnal, rue de la Savonnerie.

Charles Jacob, rue des Petits Champs.

Nicolas Deon, *Fieffé*, rue Tixeranderie.

Mathieu Pelouard, derriere le Palais Royal.

Jean Prevost, ruë Galande.

Jean Arnoult, ruë Saint Louis, prés Saint Roch.

Jean Mouillefert, ruë S. Denis.

Louis Raoult, ruë des Barres.

Louis Colas, vieille ruë du Temple.

Gabriel Nicolas Beauval, devant S. André des Arts.

Charles Baignard, rue S. Antoine, prés la Barrière.

François Traffons, ruë Bourtibourg.

Pierre Chambon, *Fieffé*, ruë Pierre au Lard.

Jean Dudoigt, rue des Tournelles, prés la porte S. Antoine.

Michel Roger, cloître S. Opportune.

Thomas Mandoüyt, porte S. Michel.

Jean du Brecq, ruë de la Calande, prés le Palais.

Glaude de la Haye, rue Ste Marguerite, devant l’Abbaye S. Germain.

Jacques Gohier, ruë de la Tixeranderie.

Pierre Tauxier, ruë de la petite Truanderie.

Yves de Boucquainville, rue S. Antoine, près l’Hôtel de Sully.

Hubert le Moyne, rue S. Honoré.

Dominique Theventin, ruë S. Antoine, devant la ruë Geoffroy Lasnier.

Noel Thibault, ruë de la Verrerie.

Jacques Martin, rue Quinquempoix.

François du Rot, rue des Lombards.

Pierre Morin, ruë Bourtibourg.

Joseph Alexis le Doyen, rue Tixeranderie.

Estienne Trilliau, rue Beaubourg.

Nicolas Cabaille, rue Madame.

Nicolas Remy, rue S. Denis.

Jean Henneguy, rue de la Calandre.

Estienne Arondeau, *Fieffé*, rue S. Jacques.

Jean Huvellier, rue Dauphine.

Sébastien Huré, rue des Arcis.

Gilles de Bauve, rue S. Honoré.

Pierre René Patin, rue S. Martin.

Jean Sebert, devant le Fort l’Evesque.

Pierre Paillet, rue S. Honoré.

Jean Maisondieu, rue des Noyers.

Pierre Massé, *Fieffé*, rue des Boucheries Saint Germain.

Gilbert Mouillard, ruë de la vieille Orangerie.

Jean Edme Ravillonnet, rue S. Antoine.

Jacques Robert de Cercellier, rue du Roi de Sicile.

Jacques Barbarin, rue Coustellerie.

Claude Dépoigny, rue Saint Martin.

Jean Coucet, rue des Mauvaises Parolles.

Leonard de Champagne, rue de la Bouclerie.

Joseph François le Normand, Pont Notre Dame.

Noel Avenet, ruë aux Maires.

Jacques Rioult, Marché aux Poirés.

Nicolas Henrion, ruë Michel le Comte.

Jean Simon Mozac, rue des Lombards.

Charles Coignet, rue de la Licorne.

Charles Flattier, ruë S. Antoine, prés la ruë Percée.

Charles Cappé, ruë S. Louis Isle Notre Dame.

Pierre le Gros, place de Grève.

Jean Baptiste Destrehan, ruë S. Antoine.

Nicolas Duval, devant S. Pierre aux Bœufs.

Pierre Brisset, rue du Mouton.

Claude Ronjault, nommé par Sa Majesté, au lieu d'Estienne Marlet.

Les particuliers pourroient se pourvoir en tout temps à l'ordinaire contre ceux d'entre les Huissiers à cheval et à verge du Châtelet qui auroient malversé; mais on peut plus sommairement et sans frais en porter plainte à M. le Lieutenant Civil, qui tient scéance à cet effet le surlendemain de la Trinité depuis huit heures du matin jusqu'à midy, et qui les fait appeller l'un après l'autre selon l'ordre de leur reception, pour repondre aux plaintes qui sont faites contre eux, et sur lesquelles mondit Sieur le Lieutenant Civil fait droit sur le champ, sans que l'Officier puisse se dispenser de satisfaire à sa condamnation; premierement parce qu'il est obligé sous paine d'amande, de repondre à l'appel de l'Huissier. Secondement, parce qu'il est mis en arrêt jusqu'à ce qu'il ait satisfait. On peut

encore dans le courant de l’année rendre plaintes des malversations des Huissiers à cheval et à verge aux Officiers de leur Communauté, qui s’assemblent tous les Dimanches matin, dans le Cloître Ste Croix de la Bretonnerie.

BUREAUX PUBLICS.

Le Bureau General de la Douane est à l’Hôtel Seguier, ruë de Grenelle, dont la basse-cour où entrent les Roulliers est dans la ruë du Boulloy.

Le Bureau General des Aydes est dans la ruë des Barres, derriere S. Gervais, à l’Hôtel de Charny[1].

[1] Il s’appeloit d’abord *Hôtel des Barres*, comme la rue, à cause

des *Moulins des barres du Temple*, qui étoient auprès sur la Seine.

Le percement de la rue Louis-Philippe en emporta une partie, et le

reste fut démoli vers le même temps. Le bureau des Aides ne quitta

l’hôtel de Charny qu’un peu avant la Révolution. Il fut alors

transféré rue de Choiseul dans un vaste bâtiment où nous avons vu

l’administration de l’Enregistrement et des Domaines.

Le Bureau Général des Fermes du Tabac est ruë Betisy, à l’Hotel d’Anjou.

Le Bureau Général pour la Marque des Chapeaux est ruë neuve Saint Mederic[2].

[2] «Dans la rue Sainte-Croix de la Bretonnerie.» (Edit. 1691, p.

7.)—Sans cette marque, les chapeaux de castor étoient considérés

comme contrebande. Elle n’avoit été qu’un prétexte à l’établissement

d’offices de marqueurs, achetés surtout par des chapeliers enrichis.

(_Correspond. des Contrôl. génér._, nº 767.) En 1694, elle fut

supprimée à Lyon, et remplacée par une augmentation des droits de

douane sur les chapeaux. (*Id.*, nº 1372.)

Les Bureaux des Papiers et Parchemins timbrez sont dans la Cour de la Moignon[3], ruë Galande, ruë de Bussy, ruë S. Germain l’Auxerrois[4], ruë des petits Champs, ruë de la Vannerie, et ruë des Barres, à l’Hotel de Charny.

[3] «Cour neuve du Palais.» (Edit. 1691, p. 7.)

[4] «Rue des Fossés-Saint-Germain-l’Auxerrois.» *Id.*—Les parchemins

et papiers timbrés constituoient une sorte de ferme, dont à la fin

du règne de Louis XIV le fameux Deschiens fut le principal traitant,

ce qui lui valut cette épigramme citée par Jamet dans ses

Stromates, t. II, p. 1797:

On l’a toujours bien dit le papier souffre tout,

Et, quoi que sa candeur marque son innocence,

Le Roi lui fait porter les armes de la France,

Et le donne à Deschiens qui le barbouille tout.

Le Bureau des petits Domaines pour les droits des places et eschoppes des lieux publics, est ruë Saint Germain l’Auxerrois au coin de la rue Thibaut Thodé.

Les Bureaux du Contrôle des Exploits, sont rue Galande[5], cour de la Moignon, ruë de la Poterie, ruë de Bussy, ruë d’Orléans, ruë du petit Lion, ruë Saint Antoine, ruë du Monceau Saint Gervais et dans l’enclos du grand Châtelet.

[5] A la suite dans l’édit. précédente, p. 7: «Cul de Sac de la foire

Saint-Germain.»

Le Bureau de M. Bertin, Receveur Général des Parties Casuelles[6], est rue neuve Saint Augustin.

[6] On appeloit «parties casuelles» les droits de finance que devoit

payer annuellement tout détenteur d’un office vénal non héréditaire,

s’il vouloit le conserver à sa veuve et à ses enfants.—Nous

retrouverons Bertin qui en étoit alors le trésorier, parmi «les

fameux curieux.»

Le Bureau général des Chevaux de renvoy et de louage est à l’Hotel de Sens[7], prés l’Ave Maria.

[7] Nous en parlerons plus loin, à propos du coche de Lyon qui en

partoit.

Le Bureau de la Compagnie des Indes Orientales est dans la rue Pavée, prés[8] l’Hôtel de Bourgogne[9].

[8] «Derrière», édit. 1691, p. 61.

[9] La Compagnie des Indes Orientales avoit été créée par Colbert pour

faire le commerce avec les côtes de l’Indoustan. Elle avoit le

privilége exclusif des toiles fines des Indes, peintes ou blanches,

mais toutes soumises à la *marque*, sous peine d’être saisies et

brûlées comme marchandises de contrebande (ordonnance du 8 février

1687). Ce commerce se faisoit souvent par échanges: pour les toiles

des Indes importées, on exportoit nos draps du Languedoc.

(_Correspond. administr. de Louis XIV_, t. III, p. 654 et 660.)

Celui des Indes Occidentales[10] est dans la rue Saint Martin, devant Saint Julien des Menêtriers.

[10] La Compagnie des Indes Occidentales commerçait avec l’Amérique,

où nous possédions alors le Canada, l’Acadie, Terre-Neuve, la

Louisiane. Son commerce se faisoit surtout par les navires de

Saint-Malo, et exploitoit de préférence les peaux de castor et les

matières d’or et d’argent. (_Correspond. des Contrôleurs généraux_,

nº 665.)—C’étoit, comme l’autre compagnie, une création de Colbert,

mais toutes deux, depuis sa mort, étoient bien déchues. (Isambert,

Anciennes lois françoises, t. XVIII, p. 35, 38, et 211.)

Le Bureau du Voier du Roi est dans la rue de Grenelle, quartier Saint Honoré.

Celui de la Manufacture des Buffles est ruë Neuve Saint Mederic, chez M. Jabac[11].

[11] Il s’agit des peaux de buffles préparées, dont on faisoit pour

l’armée des juste-au-corps, des colletins, *etc.* Jabach, que nous

retrouverons plus loin, avoit établi à Corbeil, pour leur

préparation, la meilleure manufacture qu’il y en eût en France,

aussi n’est-il pas étonnant qu’elle eût son bureau chez lui, à

Paris: «Celle de Corbeil, lisons-nous dans le _Dict. univ. du

Commerce_ de Savary, t. I, col. 1132, est la plus considérable, et

les peaux qui s’y apprêtent sont réputées les meilleures. On en doit

l’établissement au sieur Jabac, natif de Cologne, qui les avoit

poussées à la dernière perfection.»

Celui de la Manufacture des Marroquins et Vaches rouges façon de Levant est sur le Quay de l’Ecolle[12].

[12] C’est sans doute «la manufacture de maroquin et de peau de

chagrin», dont la comtesse de Beuvron avoit obtenu le brevet, vers

le même temps. (_Corresp. administ. de Louis XIV_, t. III, introd.

p. LV.)

Celui des Jurez Crieurs est rue Neuve Saint Médéric.

Celui des Vendeurs de foin[13] est sur le Quai des Ormes.

[13] Leur vrai titre étoit «Juré peseur et compteur de la marchandise

de foin», comme on le voit par une épitaphe que rapporte M. Cocheris

dans son édit. de l’_Histoire du Diocèse de Paris_ de l’abbé Le

Beuf, in-8, t. I, p. 238.

Les Commissionnaires Facteurs de toutes marchandises ont des Bureaux ruë de la Mortellerie, sur le port de la Grève, sur le quay de l’Ecole, *etc.*

Les Jurez Mouleurs et Aides Mouleurs de Bois[14], ont aussi leurs Bureaux par tout où l’on fait commerce de bois à bruler, quay de la Grève, quay de la Tournelle, quay de l’Ecole, quay de la Grenouillière, porte Saint Antoine, *etc.*

[14] Ces sortes d’offices datoient du XIVe siècle. Il existe, en

effet, une ordonnance de Charles VI, qui établit «quarante jurés

compteurs et *moleurs* de bois.» Leur fonction consistoit à faire

mesurer dans un cercle de fer, appelé *mole* ou *moule*, le bois à

brûler, qui se vendoit sur les ports. Ce sont les charges dont on se

moqua le plus, surtout lorsque, par expédient de finances, elles se

multiplièrent sous Louis XIV: «—Vous aimez les titres, dit

Colombine dans la farce des *Chinois* jouée au théâtre Italien en

1692, et si l’on n’y tient la main, vous vous mettrez de pair avec

les mouleurs de bois.» (Acte IV, scène 2.)—Ils ne tardèrent pas à

être supprimés en province, mais il fallut que les villes payassent

leur suppression. (_Correspond. des Contrôl, génér._, nos 1564 et

1573.) Ils durèrent plus longtemps à Paris. Au mois de juillet 1725,

on parla même d’en créer de nouveaux. (_Journal de Math. Marais_, t.

III, p. 208.)—C’est par délégation que la charge s’en exerçoit. On

s’explique ainsi comment Philippe Caffiéri, père du grand artiste, à

qui l’on doit les admirables bustes du théâtre Français, put être à

la fois «sculpteur du Roy, et mouleur de bois», ainsi qu’on le voit

sur son acte de mort, en date du 7 sept. 1716. (Jal, *Dict. crit.*,

p. 303.)

Les Jurez Mesureurs et Controlleurs de grains et farines, en ont à la Halle et sur les quais de l’Ecole et de la Grève.

Le Bureau des Commissaires Controlleurs de la Buche, est devant le pont-neuf du côté de la Samaritaine[15].

[15] Pour tous ces «officiers sur les ports et quais» se trouve un

curieux dossier dans la collection des papiers Delamarre, aux *mss.*

de la Biblioth. Nat., t. 153, fol. 13, etc.—Ceux qui avoient

qualité de mouleurs et aides-mouleurs de bois, dont il est parlé

dans la note précédente, exerçoient, ou plutôt faisoient exercer,

principalement au quai de l’Ecole. C’est là, plus encore qu’à la

Grenouillère—aujourd’hui le quai d’Orsay—qu’avoient lieu les

grands arrivages de bois à brûler. Corbinelli du *Pédant joué* de

Cyrano ne va pas autre part pour acheter les meilleurs cotrets.

Les Jurez Controlleurs de Vins, Cidres et autres Boissons, ont leurs Bureaux, rue Frementeau[16] et sur le Quay des Célestins.

[16] C’est-à-dire Froidmanteau ou Fromenteau.

Il y a au même lieu un Bureau pour les déclarations des marchandises qui doivent les droits à la Doüanne.

Les Jurez Courtiers de Vins ont leurs Bureaux sur le quay de la Grève[17].

[17] Ils faisoient l’essai des vins dans les caves mêmes de l’Hôtel de

Ville.

Celui des nouveaux Officiers Gardes batteaux et Metteurs à bord, est sur le même quay et pareillement celuy du Domaine et Barrage.

Celuy des droits du Poisson de mer frais, sec et salé, est sur le quay des Celestins.

Au même lieu est le Bureau des droits qui se levent sur les Cendres, Soudes et Gravelées.

Le Bureau des Marchands Bouchers est sur le port de la Grève devant la place aux veaux[18].

[18] C’est-à-dire sur la gauche de la Grève, vers la rue de la

Tannerie, où s’étoit tenu en effet le Marché aux Veaux, jusqu’en

1646, époque où il fut transféré quai des Ormes. Son ancien

emplacement fut appelé «Vieille place aux Veaux.»

ADMINISTRATION DES HOSPITAUX

Gouverneurs et Administrateurs de l’Hotel Dieu et des Incurables.

Monseigneur l’Archeveque de Paris, à l’Archeveché.

Monseigneur le Premier Président, Cour du Palais.

Monseigneur le Premier Président de la Chambre des Comptes, vieille ruë du Temple.

Monseigneur le Premier Président de la Cour des Aydes devant les Capucins du Marais.

Monseigneur le Procureur Général, rue Barbette.

M. de la Reynie, rue du Boulloy.

M. de Fourcy, rue de Jouy.

M. le Pelletier, vieille rue du Temple.

M. Chuppé, rue de l’Observance.

M. Acard, vieille rue du Temple[1].

[1] Aux Archives de l’Assistance publique se trouvoit le procès-verbal

de la prestation de serment, en la grand’Chambre du Parlement, des

sieurs Accart, Choart, et Baussan, nommés, en 1673, gouverneurs de

l’Hôtel-Dieu.

M. Guiloire, cul de sac Saint Dominique.

M. Champy, rue de la Harpe.

M. Petitpied, rue du Jour.

M. de Bragelonne, dans le Temple.

M. Goupy, rue Sainte Avoye.

M. Soufflot[2], rue des deux Ecus.

[2] Il fut un des administrateurs de l’Hôtel-Dieu jusqu’en 1717. Il

fit en 1707 un rapport, qui étoit aux Archives de l’Assistance

publique, sur une rébellion au faubourg Saint-Germain «contre

l’exempt et les archers préposez pour veiller aux fraudes de la

boucherie de l’Hôtel-Dieu, pendant le caresme.» On sait que c’est la

seule boucherie qui avoit à cette époque de l’année le droit

d’ouvrir et de vendre. En 1717, comme l’un des doyens, il fut chargé

de veiller à l’auto-da-fé des peintures licencieuses qui s’étoient

trouvées dans le legs que M. de Callières avoit fait à l’Hôtel-Dieu

de tous ses biens: «Sur ce qui a esté dit par M. d’Estrechy,

lisoit-on dans une pièce des Archives, que parmy les tableaux de la

succession de feu M. de Callières, il s’en est trouvé quatre

représentant des nudités et des postures indécentes capables de

blesser la pudeur et la modestie chrestienne s’ils estoient exposez

en vente, la Compagnie a aresté qu’ils seront jettés au feu, en

présence de Messieurs Soufflot et d’Estréchy.»

M. le Verrier, rue Percée.

M. Levêque de Vaugrineuse, rue Saint Martin.

M. Herblot, rue Saint Germain l’Auxerrois.

M. Marchand, rue Tictonne.

M. Destrichy[3], rue Bertin Poirée.

[3] Lisez d’Estréchy. C’est le même qui est nommé dans la note

précédente. En 1708, à l’époque d’une épidémie scorbutique à Paris,

il fit une déclaration curieuse: «M. d’Etrechy a dit que si

l’augmentation des malades venus à l’Hôtel-Dieu depuis quelques

jours continue, il y en aura trois mil ou environ dans dimanche

prochain.» (*Archives hospitalières* par Léon Brièle, 1877, in-8, p.

69.)

M. Clerambault, rue Jean Lointier.

M. Piquet, rue de la Tixeranderie.

Receveur de l’Hotel-Dieu.

M. Perlan, ruë Saint Martin.

Greffier de l’Hotel-Dieu.

M. Beaufort, Parvis Notre-Dame.

Receveurs et Greffiers des Incurables.

M. Garilde, rue du Four S. Germain.

Le Bureau de l’Hotel Dieu se tient tous les Mercredis et les Vendredis, depuis dix heures jusqu’à midi.

Il y a encore une autre scéance du même Bureau à l’Archeveché, tous les Samedis aux mêmes heures.

Messieurs du Bureau prennent une sorte de vacance pendant les vacations du Parlement, mais quelques uns ne laissent pas de s’assembler pour les affaires urgentes une fois la semaine seulement, alternativement au Bureau ordinaire et à l’Archeveché, le Vendredi au premier endroit et le Samedi à l’autre, aux heures ci-devant marquées.

Gouverneurs et Administrateurs de l’Hopital General.

CHEFS DE L’ADMINISTRATION.

Monseigneur l’Archevêque de Paris, Nosseigneurs les premiers Presidens du Parlement, de la Chambre des Comptes et de la Cour des Aydes, Monseigneur le Procureur Général, Monsieur de Fourcy et Monsieur de la Reynie, aux adresses ci-devant marquées.

ADMINISTRATEURS ORDINAIRES.

M. Pajot, rue du Bac, aux Missions Etrangères.

M. le Vieux[4], cul de sac des Bourdonnois.

[4] Quand les Hôpitaux et les Incurables firent banqueroute en 1689,

il passa pour y avoir contribué par ses malversations. C’est sur

cette banqueroute, d’où vint la ruine de tant de gens, qui avoient

prêté aux hôpitaux leurs deniers à rentes viagères ou à _fond

perdu_, que La Bruyère écrivit: «Le fonds perdu, autrefois si sûr,

si religieux et si inviolable, est devenu avec le temps et par les

soins de ceux qui en étoient chargés, un bien perdu.» _De quelques

usages_, § 39.—Les *Clés* disent qu’on chassa les administrateurs

accusés de friponnerie. Le Vieux, quoiqu’elles le nomment, n’en

étoit pas, puisque trois ans après nous le trouvons encore ici parmi

les administrateurs de l’Hôpital général.

M. Meliand, rue Saint Loüis du Marais.

M. Pinette, à l’Oratoire du Fauxbourg Saint Michel.

M. le Caron, rue Bardubec.

M. Hourlier[5], rue des fossez saint Michel.

[5] Nous le connaissons déjà comme bailli du Palais.—Le 14 août 1671,

il prit part aux mesures adoptées pour donner des nourrices aux

Enfants trouvés. Il émit alors une opinion intéressante sur la

recherche des pères pour cette catégorie d’enfants: «Monsieur

Hourlier, bailly du Palais, lisoit-on à cette date dans une pièce

des *Archives hospitalières*, a dit qu’il avoit esté cy-devant rendu

plusieurs sentences au Châtelet, portant condamnation contre

plusieurs particuliers trouvés estre pères d’aulcuns enfans trouvez,

lesquelles sentences n’ont point esté suivies d’exécution. A esté

arresté qu’on fera ses efforts pour retrouver lesdictes sentences,

et Monsieur le Procureur du Roy supplié d’en prendre soin.»

M. Blin, quay des Augustins.

M. Berthelot, près la place des Victoires[6].

[6] C’est Berthelot l’aîné, que nous avons vu plus haut au chapitre

des fermiers généraux des Monnoies. Devenu fort riche, il usoit bien

de sa fortune, et s’étoit ainsi donné des droits à prendre place

dans l’administration des Hospices. On lui dut en partie celui des

Convalescents: «Il a esté dit, lisons-nous dans le _Récolement des

archives hospitalières_ dressé par M. Brièle, que le prieuré de

Saint-Julien estoit plus propre à cet hospice, et mesme y avoit esté

destiné dès le commencement. On a dit aussi que M. Berthelot, qui a

donné 60,000 livres et promis quarante autres mille livres, a

témoigné n’avoir point d’attache pour le lieu.» (Janv. 1675.)

M. Petitpas, Parvis Notre Dame.

M. Husson, rue du Roy de Cicile.

M. Guilloire, cul de sac saint Dominique.

M. Rillart, près Saint Paul.

M. Petitpied, rue du Jour.

M. Briçonnet, près les Enfans Rouges.

M. de Bie, rue Bardubec.

M. le Bœuf, Isle Notre Dame.

M. le Febvre, près saint Sulpice.

M. Thieriac, près l’_Ave Maria_.

M. de Fremont[7], porte Gaillon.

[7] Nous avons parlé de lui plus haut au chapitre des _Gardes du

Trésor royal_.

M. Boucot[8], rue Hautefueille.

[8] Il figure déjà plus haut parmi «les gardes des rôles des offices

de France.»

M. David, cul de sac saint Sauveur.

M. Braquet, Cloitre Notre Dame.

M. Soubeiran, près l’Oratoire saint Honoré.

M. Gourdon[9], à l’Hotel de Guyse.

[9] Il avoit prêté serment, en 1681, comme «receveur charitable de

l’Hôpital général.»

M. Colin[10], Isle Notre Dame.

[10] Il semble avoir été chargé des aumônes de Mme de Miramion pour

les hospices: «Monsieur Colin, lisons-nous dans le _Récolement des

archives hospitalières_, p. 138, a apporté 64 louis d’or, valant 903

livres, que lui a donnés Madame de Miramion, procédés de la queste

faicte à la Cour.» (1694, 28 avril.)

M. Badoulleau, rue des Prouvaires.

M. le Febvre, Cousture sainte Catherine.

M. Pirot, rue de Ventadour.

BANQUIERS POUR LES REMISES DE PLACES EN PLACES.

Messieurs le Couteux[1], ruë de la Tixanderie, pour Normandie, Bretagne et païs étrangers.

[1] Nom qui fut longtemps célèbre dans la banque. En 1773, nous

retrouvons dans l'_Almanach d'indication_ de Roze de Chantoiseau:

«Le Coulteux et Compagnie, rue Montorgueil, négociants en banque;

une des plus anciennes maisons.» Roze disoit vrai, puisqu'alors

cette maison existoit, nous en avons la preuve ici, depuis plus de

quatre-vingts ans. Nous verrons tout à l'heure qu'elle remontoit

encore bien plus haut. A l'époque de la Révolution, le chef de la

famille, M. Le Coulteux de la Noraye, fut de la première

municipalité de Paris, et son fils Le Coulteux de Canteleu, député à

l'Assemblée constituante et au Conseil des Anciens, puis sénateur et

pair de France. C'est lui qui fit bâtir, vers 1790, de la rue

Montorgueil à la rue Montmartre, sur les terrains dépendant de sa

maison de banque, toute une rue à maisons uniformes, à laquelle

l’architecte Mandar, qui l’avoit construite, donna son nom. M. Le

Coulteux en fut longtemps l’unique propriétaire. Voici ce que

Berryer père, dans ses *Souvenirs* (1837, in-8, t. II, p. 320), dit

sur l’ancienneté des Le Coulteux: «C’étoit dans la banque de Paris

une maison antique, une des plus anciennes de la bourgeoisie de

Paris, dont l’existence remontoit sans interruption ni déviation en

plus ni en moins, aux époques d’où dataient les Thibert, les

Trubert, les Bouillerot, réputés les plus anciennes familles de la

capitale.»

M. André Hebert, cul de sac de la rue Quinquempoix[2], pour les mêmes lieux, et encore;

[2] On l’appeloit aussi cul de sac de Venise, à cause du voisinage de

la rue de ce nom, dans laquelle le comte de Horn, au plus fort de la

crise du Système, assassina un agioteur dans le cabaret de l’_Epée

de bois_. Ce sont les banquiers, logés alors en grand nombre rue de

Venise et surtout rue Quincampoix—nous en trouverons un plus

loin—qui avoient attiré de ce côté Law et tout son agio. Dancourt,

en 1710, dans sa *Comédie des Comédiens* (acte II, scène 9), fait

lancer par Mezzetin un lardon contre ces banques: «Je connois,

dit-il, un bonnetier de la rue Saint-Denis, et un banquier de la rue

Quincampoix, qui, avec 10,000 francs, qui n’étoient pas à eux, ont

trouvé moyen de se faire chacun cent mille écus qui ne leur

appartiennent guère.»

Messieurs Hébert Frères, près saint Julien des Menetriers.

Et M. Petit, ruë du Four, quartier saint Honoré.

M. Michel Heuh, rue Mauconseil, aussi pour les Provinces de Normandie et Bretagne, et encore pour tous les Etats d’Allemagne.

M. Pierre Heuh, rue saint Martin, pour les mêmes lieux.

M. Tourton, ruë de la Truanderie, aussi pour l’Allemagne et pour le Lionnois.

M. Sorbiere, rue Quinquempoix, pour la même Province.

Et M. Michon, rue Aubry Boucher.

M. de Meuves, cul de sac de la rue des Bourdonnois, pour Allemagne, Angleterre, Italie, Hollande, Lyonnois, Languedoc et Flandres conquise.

M. Rigioly[3], rue Quinquempoix, aussi pour l’Italie et pour le Lyonnois.

[3] C’étoit un de ses banquiers italiens, comme il y en avoit eu

beaucoup aux époques précédentes dans ce quartier, où ils avoient

même laissé leur nom aux rues des Lombards et de Venise. Sous Louis

XVI, il en existoit encore. Nous trouvons dans l’_Almanach général

des Marchands_ de 1778: Caccia, banquier, rue Saint-Martin,

vis-à-vis la rue aux Ours; Giambone, rue Mauconseil; Boggiano, place

des Victoires.

Messieurs Narcisses et Maçon, rue Thibaut Thodé, pour les mêmes lieux.

Et Messieurs Vallentin, rue

M. Helissant, rue saint Denis, pour Allemagne, Pologne, Angleterre, Hollande, *etc.*

M. Moreau, rue Michel le Comte, pour Espagne, Bretagne, *etc.*

M. le Nostre, rue Troussevache, pour Anjou, Touraine, Poitou, *etc.*

M. Patu, rue de la Chanverrerie, pour Espagne.

M. Artus, rue Mauconseil, pour Angleterre, Ecosse, Irlande, Hollande, Flandres conquise, *etc.*

M. Milochin, rue saint Denis, pour la Flandre Espagnole.

M. Herins, derriere saint Leu et saint Gilles, pour tous les Païs bas.

M. Foissin, rue saint Denis, pour Allemagne, Suède, Dannemarc, Hollande, Italie, *etc.*

Messieurs les Agens de change s’assemblent tous les jours ouvrables vers le midy à la place de change, joignant la conciergerie du Palais, pour la négociation des Lettres et Billets de Change[4].

[4] *L’Almanach royal* de 1702, qui donne à peu près, p. 64, le même

renseignement, ajoute: «Le public peut s’adresser à leur clerc, qui

y demeure, pour faire avertir lesdits Messieurs des billets perdus,

lettres de change, ou autres billets négociables.» Telle étoit alors

la Bourse de Paris: une voûte près d’une prison, pour s’assembler

une fois tous les huit jours; et un clerc, pour répondre à tout, le

reste de la semaine. L’anglais Evelyn, qui visita le Palais en 1644,

la trouva de bien mesquine apparence auprès de celle de Londres:

«Les galeries, où l’on vend les menues marchandises, dit-il,

n’approchent pas des nôtres, non plus que le lieu où se tiennent les

négociants, qui n’est qu’une simple voûte basse.» (*V.* Extraits de

son Voyage à la suite de celui de Lister, publié par la Société des

bibliophiles, p. 230.)

Pour les Banquiers Expeditionnaires en Cour de Rome, voyez l’article des affaires Ecclesiastiques.

ACADEMIES ET CONFÉRENCES PUBLIQUES[1].

[1] «Il y a diverses Académies qui ont toutes leurs utilitez

publiques. Si celles des Jeux n’avoient pas été défendues, on en

feroit de quatre espèces. Mais comme on ne joue plus que dans des

maisons particulières, et entre personnes connues, on reduira

seulement à trois espèces celles qui subsistent à présent; sçavoir

celles qui ont été établies pour perfectionner les Sciences, celles

qui regardent l’Education de la Noblesse, et celles qui concernent

les beaux arts.» Edit. 1691, p. 7-8.

Il y a maintenant à Paris deux Academies Royales, établies pour perfectionner les sciences. La plus ancienne est l’Academie Françoise dont le Cardinal de Richelieu a jetté les premiers fondemens et dont le Roy est protecteur.

Elle est composée de quarante Academiciens, tous gens illustres par leur qualité, par leur mérite, et par leur condition. Ils sont uniquement appliquez à reduire la langue Françoise dans toute la pureté qu’on peut desirer. Ils tiennent leurs assemblées trois fois la semaine[2] au vieux Louvre[3], où ils distribuent tous les ans à la saint Louis des

prix considérables, à ceux qui ont le mieux travaillé sur une pièce proposée, et sur un sujet à la gloire du Roy[4].

[2] On ne s’étoit d’abord réuni qu’une fois par semaine, puis deux

fois. Enfin, l’on alla jusqu’à trois fois en 1675, pour presser le

travail du Dictionnaire, et, dès lors, ce fut la règle: «Depuis ce

temps là, dit l’abbé d’Olivet, dans une note sur l’_Histoire de

l’Académie_, par Pelisson, c’est l’usage que les trois jours

ordinaires d’assemblée soient le lundi, le jeudi, et le samedi.»

[3] «A la prière de Colbert, qui en étoit membre depuis cinq ans, le

Roi accorda à l’Académie françoise au rez de chaussée du Louvre,

près du pavillon des Cariatides… les Salles, qui, après la Fronde,

avoient été celles du Conseil, et qui sont aujourd’hui dans le Musée

de Sculpture les salles de Puget et de Coustou.» (_Hist. du Louvre_,

p. 66, dans *Paris à travers les âges*[5].)

[4] Ces deux prix étoient: celui d’éloquence, fondé par Balzac, qui ne

fut distribué qu’à partir de 1671; et celui de poésie, dont Pelisson

et trois autres académiciens firent les frais, et qu’ensuite

l’Académie en corps prit à son compte, jusqu’à ce qu’un de ses

membres, l’évêque de Noyon, M. de Clermont-Tonnerre, l’eût constitué

à perpétuité.

[5] «La salle, lisons-nous dans l’ouvrage que cite notre

avant-dernière note, la salle qui étoit à la suite de celle des

séances servoit pour le travail du *Dictionnaire*, dont le roi

payoit toutes les écritures; et pour l’examen des pièces envoyées au

concours des prix d’éloquence et de poésie que l’Académie

distribuoit tous les ans à la Saint-Louis sous la forme de deux

médailles d’or, de trois cents francs chacune. Ce jour là, comme la

chapelle, d’ailleurs fort délaissée, que Le Mercier n’avoit pu

achever au premier étage du pavillon des Cariatides de Sarrazin,

étoit à la disposition de l’Académie françoise, dont les salles se

trouvoient presque audessous, les Quarante y faisoient dire une

messe en musique et prononcer le panégyrique du saint Roi.»

La deuxième, est l’Academie des Sciences qui s’applique à faire des découvertes dans l’Anatomie, dans la Botanique, dans la Chimie, dans l’Astronomie, dans la méchanique, et generalement dans toutes les parties de la Philosophie et des Mathématiques.

Les Academiciens qui la composent s’assemblent tous les Mercredis et Samedis à la Biblioteque du Roi qui est presentement rue Vivienne[6], et qui sera bien-tot à la place de Vendôme[7].

[6] «Où se doivent adresser ceux qui ont des découvertes ou des

inventions nouvelles à proposer, dans le dessein d’être récompensez,

ou seulement recommandables. Lorsqu’il s’agit de faits

mathématiques, sur l’explication desquels on veut prévenir les

Académiciens de cette Académie, on peut s’adresser à l’Observatoire

royal, où ils ont chacun leur appartement.» Edit. 1691, p. 8.

[7] Ordre avoit été donné pour la construction de la Bibliothèque à la

Place Vendôme, le 19 mai 1691. On en trouve le texte dans les mss.

de la *Collection Delamarre*, à la Biblioth. Nat., t. 131, fol. 81.

Elle eût été construite au levant, dans la partie où fut bâti

l’hôtel Bourvalais, aujourd’hui Ministère de la Justice, et elle eût

absorbé, par derrière, une portion de l’espace occupé, depuis, par

les hôtels de la rue Neuve des Capucines, ainsi qu’on en peut juger

d’après les plans qui se trouvent au Cabinet des Estampes,

Topographie de Paris, Place Vendôme.

Ceux d’entr’eux qui professent les Mathématiques, ont leurs appartements à l’Observatoire Royal à l’extremité du Fauxbourg Saint Jacques.

Quoy-que la musique fasse partie des Mathematiques; elle a neanmoins son Academie particulière, parcequ’elle seroit entierement inutile, si comme les autres Arts liberaux, elle n’étoit soutenüe de la pratique[8]. Cette Academie s’exerce

au quartier de saint Roch[9] chez M. de Francine qui en est Directeur[10] à la répétition des pièces de Theâtre qu’on nomme Opéra, et qu’elle représente ensuite sur le Théâtre du Palais Roial, ce qui peut être pratiqué par la Noblesse sans déroger.

[8] «L’Académie royale de musique, qu’on nomme Opéra, est

principalement occupée à représenter des tragédies en musique de la

composition de M. Quinault…» Edit. 1691, p. 8. (*V.* plus loin au

chap. *Passetemps et Menus plaisirs*.)

[9] Rue Saint-Nicaise. C’est ce qu’on appeloit «l’hôtel de l’Académie.

» (*V.* notre *Hist. de la Butte Saint-Roch*, p. 182.)

[10] Il avoit succédé à Lulli, dont il étoit le gendre.

La Societé Royale de Medecine est encore une espèce d’Academie[11] en laquelle on passe des règles à la pratique, ce qui fait qu’elle est composée de Philosophes, de Medecins, de Chirurgiens et d’Apoticaires artistes. Elle tient des Conférences publiques tous les Dimanches après Vepres, rue de Pincourt, Faubourg saint Antoine, chez Monsieur de Blegny qui en est Directeur, qui a commencé

cet établissement par ordre du Roy, sous la protection de M. Daquin, premier Medecin de S. M. Il a deja publié plusieurs volumes d’Observations et d’Experiences, et il travaille sans relache à faire de nouvelles découvertes[12]. Cette Societé a des membres en plusieurs Villes de Provinces, qui travaillent utilement à la fin commune, qui est la perfection du plus important de tous les Arts.

[11] «… Est établie par ordre de la Cour, et… disciplinée sur le

pied des Académies d’établissement royal. Elle a pour sujet toutes

les sciences naturelles et les arts qui en dépendent.» Edit. 1691,

p. 12.

[12] «M. de Blegny… a l’avantage d’avoir pratiqué et enseigné

successivement toutes les parties de la philosophie et de la

médecine. Il a composé dix-huit volumes très-curieux sur les sujets

particuliers qui en dépendent, et inventé diverses machines fort

industrieuses, qui lui ont toujours attiré beaucoup d’auditeurs. Il

s’est retiré depuis quelque temps à son jardin médicinal à l’entrée

du faubourg Saint-Antoine, grande rue de Pincourt, où il tient une

pension pour les malades, dont il sera parlé ci-après (*V.* plus

bas, *Pension pour les malades*). Mais on ne laisse pas de le

trouver presque tous les jours chez M. son fils, apothicaire du Roi,

à l’entrée de la rue de Guénegaud, où il tient ses conférences en

hiver, ne les ayant établies l’été à Pincourt, qu’à cause des

plantes médicinales qu’il y fait élever pour la satisfaction et

l’utilité des médecins, chirurgiens et artistes, qui sont sous sa

direction, et qui s’y rendent les dimanches après le service divin,

pour conférer à l’ordinaire et consulter sur les indispositions des

malades, qui se présentent, et à qui l’on donne gratuitement les

ordonnances et délibérations. Mais en hiver, la conférence de la rue

Guénegaud se tient les jeudis non fêtez, et commence à trois heures

de relevée.» Edit. 1691, p. 12.

Il en est tout de même de l’Academie d’Architecture, c’est un Art qui a beaucoup de preceptes scientifiques, mais qui sont applicables à la mechanique active. Elle est d’etablissement Royal et a eu feu M. Colbert pour protecteur. Maintenant elle est sous la protection de M. de Villacerf[13] et tient ses assemblées tous les Lundis de relevée, au Palais Brion[14].

[13] Edouard Colbert, marquis de Villacerf, cousin du ministre.

[14] «Qui fait partie du Palais Royal, et qui a sa porte dans la rue

de Richelieu.» Edit. 1691, p. 9. C’étoit un pavillon, dont une salle

donnoit de plain-pied sur le jardin du Palais-Royal. Il devoit son

nom au duc de Damville, qui n’étoit que comte de Brion quand le roi

l’avoit fait bâtir, pour lui, en 1651. Il y logea plus tard Mme de

La Vallière. C’est là que se fit, en plein air, la première

exposition de peinture, en 1673. Le Théâtre françois en occupe à peu

près l’emplacement. On verra en effet plus loin que le Palais Brion

étoit «à l’entrée de la rue de Richelieu.»

Pour ce qui est des deux Academies établies pour la Peinture, pour la Sculpture et pour la Dance, elles n’ont presque pour objet que l’exercice. La premiere qui est pour les Peintres et pour les Sculpteurs, se tient aussi au Palais Brion, à l’entrée de la rue de Richelieu. Elle est composée d’un grand nombre de fort habiles Maitres qui apportent un soin particulier à l’éducation de leurs élèves, et qui leur fournissent continuellement pour le dessein, des modèles humains et vivans placez en différens jours et en diverses postures. Ils trouvent même cet avantage dans leurs études, que l’Academie fait distribuer des prix considérables à ceux qui font plus de progrès dans un certain espace de temps[15].

[15] «Pour être compris dans la liste des disciples, qui doivent y

avoir entrée, l’aspirant doit avoir pour professeur l’un des

Académiciens, qui, pour justifier la protection qu’il lui accorde,

lui donne un billet imprimé signé de lui, et adressant aux Officiers

de l’Académie auxquels il le présente. Après quoy ce billet ayant

été pareillement signé du Recteur qui est de quartier, et du

Professeur qui est en mois, le disciple a la liberté de se rendre

tous les jours à l’Académie, où il s’exerce avec tous les autres à

dessigner des modèles humains et vivants, placez en différents jours

et en diverses postures; ce qu’ils continuent pendant trois mois,

laissant toujours leurs desseins à l’Académie, où ils sont ensuite

examinez par les Officiers, qui distribuent une forte médaille d’or

à celuy qui a le mieux réussi, une médaille moins pesante du même

métail à celui qui approche le plus près de la force de ce premier,

et une médaille d’argent à celui dont les desseins prévalent sur

tous ceux des disciples auxquels l’Académie n’accorde aucun prix.

Après cela, on divise la troupe en trois classes, relativement à la

capacité des disciples. Ceux de la première entrent et se placent

avant les deux autres classes, qui gardent entre elles le même

ordre; mais avant que les entrées se renouvellent, on recommence

aussi la cérémonie des billets et des presentations cy-devant

expliquées. Outre les prix qui se distribuent, comme il vient d’être

dit, il s’en distribue encore quatre autres à la Saint Louis, qui

donnent encore plus d’émulation aux disciples; par cette raison que

ceux qui les ont gagnez sont envoyez et entretenuz à Rome durant

trois ans, aux dépens du Roi, même de couleurs et de pinceaux, en

travaillant seulement quatre jours la semaine à faire des copies

pour Sa Majesté: outre qu’étant revenus, ils sont préférés pour les

beaux ouvrages, et reçus sans peine membres de l’Académie, ce qui

leur donne de plein droit la liberté de travailler à Paris, et ce

qui les met dans un degré de distinction très honorable. Les élèves

des peintres et ceux des sculpteurs sont indifféremment admis à

disputer les prix, lorsqu’ils ont été jugés de force suffisante; à

cet effet, ceux qui aspirent à ce bénéfice, présentent chacun un

esquisse de leur façon; et, afin que l’Académie soit assurée

qu’aucune de ces esquisses n’a été supposée, les Professeurs font

faire en leur présence un impromptu à chacun de ceux qui ont

présenté de bonnes esquisses; et tous ceux de qui les impromptus

sont d’une force relative à leurs esquisses, sont admis à travailler

pour les prix qui sont au nombre de quatre, savoir: deux médailles

d’or, et deux d’argent, qui sont distribuées aux quatre disciples

qui ont travaillé avec plus de succès, entre lesquels le plus fort

reçoit encore un laurier de la main du surintendant de ces

Académies.» Edit. 1691, p. 9.

La deuxième qui est pour l’exercice de la Danse[16] tient Salle tous les Jeudis pour eprouver ses eleves, ruë Bailleuil, chez M. de Beauchamp qui en est Chancelier et Maître des Balets du Roy. Selon les statuts de cette Academie, elle ne devroit estre composée que de treize Académiciens; mais ce

nombre a esté augmenté[17] par les grâces que le Roy a bien voulu faire, à quelques uns de ceux qui ont eu l’honneur de danser devant Sa Majesté avant d’y estre admis[18].

[16] «L’Académie royale de danse, qui est établie par lettres patentes

à l’instar de celles dont il vient d’être parlé, tenoit il n’y a

guère ses assemblées au Palais des Tuileries, dans l’antichambre de

Monseigneur, et les tient maintenant dans la salle de Monsieur

Beauchamp, maître des ballets du Roi, et chancelier de l’Académie,

en sa maison rue Bailleul, derrière l’hôtel d’Aligre.» *Id.*, p.

10.—Les lettres patentes «pour l’établissement de l’Académie royale

de danse, en la ville de Paris», avoient été vérifiées au Parlement

le 30 mars 1662.

[17] «Et le sera probablement encore.» Edit. 1691, p. 10.

[18] «Trois de ces maîtres se rendent tous les jeudis à l’Académie,

pour exercer gratuitement les personnes de considération qui s’y

trouvent, et les élèves des Académiciens, qui aspirent d’être admis

à l’Académie, et qui ont, à cet effet, leurs protecteurs, par qui

l’Académie est certifiée de leur capacité lors de leur réception,

qui se fait toujours après la convocation de plusieurs personnes

qualifiées, et des maîtres de l’Académie, en présence desquels ils

font une expérience de chef-d’œuvre: après quoy, ils sont en plein

droit d’enseigner la danse à Paris, et de jouir de divers privilèges

que le Roi a eu la bonté d’accorder à cette Académie, où l’on est

reçu seulement en payant une somme très modique, et en donnant une

bourse de jetons d’argent qui sont distribués au nombre de deux à

chacun des maîtres qui se trouvent à l’Académie les jours d’exercice

et encore les premiers jeudis de chaque mois, afin de porter les

Académiciens à se trouver à l’Assemblée générale qui se tient ce

jour là à l’Académie pour délibérer sur les affaires communes, ainsi

que le premier jour de mai.» *Id.*, p. 10.

CONFÉRENCES.

Il y a un concours de scavans toutes les aprésdinées chez M. l’Abbé Ménage, Cloitre Notre Dame[19], où l’on confère sur toutes sortes de sujets[20].

[19] Ménage, après la mort du cardinal de Retz, dont il étoit en

quelque sorte devenu le secrétaire, avoit pris un logis au Cloître:

«Il y tint régulièrement, dit La Monnoye dans la Notice en tête du

Menagiana, t. I, tous les mercredis de chaque semaine, une

assemblée, qu’il appeloit, à cause du jour, sa *Mercuriale*, où il

eut la satisfaction de voir toujours un grand concours de gens de

lettres, tant françois qu’étrangers.» La maison où il logeoit,

existe encore rue Massillon, nº 4. C’est celle où La Harpe mourut.

(_Rev. archéolog._, t. IV, 1re part., p. 144.)

[20] «La conférence de M. de la Courtière, qui se tient rue Saint-Jean

de Beauvais, a pour principal sujet la Philosophie, et pour

accessoires les nouveautez de tous genres.» Edit. 1691, p. 12.

M. de Villevant, Maître des Requestes, ruë Hautefeüille, donne aussi entrée chez lui toutes les aprésdinées aux Sçavans de considération, qui tiennent une conférence curieuse sur tous les sujets qui se présentent.

M. d’Herbelot[21], rue de Condé, tient une autre conférence chez lui tous les soirs après sept heures.

[21] C’est l’orientaliste, professeur en langue syriaque, au collége

Royal, secrétaire-interprète des langues orientales, auteur de la

Bibliothèque orientale, qui fut publiée in-fol. en 1697, deux ans

après sa mort.

Les Mardis de relevée, on tient une conférence curieuse chez M. le Marquis d’Angeau, Chevalier des Ordres du Roi, Place Royale[22].

[22] L’abbé de Dangeau, bien plus que son frère le Marquis, trop

occupé à la Cour, tenoit cette conférence presque entièrement

grammaticale, et qu’on appeloit la *Martiale*, parce qu’elle avoit

lieu le mardi. Le poëte Lainez, qui la fréquenta quelque temps, se

vengea de l’ennui qui l’y avoit gagné et des habitudes de purisme

qu’il y avoit failli prendre, par cette épigramme:

Je sens que je deviens puriste,

J’aligne au cordeau chaque mot,

Je suis les Dangeaux à la piste:

Je pourrois bien n’être qu’un sot.

Les Jeudis de relevée, chez M. l’Abbé de la Roque, ruë de Guénégaud, sur diverses matières scientifiques[23].

[23] L’abbé Jean-Paul de la Roque, qui, depuis 1675, dirigeoit le

Journal des Savants à la place de Gallois, et depuis 1683, le

Journal de Médecine, dont il étoit le fondateur. Ses conférences

du jeudi, rue Guénegaud, ont été curieusement décrites par Le Maire

dans son *Paris ancien et nouveau*, 1685, in-12.

Les Samedis aussi de relevée, chez M. le Chevalier Chassebras du Breau, Carrefour saint Benoist, quartier S. Germain, sur l’Histoire et sur les sciences[24].

[24] «Enfin, celle de M. de Fontenay, qui se tient les samedis, rue

Christine, a pour objet les Mathématiques.» Edit. 1691, p. 12.

BIBLIOTEQUES PARTICULIERES ET PUBLIQUES.

Les curieux peuvent avoir par faveur, quelques entrées dans les Biblioteques suivantes: sçavoir;

A la Biblioteque du Roy qui est encore rue Vivienne; et qui sera bientôt à la place de Vendosme[1], où l’on trouve encore une infinité de Livres et de Manuscrits rares, tout ce

qu’il y a eu de plus considérable dans toutes les Langues orientales.

[1] *V.* un peu plus haut, au chap. des *Académies*.

Au Cabinet des Livres du Chateau du Louvre[2].

[2] On n’y conservoit guère alors que les livres à l’usage des rois,

et ceux qui leur avoient été offerts ou dédiés. Le P. Jacob en a

parlé dans son *Traité des Bibliothèques*, 1644, in-8, sans oublier

le conseiller d’Etat Chaumont qui en étoit alors le bibliothécaire.

A la Bibliotèque de Monseigneur l’Archeveque de Rheims[3]; ruë Saint Thomas du Louvre.

[3] Maurice Le Tellier, qui, étant directeur de la Bibliothèque du

Roi, s’étoit laissé gagner par l’amour des livres. Il en eut un

grand nombre qui passèrent tous à la Bibliothèque des chanoines de

Sainte-Geneviève, où, dit Baudelot de Dairval, «ils font un très bel

ornement par leur condition.» *De l’utilité des Voyages*, t. II, p.

418. Le catalogue en fut imprimé in-fol., à l’imprimerie Royale, en

1693, sous ce titre: *Bibliotheca Telleriana*. Le sorboniste Ph.

Dubois, bibliothécaire du prélat, l’avoit dressé. En 1700, Le

Tellier avoit donné la plupart de ses *manuscrits*, 500 environ,

françois, orientaux, latins surtout, à la Bibliothèque du Roi.

A celle de Monseigneur le Chancelier[4], rue S. Loüis du Marais.

[4] Boucherat, dont la bibliothèque avoit en effet son prix, depuis

surtout que M. M. de Brienne lui avoit donné, en 1685, une riche

collection de copies faites sur le recueil de M. de Loménie, dont

l’original étoit à la bibliothèque du Roi. Tous les livres de

Boucherat portent sa devise: un coq avec un soleil, avec ces mots:

Sol reperit vigilem.

A celle de Monsieur le Premier Président, Cour du Palais, qui est remplie d’excellens Tableaux, de Médailles et de

Monnoyes antiques et modernes.

A celle de Monseigneur de Menars, Président à mortier, près la Porte de Richelieu, où sont la plus grand part des plus curieux livres de M. de Thou[5].

[5] Nous avons parlé de cette bibliothèque, à propos de son possesseur

M. de Ménars, au *chapitre* des Présidents à mortier.

A celle de Monseigneur Talon[6], aussi President à mortier, rue Saint Guillaume.

[6] Nous ayons aussi parlé de lui, au *chapitre* des Présidents à

mortier. Sa bibliothèque, qu'il accrut beaucoup, lui venoit de son

père, l'illustre Omer Talon. La jurisprudence, l'histoire, la

philosophie, en étoient, comme on le pense bien, le fond principal.

A celle de Monseigneur l'Avocat Général de la Moignon, à l'Hotel d'Angoulesme[7], où il y a un grand nombre de belles Médailles antiques[8].

[7] Sa bibliothèque avoit été formée par son père, le président de

Lamoignon, qui avoit eu le célèbre Adrien Baillet pour

bibliothécaire.

[8] Il les devoit en partie à Tavernier, qui les lui avoit rapportées

de ses voyages.

A celle de Monseigneur de la Moignon de Basville, Conseiller d’Etat[9], rue où sont les plus belles Médailles modernes.

[9] Nous avons parlé de lui au *chapitre* des Intendants. Il l’étoit

du Languedoc.

A celle de M. de la Proutiere, rue Saint Dominique, où il y a des Tableaux, des Bronzes, et des Médailles d’un choix particulier.

A celle de M. le Clerc de Lesseville, ruë Galande[10].

[10] Frère de celui que nous avons vu plus haut parmi les présidents

des Enquêtes.

A celle de M. Boucot, rue Hautefeuille[11].

[11] Nous l’avons vu figurer plus haut parmi «les gardes des offices

de France», et nous avons à ce sujet parlé de sa bibliothèque et de

ses collections.

A celle de M. Rousseau, rue de la Calandre, où il y a un grand nombre des plus rares estampes[12].

[12] «Le cabinet de M. Rousseau, où l’on voit plus de quatre-vingts

volumes, gros comme l’_Atlas_, lesquels contiennent tout ce qu’il y

a de beau dans tous les Etats du monde. Tous les hommes illustres et

tous les saints y sont représentés,—au moins ceux dont on a fait

des estampes.—Néanmoins cette bibliothèque ne doit passer que pour

un recueil.» (Le Gallois, _Traité des plus belles Biblioth. de

l’Europe_, 1680, in-8, p. 130-131.)

A celle de M. Bultault[13], près la place des Victoires.

[13] Louis Bulteau, qui mourut l’année suivante, 1693, chez les

Bénédictins. Son frère Charles, en faveur duquel il s’étoit démis de

sa charge de secrétaire du Roi, conserva la riche bibliothèque qu’il

lui légua. Elle ne fut vendue qu’en 1711, un an après sa mort.

Gabriel Martin en publia le catalogue: *Bibliotheca Bulteriana*, 2

vol. in-12. A cette vente, la Bibliothèque du Roi n’acquit pas moins

de 850 volumes.

A celle de M. l’Abbé de la Chambre[14], sur le quay de Nesle.

[14] «Sa grande inclination, dit Vigneul-Marville, dans l’éloge qu’il

a fait de cet académicien inconnu, étoit pour les livres Italiens et

Espagnols.» (_Mélanges d’histoire et de littérature_, t. I, p. 97.)

A celle de M. Chassebras de Cramailles, rue du cimetiere saint André, où il y a beaucoup de curiositez d’Italie et du Levant, d’Estampes, de Monnoies, *etc.*

A celle de la Sorbonne, où il y a de rares manuscrits de Théologie[15].

[15] Le Gallois, dans son *Traité* cité tout-à-l'heure, nous la donne,

p. 133, comme étant «sans contredit une des plus florissantes de

l'Europe.» C'étoit en 1680, elle augmenta beaucoup, depuis. Au

XVIIIe siècle, on n'y comptoit pas moins de 5,000 mss., et 60,000

volumes. Ses principaux bienfaiteurs avoient été Richelieu et l'un

de ses secrétaires, l'abbé Des Roches, que l'on connoît par l'Epître

que lui dédia Boileau. En 1796, les manuscrits furent portés à la

Bibliothèque Nationale, où on les réunit au fonds qui provenoit du

cardinal de Richelieu.

A celle du Collége de Loüis le Grand, rue saint Jacques, composée en partie de celle de M. Fouquet[16].

[16] Suivant une note fort juste de l'abbé Goujet, écrite en marge de

l’exemplaire du *De Bibliothecis parisiensibus*, de Dan. Maichel,

1729, in-8, p. 94, que nous possédons, le Fouquet auquel les

Jésuites devoient un fonds dont s’enrichit leur bibliothèque n’étoit

pas Fouquet, le surintendant, mais Fouquet, marquis de la Varenne.

Les livres acquis avec l’argent de son legs se distinguoient par un

double Φ, sur le dos de la reliure.

A celle des Chanoines Reguliers de sainte Geneviève du Mont[17].

[17] *V.* ce que nous avons dit plus haut, à propos de la bibliothèque

de Le Tellier. Celle des Génovéfains se trouvoit, où nous l’avons

vue encore, au dernier étage de cette partie de l’abbaye

Sainte-Geneviève, qui étoit devenue une dépendance du collége Henri

IV. En 1768, on la rendit publique trois fois par semaine, le lundi,

le mercredi et le samedi, de deux heures à cinq. Elle est maintenant

en de nouveaux bâtiments construits sur l’emplacement du collége

Montaigne. *V.* plus bas.

A celle de l’Abbaïe saint Germain des Prez[18].

[18] Elle étoit la plus riche après la Bibliothèque du Roi,

principalement en manuscrits, dont un grand nombre lui vinrent au

XVIIIe siècle de M. de Coislin, de l’abbé d’Estrées, de l’abbé

Renaudot, *etc. V.* ce qu’en dit D. Bouillart dans son _Hist. de

Saint-Germain des Prés_, 1724, in-fol.—Malgré l’incendie de 1792,

et un vol en 1791, qui fit passer 120 de ses mss. en Russie, la

Biblioth. Nat. n’en eut pas moins de 9,000 de cette seule

provenance.

A celle du Chapitre de Notre Dame[19].

[19] Elle étoit assez modeste, n’occupant que deux petites chambres

dans la cathédrale même, et ne comptant au XVIIIe siècle que 5,000

volumes au plus. Le principal fonds en étoit venu de Claude Joly,

dont nous avons parlé au chapitre des *Affaires ecclésiastiques*. Il

tenait de son grand-père, l’avocat Loisel, un certain nombre de mss.

qui passèrent avec les siens et les autres du chapitre à la

Bibliothèque du Roi, par une donation que firent les chanoines, le

24 avril 1756.

A celle du Collége de Navarre, montagne sainte Geneviève[20].

[20] Il est occupé aujourd’hui par l’Ecole Polytechnique. Sa

bibliothèque, dont le premier fonds venoit de Jeanne de Navarre,

fondatrice du collége, avoit pour principale richesse la plus grande

partie des livres de l’illustre curieux du temps de Louis XIII, le

provençal Peiresc, et de nombreux volumes sur peau vélin, avec

initiales en miniature. De ses nombreux *mss.* il n’en arriva que

124 à la Bibliothèque Nationale pendant la Révolution.

A celle du Collége de Boissy[21], rue du Cimetière saint André.

[21] Nous ne savons rien sur la bibliothèque de ce collége fondé en

1354 par Guill. de Boissy, qui lui donna son nom. Il étoit en 1692

en complète décadence, dont il ne se releva que l'an d'après. Sa

bibliothèque toutefois étoit, à ce qu'il paroît, restée assez riche.

A celle des Augustins Réformez de saint Germain des Prez[22].

[22] L'école des Beaux-Arts, rue Bonaparte, a pris la place de leur

couvent. La bibliothèque n'en devint importante que lorsque le

président de la Cour des Monnoies, Gilbert Mauguin, lui eut légué

ses 12,000 volumes de théologie et de jurisprudence, en 1674. Elle

s'augmenta encore, en 1728, de ceux du copiste Jean Pontal. On y

remarquoit 14 volumes in-fol. d’_Antiphonaires_, tous écrits, notés

et enluminés, au XVIIe siècle, par le P. Trochereau, un des moines

du couvent.

A celle des Augustins Déchaussez, rue des Victoires[23].

[23] Ce sont les petits Pères, de la rue Notre-Dame des Victoires,

dont il ne reste que l’église, une caserne des gardes de Paris,

ayant, depuis 1850, pris la place du couvent. On y comptoit, vers le

milieu du XVIIIe siècle, environ 30,000 volumes. Auprès de la

bibliothèque étoient un cabinet de peinture, et un autre d’histoire

naturelle et d’antiquités.

A celle des Célestins, près l’Arsenal[24].

[24] On y comptoit environ 20,000 volumes, non compris les manuscrits,

dont les plus précieux venoient de la bibliothèque que le frère de

Charles VI, Louis d’Orléans, conservoit dans son hôtel de _Pute y

musse_, voisin du couvent. Un des deux seuls exemplaires de

l’édition xylographique du *Speculum humanæ salvationis*, que l’on

connut au XVIIIe siècle, s’y trouvoit aussi.

A celle des Cordeliers, près l’Eglise saint Cosme[25].

[25] Brûlée en 1580, cette bibliothèque redevint peu à peu plus

importante qu’elle ne l’avoit été. L’incendie y avoit détruit 9,000

volumes; en 1680, elle en avoit 12,000, mais l’on n’y trouvoit plus

la plupart des beaux manuscrits donnés par Catherine de Médicis, ni

ceux des auteurs latins, dont les Alde et les Estienne s’étoient

servis pour leurs éditions. Les 163 qui en sont venus à la

Bibliothèque Nationale sont la plupart sans grande valeur.

A celle des Jacobins du Grand Couvent, rue saint Jacques[26].

[26] Elle n’étoit pas alors bien riche, les dons du chanoine lyonnois

Tricaud, et du duc d’Orléans, fils du Régent, ne l’ayant augmentée

qu’au siècle suivant. Les livres du prince, qui, au nombre de 6,800

volumes, formoient plus d’un tiers de la bibliothèque, s’y voyoient

dans une salle à part, nommée *Bibliotheca Aureliana*. Il n’est venu

des Jacobins à la Bibliothèque Nationale que 60 mss. environ des

XIIIe et XIVe siècles.

A celle des Jacobins Reformez, rue saint Honoré[27].

[27] «Somptueuse en édifices, écrivoit sous Louis XIII le P. Jacob,

mais de beaucoup moindre qualité en livres.» Elle s’enrichit plus

tard. Un des religieux du couvent lui légua, en 1649, toute la

bibliothèque de son père, médecin en Allemagne. Le sorboniste Picque

lui laissa, en 1699, les manuscrits arabes de son cabinet, qui

devaient passer en 1795 à la Bibliothèque Nationale, et auxquels se

joignirent ceux que le P. J. Goar avoit rapportés de Grèce. Sous

Louis XV, sans compter les manuscrits, il y avoit chez les Jacobins

de la rue Saint-Honoré 26,000 volumes. En 1748, le P. Bérenger avoit

dressé le catalogue des livres et manuscrits en 7 vol. in-fol. On

l'appeloit quelquefois la Bibliothèque de M. le Dauphin, parce qu'à

la naissance de Louis XIV, les Jacobins la lui avoient dédiée. Une

partie de la correspondance du cardinal de Noailles, aujourd'hui à

la Bibliothèque Nationale, s'y trouvoit.

A celle des Chanoines Réguliers de sainte Croix de la Bretonnerie[28].

[28] Nous ne savons rien sur cette bibliothèque d'un chapitre

d'ailleurs peu important.

A celle du Prieuré de saint Martin des Champs[29].

[29] On n’y trouvoit guère que 5 ou 6,000 volumes, mais beaucoup de

manuscrits, dont 112 sont aujourd’hui à la Bibliothèque Nationale;

et, comme dans tous les prieurés de Bénédictins, un grand nombre de

chartes et diplômes. Dom Chameaux, qui en étoit le conservateur,

sous Louis XV, en évaluoit le chiffre à 80,000. Ils avoient été

rassemblés par Dom Pernot dans la première moitié du XVIIIe siècle.

A celle des Minimes de la place Roïale[30].

[30] Un des religieux du couvent, le P. Joseph Renaud, avoit créé le

principal fonds de cette bibliothèque, en lui léguant la sienne. Le

savant Jean de Launoy en fit autant. C’est avec ces ressources que

les PP. Niceron et Mersenne composèrent leurs ouvrages si pleins de

recherches. Au XVIIIe siècle, la bibliothèque des Minimes, au lieu

de 8,000 volumes qu’elle possédoit sous Louis XIV, en comptoit

20,000; presque tous reliés en veau fauve, avec un soleil d’or sur

les plats, portant au centre le mot *caritas*, et en exergue

l’inscription: *Conventus parisiensis Minimorum*.—L’_Herbarium

vivum_, ms. en 15 vol. in-fol., du P. Prumier, contenant la

description de toutes les plantes qu’il avoit étudiées de 1675 à

1704, tant en Italie qu’en Amérique, étoit une des curiosités de la

bibliothèque des Minimes. Ce beau recueil lui fut enlevé, par ordre,

pour celle du roi, en 1768.

Outre les Biblioteques particulières, il y en a quelques unes à l’usage du public, dans lesquelles on donne entrée à tous venans aux jours et heures ci-après marquées; sçavoir,

Celle du Collége Mazarini qui est ouverte les Lundis et Samedis du matin et de relevée[31].

[31] «On commence aussi à donner entrée les lundis et jeudis en celle

du collége Mazarini.» Edit. 1691, p. 11.—Elle avoit été ouverte

pour la première fois, en octobre 1688, dans le pavillon du collége

Mazarin, aujourd’hui palais de l’Institut, où elle est encore, sous

le nom de Bibliothèque Mazarine. Le premier bibliothécaire fut

Ludovic Picques, à la suite d’une élection faite par la Société de

Sorbonne, qui seule avoit droit de nommer à cette place. Elle avoit

été, comme on sait, formée pour Mazarin, par G. Naudé, qui en parle

beaucoup dans son *Mascurat*. Un siècle après eux, elle avoit

presque doublé. On n’y comptoit que 27,000 vol. à la mort du

cardinal; en 1751, lorsque Desmarais en fit le catalogue, il n’y en

avoit pas moins de 45,000.

Celle de l’Abbaïe saint Victor où sont les Livres de feu M. Bouchet de Bournonville, qui est ouverte les Lundis, Mercredis et Samedis, le matin depuis sept jusqu’à onze heures, et l’aprésdinée depuis deux jusqu’à cinq[32].

[32] «Où l’on peut consulter les auteurs d’autant plus utilement

qu’elle est des plus complètes, et qu’on y met entre les mains des

curieux tous les livres qu’ils demandent.» Edit. 1691, p. 11. —C’est

la bibliothèque dont Rabelais a dressé un si burlesque catalogue. Au

XVIIe siècle, elle s’étoit assez sérieusement enrichie pour que l’on

ne s’en moquât plus. M. de Bournonville, conseiller de

grand’Chambre, dont il est parlé ici, lui avoit, en 1690,

non-seulement légué tous ses livres, mais aussi une rente pour en

acheter d’autres, à condition qu’elle serait publique trois jours

par semaine, le matin et l’après-dîner. On voit ici qu’il y fut fait

droit. Plus tard vint le don de M. de Tralage, neveu de La Reynie,

qui possédoit une collection inappréciable de cartes et plans, dont

le plus précieux étoit celui de Paris par Du Cerceau, qui prit, en

passant par la bibliothèque de l’abbaye, le nom de plan de

Saint-Victor. Ce legs de M. de Tralage, fait en 1698, fut suivi en

1703 de celui du président Cousin, qui donna tous ses livres aux

Victorins. Leur bibliothèque dut être alors agrandie de plus du

double. Les 3,000 manuscrits suffisoient pour remplir l’ancienne. La

Bibliothèque Nationale, depuis 1796, en possède 1265, dont un tiers

de mss. latins. Dans le nombre est le très-curieux catalogue de la

Bibliothèque Saint-Victor par Claude de Grandrue.

Et celle du Jardin Medicinal de Pincourt, qui est ouverte seulement les Dimanches après Vepres, en faveur des Medecins, des Chirurgiens et des Apoticaires artistes; qui confèrent en même temps sur les Nouvelles Découvertes qui se font dans les Sciences Naturelles et dans les Arts qui en dépendent.

COLLÈGES ET LEÇONS PUBLIQUES[1].

[1] «Il y a d’ailleurs dans l’étendue de l’Université divers colléges

où la jeunesse est instruite à très-peu de frais, et où il y a même

des bourses fondées pour l’entretien d’un certain nombre de pauvres

étudiants.» Edit. 1691, p. 11.

Les Collèges où il y a exercices ordinaires des Humanitez, de la Rhétorique et de la Philosophie, sont,

Celuy de Loüis le Grand et celuy du Plessis Sorbonne[2], rue saint Jacques. Celuy des Quatre Nations sur le quay de Nesle[3], celuy de Navarre[4], celuy de la Marche[5], et celuy de Montaigu[6] à la montagne sainte Genevieve; celuy d'Harcourt[7] et celuy de Lizieux, rue de la Harpe[8]; ceux de Beauvais[9] et de Presles[10], rue saint Jean de Beauvais, celuy du Cardinal le Moine[11], rue saint Victor, et celuy des Grassins[12], rue des Amandiers[13].

[2] Geoffroi Du Plessis, secrétaire de Philippe-le-Long, l'avoit fondé

en 1316. Réuni à la Sorbonne en 1647, il prit le double nom qu'il a

ici. Les facultés de Théologie, des Sciences et Lettres l'occupèrent

sous l'Empire et la Restauration jusqu'à ce qu'on y eût mis l'Ecole

normale.

[3] C'est le collége Mazarini, dont il a été parlé plus haut:

«Messieurs de Sorbonne, ajoute l'édit. de 1691, p. 11, qui ne

tiennent point chez eux de petites classes, ont la direction de ce

collége, où ils font enseigner gratis toutes les humanités, au désir

de la fondation du feu cardinal Mazarin. Les RR. PP. Jésuites en

font de même au collége de Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques.»

[4] Fondé en 1364, avec un legs de la reine Jeanne de Navarre, femme

de Philippe-le-Bel, il fut rebâti et agrandi plus tard avec le prix

de la vente de la tour de Nesle, qui appartenoit aux rois de

Navarre. Depuis l’Empire, il est occupé par l’Ecole polytechnique.

La chapelle en est curieuse. (_Rev. archéolog._, t. I, p. 192-200.)

[5] Il datoit de 1420. Guillaume de La Marche l’avoit fondé pour des

écoliers de sa pauvre province. Supprimé à la Révolution, il devint

une pension célèbre du quartier Latin, la pension Vattier. Les

bâtiments en ont disparu, avec une partie de la rue de la

Montagne-Sainte-Geneviève, où ils se trouvoient sous le nº 37.

[6] Un des plus pauvres et des plus austères colléges de Paris.

Aycelin de Montaigu l’avoit fondé en 1314, Erasme y étudia. La

maigre pitance, à laquelle on y étoit soumis, l’avoit fait appeler

Collége des Haricots, nom qui resta à la prison militaire, qu’on y

installa, en 1792. (*V.* notre *Paris Démoli*.) Ses bâtiments, qui

faisoient l’angle de la rue des Sept-Voies et de la place du

Panthéon, furent démolis en 1845, pour faire place à ceux de la

nouvelle bibliothèque Sainte-Geneviève.

[7] Un chanoine de Paris, Raoul d’Harcourt, l’avoit fondé en 1220. Ses

bâtiments, reconstruits en 1675, ont été emportés en partie par le

boulevard Saint-Michel. Ce qui reste est occupé par le lycée

Saint-Louis.

[8] Il y a ici une erreur. Si le collége d’Harcourt fut rue de la

Harpe, le collége de Lisieux en revanche n’y fut jamais. L’évêque

de Lisieux, Gui d’Harcourt, le fonda en 1336, rue des

Prêtres-Saint-Séverin; il passa ensuite rue Saint-Etienne des Grès,

et n’en fut déplacé qu’en 1764, pour occuper, rue Saint-Jean de

Beauvais, les bâtiments du collége de Dormans.

[9] C’est celui dont nous venons de parler, le collége de

Dormans-Beauvais, qui devoit son nom à son fondateur, l’évêque de

Beauvais, Jean de Dormans. Il datoit de 1370. Supprimé à la

Révolution, Carnot y établit la première école mutuelle d’essai.

[10] Raoul de Presles l’avoit fondé en 1313 pour les pauvres écoliers

du diocèse de Soissons, d’où lui vint son premier nom de collége de

Soissons. Ramus y professoit; c’est là qu’il fut tué à la

Saint-Barthélemy.

[11] Il devoit son nom au cardinal Jean Lemoine, qui l’avoit fondé en

1302. Calvin y étudia, et Lhomond y fut professeur. Il n’en existe

plus rien que le nom d’une petite rue bâtie sur les chantiers qui en

avoient pris la place.

[12] Il ne datoit que de 1569. Le sénonois P. Grassin, de qui lui

venoit son nom, l’avoit fondé pour des écoliers nés à Sens.

Chamfort, qui s’appeloit alors Nicolas, en fut le dernier élève

distingué.

[13] «Celui de Cambrai et celui de fondation royale, près Saint-Jean

de Latran,… celui des Trésoriers, près de la Sorbonne.» Edit.

1691, p. 11.

Il y a encore des Communautez Religieuses qui ont des Maisons Collègiales dans l’étendue de l’Université, où les nouveaux Profez sont instruits aux Humanitez, Rhétorique, Philosophie, etc., à sçavoir: les Grands Augustins devant le Pont neuf[14], les Grands Cordeliers, près saint Cosme[15], les Grands Jacobins, rue saint Jacques[16], les Bernardins, au quartier saint Victor[17]; les Carmes, à la place Maubert[18], les Prémontrez, rue Hautefueille[19]; les Religieux de l’Ordre de Grammont, rue du Batoir[20], et ceux de l’Ordre de Cluny, place de Sorbonne[21].

[14] Ils ont donné leur nom au quai. De leur église, construite en

1368, on fit, sous le premier empire, le marché à la Volaille, qui

garda le nom de *la Vallée*, parce qu’on l’y transféroit de _la

Vallée de Misère_, située près du Châtelet. Ce qui restoit, sur le

quai, de l’église devenue marché, vient de disparoître. Il subsiste

encore quelque chose des bâtiments, au nº 5 de la rue du Pont de

Lodi, dont le percement, en 1797, coupa en deux le terrain occupé

par le couvent.

[15] Ils avoient donné leur nom à la rue, qui prit, en 1790, celui de

rue de l’Ecole de Médecine. Leur église y subsiste encore. C’est

le *Musée Dupuytren*. Pendant la Révolution, ce fut le _Club des

Cordeliers_, d’où Camille Desmoulins, qui en faisoit partie, datoit

son journal, *le Vieux Cordelier*.

[16] Nous en avons parlé un peu plus haut, à propos de leur

Bibliothèque.

[17] Dans la rue à laquelle ils avoient fait donner leur nom, et qui

prit, en 1806, celui de rue de Pontoise, parce qu’elle est voisine

du Marché aux Veaux, que Pontoise approvisionne.

[18] Ils n’étoient pas sur la place même, mais auprès, dans la rue,

qui leur devoit son nom. Leur église, qui datoit du XIVe siècle, fut

démolie en 1814, pour faire place au *marché Maubert*. Ces carmes ne

sont pas à confondre avec ceux de la rue de Vaugirard, _les Carmes

déchaussés_, à qui l’on doit l’eau de Mélisse, et dont l’église

existe encore.

[19] Ils s’y étoient établis, dès 1252, dans une des maisons que

Pierre Sarrazin, qui donna son nom à une des rues voisines, y

possédoit. Leur chapelle, située au coin de la rue Hautefeuille, à

gauche de la rue de l’Ecole de Médecine, fut démolie et rebâtie en

1618. C’est aujourd’hui un café.

[20] Ils n’étoient pas rue du Battoir, mais dans le voisinage, rue

Mignon, où, depuis 1603, ils occupoient, par suite d’un échange avec

leur prieuré du bois de Vincennes, le collége fondé en 1343, par le

maître des Comptes, Jean Mignon.

[21] Le collége de Cluny se trouvoit en effet au coin de cette place

et de la rue des Grès. Sa fondation par Yves de Vergy, abbé de

Cluny, datoit de 1269. Quelques restes du cloître subsistent encore.

David y avoit son atelier en 1806.

Outre les exercices ordinaires de l’Université, on professe la Théologie au Collège de Sorbonne[22], et à celuy de Navarre.

[22] Les écoles de théologie fondées par Richelieu n’étoient pas à la

Sorbonne même, mais sur la place, au nº 2. Elles furent supprimées à

la Révolution.

La Jurisprudence aux Ecolles de Droit, rue saint Jean de Beauvais[23].

[23] *V.* plus haut.

La Médecine, au Collège des Medecins, rue de la Bucherie[24].

[24] Les écoles de médecine et de chirurgie étoient déjà rue de la

Bûcherie en 1472. Les bâtiments en furent reconstruits en 1676, à

l’exception d’un portail du XIVe siècle qui existoit encore, il y a

quelques années. En 1744, on avoit refait l’amphithéâtre, dont le

dôme se voit toujours dans la maison qui porte le nº 13, au coin de

la rue de l’hôtel Colbert. Ce n’est qu’en 1774 que ces écoles furent

transférées, où nous les voyons, dans l’ancien collége de Bourgogne

reconstruit exprès, et qu’on avoit acheté aux Bénédictins, qui

justement y avoient établi une école de chirurgie.

Les Mathematiques, et les Langues Arabe, Grecque, et Hebraique, au College Royal, Place de Cambray.

Les autres Collèges dont les revenus ne servent maintenant qu’à l’entretien des Bourciers, sont pour les Provinces du Maine et d’Anjou, celui de Bayeux[25]; pour ceux du Diocese de Narbonne[26], celui de ce nom; pour la Bourgogne, celui du même nom[27]; pour le Diocèse d’Arras, encore celui du même nom[28]; pour la Touraine, celui de Tours[29]; pour le Diocèse de Vienne et de Bourbonnois, celui du cardinal Bertrand[30]; pour le

Limosin, celui de saint Michel[31]; pour Theroüenne, celuy de Boncourt[32]; pour le Diocèse de Bayeux, celui de M. Gervais[33]; pour le Diocèse de Rheims, celuy du même nom[34]; pour le Diocèse de Séez, celui de ce nom[35]; pour ceux de Paris et de Beauvais, celui de sainte Barbe[36]; pour ceux de la famille de feu M. Fortet, et à leur deffaut, pour Paris et saint Flour, celui de Fortet[37]; pour ceux de la Famille de Godefroy de Boissy, celui du même nom[38]; tous lesquels sont dans l'enclos de l'Université.

[25] Il avoit été fondé par Guillaume Bonnet, évêque de Bayeux.

L'inscription, que l'on put lire jusqu'à sa démolition, il y a

vingt-cinq ans, audessus de la porte gothique, rue de la Harpe, nº

107: *Collegium Bajocence, fund. anno 1308*, dispensoit de chercher

la date de la fondation. On l'avoit réuni à l'Université en 1763.

[26] Autre fondation épiscopale. On la devoit à Bernard de Fages,

archevêque de Narbonne, en 1317. Ce collége se trouvoit rue de la

Harpe, presqu'en face de la rue de l'Ecole de Médecine; rebâti en

1760, et réuni trois ans après à l’Université, il étoit, depuis la

Révolution, un hôtel garni, lorsqu’on le démolit vers le même temps

que celui de Bayeux.

[27] «Rue des Cordeliers.» Edit. 1691, p. 11.—La comtesse Jeanne de

Bourgogne l’avoit fondé, en 1331, pour vingt pauvres écoliers de sa

province. Nous avons dit, dans une des notes précédentes, comment il

devint l’Ecole de Médecine.

[28] Il devoit son nom à l’abbé de Saint-Waast, d’_Arras_, Nicolas Le

Candrelier, son fondateur en 1327. Il fut réuni, en 1763, à celui de

Louis-le-Grand. Il avoit été transféré de la rue Chartière dans la

rue des Murs, qui en prit le nom de rue d’Arras, qu’elle porte

encore.

[29] Il étoit au nº 7 de la rue Serpente où, de 1330 à 1333,

l’archevêque de Tours, Etienne de Bourgueil, l’avoit fondé. Les

bâtiments reconstruits en 1730 existent encore.

[30] On l’appeloit aussi collége d’Autun. Il se trouvoit au nº 22 de

la rue Saint-André des Arts, où l’évêque d’Autun, cardinal Pierre

Bertrand, l’avoit fondé en 1341. Lorsqu’en 1764, on l’eut réuni au

collége Louis-le-Grand, l’école gratuite de dessin y fut établie

pendant quelques années. Il fut démoli sous le premier empire.

[31] L’évêque de Paris, Guillaume de Chanac, l’avoit fondé rue de

Bièvre, au XIVe siècle, sous l’invocation de saint Michel. On

l’appeloit quelquefois collége de Chanac. Comme limousin, l’abbé

Dubois y avoit étudié.

[32] Fondé rue Bordet, en 1357, par le sieur de Bécoud, dont on fit de

Bécourt, de Beaucourt, puis de Boncourt. Huit pauvres écoliers, en

logique ou philosophie, venus de Thérouanne, pays de P. Bécoud, en

furent, d’abord, les seuls élèves. Il fut réuni, en 1638, ainsi que

celui de Tournay, au collége de Navarre, qu’il joignoit par une

espèce de pont qui traversoit la petite rue Clopin. Son nom et ses

priviléges lui furent laissés. Voilà pourquoi ici nous le voyons

encore réservé aux écoliers de la ville de Thérouanne, qui

malheureusement ne pouvoit guère lui en envoyer, depuis qu’en 1552

Charles-Quint l’avoit complètement détruite. Lorsque l’Ecole

polytechnique fut fondée au collége de Navarre, on en mit les

bureaux au collége de Boncourt, qui, depuis lors, a été entièrement

démoli.

[33] *Gervais* Chrétien, chanoine de Bayeux et médecin de Charles V,

l’avoit fondé en 1370. On l’appeloit aussi collége de _Notre-Dame de

Bayeux_, à cause du canonicat de son fondateur, et des élèves que

Bayeux y envoyoit. Il étoit situé rue du Foin-Saint-Jacques, réunie

aujourd’hui à la rue des Noyers. On en fit, à la Révolution, une

caserne d’infanterie.

[34] «Derrière Saint-Hilaire.» Edit. 1691, p. 11.—Ce collége étoit

rue des Sept-Voies. Il avoit été fondé, en 1409, en exécution d’une

clause du testament de Guy de Roye, archevêque de Reims. Il n’en

reste plus rien, depuis longtemps.

[35] La fondation en étoit due aussi à une disposition testamentaire.

Grégoire Langlois, évêque de Séez, mort en 1404, avoit légué

l’argent nécessaire, qui n’eut son emploi qu’en 1427. Ce collége

n’avoit que huit boursiers, dont quatre du diocèse de Séez. Un don

de Jean Aubert, en 1634, permit d’en augmenter le nombre. P.

Lallemand, évêque de Séez, fit rebâtir ce collége presque

entièrement, en 1730. Quand on le supprima, il devint l’hôtel garni,

dit *de Nassau*. Il fut emporté, en 1854, par la rue des Ecoles,

avec le collége de Narbonne, comme lui, rue de la Harpe.

[36] Il avoit été fondé, en 1460, par Geoffroi Lenormant, professeur

de grammaire au collége de Navarre, dans l’hôtel de la rue des

Cholets et de la rue des Chiens ou Saint-Symphorien, qui avoit

appartenu à P. de Châlon. Sainte Barbe, à laquelle il fut dédié,

étoit, dit M. J. Quicherat, «la vierge savante qui passa de la plus

tendre jeunesse dans l’éternité… après avoir vaincu dans la

discussion les plus habiles défenseurs du paganisme grec.» (_Hist.

du collége Sainte-Barbe_, t. I, p. 9-10.)—Ce collége ne

s’administra lui-même, et ne fut réellement fondé, que lorsque

Robert Dugast, qui l’avoit dirigé, lui eut, en 1557, fait don de

l’hôtel de Châlon où il étoit établi depuis un siècle. Il y créa

aussi sept bourses: trois grandes, pour les diocèses d’Autun, de

Rouen, d’Evreux et de Paris; et quatre petites pour les paroisses

qu’il avoit administrées: celle de Saint-Hilaire à Paris, celle de

Saint-Nicolas-des-Alleux-le-Roi, et celle de la Neuville d’Aumont.

C’est pour ces dernières, situées dans le Beauvaisis, que nous

voyons ici que des boursiers du diocèse de Beauvais étoient admis à

Sainte-Barbe, à la fin de 1798, le collége Sainte-Barbe devint

l’institution de Lanneau, mais reprit plus tard son nom, qu’il a

gardé.

[37] Ce collége de Fortet, situé rue des Sept-Voies, devoit son nom au

chanoine de Paris, Pierre Fortet, dont une disposition

testamentaire, exécutée en 1397, avoit laissé l’argent disponible

pour cette fondation. Comme il étoit d’Aurillac, quatre bourses

étoient destinées à des enfants de cette ville ou du diocèse de

Saint-Flour, mais pris de préférence dans sa famille. Quatre autres

bourses étoient réservées pour Paris.

[38] *V.* ce que nous avons dit plus haut de ce collége de Boissy,

situé rue du Cimetière-Saint-André, à propos de sa bibliothèque.

On enseigne d’ailleurs publiquement et gratuitement par ordre et aux dépens du Roi, au Jardin Royal des plantes, Fauxbourg saint Victor, la Chirurgie, l’Anatomie, la Chimie et la Botanique. Le public est averti de l’ouverture des Leçons par des Affiches, au commencement de l’hiver pour les Dissections Anatomiques, et pour les Opérations Chirurgicales, et au commencement de l’Eté pour la

Démonstration des Plantes et pour les Préparations Chimiques[39].

[39] «Aux Ecoles de Médecine rue de la Bûcherie, on fait aussi chaque

année des dissections anatomiques et des opérations chirurgicales,

mais à prix d’argent.» Edit. 1691, p. 13.

Aux Ecoles de Chirurgie, rue des Cordeliers, on fait aussi annuellement et gratuitement tous les Hivers des Démonstrations Chirurgicales Anatomiques, suivant la fondation de feu M. Biennaisse[40].

[40] «Le public est averti des unes et des autres par des affiches.»

Ibid.—Ces écoles de la rue des Cordeliers, auprès de l’église

dédiée à saint Côme, patron des chirurgiens, étoient plus

exclusivement chirurgicales que celles de la rue de la Bûcherie,

dont il a été parlé plus haut. Elles avoient eu pour origine la

confrérie de Saint-Côme et Saint-Damien fondée, dit-on, par saint

Louis. C’est par son testament que M. Jean Bienaise, mort le 21

décembre 1681, après avoir été un des bons praticiens de son temps,

avoit laissé six cents livres de rente pour deux professeurs chargés

de faire les démonstrations d’anatomie et de chirurgie, dont il est

ici question.

MATHÉMATIQUES.

Les Professeurs ès Mathématiques qui sont de l’Académie Royale des Sciences et qui ont des appartemens à l’Observatoire Royal, pour les Observations Astronomiques, sont Mrs Cassüni[1], de la Hire[2], Couplet[3], Sédillot[4] et Cusset[5].

[1] Jean Dominique, le premier et le plus célèbre de la dynastie des

Cassini, né en 1625 à Nice, mort en 1712 à Paris. (*V.* son Eloge

dans les *Œuvres* de Fontenelle, t. V, p. 322.) Ses principales

découvertes en astronomie s’y trouvent analysées.

[2] Philippe de La Hire, de l’Académie des sciences, comme Cassini, et

professeur de mathématiques et d’astronomie au collége de France. Il

mourut en 1719 à soixante-dix-neuf ans. Fontenelle a fait aussi son

éloge, t. VI, p. 1.

[3] Claude-Antoine Couplet, qui fut plutôt ingénieur-mécanicien

qu’astronome. Aussi n’étoit-il logé à l’Observatoire que comme garde

du cabinet des machines. Il mourut le 22 juillet 1722, à

quatre-vingt-un an. (*V.* son éloge dans Fontenelle, t. VI, p. 159.)

[4] Il n’est guère connu que par la part qu’il prit, en 1718, au

voyage du second des Cassini, pour la prolongation de la mesure du

méridien jusqu’à Dunkerque.

[5] Lisez Casset. Il devint secrétaire de Bouchu, intendant du

Dauphiné, mais ne cessa pas de s’occuper de science. On a de lui,

dans les *Mémoires de l’Académie* de 1703, une lettre curieuse à La

Hire sur la montagne soi-disant inaccessible du Dauphiné.

M. de la Hire est encore de l’Académie d’Architecture qui se tient au Palais Brion[6], où il fait des leçons publiques d’Architecture, par conséquent sur la Coupe des pierres. M. Rolle[7] qui est aussi de l’Académie Royale des Sciences, et qui est profond sur l’Algèbre, demeure rue

[6] *V.* plus haut ce que nous avons dit de cette dépendance du

Palais-Royal, où siégea, en effet, l’Académie d’architecture avant

d’être installée au Louvre.

[7] Il étoit d’Ambert en Auvergne. L’algèbre, comme on le dit ici, fut

sa science préférée; il n’eut pas à le regretter. Elle le mena droit

à l’Académie des sciences, et la solution d’un problème posé par

Ozanam lui valut une gratification de Colbert, que l’abbé Gallois,

secrétaire des ministres, dont Rolle avoit accepté la collaboration,

fit bientôt changer en pension durable. Il mourut en 1719, à

soixante-sept ans. Fontenelle a écrit son éloge. (*V.* ses *Œuvres*,

t. VI, p. 74.)

M. Sauveur[8], rue et rue sont Professeurs Royaux au Collége de Cambray[9].

[8] Un des plus illustres savants de son temps, pour les mathématiques

et la physique. Né en 1652 à La Flèche, il mourut, en 1716, à Paris.

(*V.* son *Eloge* parmi ceux que Fontenelle a faits des membres de

l'Académie des sciences, t. V, p. 466.)

[9] C'est le collége de France, souvent appelé comme il l'est ici,

parce qu'il avoit été établi dans l'ancien collége de Cambray, qui

lui-même avoit donné son nom à la place où il s'ouvroit. Sauveur

professoit au collége de France depuis 1686.

Mrs Hébert, Professeur au Collége de Maitre Gervais, rue du Foin[10], et Varignon[11] au Collége Mazarini[12], sont encore d’une très particuliere distinction.

[10] Nous n’avons rien trouvé sur ce professeur. Peut-être au lieu

d’Hébert faut-il voir là Hubert, qui professa ensuite à Caen, où il

resta en relation avec Varignon. (_V. Histoire de l’Académie des

sciences_, année 1719, p. 39.)

[11] Pierre Varignon, né à Caen en 1654, mort à Paris en 1722, grand

ami de l’abbé de Saint-Pierre et de Fontenelle, auquel il légua tous

ses papiers, et qui a fait son éloge, t. VI, p. 182.

[12] En même temps qu’on le nommoit, en 1688, de l’Académie des

sciences, il étoit fait professeur de mathématiques au collége

Mazarin, et il le resta toute sa vie. C’est après avoir fait sa

classe, le 22 décembre 1722, qu’il mourut. Il avoit aussi une chaire

au collége de France.

Les Professeurs qui enseignent chez eux et en Ville toutes les parties des Mathématiques, sont Mrs Ozanam, rue de Seine[13], Lieutault, rue des fossez Saint Germain, de Boissiere, rue des Boucheries Saint Germain, et de Blegny le jeune, près la Madelaine.

[13] Jacques Ozanam, né en 1640, dans le pays de Dombes, mort à Paris

le 3 avril 1717. Il fut reçu à l’Académie des sciences en 1701. Ses

Récréations mathématiques et physiques, dont la 1re édition est de

1699, in-8º, sont un des premiers ouvrages de physique amusante que

l’on ait publiés. Fontenelle, t. V, p. 557, a écrit l’éloge

d’Ozanam.

Entre les fameux Ouvriers pour les Instrumens Mathématiques, sont Mrs le Bas, aux Galleries du Louvre[14], Chapotot[15] et Buterfield[16], sur le Quay de l’Horloge[17].

[14] Jean Lebas, qui avoit succédé à son père Philippe Lebas, mort en

1677. Le logement que celui-ci avoit occupé depuis le 26 janvier

1670, «avec les autres artisans de réputation dans la galerie du

Louvre, destinée à cet effet», ainsi qu'il étoit dit dans son

brevet, avoit été conservé à son fils. Un ouvrier du même métier,

nommé Ferrier, y avoit devancé Philippe Lebas. (_Registres du

Secrétariat_, pour 1670, ms. de la Bibl. Nat. Suppl. fr., nº 2771.)

[15] Ozanam a parlé de lui dans ses *Récréations mathématiques*...

1696, in-8, t. II, p. 277: «Le sieur Chapotot, dit-il, ingénieur du

Roi, et fabricateur des instruments de mathématiques à Paris, dont

l'habitude est de renchérir sur les plus belles inventions.»

[16] C'étoit un mécanicien allemand,—Lister dit anglais,—qui s'étoit

établi à Paris depuis quinze ou vingt ans, et que plusieurs

mémoires: *Niveau d'une nouvelle construction*, 1677, in-12;

Adomètre nouveau, 1681, in-12, etc., avoient déjà fait

avantageusement connoître. Il y mourut en 1724. On lui doit de

grands quarts de cercle qui ont beaucoup contribué à sa célébrité.

Ses boussoles-cadrans, qu'il faisoit d'ordinaire en argent,

s'appeloient, de son nom, des *Butterfield*.

[17] Ce quai n'a pas changé d'industries, comme on voit; et déjà sous

Louis XIV—Chapotot, d'après notre avant-dernière note, en est la

preuve—les fabricants d'instruments de mathématiques y prenoient le

titre «d'ingénieur.»—Quelques années après la publication de ce

Livre commode, un fabricant, nommé Lefèvre, s'y distinguoit à côté

de Chapotot et de Butterfield. L'abbé Bordelon, dans ses _Diversités

curieuses_, 1699, in-12, t. II, p. 57, a parlé de lui, à propos d'un

«cadran équinoxial, universel, qui s'oriente, dit-il, sans aiguille

aimantée, pour voir l’heure au soleil, et tracer les lignes horaires

sur toutes sortes de plans… Ce cadran, ajoute-t-il, nouvellement

inventé, est fait par le sieur Le Fèvre, très-habile pour les

instruments de mathématiques. Il demeure à Paris, aux deux globes,

sur le quay de l’Horloge, dit des Morfondus.»

On trouve des Cartes de Geographie très curieuses chez M. Samson[18], aux Galleries du Louvre, et chez Mademoiselle du Val[19], sur le Quay de l’Horloge.

[18] Adrien Sanson, fils de Nicolas, mort en 1667, géographe du Roi,

comme lui. Il ayoit eu un frère aîné, tué le 27 août 1648, dans

l’une des premières émeutes de la Fronde. Adrien Sanson mourut le 16

mai 1703.

[19] Son père P. Du Val étoit «géographe ordinaire du Roi.» Elle

vendoit ses livres, entre autres un *Traité de géographie*, revu et

augmenté, quand Du Val fut mort, par le P. Placide, augustin

déchaussé, qui étoit aussi «géographe du Roi.» Ce Traité devint la

base du volume classique, connu sous le titre de _Géographie de

Crozat_, qu’il devoit à la fille du riche financier Crozat, pour

laquelle on en avoit accepté la dédicace, avec permission de mettre

son portrait au frontispice. Nous possédons un des rares exemplaires

où il se trouve. L’édition est de 1704, in-12. La boutique de Mlle

Du Val n’étoit plus alors au quai de l’Horloge. On lit, en effet,

sur le titre: «Chez Mademoiselle Du Val, fille de l’auteur, rue

Saint-Jacques, au Dauphin d’or, vis-à-vis la rue de la

Parcheminerie.»

MEDECINE ORDINAIRE.

Ce qu’on doit entendre par Medecine ordinaire, est celle qui est légitimement pratiquée par gens graduez, qui se rapportent assez dans les principes et dans les maximes essentielles, pour se rendre reciproquement compte de leur conduite lors des Consultations.

M. le Premier Medecin du Roy[1], a son appartement au Jardin Roial des Plantes, où il loge quand il est à Paris[2].

[1] Depuis le 11 avril 1672, ce premier médecin du Roi étoit Daquin,

dont les appointements cumulés ne s'élevoient pas à moins de 37,000

livres, suivant l'*Etat de France* de 1692, p. 235.

[2] Il y étoit surintendant des démonstrations des plantes, de la

chimie et de la chirurgie, et touchoit à cet effet 3,000 livres, qui

se confondoient avec les 37,000 de ses appointements généraux.

Il y a quelques Medecins de Sa Majesté servant par quartier[3], qui pratiquent à Paris avec beaucoup de réputation, par exemple:

[3] C'est-à-dire par trimestre. Ils étoient huit: deux par quartier,

ayant chacun 1,200 livres de gages sans compter, dit l'_Etat de

France_, «273 livres 15 sous de livrées, chacun pour sa bouche à

cour.»

Messieurs Lallier[4], rue des Prouvaires, Du Gué[5], près saint Paul, Fresquière[6], rue sainte Avoye, *etc.*

[4] Il étoit de service chez le Roi pendant le quartier d’avril. Il

étoit aussi, selon l’*Etat de France*, médecin de la Bastille.

[5] Il servoit en cour, pendant le quartier d’octobre.

[6] Jean-Baptiste de Fresquières, qui étoit de service pendant le

trimestre de janvier.

Messieurs du Chesne[7], rue de la Sourdière, et Armand[8], près saint Gervais, sont encore des Médecins des Maisons Roiales qui ont beaucoup d’employ à Paris.

[7] Il étoit médecin du duc de Bourgogne.

[8] Son nom étoit Souard, mais on ne le connoissoit guère que sous son

prénom d’Armand. Il étoit non pas médecin, mais chirurgien, et comme

tel attaché à la maison de Madame, duchesse d’Orléans.

M. Mayeux, Doyen en charge de la Faculté de Medecine de Paris, demeure ruë de Bièvre.

M. Legier, censeur de la même Faculté, demeure ruë de Grenelle, quartier saint Honoré.

Messieurs le Moine, rue des Poulies, et le Rat, rue du Four S. Germain, sont Professeurs en Chirurgie, et Messieurs Daval, rue du Monceau Saint Gervais, et de la Carlière, rue du Batoir, en Botanique et Pharmacie.

On peut recouvrer la Liste des Docteurs de cette Faculté chez le Concierge de leur Collège rue de Bucherie, qui ne comprend que des gens d’une profonde érudition, entre lesquels il y en a un grand nombre qui sont fort renommez dans le public: par exemple, Messieurs Morin[9], rue Cristine, Theüard, rue Roiale, Thuillier[10], rue de Grenelle, Finot[11], rue de la Monnoye, Mathon, à la Pierre au Lait, *etc.*

[9] Ils étoient deux que Lister, dans la relation de son voyage à

Paris, dit être «des gens fort instruits.» L’un, né à Toulon, étoit

naturaliste. L’autre, celui qui figure ici, né au Mans, étoit

médecin. Ils arrivèrent presque en même temps à l’Académie des

sciences. Louis Morin, le médecin, qui étoit aussi grand botaniste,

mourut le 1er mars 1715 ayant près de quatre-vingts ans. Fontenelle

a écrit son *Eloge*. (*V.* le t. V de ses *Œuvres*, p. 380.)

[10] Il étoit docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris. Son

fils Adrien eut le même titre, et fut de plus de l'Académie des

sciences. (*V.* Fontenelle, t. V, p. 54.)

[11] C'est le même que Lister appelle Minot, et dont il dit qu'il

étoit «au prince de Conti, et qu'il l'avoit autrefois connu à

Montpellier.»

Messieurs Dodard, à l'Hôtel de Conty[12], et Bourdelot[13], rue sainte Croix de la Bretonnerie, ont chacun un parfait assortiment de tous les Livres de Philosophie et de Medecine.

[12] Denis Dodart, de l'Académie des sciences, né en 1634 à Paris, où

il mourut en 1707. On lui doit, entre autres ouvrages, la _Statica

medicina gallica_. C’est comme conseiller-médecin du prince qu’il

logeoit à l’hôtel de Conti. Fontenelle a écrit son *Eloge*, t. V, p.

190.

[13] Pierre-Bonnet Bourdelot, premier médecin de la duchesse de

Bourgogne, qui le gardoit près d’elle à Versailles. Lister vante son

savoir, surtout pour l’histoire de la science qu’il pratiquoit, ce

qui confirme ce qu’on lit ici à propos de sa riche bibliothèque: «Je

citerai encore, dit-il, M. Bourdelot, médecin de la duchesse de

Bourgogne, qui est bien pensionné et logé à Versailles. C’est un

savant homme qui connoît parfaitement l’histoire de la médecine.»

M. de Blegny, Medecin du Roy, préposé à la recherche et vérification des Nouvelles Découvertes de Medecine, demeure au Jardin Medicinal de Pincourt, fauxbourg saint Antoine, et tient Bureau rue de Guenegaud tous les jours de relevée. Celui là est fort renommé pour les Decentes, pour

les maux vénériens, pour les maladies des femmes et des enfants, pour les hidropisies, pour les Rheumatysmes inveterez, et généralement pour les maladies extraordinaires.

M. Agnan ci-devant l'un des deux Capucins qui travailloient au vieux Louvre[14], et qui a pris ses Degrez en la Faculté de Padoue, a quelques expériences pour les maladies croniques, il demeure rue et près les Incurables.

[14] Ces capucins du Louvre, comme on les appeloit, et dont Mme de

Sévigné, entre autres remèdes, estimoit tant l'eau d'émeraude (édit.

Hachette, t. VII, p. 411, 414), avoient été deux: le P. Agnan nommé

ici, et le P. Rousseau qui étoit mort à cette époque. Le nom par

lequel on les désignoit leur étoit venu de ce que le roi, sur la

recommandation de Condé émerveillé de leurs remèdes, leur avoit

donné un appartement et un laboratoire au Louvre, où, pendant près

de deux ans, ils eurent tout le loisir de travailler. Le frère du P.

Rousseau publia en 1697, in-12, un volume devenu rare: «_Secrets et

remèdes éprouvez, dont les préparations ont été faites au Louvre, de

l’ordre du Roy_, par deffunt M. l’abbé Rousseau, cy-devant capucin

et médecin de Sa Majesté.» Le P. Agnan est nommé dans

l’avertissement, comme «confrère et co-inventeur de notre illustre

deffunt.» Il est resté de Rousseau, dans le *Codex*, une sorte

d’hydromel fermenté et opiacé connu sous le nom de vin ou «gouttes

de Rousseau.» (_V. Le Vieux-Neuf_, 2e édit., t. II, p. 388.)—Le

curieux et rare volume publié en 1693, l’_Ancienne médecine à la

mode_, est du capucin Aignan, qui du reste l’a signé.

M. Elvetius, Médecin Hollandois, qui donne une poudre émétique contre les cours de ventre et dissenteries, demeure rue Serpente[15].

[15] «Le médecin Hollandais, renommé pour quelques remèdes

spécifiques, demeure rue Gille Cœur.» Edit. 1691, p. 15.—Le remède,

auquel Helvétius dut sa réputation et sa fortune, étoit

l’_Ipécacuhana_ récemment importé du Brésil, et que lui avoit fait

connoître un droguiste de Paris. Reçu docteur en médecine, et

naturalisé françois, il obtint, le 19 juillet 1688, permission de

débiter son remède, pendant quatre années, après épreuves faites à

l’Hôtel-Dieu par Daquin, premier médecin. (Biblioth. Nat., _mss.

Clairambault_, t. 556, p. 798.) Le roi le lui acheta ensuite une

très-forte somme. Il trouva plus tard un fébrifuge excellent, et ne

commença qu’alors à ne plus passer pour un empirique: «Helvétius,

écrit Racine à son fils, le 24 sept. 1691, est en réputation même

pour les fièvres, et il va partout comme les autres médecins.» On

peut lire sur lui quelques pages curieuses dans l’_Elite des

Bons-Mots_, 1731, in-12, t. I, p. 469.—Son fils fut le riche

financier philosophe, auteur du livre *De l’Esprit*.

La veuve Nion, Libraire, dont l’adresse est à la première page[16], vend la Biblioteque universelle des secrets de Medecine recherchez et publiez, par ordre de M. le premier

Médecin de Sa Majesté[17], le Recueil des Journaux de Médecine, le Traité Medicinal du Thé, du Caffé et du Chocolat[18], les Observations astronomiques et Medicinales qu’on doit à l’invention des lunettes d’aproche, et plusieurs autres Livres curieux à l’usage des Medicins.

[16] La veuve Nyon, dont la librairie, devenue exclusivement

classique, existe encore à la même place sur le quai Conti, alors

appelé quai de Nesle, avoit eu pour mari Denis Nyon, fils de

Guillaume Nyon, reçu libraire en 1580. Après elle, son fils Jean-Luc

dirigea sa librairie, et quand il fut mort, sa femme, autre veuve

Nyon, en garda la direction jusqu’à ce qu’elle mourut en 1747. Elle

s’appeloit Marie-Anne Didot, étoit fille de Denis Didot, marchand de

Paris, et avoit pour frère François Didot, qui, reçu en 1713, fut

dans sa boutique du quai des Augustins, *à la Bible d’or*, le

premier libraire de la longue et illustre dynastie des Didot.

[17] L’édit. de l’année précédente donnoit plus de détails sur ce

point: «On a, depuis peu, y est-il dit, par ordre de M. le premier

médecin du Roi, fait un recueil général de tous les remèdes secrets,

tant de ceux qui avoient déjà été publiés que de ceux qui estoient

réservez en manuscrits dans les bibliothèques curieuses, ou qui

avoient esté communiquez par divers particuliers aux médecins de la

Société royale. Ce recueil, qui est compris en deux gros volumes

in-8º, se vend six livres, chez la veuve Nion, devant l’abreuvoir

Guénegaud, où l’on trouve encore tous les autres de M. de Blegny qui

en est auteur.» Il nous a dit, en effet, tout-à-l’heure, qu’il étoit

«préposé à la recherche et vérification des nouvelles découvertes de

médecine.»

[18] Blegny, qui tout-à-l’heure fera de si belles réclames à ses

remèdes, annonce ici discrètement un de ses livres, publié cinq ans

auparavant, et dont voici le titre exact: _Le bon usage du thé, du

café et du chocolat, pour la préservation et la guérison des

maladies_. Lyon, 1687, in-12. L’ouvrage qui suit doit aussi être de

lui, mais nous ne pouvons l’assurer.

Pour la Société Roiale de Medecine, voiez l’article des Rapports et Verifications d’Experts.

L’Histoire de la Medecine et des Medecins nouvellement publiée par M. Bernier[19], auteur de l’Histoire de Blois, se vend chez Simon Langrögne, rue saint Victor. Les premières parties de ce Livre estant comme un extrait du Dictionnaire Historique de Morery[20], on le lit avec plaisir, jusqu’à l’endroit où l’Auteur a donné de fortes atteintes à l’honneur de gens vertueux et recommandables[21], dont apparemment il a voulu se distinguer.

[19] Ce sont les *Essais de médecine* de Jean Bernier, auxquels il ne

donna le titre d’_Histoire chronologique de la Médecine_, qu’à la

seconde édition, en 1695. La première étoit de 1689. Il avoit fait,

comme on le dit ici, une *Histoire de Blois*, sa ville natale.

[20] Dans le chapitre IV de la 1re partie de son livre, Bernier fait,

en effet, l’histoire chronologique de la médecine et des médecins,

et n’y reproduit guère que ce qu’on en lisoit dans Moréri.

[21] Les gens «vertueux et recommandables», dont parle ici Blegny,

sont lui-même et ses pareils, les charlatans, que Bernier malmène

d’importance dans son XIIIe chapitre: _Des charlatans prétendus

médecins, et des médecins charlatans_. «Quant à nos empiriques, y

dit-il par exemple, ce ne sont ordinairement… que des

banqueroutiers, des gens ruinez ou saisis, des fugitifs, des

téméraires: au moins des gens sans étude, sans principes, sans

caractère.» Parmi tous ces gens, pour se reconnoître, Blegny n’avoit

que l’embarras du choix, et son imprudence fut de vouloir se venger

de l’attaque par l’ironique riposte qu’on lit ici, et qui lui valut

de plus directes représailles. Dans l’*Anti-Menagiana*, publié en

1693, Bernier, qui ne l’avoit pas nommé dans ses *Essais*, le nomme

sans pitié, et cela dès sa préface, p. 16, où, parlant de son

almanach et des ennuis qu’il lui avoit attirés, il dit: «l’auteur en

est Blegny, le bastillé et le bastillable.» Ailleurs, p. 118, il y

revient dans une attaque contre Ménage et ses assemblées du cloître

Notre-Dame, «qui, dit-il, ne sont plus guères célèbres que dans

l’_Almanach des adresses_ d’Abraham Du Pradel.» Plus loin, p.

230-231, autre attaque encore contre l’homme et son livre. Blegny,

comme on voit, n’avoit gagné à se défendre que des horions nouveaux.

La Medecine pratique d’Ettemuler imprimée à Lyon en latin et en françois[22], se trouve chez presque tous les Libraires de la rue Saint Jacques.

[22] Ce sont les *Institutions de médecine* de Michel Ettmüller, mort

en 1683.

MEDECINE EMPIRIQUE.

Cette espèce de Medecine est celle qui est pratiquée par des particuliers, dont l’étude n’a pas esté assez réglée pour parvenir aux degrez, et qui se fondent principalement sur les épreuves de quelques Receptes medicinales.

Il n’y a presque à présent que des Ecclésiastiques et des Religieux qui pratiquent à Paris cette sorte de Medecine[1]; par exemple, M. l’Abbé Guiton qui étoit n’agueres Religieux Cordelier, et qui demeure à présent à l’Arsenal.

[1] C’est, mais très-brutalement, ce que dit aussi Bernier dans son

chapitre cité tout-à-l’heure. Les empiriques sont pour lui la

plupart «des moines ignorants, et las de la robe,… des pieds

déchaux, qui ne savent où donner de la tête.»

M. l’Abbé Fayolles, qui demeure rue Mazarini.

M. le Curé d’Evry, Village de Brie[2], qui donne avec permission une boisson sudorifique, par la chaleur de la quelle il tache de consommer les causes des maladies.

[2] Evry-les-Châteaux, canton de Brie-Comte-Robert, département de

Seine-et-Marne.

Un autre Ecclésiastique, qu’on nomme M. le Prieur, et qui demeure ruë de la Raquette, Fauxbourg saint Antoine, est fort recherché pour un apéritif qu’il dit propre à déboucher les plus facheuses opilations dans les deux sexes[3].

[3] Il est traité plus cavalièrement dans l’édit. précéd., p. 18:

«Assez près du jardin médicinal de Pincourt dans la rue de la

Raquette, il y a un prieur qui s’entremet de médecine, et qui se dit

très-habile.» Rue de la Raquette, c’est, comme on sait, rue de la

Roquette.—Bernier, p. 296 de ses *Essais*, semble faire allusion à

ce remède du prieur: «Je n’ai garde, dit-il, de donner ici à

connoître ceux qui ont débité et fait valoir aux simples: qui des

remèdes pour les dents;… qui… des stipiques à divers usages, des

apéritifs…»

Le Frère Ange, Capucin[4], qui distribue un Opiatte et un Sirop mesentirique et epatique, est resident au Fauxbourg saint Jacques.

[4] «Renommé pour la cure des maladies chroniques… au couvent du

faubourg Saint-Jacques,… a un laboratoire assez curieux.» Édit.

1691, p. 18.

Le Frère Pierre, des Jacobins du Fauxbourg saint Germain, fait des recherches dans la Chimie.

OPERATIONS CHIRURGICALES.

Monsieur le premier Chirurgien du Roy, a son appartement au vieux Louvre, où il loge quand il est à Paris.

M. de Tertre, son Lieutenant pour la Ville, Prevoté et Vicomte de Paris[1], renommé pour la saignée et pour la grande Chirurgie[2], demeure rue du Jardinet, à l’ancien Hotel de Roüen.

[1] François Du Tertre, que l’*Etat de France* pour 1692, t. I, p.

240, qualifie «lieutenant des chirurgiens de Paris», retenu par le

Roi pour «l’employer où il pourra en avoir affaire. Il a cinq mille

et tant de livres d’appointements.» Les chirurgiens du Roi qui

étoient au nombre de neuf, un premier ordinaire, et huit ordinaires

servant par quartier, pouvoient, d’après une déclaration de Louis

XIII, «tenir ou faire tenir boutique, enseigne de chirurgien, où

seront les armes du Roy, exclusivement à tous autres barbiers

chirurgiens.»

[2] Il prenoit le titre de premier chirurgien du Roi et du Parlement.

Les Prévots, Jurez et Gardes de la Communauté des Chirurgiens Jurez de Paris, sont Messieurs David, rue de l’Arbre sec: Cuqüel, rue Galande, Caubouë, rue Montorgueil: et Gigot, rue saint André.

La Liste générale des maîtres de cette Communauté se peut recouvrer aux Ecoles de Chirurgie près l’Eglise de saint Côme. L’exactitude du chef d’œuvre[3] et des exercices qui s’y font en tout temps, doit faire presumer que cette liste n’est composée que d’habiles gens; et en effet il y en a peu qui ne se soient rendus recommandables par quelques endroits: par exemple, pour les grandes Opérations,

Messieurs Petit à l’Hôtel Dieu[4]. Bessière, près la Trinité[5]. Triboulleau, rue des Juifs. Roberdeau, rue saint André. Haustome, rue de la Truanderie, *etc.*

[3] On sait que c’est ainsi que s’appeloit dans toutes les

corporations l’épreuve décisive pour être reçu maître. Pour la

communauté des chirurgiens, ce devoit être une opération faite avec

succès.

[4] On a de lui un *Traité des maladies des os*, et un certain nombre

de mémoires parmi ceux de l’Académie des sciences.

[5] «M. Bessière, chirurgien fameux pour les playes et pour les

grandes opérations, demeure rue d’Arnetal (Grenétat), près la

Trinité.» Edit. 1691, p. 18.—Jacques Bessier—c’est son vrai

nom—fut, en effet, célèbre. C’est un des quatre chirurgiens

auxquels le roi accorda des lettres de noblesse, il les obtint en

1712. Julien Clément, qu’on trouvera tout-à-l’heure, en avoit eu de

semblables l’année précédente.

Pour les Consultations M. Morel, rue du Bac, près les Convalescens[6].

[6] «M. Morel, premier chirurgien de la Charité, recherché pour les

consultations chirurgicales…» Edit. 1691, p. 18.—L’hôpital des

convalescents, près duquel il demeuroit, se trouvoit rue du Bac, à

la hauteur du nº 98, qui le remplace. Il avoit été fondé, en 1642,

par Mme de Bullion, femme du surintendant des finances, pour les

convalescents de la Charité. Tous y étoient admis, à l’exception des

soldats, des laquais et des prêtres.

Pour la Saignée Messieurs Gillet, rue d’Orléans. Passerat, rue Neuve des Petits Champs. Canto, rue des Boucheries saint Germain. Gervais, rue saint Antoine. Meurisse, rue saint Jacques, *etc.*

Pour la reduction des os rompus et demis, M. Michault, rue Hautefeuille, *etc.*

Pour les accouchemens, Mrs Mauriceau, rue neuve de Richelieu. Clément, rue et devant le petit S. Antoine[7]. Portail et Bonnamy, rue saint Martin. Desforges, près saint Eustache. De Frades, rue Comtesse d'Artois, *etc.*

[7] «M. Mauriceau, chirurgien-accoucheur, auteur d'un traité des

maladies des femmes, qui se vend chez d'Houry, rue Saint-Jacques,

demeure dans la rue des Petits-Champs.—Monsieur Clément, qui a eu

l'honneur d'accoucher Madame la dauphine, demeure devant le petit

Saint-Antoine.» Edit. 1691, p. 18.—Mauriceau, qui fut si célèbre

pour les accouchements, et dont le *Traité des femmes grosses*,

qu'il publia en 1681, et qu'il traduisit lui-même en latin, resta

classique en chirurgie jusqu'à nos jours, avoit en effet demeuré rue

Neuve-des-Petits-Champs avant d'aller rue de Richelieu. Il y

logeoit, quand son *Traité*, qu'il vendoit lui-même, parut. On lit

sur le titre: «Chez l'auteur, au milieu de la rue des Petits-Champs,

au bon Médecin.» Cet accoucheur avec enseigne ne doit pas

surprendre. C’étoit l’usage, que les sages-femmes continuent encore.

La plupart des chirurgiens tenoient d’ailleurs boutique, et une

enseigne leur étoit nécessaire. On lit dans les *Œuvres* de Santeul,

1698, in-12, 2e part., p. 178, un distique qu’il avoit fait pour une

de ces enseignes: *Sur un tableau de la charité de Saint Louis*, y

est-il dit, *à la boutique d’un chirurgien, proche Saint Martial*:

Ne medicas adhibere manus dubitaveris ægro,

Admonet hæc pietas regia, te que docet.

Pour l’Anatomie Messieurs Chevalier, rue de la Pelleterie, et Dalibourg, rue Neuve de Richelieu.

M. Tolet Opérateur du Roy pour l’opération de la Pierre qu’on nomme *Lithotomie*, demeure rue Jacob près la Charité[8].

[8] «M. Tolet, qui a été longtemps chirurgien de la Charité, où il a

pratiqué cette opération (de la pierre), et qui est auteur d’un

livre qui en traite particulièrement, demeure rue Jacob, près le

portail de cet hôpital.» Edit. 1691, p. 18.

Messieurs Collot père et fils, fameux pour la même opération, demeurent rue de Seine quartier saint Germain.

M. Gervais, rue Mazarini au coin de la rue de Guénegaud, a un particulier talent pour penser les loupes, les signes et les porreaux.

M. Girard Chirurgien Opérateur qui s’attache particulierement à la Catharacte, et qui fait son sejour ordinaire à Chalons en Champagne vient à Paris tous les ans au Printemps, et loge rue de la Huchette à l’enseigne des Capillaires de Montpellier[9].

[9] Enseigne toute pharmaceutique. Il sera parlé plus bas, p. 169, n.

2, du sirop que faisoit Blégny avec «les capillaires de

Montpellier.»

M. Quarante qui a succédé au feu Sieur Carmeline[10] son oncle pour les maladies et pour les opérations de Dens, demeure sur le quay de la Megisserie devant le Pont neuf.

[10] Ce Carmeline, l’arracheur de dents, avoit été célèbre dès le

temps de la Fronde. Il est souvent parlé de lui dans _les

Mazarinades_. Sa boutique étoit sur le Pont-Neuf, au rez-de-chaussée

de l’un des deux pavillons de la place Dauphine, où, suivant _le

Chevræana_ il s’étoit donné pour ingénieuse devise ce vers un peu

arrangé du VIe livre de l’_Œnéide_:

Uno avulso non deficit alter.

Son neveu, que Blégny nous présente ici, ne le fit pas oublier.

L’arracheur de dents par excellence fut toujours Carmeline. Ecoutez

Racine dans une lettre à son fils, du 4 octobre de cette même année

1692: «Si vous aviez bien lu la vie de Cicéron par Plutarque, vous

auriez vu qu’il mourut en fort brave homme, et qu’apparemment il

n’auroit pas fait autant de lamentations que vous si M. Carmeline

lui eût nettoyé les dents.» En 1696, on ne nomme encore que

Carmeline; de son neveu et successeur Quarante pas un mot: «C’est,

dit Arlequin, à la scène première du premier acte d’_Arlequin

Misanthrope_ joué cette année-là, c’est une beauté surannée, qui

oublie qu’elle n’a pas une dent dans la bouche sur laquelle

Carmeline n’ait une hypothèque spéciale.»

Les Sieurs du Moulin, à la Croix du Tiroir, Surin et Coupart au Pont Marie, s’exercent aux mêmes opérations.

Les Sieurs Langlois[11], rue Montmartre; de Rere et Cuvillier, à la Croix du Tiroir, sont occupez à la reduction des os fracturez et disloquez.

[11] Pierre Langlois, docteur de la faculté de Montpellier, qui

soutint, de concert avec François Prieur, de la faculté de Reims,

une lutte fort vive, en 1695, contre «les doyens et docteurs de la

Faculté de Médecine de Paris», qui ne vouloient pas les reconnoître,

et refusoient de consulter avec eux. Après un an de guerre de

mémoires et *factum*, le roi donna raison aux deux docteurs

provinciaux. Ce dédain des médecins de Paris étoit depuis longtemps

de tradition chez eux. Furetière n’avoit-il pas dit, en 1664, dans

sa IVe satire: *le Médecin pédant*:

… Il traite d’écolier

L’homme le plus savant, s’il vient de Montpellier.

Mademoiselle de Blegny directrice honoraire et perpetuelle de la Communauté des Jurées Sages Femmes de Paris, qui pratique seulement pour les personnes de la première qualité et pour celles qui luy sont confiées, demeure chez M. son Fils Apoticaire du Roy, ruë de Guenegaud, première porte à droite[12].

[12] Cet article est différent, moins long, mais plus curieux dans

l’édition précédente, p. 19. Blégny n’ose pas y nommer sa femme: «la

Directrice en chef honoraire et perpétuelle des jurées sages-femmes

de Paris, dit-il, demeure au Jardin médicinal de Pincourt, où les

dames de province peuvent faire leur couche à un écu par jour.»

Les Directrices agentes de la Communauté, sont Mesdames Langlois, rue Dauphine, Soret, rue Transnonnain, Cuvilliers, place Baudoyer, et Regnault, rue du Crucifix saint Jacques de la Boucherie.

Pour les Jurez Chirurgiens et les Jurées Sages-Femmes du Châtelet, voyez l’article des Rapports et Verifications d’Experts.

On est renvoyé au même endroit pour le Traité des Rapports de Chirurgie.

Le Livre des Accouchemens de M. Mauriceau[13] et celuy des Décentes de M. de Blegny, se vendent chez Laurent d’Houry, rue saint Jacques[14].

[13] *V.* plus haut, p. 159-160, sur Mauriceau et son livre.

[14] Il avoit été reçu libraire à la place de Jean d’Houry, son père,

en 1678.

Le Traité des Maux Vénériens[15] du même Auteur, se trouve chez Estienne Michallet, rue saint Jacques, et chez la veuve Nion, quay de Nesle[16].

[15] Les remèdes contre ces maladies étoient les plus exploités, et

cela pour de honteuses raisons que Lister nous explique au chapitre

XI et dernier de son *Voyage à Paris* en 1698: «Ces traitements

secrets, dit-il, ont mis en pratique de misérables petites espèces

de toute sorte, et leur ont donné lieu d’insulter les familles,

sitôt qu’elles ont été au fait de leurs malheurs… Tout le monde

ici s’en mêle, et veut avoir son spécifique contre cette maladie:

Apothicaires, barbiers, femmes, moines…»

[16] Dans l’édit. de 1691, p. 19-20, Blégny donne bien mieux qu’ici la

liste de ses livres: «Chez la veuve Nion… l’on trouve tous les

autres livres de M. de Blegny, à sçavoir: le _Recueil des nouvelles

découvertes de médecine_, en quatre volumes in-douze, qui se vendent

huit livres—il n’a été parlé plus haut que de l’édit. en deux

volumes in-8, sans indication de prix;—le *Remède anglois*, publié

par ordre du Roy, qui se vend vingt sols; l’_Art de guérir les

maladies vénériennes_, en trois volumes in-12, qui se vendent quatre

livres dix sols; l’_Art de guérir les descentes_, qui se vend une

livre dix sols; la _Doctrine des rapports de chirurgie fondée sur

les maximes d’usage et sur la disposition des nouvelles

ordonnances_, qui se vend une livre cinq sols; le _Bon usage du thé,

du caffé et du chocolat, pour la préservation et pour la guérison

des maladies_, qui se vend une livre dix sols; les _Observations qui

ont esté faites dans les astres depuis l’invention des lunettes

d’approche avec les utilitez qu’on en peut tirer pour la pratique de

la médecine_, qui se vend une livre cinq sols, et quelques autres.»

On trouve un grand nombre d’autres Livres de Chirurgie chez les mêmes Libraires.

MATIERES MEDÉCINALES SIMPLES ET COMPOSÉES.

Les Marchands Epiciers qui s’attachent particulièrement à la Droguerie medecinale[1], sont pour la plupart dans la rue

des Lombards: par exemple, Messieurs Tranchepain, Vilain et Michon.

[1] Les épiciers, sous prétexte de drogueries, s’étoient faits de

véritables apothicaires, mais cela n’alla pas sans procès. Il y en

eut un notamment fort grave entre ces rivaux de la pilule et des

drogues, en 1633. Gui Patin en a parlé. (*V.* ses *Lettres*, anc.

édit., t. I, p. 38, et II, p. 134.) A Paris, l’affaire s’arrangea;

mais un siècle après, elle se ralluma en province, à Chartres, où le

démêlé entre les épiciers et les apothicaires fit très-grand bruit

en 1758. On en trouvera quelques détails dans l’_Année littéraire_

de Fréron, 1758, t. VIII, p. 256. Pendant que les apothicaires de

province contestoient aux droguistes la vente des remèdes, les

droguistes de Paris faisoient la même querelle aux religieux carmes

ou jésuites qui s’étoient mis avec eux en concurrence: «les

jésuites, écrit Voltaire à Thiriot le 15 septembre 1768, eurent, il

y a quelques années, un procès avec les droguistes de Paris, pour je

ne sais quel élixir qu'ils vendoient fort cher, après avoir vendu de

la grâce suffisante qui ne suffisoit point, tandis que les

jansénistes vendoient de la grâce efficace sans efficacité. Ce monde

est une grande foire, où chaque Polichinelle cherche à s'attirer la

foule; chacun enchérit sur son voisin.»

Il y a néanmoins de ces Droguistes en quelques autres endroits de la Ville: par exemple, Messieurs Andry, rue de la vieille Bouclerie[2], Brousset, rue neuve saint Mederic[3]; Moulin, rue des trois Maures; Boileau, rue des Lavandières[4], *etc.*

[2] Son fils, qui se faisoit appeler Andry de Boisregard, publia, en

1738, un volume sous ce titre: _Cléon à Eudoxe, touchant la

prééminence de la médecine sur la chirurgie_.

[3] «Au coin de la rue Macon.» Edit. 1691, p. 32.

[4] «Quartier Sainte-Opportune.» *Ibid.*

Les uns et les autres vendent en gros et en détail, généralement tout ce qui peut faire le sujet des opérations de la Pharmacie et de la Chimie, à l’exception de quelques métaux dont il sera parlé dans un chapitre à part; de la plûpart des herbes qui sont vendues dans les Halles et Marchez par les Herboristes, et des fleurs qu’on trouve dans leurs temps le matin, rue aux Fers près saint Innocent, ou chez les Fleuristes ou Bouquetières.

Les Maitres et Gardes en Charge de l’Apoticairerie, sont Messieurs Clément à l’Hôtel de Soissons; Gaillard, rue saint Honoré près saint Roch, et Martel, rue saint Avoye.

Et ceux de l’Epicerie et Droguerie sont Messieurs Harland, rue saint Jacques de la Boucherie; Boudet, rue saint Martin; et Chabouillé, rue de la Cordonnerie.

Les Apoticaires et les Epiciers qui ne composent ensemble qu’un même corps, ont leur Bureau au petit cloître sainte Opportune.

Il y a plusieurs Apoticaires de cette Communauté qui se piquent d’avoir chez eux un grand assortiment de préparations Chimiques et Pharmaceutiques: par exemple,

Messieurs Geoffroy, ruë Bourtibourg[5], et Bolduc[6], rue des Boucheries saint Germain, qui opère au Jardin Royal des Plantes.

[5] Mathieu-François Geoffroy, qui avoit été échevin en 1785. Il se

tenoit chez lui des assemblées de savants, dont Fontenelle, dans

l’éloge qu’il écrivit de son fils, a fait ressortir toute

l’importance (t. VI, p. 487): «M. Cassini, dit-il, y apportoit ses

planisphères, le P. Sébastien ses machines, M. Joblot ses pierres

d’aimant, M. Du Vemey y faisoit ses dissections, et M. Homberg des

opérations de chymie… Ces conférences parurent si bien entendues

et si utiles, ajoute-t-il, qu’elles furent le modèle et l’époque de

l’établissement des expériences de physique dans les colléges.»

Lister, au chapitre XI de son *Voyage à Paris*, a décrit ainsi

l’apothicairerie de Geoffroy: «Elle est, dit-il, dans la rue

Bourgthibourg: l’entrée de la basse-cour est par une porte cochère

avec des niches, où sont de grands vases de cuivre. Quand vous êtes

entré, vous trouvez des salles ornées d’énormes vases et de mortiers

de bronze, qui sont là autant pour la parade que pour l’usage. Les

drogues et les préparations sont en des armoires rangées autour de

ces pièces. Sur les derrières sont des laboratoires très-propres et

parfaitement montés.» Lister parle ensuite du fils de Geoffroy,

qu’il avoit vu en Angleterre, où il étoit allé avec le comte de

Tallard. Il le considère comme un jeune homme de la plus belle

espérance, ce qu’il ne démentit pas. Il arriva, comme médecin, à

l’Académie des sciences, et, nous l’avons dit, Fontenelle fit son

éloge.

[6] Saint-Simon, dont il étoit l’apothicaire, en faisoit le plus grand

cas: «C’étoit, dit-il (*Mémoires*, édit. Hachette, in-18, t. VI, p.

238), un excellent apothicaire du Roy, qui, après son père, avoit

toujours été et étoit encore le nôtre avec un grand attachement, et

qui en savoit pour le moins autant que les meilleurs médecins, comme

nous l’avons expérimenté, et avec cela beaucoup d’esprit et

d’honneur, de discrétion et de sagesse.»

M. Bourdelin Apoticaire de l’Academie Royale des Sciences, a pareillement une Apoticairerie fort complette dans sa maison rue de Seine à saint Germain des Prez[7].

[7] Claude Bourdelin, né à Villefranche, près de Lyon, en 1621, mort à

Paris en 1699. Il fut, comme chimiste, de l’Académie des sciences,

dès sa fondation en 1666. Fontenelle, qui a écrit son éloge (t. VI,

p. 48-50), dit «qu’il fit voir à l’Académie près de deux mille

analyses de toutes sortes de corps.» Il le vante aussi, comme

apothicaire, «pour l’exacte et fidelle préparation des remèdes,

qu’il distribuoit, dit-il, à tout le monde, à un prix égal et

très-modique.»

Il en est de même de M. Habert Syndic en Charge des Apoticaires des Maisons Royales, qui fait souvent des Cours publics de Chimie en son Laboratoire, nie du Four à saint Germain des Prez.

M. Rouviere Apoticaire ordinaire du Roy et des Camps et Armées de Sa Majesté[8], qui n’est pas moins curieux dans sa profession et qui a fait deux préparations publiques de la Theriaque d’Andromachus[9] avec un applaudissement général, vend d’ailleurs une Eau vulnéraire qui est d’un très grand effet dans les playes d’arquebusade, ruë saint Honoré près saint Roch[10], où il a une boutique d’une propreté extraordinaire.

[8] Il fit un cours public de chimie, en 1706, au Jardin des

Apothicaires, rue de l’Arbalète, près de la rue Mouffetard. On lui

dut plusieurs découvertes. Il étoit, d’après l’*Etat de France* de

1692, p. 354, non-seulement apothicaire «des camps, hôpitaux et

armées», mais aussi du Dauphin. Il se faisoit appeler Henry de

Rouvière.

[9] On attribuoit, d’après Galien (_De antidotis_, lib. I), la

composition très-compliquée de la *Thériaque*, dont le nom venoit de

la morsure des bêtes venimeuses, *thêra*, qu’elle guérissoit, au

médecin de Néron, Andromachus. C’étoit une espèce d’opiat ou

d’électuaire liquide composé de drogues choisies, dont on finit par

faire une sorte de panacée. A Venise, les magistrats présidoient à

sa composition. Aussi est-ce de là que venoit, on le verra plus

loin, celle qui inspiroit le plus de confiance. A Paris, comme il

est dit ici, la préparation s’en faisoit chaque année publiquement,

et il en fut ainsi jusqu’à la Révolution. (*V.* les _Mémoires

secrets_, t. XXVI, p. 246.) Le célèbre Moïse Charas commença sa

réputation par un ouvrage sur le fameux remède: _Thériaque

d’Andromaque, avec des raisonnements et observations nécessaires sur

l’élection, la préparation et le mélange des ingrédients_, Paris,

1668, in-8.

[10] Il avoit, comme confrère et voisin, sur la même paroisse, «un

apothicaire-épicier», Claude-François Péaget, dont il tint sur les

fonts, le 27 décembre 1685, la fille Marie-Charlotte, qui devint la

femme de Crébillon le tragique, et la mère de l’auteur du *Sopha*.

(Jal, *Dict. critique*, p. 455.)

M. Lemory[11] célèbre par son livre[12] et par ses Cours de Chimie[13], qui a esté gratifié d’un Privilège du Roy, en faveur de sa conversion[14], continue ses exercices, et la distribution de ses préparations Chimiques, et du sel policrete de M. Seignette, chez luy au bas de la rue saint Jacques[15] où il vend son Livre, qu’on trouve d’ailleurs chez Estienne Michalet près la fontaine saint Severin.

[11] Lisez Lémery. Il s’agit, en effet, du rouennais Nicolas Lémery,

qui fut de l’Académie des sciences, de 1699 à 1715, époque de sa

mort, et, quoique simple apothicaire, y jeta le plus vif éclat.

Parmi ses remèdes, qui furent très à la mode, et qui l’enrichirent,

se trouvoit le *magistère de Bismuth*, qui, tout seul, eût suffi à

sa fortune. Ce n’est pourtant, comme dit Fontenelle (t. V, p. 393),

«que ce qu’on appelle du blanc d’Espagne»; mais il n’y avoit que lui

qui en eût alors le secret à Paris.

[12] C’est son *Cours de chimie* publié en 1675, et dont le succès fut

tel que, suivant Fontenelle, «il se vendit comme un ouvrage de

galanterie ou de satire.»

[13] La chimie, science alors nouvelle et par conséquent à la mode,

lui attira l’affluence la plus choisie: «Il en ouvrit, dit

Fontenelle, des cours publics dans la rue Galande, où il se logea.

Son laboratoire étoit moins une chambre qu’une cave et presque un

antre magique éclairé de la seule lueur des fourneaux; cependant

l’affluence du monde y étoit si grande, qu’à peine avoit-il de la

place pour ses opérations.»

[14] Il étoit de la religion, et la Révocation de l’édit de Nantes

l’avoit d’autant plus atteint, que tout protestant y avoit perdu le

droit de s’occuper de la médecine et de ce qui en dépendoit. Lémery

qui, deux ans auparavant, avoit séjourné en Angleterre, songea

d’abord à y retourner avec tous les siens, mais il se décida enfin

pour la conversion, dont on parle ici. Dans les premiers mois de

1686, c’étoit chose faite.

[15] Au coin de la rue Galande. *V.* l’avant-dernière note.

M. de Blegny fils Apoticaire ordinaire du Roy sur le quay de Nesle au coin de la rue de Guenegaud, tient aussi un assortiment complet de toutes les compositions, extraits, eaux distillées, sels, et Magisteres de la Pharmacie Galenique, et de la Chimie, tant de la préparation de Paris, que de celle de Montpellier, de Provence, d’Italie, etc., aussi bien que les Baumes verts, noirs, et blancs du Pérou, de Judée, etc.[16]

[16] «L’eau générale contre les vapeurs de l’un et l’autre sexe, la

crème de perles qui oste les boutons et rougeurs du visage,

l’opiatte de corail qui entretient la beauté et la bonté des dents;

la véritable eau de la reyne d’Hongrie et le vrai sirop de

capillaires de Montpellier, le chocolat dégraissé, la thériaque de

Venise, le baume apoplectique d’Angleterre, le baume blanc, le baume

vert et le baume du Pérou; la pommade qui amortit les héméroïdes, la

poudre de vipère et les vipères mêmes, la pommade contre les

dartres, les parfums de toutes espèces, les essences de romarin, de

sauge, de rhue, d’anis, de fenouille, et autres essences fortes

venant de Montpellier, la fleur de thé, l’eau impériale et toutes

autres eaux distillées, l’emplastre contre les loupes et ganglions,

le sirop de caffé, la panacée mercurielle, la poudre sternutatoire,

l’huile de palme.» Edit. 1691, p. 19.

C’est le seul artiste à qui les descendans du Signor Hieronimo de Ferranti Inventeur de l’Orvietan[17], ayent

communiqué le secret original[18].

[17] C’est un électuaire qui avoit été apporté, en 1647, par le

charlatan d’Orvietto, dont le nom se trouve ici, et qui fut surtout

connu par son surnom *Orvietano*, qui devint bientôt celui de son

remède. On le croyoit bon surtout contre les poisons et contre les

maléfices. C’est pour cela que le Sganarelle de l’_Amour médecin_

veut en faire prendre à sa fille.

[18] «L’orviétan original d’Italie, dont la dispensation luy a été

communiquée par le seignor Hieronimo Cei, dernier héritier du

secret.» Edit. 1691, p. 19.

Il dispense aussi tous les Remedes achetez et publiez par ordre du Roy.

Une conserve et une liqueur pour la guérison des phtisiques et des poulmoniques[19].

[19] «La conserve balsamique qui guérit presque tous les poulmoniques

en six semaines.» *Id.*, p. 17.

Une tizanne filtrée pour purger doucement et agréablement la bile, la pituite et généralement toutes les superfluitez.

Une Eau vulnéraire qui guérit le Scorbut et les Ulcères de la gorge, les Cancers, les Ecroüelles ulcérées, la Teigne et les Ulcères malins et variqueux des jambes et d'ailleurs[20].

[20] Dans l'édit. précédente, p, 17, c'est à «l'emplâtre

philosophique» que sont attribuées toutes ces vertus.

Une Eau anodine qui appaise avec une promptitude surprenante la douleur des dents, toutes les espèces de Coliques, les Véroliques[21], les Rhumatismes, les Douleurs causées par le mercure, la Sciatique, et les Gouttes des mains et des pieds.

[21] C'étoit la grande clientèle de l'époque. Ceux qui prétendoient la

guérir, faisoient courir par de petits Savoyards, selon Palaprat

dans la préface de sa comédie des *Empiriques* jouée en 1697, des

billets imprimés du genre de celui-ci: «M. Mercurini, napolitain,

guérit sûrement, promptement, agréablement, et sans obliger à garder

la maison, toutes sortes de maladies secrètes… M. Mercurini voit

les hommes. Madame Mercurini voit les femmes.» Il nous semble bien

que ce sont M. et Mme Blégny, d’autant mieux que l’on trouvera plus

loin un spécifique de leur façon, «qui guérit promptement, sûrement»

lesdites maladies. On a vu, d’ailleurs, plus haut, p. 13, que le

remède de Blégny étoit le mercure, ce qui justifieroit le nom de

Mercurini que lui donne Palaprat.

Une Liqueur de jouvence[22] qui rectifie les constitutions vicieuses, qui désopile les viscères obstruez, qui corrige les deffauts de la digestion, qui guérit radicalement le vertige, la migraine et les vapeurs, qui regle les excrétions, en un mot qui rajeunit comme une espèce de fontaine de jouvence.

[22] Il y a dans le chap. XIII de la 1re partie des _Essais de

médecine_ de Bernier, quelques lignes contre «une eau de Jouvence»,

qui pourroit bien être cette liqueur de Blégny.

Une Eau dissenterique d’une vertu infiniment audessus de la Racine emétique, puis que sans faire vomir ni causer la moindre incommodité, elle arrête infailliblement en une ou deux prises toutes sortes de cours de ventre, de flux de sang et de dyssenteries.

Un Spécifique infaillible pour prévenir et pour guérir promptement, seurement et infailliblement les Maladies Vénériennes.

Des grains et des liqueurs balsamiques pour la guérison des gonorrhées, des pertes blanches, de l’impuissance venerienne, de l’incontinence d’urine[23], *etc.*

[23] «Des grains balsamiques qui préviennent et qui rectifient toutes

espèces de pourriture intérieure, qui consolident les ulcères des

reins, des urètres, de la vessie et du canal urinaire, qui arrêtent

les gonorrhées habituelles, qui fortifient tous les nerfs, qui

réparent l’impuissance de Venus, qui épuisent les pertes blanches,

et qui contribuent très-efficacement à la guérison des descentes et

des paralisies.» Edit. 1691, p. 16-17.—Cet article y est précédé de

celui-ci: «les grains dépuratifs, qui dépurent la masse du sang, qui

desobtruent les viscères et les vaisseaux sanguinaires, qui règlent

toutes les fonctions naturelles, qui amortissent les levains et qui

abaissent les vapeurs, enfin qui corrigent tous les vices habituels

d’une mauvaise constitution.»

Une Epreuve végétale[24] qui guérit à jamais la douleur et la carie des Dents.

[24] «Une essence végétale…» *Id.*, p. 17. On y lit à la suite de

cet article: «l’eau rouge de la reine d’Hongrie, qui appaise les

douleurs de la goutte et des rhumatismes en fortifiant toutes les

parties… le sirop de vanille, qui a une propriété singulière

contre la toux et contre les fluxions de poitrine. L’antidote

universel qui survient (subvient) à toutes les maladies des pauvres

gens et de leurs bestiaux. Le sirop de thé fébrifuge qui arrête sans

retour, en très-peu de prises, toutes les espèces de fièvres

intermittentes. Le Trésor d’Esculape, qui contient dans un

très-petit volume une excellente panacée et divers autres remèdes

expérimentez, pour survenir (subvenir) à toutes les occasions

pressantes et subites.»

Une Eau hysterique qui abaisse les vapeurs des femmes et qui les delivre sur le champ des plus violentes suffocations et de la plupart des mauvais travaux.

Les Eaux d’Ange[25], de Cordoüe, d’Amarante, de fleurs d’Oranges, de Thim, et généralement les Eaux odoriférantes et medecinales qui servent aux cassolettes philosophiques, pour parfumer et des-infecter les chambres, et pour guérir les maladies de sympathie[26].

[25] On l’appeloit ainsi, parce que c’étoit l’eau de senteur par

excellence, l’eau des Anges. On la faisoit avec de l’iris de

Florence, du benjoin, du storax, du sental citrin, etc., sur

lesquels on versoit des eaux de rose et de fleurs d’orange

distillées.

[26] Cet article est beaucoup plus curieux dans l’édit. de 1691, p.

17, surtout pour les «cassolettes philosophiques.» Blégny, comme on

va voir, ne les appelle alors que «cassolettes royales.» Il parle

d’abord d’une sorte d’appareil pour le café et le chocolat, dont

l’invention rappelle singulièrement celle de nos «caléfacteurs», et

devoit être d’une grande commodité pour les gens qui aimoient comme

certain gourmet de Regnard à porter «cuisine en poche.» Voici ces

deux articles: «les caffetières et chocolatières portatives, qui

n’occupent à peine qu’une seule poche, et ne laissent pas de

contenir tout ce qu’il faut de thé, de caffé, de chocolat et de

sucre pour faire trois prises de chaque boisson, la lampe, le

fourneau, l’esprit de vin, le fusil, les gobelets, les soucoupes,

les cuillères, etc.—Les cassolettes royales, par lesquelles on

réduit très-agréablement et très-utilement en vapeur les eaux

d’Ange, de Roses, de Cordoue, de fleurs d’Orange et d’Amaranthe,

pour parfumer et désinfecter les chambres sans fumée et à très-peu

de frais, au moyen d’une lampe à esprit de vin, audessus de

laquelle on place sur deux petites consoles de cuivre, un globule de

cristal ayant un bec alongé, par lequel ces liqueurs sont attirées

au-dedans du globule dès qu’on lui a fait ressentir quelque chaleur

que ce soit, et par lequel aussi elles sont ensuite exhalées en

vapeur presque imperceptibles, par la flamme de la lampe, qui les

fait bouillir jusqu’à leur entière consommation sans casser le

globule, ce qui est d’un effet fort plaisant, mais principalement

pour les malades, à qui l’on peut faire respirer par ce moyen un air

chargé de liqueurs médicamenteuses qui conviennent à leurs

indispositions.»

Plusieurs Remèdes infaillibles pour guerir très promptement les Decentes, sans opération, sans rien prendre par la

bouche, et quelquefois sans bandage[27] ou sans retraite[28].

[27] *V.* sur les bandages ou *brayers*, depuis le moyen-âge jusqu'au

XVIIe siècle, le *Vieux-Neuf*, 2e édit., t. I, p. 134, et plus haut

p. 13.

[28] «A cause de quoy il a pareillement établi la manufacture royale

des bandages à vis et à ressort qui arrêtent les descentes que les

bandages ordinaires ne peuvent arrêter, et qui contribuent beaucoup

par cet assujétissement à la guérison de ces maladies.» Edit. 1691,

p. 16.

Une Eau diûrétique pour la dissolution et l'expulsion des glaires, du gravier et de la pierre des reins et de la vessie, et un grand nombre d'autres spécifiques expérimentez pour les maladies des yeux, la sourdité, les bourdonnemens d'oreilles, les ulcères du nez, les loupes, les signes, les porreaux, *etc.*

Une Eau et un Sel fébrifuges, qui guérissent les fièvres sans retour en très peu de prises.

Tous ces Remèdes sont distribuez dans des bouteilles et boëttes cachetées[29], sur lesquelles on fait coller l’imprimé qui enseigne leurs vertus et leurs usages[30].

[29] Ces boîtes étoient toujours très-soignées, aussi disoit-on

proverbialement: propre comme une boîte d’apothicaire. C’est ce

qu’au temps de Rabelais on appeloit des *Silènes*: «Silenes

estoyent, dit-il (Liv. I, prologue), petites boytes, telles que

voyons de présent ès bouticques des apothecaires, paintes au dessus

de figures joyeuses et frivoles, comme des harpyes, satires, oysons

bridez, lièvres cornuz, canes bastées… et aultres telles

painctures contrefaictes à plaisir pour exciter le monde à rire…

mais au dedans, l’on reservoit ces fines drogues, comme baulme,

ambre gris, amomon, muscq, zivette…» *Silènes* passoient aussi

pour boîtes à secret. Erasme se servit du mot dans ce sens,

lorsqu’il fit, en 1527, son petit livre les *Silènes d’Alcibiade*.

(V. le *Bulletin du bibliophile*, 1857, p. 152.)

[30] On ne fait pas autrement aujourd’hui pour les boîtes de pâte de

Regnault, et autres.

Une personne solvable qui connoit la vertu de ces Remedes, s’oblige quand on le veut d’en payer la valeur en l’acquit des malades en cas qu’ils ne guérissent pas, pourvu qu’ils conviennent de les payer au double pour une parfaite guérison.

Le Sieur Fillesac, rue de la Bucherie joignant les Ecoles de Medecine, vend toutes sortes d’Eaux minérales artificielles[31].

[31] «On trouve d’ailleurs des eaux de Forge, rue de la Truanderie, au

bureau du Messager de Forge.» Edit. de 1691, p. 19.—Les eaux

minérales artificielles sont vivement moquées par Bernier dans ses

Essais de médecine, 1re part, chap. XIII. On les fait, dit-il,

avec beaucoup d’eau pure et un peu de vitriol—nous dirions

aujourd’hui d’acide sulphurique;—or, les limonades gazeuses ne se

font pas aujourd’hui autrement. Les eaux minérales de Fillesac

n’étoient donc qu’une sorte de limonade gazeuse. On trouve un

curieux prospectus imprimé de sa drogue en bouteille dans les *Mss.*

de la collection Delamarre, nº 21, 738, *ad finem*. Un certain

Barbereau, que La Bruyère a désigné par B. B. dans son chapitre _des

Jugements_, § 21, lui fit concurrence. Dès 1670, il étoit connu.

Nous trouvons aux *Mss.* de la Bibl. nat., dans un des registres du

Secrétariat, une permission, en date du 12 avril 1670, donnée «au

sieur Barbereau, médecin ordinaire du Roy, de vendre et debiter les

remèdes de son invention.»

Les Eaux distilées, le Cristal minéral, la Crême de tartre, le Sel policreste ordinaire, et généralement les Drogueries Chimiques se vendent en gros chez le Sieur Courtier au cul de sac des petits Carreaux.

Les huiles d’amandes douces, de noix, de semences froides, de pavôts, et autres tirées sans feu, sont extraites et vendues aux Apoticaires et Droguistes par un Epicier qui demeure rue Montmartre près l’égout, et par un autre qui demeure au carrefour saint Benoist, quartier saint Germain.

Les essences fortes et les huiles grasses de Provence et de Montpellier sont commercées par le Sieur Verchant devant saint Honoré, et par les Provenceaux du cul de sac saint Germain l’Auxerrois[32].

[32] Ce cul-de-sac existe encore presque en face du chevet de

Saint-Germain-l’Auxerrois, rue de l’Arbre-Sec. Après avoir quatre ou

cinq fois changé de nom depuis le XIIIe siècle, il prit, pour ne

plus le quitter, celui de *Cul-de-sac des Provençaux*, qu’il doit

aux marchands d’huiles et d’essences de Provence, que nous trouvons

ici, et dont il sera reparlé.

L’Esprit de vin est commercé en gros à la devise Royale, sur le quay de Nesle; chez le Sieur Butet, devant saint Roch; et chez la veuve des Barres, rue S. André.

Les Eaux de vie sont aussi commercées en gros par ledit sieur Butet, et encore par les Sieurs Hazon, rue saint Martin[33], et Frotin, rue des Canettes.

[33] La famille Hazon étoit d’Orléans, dont les eaux-de-vie furent si

longtemps célèbres. C’est le père de celui que nous trouvons ici,

qui avoit osé répondre à Colbert l’interrogeant, lui et les

négociants de Paris et des villes voisines «sur le moyen de rétablir

le commerce:—Je vous dirai franchement, Monseigneur, que, lorsque

vous êtes venu au Ministère, vous avez trouvé le chariot renversé,

et que, depuis que vous y êtes, vous ne l’avez relevé que pour le

renverser de l’autre côté.» Le ministre fit grise mine, ce qui

empêcha non-seulement Hazon d’achever, mais les autres de rien dire.

(Amelot de la Houssaye, *Mémoires histor.*, t. II, p. 365.)

Le Sieur Guyon Apoticaire Epicier à la place Maubert, et un autre au cimetiere saint Jean, font venir des vipères en vie de Poitiers[34].

[34] La vipère entroit pour une grande part dans les préparations de

la polypharmacie du XVIIe siècle, surtout dans celles qui devoient

combattre la blessure même faite par la morsure des vipères. C’étoit

de l’homœopathie par anticipation. Il entroit aussi des trochiques

de vipères dans la composition de la thériaque. L’apothicaire

Charas, dont nous avons parlé, p. 167, et qui fut si célèbre, avoit,

pour cela, donné à sa boutique de la rue des Boucheries, au coin de

celle du Cœur-Volant, des *Vipères d’or* pour enseigne. Cette

apothicairerie fameuse, dont le titulaire étoit encore un Charas en

1777, n’a cessé d’exister qu’au commencement de ce siècle.

M. Alary Apoticaire[35] privilegié du Roy, qui (par l’infidelité de ses Commis) s’est trouvé mal des Bureaux qu’il avoit établi dans les Provinces, pour la distribution de ses tablettes fébrifuges[36], et de son Sirop purgatif de la bile, ne laisse pas d’en continuer la distribution chez luy au bout du pont saint Michel devant le quay des Augustins à l’enseigne du Page du Roy.

[35] «De Grou en Provence.» Edit. de 1691, p. 18.—Son fils, l’abbé

Alary, fut de l’Académie française, et président du club

philosophique, qui se tenoit chez lui, à l’entre-sol de l’hôtel du

président Hénault, place Vendôme, d’où lui étoit venu le nom de

Club de l’entre-sol. L’abbé de Longuerue l’avoit stylé à l’érudition: «Il se mit, dit le marquis d’Argenson, dans ses *Mémoires* (édit. Jannet, t. I, p. 65), il se mit à dicter à l’abbé Alary, qui n’étoit alors qu’un petit garçon, fils de son apothicaire, trop heureux d’écrire sous lui.»

[36] «A cinq sols la prise.» Edit. 1691, p. 18.

Ledit Sieur Alary se propose de publier bien tot un spécifique pour les fièvres continues, pour la pleuresie, etc., qui agira avec une promptitude extraordinaire[37].

[37] L’édit. de 1691, p. 32, donne un article que celle-ci ne reproduit pas: «le sieur Soubiron, apoticaire, rue de la Vieille-Monnoie, et le sieur Andry, apoticaire-épicier, au carrefour de l’Ecole, vendent des drogues et compositions pour les maladies des chevaux.»

On vend rue saint Denis à l’enseigne de la Providence près la rue des Précheurs, une pomade qui répare tous les deffauts de la peau du visage, et qui donne une fort grande fraicheur au teint.

PENSION POUR LES MALADES.

Cette pension est une nouvelle commodité qu’on a procurée au public depuis deux ans. Ceux qui sçavent ce que les Officiers, les Provinciaux et les Etrangers souffrent, depensent et risquent dans les Auberges de Paris, lorsqu’ils y tombent malades, en comprendront facilement l’utilité, sur tout lors qu’ils apprendront que cette Pension est placée à Pincourt[1], c’est à dire dans une grande et belle rue qui étoit n’aguère un hameau, qui fait maintenant partie des Fauxbourgs de Paris[2], et qui se trouve entre la porte saint Louis[3] et la porte saint Antoine[4].

[1] C’est-à-dire Popincourt, qui devoit son nom, qu’il a repris tout

entier, à la maison qu’y possédoit M. Jean de Popincourt, premier

président du Parlement, de 1403 à 1413.

[2] C’est vers la fin du règne de Louis XIII qu’il avoit été réuni au

faubourg Saint-Antoine.

[3] Elle se trouvoit au bout de la rue du Pont-aux-Choux. (_Registres

de l’Hôtel de Ville pendant la Fronde_, t. I, p. 48.)

[4] Il y eut toujours de ce côté des maisons de santé. C’est au nº 70,

rue de Charonne, par exemple, que se trouvoit, à la fin du dernier

siècle, celle du docteur Belhomme, où tant de prévenus du tribunal

révolutionnaire firent leur temps de prison, et dans laquelle mourut

Ramponneau, le fameux pitre, le 4 avril 1802. C’est aussi d’une de

ces maisons, celle du docteur Dubuisson, près de la barrière du

Trône, que partit le général Malet, avec ses complices, pour faire

son incroyable coup d’Etat contre l’Empire.

La maison qu’on a fait bâtir à cet effet, est au milieu de cette ruë, à l’opposite du cours planté sur le rempart[5] dont elle n’est separée que par de vastes marais bien cultivez, ce qui forme le plus bel aspect du monde. Outre la face et les deux ailes du principal corps de logis, il y a encore au bout d’un grand jardin au dessus d’une haute terrasse en parterre, un pavillon de Belveder, d’où l’on découvre de tous costez des vignobles, des plaines, des collines, des jardins et des maisons de plaisance[6].

[5] C’est le Cours de la porte Saint-Antoine, qui faisoit alors grande

concurrence au Cours la Reine, et qui commença la réputation des

promenades du Rempart ou du Boulevard.

[6] Cette maison, qui avoit pris de l’endroit où elle se trouvoit, le

nom de Pincourt, existait encore en 1715, et sembloit même en pleine

prospérité. Liger en parloit alors ainsi dans le *Voyageur fidèle*,

p. 241-242: «c’est une maison établie pour les étrangers qui tombent

malades, et où on les traite moyennant une pension, et à bien

meilleur prix que dans les auberges. Cette maison est située entre

la porte de Saint-Louis et la porte Saint-Antoine, dans une grande

rue où il y avoit autrefois un hameau, et composée de deux ailes,

qui accompagnent le principal corps de logis. Au bout d’un grand

jardin, et audessus d’une grande terrasse, s’élève un pavillon en

belvédère, d’où l’on découvre différents objets lointains, qui

forment une perspective fort agréable.—C’est aussi dans cette

maison que plusieurs personnes bons bourgeois domiciliez même à

Paris, vont pour se faire traiter lorsqu’ils sont malades; ceux qui

sont convalescents seulement choisissent ce séjour agréable pour y

prendre l’air et de nouvelles forces. Il y a même des dames qui vont

y faire leurs couches pour jouir d’un plus grand repos et y trouver

plutôt qu’ailleurs les secours qui, pour lors, sont nécessaires.—Il

n’y a point de maladies qu’on n’y traite, exceptés les maux

vénériens. A cela près, on y reçoit tous ceux qui veulent y aller,

de quelque condition qu’ils soient. Il y a aussi, pour cela, des

pensions plus ou moins fortes, et proportionnées aux moyens des

malades qui s’y font porter. On y est même traité à forfait si on le

souhaite, et le médecin soir et matin n’y manque point.»

Cette belle situation et le bon air de Pincourt, n’en sont pas les seuls agrémens; les Lumières de celuy par qui elle est dirigée, la Bibliotèque, le Laboratoire, les Plantes medecinales et les autres commoditez qui s’y trouvent, la diverse situation et la propreté des appartemens, la Liberale economie qu’on y observe et l’exactitude du service, y font trouver goût aux personnes mêmes qui sont domiciliées à Paris, et qui ne sont au plus qu’à demi malades, puis que beaucoup de convalescens et de valetudinaires y vont prendre le Lait, les Eaux minéralles, les Bains, les Etuves, *etc.*

Il arrive même bien souvent que des Dames de Paris aussi bien que celles de Provinces y vont faire leurs couches, pour y être plus éloignées du monde et du bruit, et pour être plus seures du secours qu’elles desirent, y ayant un Accoucheur et une Sage femme d’une expérience consommée.

C’est au même lieu que les Gouteux, les Paralitiques; et ceux qui souffrent des Rhumatismes opiniatres ou des douleurs causées par le mercure, trouvent le secours dont il sera parlé à l’article suivant.

On dit qu’on y pratique des moyens infaillibles pour rectifier les constitutions vicieuses et guerir radicalement toutes les indispositions habituelles qui en dependent, Asthme, Phtisie, Poulmonie, Migraine, Vapeur, Epilepsie, Hidropisies, Hemorrhoïdes, Vieux Ulcères, Cancers, Varices, *etc.*

On sçait même qu’il y a des lieux destinez pour les maniaques et géneralement pour les personnes qui doivent être privées de la liberté.

Les personnes atteintes de Maux vénériens n’y sont pas reçues, mais elles sont traitées sous la même direction dans une autre maison du voisinage.

A cela près telle que puisse être la condition des gens et la nature des maladies chacun y peut être reçu. Il y a des lieux où les personnes indigentes sont traitées à vingt et trente sols par jour selon le regime qu’elles doivent observer. Il y en a d’autres où les gens de service sont placés à quarante sols[7]; enfin il y a des chambres particulières et des ordinaires distinguez pour les personnes de considération à trois, à quatre, à cinq et à six livres par jour selon la dépense qu’ils doivent faire, et les peines qu’ils doivent exiger.

[7] «Les malades qui s’y font traiter, y trouvent cet avantage, qu’ils

y sont agréablement logez, exactement traitez et libéralement

nourris pour un écu par jour, et même pour quarante sols lorsqu’il

s’agit de fièvres, de pleurésies, et généralement des maladies qui

demandent un régime exact, ce qui est d’une commodité particulière

pour les gens d’auberge et de service.» Edit. 1691, p. 16.

Soit que la pension soit grosse ou modique, toute la dépense s’y trouve comprise sans en rien excepter,

Traitement, Remedes, Logement, Nourriture, Service, Feu, Lumière, *etc.*

On y trouve même cette commodité quand on le souhaite, qu’on y est traité à forfait pour une somme dont on convient, au de là de la quelle on ne paye rien de plus, si opiniâtre et si longue que puisse être la maladie.

En tel temps et à telle heure qu’on y puisse arriver, on y est reçu, et on y trouve une chambre prete en payant par avance la pension de huit jours; et on est même assuré d’y trouver le Medecin tous les matins au moins jusqu’à dix heures, et tous les soirs depuis six heures jusqu’au temps du coucher.

Au surplus, quoy que les Edifices et les jardins de cette maison ayent une considérable etendue, le progrez de cet établissement fait prendre des mesures pour les accroître de beaucoup.

BAINS ET ETUVES.

Les Barbiers Baigneurs[1] qui tiennent des Bains, des Etuves et des dépilatoires pour la propreté du corps humain, sont Messieurs du Pont et Mercier, ruë de Richelieu[2], Jordanis, ruë d’Orléans; du Bois, rue saint André; du Perron, vieille ruë du Temple; de la Cour, ruë des Marmouzets, *etc.*

[1] Les baigneurs,—et cela depuis longtemps déjà (_Anc. poésies_, t.

II, p. 284, et XIII, p. 204)—non-seulement tenoient des bains, mais

des chambres garnies, ce qui les astreignoit à faire les mêmes

déclarations que les maîtres des auberges. (_Correspond. administr.

de Louis XIV_, t. II, p. 737.) Bussy se permettoit d’y loger

quelquefois, au grand scandale de Mme de Sévigné (Edit. Hachette, t.

I, p. 392). Elle connoissoit la mauvaise réputation de ces gîtes. Le

plus fameux étoit celui qu’avoit tenu Prud’homme, et que La Vienne,

à qui Louis XIV, qu’il avoit soigné, fit une grosse fortune, reprit

après lui, pour ne pas le rendre plus honnête. (_V. Hist. amoureuse

des Gaules_, édit. elzévirienne, t. III, p. 235.) Prud’homme avoit

été baigneur dès 1643. Un acte du 19 septembre de cette année-là le

désigne ainsi avec son adresse: «Mr Prud’homme, maître des estuves

et faiseur de poil (barbier), rue Neuve-Montmartre.»

[2] Il y avoit encore, en 1755, deux baigneurs en renom, rue de

Richelieu: Gagne et L’Etourneau. (_Journal du Citoyen_, p. 186.)

Les Dames sont baignées chez M. du Bois par Mademoiselle son Epouse[3].

[3] Il ne faut pas oublier ici que dans les métiers et la bourgeoisie,

les femmes mariées ne se faisoient encore appeler que Mademoiselle.

Le chevalier Denisart ne devoit faire que plus tard sa satire sur

les *Bourgeoises qui se font appeler Madame*.

Il y a encore des Etuves de l’ancien usage, ruë de Marivaux[4] et ruë du cimetiere saint Nicolas des Champs, où les gens de mediocre condition vont chercher quelque secours pour les Rhumatismes.

[4] Près de Saint-Jacques-la-Boucherie. Une impasse qui s’y trouvoit,

entre les nos 21 et 23, s’appeloit encore, avant les démolitions qui

l’ont fait disparoître avec la rue, *Cul-de-sac des Etuves*.

Ces douleurs, celles de la Sciatique, celles qui sont causées par le Mercure qui a été donné en panacée, en Sublimez et en precipitez: celles de la Goutte des pieds et des mains, les Paralisies universelles et particulières, les Tumeurs froides et beaucoup d’autres maladies, sont infailliblement gueries par l’usage des Bagnoires et Etuves vaporeuses de nouvelle invention qui se tiennent au jardin medecinal de Pincourt, entre la porte saint Louis et la porte saint Antoine.

C’est une sorte de machine en laquelle on est baigné sans être dans l’eau, et en laquelle on suë aussi abondament que l’on veut sans être à sec, ce qui fait que son usage ne cause, ni la constipation du ventre et la faiblesse de poitrine comme les bains ordinaires, ni les évanouissemens, la chaleur intérieure, et la difficulté de respirer, qui sont les suites ordinaires des Etuves echauffées par le feu de bois ou d’esprit de vin.

Les Malades y sont couchez sur un lit suspendu où ils reçoivent une vapeur nouvelle, anodine et fortifiante, d’un effet infiniment plus prompt et plus assuré que la bouë de Barbotan, et que les Bains de Bourbon et de Barrège, pendant qu’ils ont la tête hors la machine commodement placée sur un oreiller, et qu’ils respirent un air rafraichissant, parlent, chantent et boivent à leur gré.

Ceux à qui le Medecin qui les a inventées, ne les ordonne qu’une fois par jour, ne payent qu’un écu neuf toute dépense comprise, Logement, Nourriture, Service, Feu, Lumière, Drogues, etc., mais ceux à qui elles conviennent soir et matin, payent un ecu et demi.

Ce qu’il y a de commode en cela pour les personnes delicates, est que la chaleur de ces Etuves peut être donnée à tel degré que l’on veut, en sorte qu’on ne luy donne quelquefois que la force des fomentations.

Comme le Medecin peut regler le choix des herbes dont on fait les décoctions vaporeuses, selon la juste indication de chaque maladie, il peut en la composant diversement, produire autant de différens effets, qu’il y a de distinctions à faire dans les maladies qui viennent d’être déduites, et dans les tempérammens des personnes qui en sont atteintes; outre qu’en plusieurs occasions, il donne certains vehicules intérieurs qui ont les plus justes proprietez, dans les cas mêmes les plus extraordinaires.

Au surplus, qui voudra sçavoir la disposition, les agrémens et les Commoditez du Jardin Médecinal, aura recours à l’article.

IMPRESSIONS ET COMMERCE DE LIBRAIRIE.

La Chambre syndicale des Imprimeurs et Marchands Libraires de Paris est ruë et joignant l’Eglise des Mathurins, où sont examinez les Livres qui viennent de dehors les Mardis et Vendredis de relevée, après que de la Douanne où ils doivent être deposez en arrivant, ils ont été retirez sur le billet du Syndic ou d’un Adjoint pour être apportez à la Chambre.

Le Sieur Auboüin à présent Syndic[1] en Charge demeure sur le quay des Augustins au coin de la rue Gist le cœur, où il vend les Œuvres de M. l’abbé de Fenélon, et celles de M. l’abbé Fleury.

[1] Pierre Auboüin, libraire depuis 1666, fut adjoint de communauté,

puis syndic. «Il se fait remarquer, dit La Caille, tant par sa

capacité dans les langues… que par la connoissance et le bon choix

qu'il sait faire des livres.» *Hist. de l'Imprimerie*, 1689, in-4º

p. 289.—Il avoit été chargé, comme syndic, en 1680, de la saisie

faite à Villejuif de 1,500 exemplaires du *dictionnaire* de

Richelet, que le libraire Widerold avoit envoyés clandestinement de

Genève. Bernard, confrère d'Auboüin, qui l'avoit aidé pour cette

saisie, suivie immédiatement de la destruction des exemplaires, «fut

poignardé le lendemain dans la foule, en sortant de la bénédiction

de Saint-Benoist, qui étoit sa paroisse.» (_Lettre de Papillon à

Leclerc_, dans la correspondance *inédite* du président Bouhier, t.

X, p. 104.)

Les Nouvelles Ordonnances du Roy, la Conférence de ces mêmes Ordonnances avec les anciennes[2], les Reglemens de Police, le Dictionnaire historique de Morery, les Œuvres de M. Boileau, et diverses autres pièces importantes s'impriment et se vendent chez le Sieur Denis Thierry Libraire rue saint Jacques[3].

[2] L’édit. de 1691, p. 34, ajoute, à propos de la vente des édits et

déclarations: «On les trouve encore au Palais chez les sieurs de

Luyne, Barbin, Loison et Guignard: de même que chez le Sr Auboüyn,

quai des Augustins, et chez la veuve Pépingué, rue de la Harpe.»

[3] Il étoit libraire depuis 1652, et étoit devenu l’un des plus

considérés. Il avoit donné, avec Barbin, l’édition du *Molière* de

1675, détruite presque entièrement par un incendie du collége

Montaigu, où il avoit ses magasins. Boileau, dont il étoit le

libraire, l’a nommé dans son *Epître X*.

Les Livres de Messieurs de Port Royal se vendent même ruë chez les sieurs Desprez[4], Josset[5], Roulland et Pralard.

[4] «Guillaume Desprez, rue Saint-Jacques, à l’Image Saint-Prosper,

vend une grande partie des livres de Port-Royal concernant la

Religion.» Edit. 1691, p. 4.—C’est le fils de Guillaume Desprez,

qui avoit imprimé les œuvres de Pascal et des religieux de

Port-Royal, et dont il continuoit le commerce dans le même esprit.

Son père étoit mort en 1669, d’une chute de voiture, en se rendant à

Port-Royal, où il fut enterré.

[5] Il étoit fort instruit et avoit une collection de médailles rares.

V. l’abbé de Vallemont, *Réponse à M. Baudelot*, 1706, in-12, p.

79.

Les Opéra, et généralement les Livres de Musique, s’impriment et se vendent seulement chez le Sieur Ballard rue S. Jean de Beauvais[6].

[6] Dès 1551, un Robert Ballard étoit imprimeur du Roy pour la

musique. Son fils Pierre lui succéda avec un privilége exclusif qui

le mettoit à l’abri de toute concurrence pour ce genre d’impression.

Puis vint un second Robert Ballard, son fils, avec le même monopole,

et ensuite Christophe Ballard, qui figure ici, et qui avoit été reçu

imprimeur-libraire le 17 juin 1666. Jusqu’à la Révolution, le même

privilége fut maintenu dans cette famille, avec ce qu’il avoit

d’absolu. Notre ami J.-B. Weckerlin, auteur d’une excellente notice

sur les Ballard, retrouva, il y a quelques années, un reste de leurs

caractères, rue Jean-Jacques Rousseau, à l’imprimerie de Mourgues,

qui a succédé à la leur.

A l’exception du Livre de M. de la Quintinie[7] qui se vend chez le Sieur Barbin sur le Perron de la sainte Chapelle[8]. Tous les autres Livres de Jardinages se vendent chez le Sieur Charles de Sercy dans la grand’Salle du Palais, où l’on trouve d’ailleurs un nouveau Cuisinier Royal et bourgeois, et une Instruction pour les Confitures, les Liqueurs et les Fruits; outre plusieurs livres de Droit, Civil et Canon sur les Matières Beneficiales et autres[9].

[7] Il en sera parlé dans une des notes suivantes.

[8] Claude Barbin, si célèbre par ce qu’ont dit de lui Molière et

surtout Boileau. Les livres qu’il publioit donnent ainsi son

adresse: «Claude Barbin, sur le second perron de la

Sainte-Chapelle.» Il avoit logé auparavant, vers 1664: «vis-à-vis de

la Sainte-Chapelle, au signe de la Croix.»

[9] Ce mélange singulier de livres de droit et d’ouvrages sur la

cuisine et les confitures, formoit, en effet, le fond de la boutique

de Sercy. La Caille, *Hist. de l’Imprimerie*, p. 296, n’insiste que

sur sa vente des livres de droit. Il avoit aussi publié des romans

et des poésies licencieuses, ce qui empêcha Nicole de consentir à

travailler pour lui. *V.* sa *Vie*, par l’abbé Goujet, p. 6.

Le même Sieur Barbin vend les Œuvres de Varillas, celles de saint Euremont, etc.[10].

[10] «Et beaucoup de livres galants.» Edit. de 1691, p. 34.—C’est ce

qu’on appeloit des *barbinades*. Le Saint-Evremond étoit surtout en

grande faveur chez Barbin. Il auroit voulu que chaque auteur lui en

fît: «le libraire Barbin, dit Voisenon, si célèbre dans le *Lutrin*

de Despréaux, alla un jour chez un auteur qui écrivoit assez bien:

Eh Monsieur, lui dit-il, faites-moi du saint Evremond, je vous

donnerai trente pistoles. Vous m’en avez déjà donné dont j’ai été

content.» *Œuvres*, t. IV, p. 75.—Dans l’édition de 1691, p. 34,

Blégny ajoutoit, à propos de Barbin: «On trouve encore chez lui les

jardinages de feu M. de La Quintinye», c’est-à-dire les

Instructions pour les jardins fruitiers et potagers, 1690, 2 vol.

in-4º; puis, à la suite: «le sieur Charles de Sercy, au Palais, a un

grand assortiment de livres de jardinages.»

Les Sieurs de Luyne, Loizon et Traboüillet ont au Palais un grand assortiment de Comedies[11], d’Historiens et de Poètes[12].

[11] Pierre Trabouillet avoit publié «en compagnie» de Thierry,

Deluynes et Barbin, le théâtre de Corneille et ceux de Molière et de

Racine. Son adresse est ainsi donnée sur les livres qu’il publioit:

«Pierre Trabouillet, dans la galerie des Prisonniers, à la Fortune.»

[12] Voici l’adresse de Deluynes et celle de Loyson nommés ici avec

Trabouillet: «Guillaume de Luynes, libraire-juré au Palais, dans la

salle des Merciers, sous la montée de la Cour des Aydes.»—«Estienne

Loyson, au Palais, à l’entrée de la galerie des Prisonniers, au nom

de Jésus.»

On trouve un grand assortiment de Livres étrangers chez les Sieurs Boudot, de la Caille[13] et Hortemels[14], rue saint Jacques.

[13] Dans l’édit. précédente, p. 34: «Martin» est nommé à la place de

La Caille, mais celui-ci a quelques lignes plus bas sa mention

spéciale: «le sieur de La Caille, rue Saint-Jacques à la Prudence, a

composé et imprimé l’histoire de l’Imprimerie et Librairie.» C’est

l’ouvrage que nous avons déjà cité plusieurs fois. Il est devenu

rare.

[14] Il étoit venu de Hollande, et après avoir épousé la fille du

libraire huguenot Antoine Cellier, il avoit lui-même été reçu de la

communauté le 18 septembre 1686.

Même ruë, chez le Sieur Léonard[15], on trouve tous les Reglemens de la Cour des Monnoyes.

[15] Voici son adresse complète: «Frédéric Léonard, rue Saint-Jacques,

à l’Escu de Venise.» Il avoit succédé à l’un des derniers Estienne,

en 1662, comme imprimeur ordinaire du Roi, et s’étoit fait, à ce

titre, éditeur de la collection latine *ad usum Delphini*. On trouve

des vers en son honneur dans les *Œuvres* de Santeul (1698, 2e

partie, p. 122). Il publioit volontiers les livres diplomatiques:

«Vous avez, écrit le 12 mars 1691 le bénédictin Michel Germain à

Magliabecchi, donné la puce à l’oreille de M. Léonard, libraire de

Paris, qui imprime en plusieurs volumes la même chose que vous

marquez qu’on fait en Allemagne touchant les traités de paix et

autres semblables négociations.» Un livre politique, l’_Histoire de

Venise_, par Amelot de la Houssaye, qu’il s’avisa de publier ainsi,

lui coûta cher: le livre fut saisi, et l’auteur mis à la Bastille.

(*Mss.* Delamarre, à la Biblioth. nat., nº 21,743, fol. 120.)

Et chez le Sieur Coignard, toutes les pièces concernant l’Academie Françoise[16], l’Histoire de France de Cordemoy,

l’Architecture de Vitruve, celle de Scamosy, *etc.*

[16] J.-B. Coignard, qui avoit succédé à Damien Foucault comme

imprimeur ordinaire du roi, et avoit été choisi, en 1687, pour

remplacer feu Pierre Le Petit dans la charge d’imprimeur de

l’Académie françoise, dont il acheva d’imprimer le Dictionnaire.

Celle de Vignolle nouvellement commentée, se trouve chez le Sieur Langlois[17], et celle de Bullet chez le Sieur Michallet, rue saint Jacques.

[17] Nicolas Langlois, dit *Chartres*, comme son père François auquel

il avoit succédé, et dont on a un si curieux portrait, en joueur de

musette, peint par Van-Dyck. En souvenir de ses nombreux voyages à

l’étranger, notamment en Angleterre, François Langlois avoit pris

l’enseigne des *Colonnes d’Hercule*, avec la devise: _nec plus

ultra_, que garda son fils, et que conserva aussi Mariette, qui leur

succéda dans cette boutique. Comme lui, les Langlois avoient vendu

surtout des estampes et des livres d’architecture. On a, de Mariette

même, la gravure d’un portrait de François Langlois, peint par

Vignon. Le privilége de son fils, pour la vente des estampes, datoit

de 1675. (_V. collect. Delamarre_, nº 21,731, p. 53.)

Le même Michallet aussi bien que les Sieurs Muguet, ruë de la Harpe, Léonard, Desprez, Langlois et Coignard, rue saint Jacques, vendent les Edits et Déclarations du Roy[18].

[18] Dans l’édit. précédente (p. 34), Thierry est nommé à la place de

Desprez, et les autres sont désignés avec leur prénom: François

Muguet, Frédéric Léonard, Estienne Michallet et Jean-Baptiste

Coignard. A la suite: «le dit sieur Muguet imprime aussi,

d’ailleurs, tout ce qui concerne l’archevêché.»

Ledit Sieur Michallet[19] a d’ailleurs imprimé presque tous les Livres de Mathematiques, de Messieurs de l’Academie des Sciences.

[19] «Estienne Michallet, premier imprimeur du Roy, rue Saint-Jacques,

à l’Image Saint-Paul.» Ainsi est donnée son adresse en tête du livre

le plus célèbre qu’il ait publié, *les Caractères* de La Bruyère,

dont en onze ans, de 1688 à 1699, il donna dix éditions. Le produit,

d’après l’intention formelle de l’auteur, qui n’y prétendit rien,

fut, comme on sait, pour la dot de la fille de Michallet, qu’un

fermier général épousa. (*V.* notre *Comédie de Jean de La Bruyère*,

t. II, *passim*.)

On trouve aussi plusieurs Livres de Mathématiques chez le Sieur Jombert[20], sur le quay des Augustins.

[20] Pierre Jombert, dont on trouve le *Catalogue* dans la collection

Delamarre (nº 21,739, fol. 40), et qu’il ne faut pas confondre avec

Jean Jombert, mort en 1681, premier éditeur du *Glossaire* de Du

Cange, et du *De re diplomaticâ* de Mabillon.

On trouve un grand assortiment de Livres de Medecine chez le Sieur d’Houry, ruë saint Jacques[21], et chez la veuve Nion, quay de Nesle, qui vend d’ailleurs toutes les Œuvres de M. de Blegny. *La Mithologie Phisique* de M. Duncan[22]. *Les Discours Philosophiques* de Cordemoy[23]. L’_Arithmétique des Ingénieurs_ de La Londe[24]. *Les Specifiques* de M. Boyle[25], *etc.*

[21] «Laurent d’Houry, rue saint-Jacques, devant la fontaine

Saint-Séverin.» Telle est son adresse d’après le titre des livres

qu’il a publiés. Nous avons déjà parlé de lui plus haut.

[22] Ce doit être quelque résumé de l’_histoire de l’Animal ou la

connaissance du corps animé par la mécanique et la chimie_, ouvrage

du montalbanais Duncan (1682, in-8), dans lequel il démontre que la

vie, exposée comme elle l’est, avec la fragilité de ses ressorts, à

l’imminence d’incessants dangers, est un miracle continuel aussi

étonnant que tous les prodiges de la «mythologie.»

[23] «La philosophie» de Cordemoy (édit. précéd., p. 34).— Ce sont les

six discours de cet académicien, mort alors depuis huit ans, sur la

distinction de l’âme et du corps.

[24] Ouvrage très-rare aujourd’hui du caenais La Londe, dont le fils,

ingénieur aussi, avant de devenir archéologue, fit de curieuses

études sur le cours de l’Orne, qu’il vouloit rendre navigable

jusqu’à la mer.

[25] Ces «spécifiques» sont une traduction du livre que Boyle avoit

publié en 1688, à Londres: *Receipt sent to a friend in America*

(recettes envoyées à un ami en Amérique).

Les Livres et les Feüilles de Classes se vendent chez la veuve Thiboult et le Sieur Esclassant[26], place de Cambray, à l’exception de ceux des RR. PP. Jésuites, qui se vendent chez la veuve Besnard, ruë saint Jacques.

[26] «Le sieur Desclassan et la veuve Thibault (_sic_) en compagnie.»

Edit. 1691, p. 34.—Thiboult est le vrai nom.—Expresse défense

étoit faite aux libraires, qui vendoient les livres pour les

classes, d’en racheter aux écoliers. (Collection Delamarre, nº

21,730, fol. 117.)

Même ruë chez le Sieur Cusson, on trouve le Journal des Sçavans[27].

[27] Jean Cusson, qui, après avoir été avocat au Parlement, avoit

succédé à son père comme libraire, en 1659. C’est six ans après, le

5 janvier 1665, qu’il publia, sous la direction de Denis de Salo, le

premier numéro du *Journal des Savants*. La périodicité, qui en

étoit alors hebdomadaire, fut brusquement interrompue à la fin du

troisième mois, à cause des opinions trop peu ultramontaines du

rédacteur, et elle ne reprit, le 4 janvier de l’année suivante, qu’à

la condition qu’il seroit remplacé par une créature de Colbert,

l’abbé Gallois. La publication, dès lors, n’en fut plus troublée

jusqu’à la Révolution.

Pour les Brefs, les Breviaires, les Diurnaux, les Missels, les Rituels, les Graduels, les Antiphoniers, les Offices, etc., voyez l’article des affaires Ecclésiastiques, et pour l’Almanach Spirituel, voyez l’article des Exercices de Pieté.

Les plus belles Heures se trouvent rue saint Jacques chez les Sieurs Angot[28], Josset, Foucault et Hérissant[29]; au Palais dans la grand’Salle chez les Sieurs le Gras[30] et Poirier; et sur le Pont au Change chez les Sieurs Poirion et Vaugon.

[28] Charles Angot, qui, étant syndic en 1686, eut une grande part au

règlement qui rendit la communauté des relieurs distincte de celle

des libraires, dont l’Université n’avoit jamais permis jusque-là

qu’elle fût séparée.

[29] Les livres d’heures les plus magnifiques, les plus richement

dorés se vendoient en effet chez lui. On les considéra comme objet

de luxe, quand la misère de la fin du règne fit prendre par Louis

XIV des mesures somptuaires. Hérissant fut inquiété. (*V.* sa

déclaration dans la *collection Delamarre*, nº 21,627, fol. 288.)

[30] Jacques Legras, petit-fils de Henry Legras, qui avoit publié, en

1640, les *Antiquités et Annales de Paris*, in-fol., par Malingre.

Sa réception comme libraire datoit du 10 septembre 1683. On trouve

dans la *collection Delamarre*, nº 21,563, f. 289-305, un curieux

traité fait avec lui.

On en trouve d'ailleurs sur le quay de Gesvres et ruë Neuve Nôtre Dame.

La Liste des Prédicateurs de l'Avant et du Carême, s'imprime chez le Sieur Chevillon ruë saint Jacques.

Le Mercure[31] et les autres Livres de l'Histoire du Temps, se vendent chez le Sieur Guèroult au Palais dans la galerie neuve[32].

[31] Le *Mercure galant*, qui, puisqu'il avoit commencé à paroître le

1re janvier 1672, en étoit alors à sa vingtième année. Visé, qui

l’avoit créé, le dirigeoit toujours; il en garda même la direction

pendant plus de dix-huit ans encore. Il ne l’abandonna, presque

mourant, qu’au mois de mai 1710. Durant ces trente-huit années, il

n’avoit pas publié moins de quatre cent quatre-vingt-trois volumes.

[32] «Les gazettes se trouvent au Palais et sur le quay des

Augustins.» Edit. 1691, p. 35. On les y vendoit au numéro, comme

aujourd’hui les journaux dans les kiosques: «M. de Torcy m’a appris,

écrit Racine à son fils aîné, le 6 février 1698, que vous étiez dans

la *Gazette de Hollande*: si je l’avois su, je l’aurois fait acheter

pour la lire à vos petites sœurs, qui vous croiroient devenu un

homme d’importance.» Une lettre *inédite* de Dom Calmet, du 4

septembre 1714, nous donne de curieux détails sur la vente, et aussi

sur le louage des différents journaux françois et étrangers à Paris:

«Je me suis informé, dit-il, de la commission des journaux des

Savants et des Gazettes pour M. Olivier. Le journal des Savants se

vend 6 sols, et les deux gazettes de Hollande, avec les suppléments,

30 sols. Le tout coûtera 40 sols rendu à la poste tous les samedis.

Si vous souhaitez avoir une des deux gazettes à la poste le

mercredi, il vous en coûtera un sol davantage, parce que ces gens se

privent par là du petit gain qu'ils tirent de la lecture qu'ils

laissent faire dans leur boutique de cette gazette pendant deux

jours.» En 1655, selon Loret, t. II, p. 127, la *Gazette de France*

se vendoit 4 sols et demi.

Les Almanachs ordinaires imprimez à Troyes, se vendent à Parisien gros et en détail chez le Sieur Raflé, ruë du Petit-Pont, et chez la veuve Oudot[33], ruë de la vieille Bouclerie.

[33] C’est elle qui imprima et vendit tant de petits livrets

populaires: légendes, romans, contes, chansons. Elle avoit une autre

librairie à Troyes, rue du Temple, d’où s’écouloit surtout cette

littérature d’almanachs et de bibliothèque bleue. Son fils Jean

Oudot lui succéda sous la Régence.

Les Livres de Bibliotèque et genéralement les vieux Livres et Manuscrits rares, se peuvent recouvrer chez les Sieurs Villery[34] et Moette[35], rue de la vieille Bouclerie, Seneuze, ruë de la Harpe, Clouzier et Emery, David et plusieurs autres, sur le quay des Augustins et place de Sorbonne[36].

[34] Il donnoit ainsi son adresse: «Jacques Villery, rue de la

Vieille-Bouclerie, *à l’Estoille*.»

[35] Thomas Moette, libraire depuis 1659: «Il se fait distinguer, dit

La Caille qui avoue l’avoir souvent consulté, par la grande

connaissance qu’il a dans les livres.»

[36] «Et quai de la Tournelle.» Edit. 1691, p. 34.

Les Sieurs le Vasseur[37], Barnache[38] et Nion[39], fameux Relieurs et Doreurs, qui sont employez à la Bibliotèque du Roy, demeurent prés saint Hilaire[40].

[37] Eloy Le Vasseur, qui fut, suivant La Caille, le plus célèbre

relieur de ce temps-là.

[38] Ou Bernache, qui, malgré l’édit de 1686, continuoit à cumuler le

métier de relieur et celui de libraire.

[39] Denis Nyon, qui fut, après l’édit de 1686, un des premiers gardes

de la nouvelle corporation des relieurs-doreurs.

[40] Ce fut jusqu’à nos jours le quartier des relieurs.

Au même endroit, les beaux caractères d’Imprimerie se font chez les Sieurs Cottin[41] et Sanlecque[42].

[41] Philippe Cottin, qui étoit libraire en même temps que fondeur, et

donnoit ainsi son adresse: «P. Cottin, fondeur de caractères

d’imprimerie et libraire, rue Saint-Jacques, à l’entrée de la rue du

Foin, *à la Minerve*.»

[42] Jean Sanlecque. C’est chez son père Jacques, que Philippe Cottin,

qui précède, avoit appris l’art de graver, de frapper les matrices

et de fondre les caractères.—Le P. Sanlecque, chanoine régulier de

Sainte-Geneviève, à qui l’on doit de bonnes satires, étoit son

grand-oncle.

Le Sieur de la Caille le jeune a le secret de faire une matière fort propre aux Fondeurs de caractères d’Imprimerie, qui ne finit point et ne déchet que de très peu.

Livres qui ont été imprimez pendant le courant de l’année 1691.

Pour le Sieur Michallet outre ceux dont il a été parlé,

Une nouvelle édition des Ordonnances pour la Marine, in-4º.

La septième édition de la Chimie de Lemery[43], in-8º.

[43] La première édition étoit de 1675.

La sixième édition des Caractères ou Mœurs de ce siècle[44], in-12.

[44] Cette édition du livre de La Bruyère, quoique publiée, comme il

est dit ici, en 1691, porte sur son titre la date de l’année

suivante.

Du Hamel Theologia speculatrix et practica, in-8º, 7 vol.[45]

[45] C’est la première édition de ce livre célèbre de l’avocat

Duhamel, de l’Académie des Sciences.

Manuduxio ad praxim executionis Litterarum S. Pœnitent. 12.

Dictionnaire Mathématique avec explications et figures, in-4º[46].

[46] *Dictionnaire de Mathématiques* par Ozanam, qui parut, en effet,

cette année-là.

La Connoissance des temps, Calendrier et Ephemerides du Soleil et de la Lune, in-12.

L’Art d’evaluer toutes sortes de Toisez, in-12.

Traité du légitime Usage des Medicamens selon les Modernes, in-12[47].

[47] Ouvrage de Daniel Tauvri, qui, en 1691, quand il le publia,

n’avoit que vingt-et-un ans.

Constitutions de l’Abbaye de la Trape, in-12[48].

[48] Par l’abbé de la Trappe lui-même, M. de Rancé. En 1701, un an

après sa mort, on y ajouta les *Règlements* qui firent un second

volume.

L’Ortografe dans sa pureté[49].

[49] Le vrai titre de ce livre très-rare est: _Traité de l’Ortographe

françoise_, ou *l’Ortographe en sa pureté*. L’auteur s’appeloit De

Soule. Quoique ce soit, selon l’abbé Goujet, un volume très-inutile,

il eut, en 1692, une seconde édition un peu moins rare que la

première.

La Conquête de la Nouvelle Espagne avec figures, in-4º[50].

[50] Le vrai titre est: *Histoire de la Conqueste du Mexique* ou de

la Nouvelle Espagne, par Fernand Cortez, traduit de l’espagnol

d’Antonio de Solis, par l’auteur du *Triumvirat*, c’est-à-dire par

Citri de la Guette.

Le Desordre du Jeu.

Pour les Sieurs Auboüyn, Emery et Clouzier.

Histoire des Monnoyes de France par M. le Blanc, avec figures, in-4º[51].

[51] C’est une seconde édition. La première est de 1690.

Histoire Ecclésiastique de M. l’Abbé Fleury, 2 vol. in-4º[52].

[52] Ce sont les deux premiers volumes de cet ouvrage célèbre, qui en

eut vingt, quoique l’auteur ne l’ait poussé que jusqu’à l’année

1414.

Institution du Droit Ecclésiastique, 2 vol. in-12[53].

[53] Autre ouvrage de l’abbé Fleury. Le vrai titre est: _Institution

au droit ecclésiastique_.

Relation de divers voyages de Hongrie, avec figures, in-4º[54].

[54] La révolte du hongrois Tékeli donnoit alors à tous les livres sur

son pays un à-propos que les libraires s’empressoient d’exploiter.

Celui-ci fut du nombre. Il est peu connu.

Pratique de la Guerre, par Mattus[55], avec fig., in-8º. Nouvelle édition du Maréchal de Soleisel, in-4º[56].

[55] Lisez Malthus. Voici le titre détaillé de son livre, qui parut

pour la première fois, en 1650, chez Clouzier, un des trois

libraires indiqués ici, et dont une seconde édition in-8 avoit paru

en 1681: _Pratique de la guerre, contenant l’usage de l’artillerie,

bombes et mortiers, feux artificiels et pétards, sappes et mines,

ponts et pontons, tranchées et travaux, avec l’ordre des assauts aux

brèches, ensemble un traité des feux de joye_, par François Malthus.

[56] La première édition étoit de 1664.

Le Manege ou l’Art de monter à cheval, du même Autheur, avec figures, in-4º[57].

[57] C’est, avec additions, une traduction du livre du manège, ou

Méthode nouvelle pour dresser les chevaux, dont une première

traduct. avoit paru in-fol. en 1691, par le duc de New-Castle.

Nouvelle édition de l’Ecole des Arpenteurs, in-12[58].

[58] Par Philippe de la Hire, de l’Académie des Sciences, dont il a

été parlé plus haut.

Huetii Concordantia Rationis et Fidei, in-4º[59].

[59] Un des principaux ouvrages de Daniel Huet: _Quæstiones Alnetanæ

de concordia rationis et fidei_. C’est à Caen, sa ville natale,

qu’il l’avoit fait imprimer.

Pour le Sieur Muguet.

Abrégé de l’Histoire universelle, 2 vol. in-12[60].

[60] Première édition de l’ouvrage de Claude Delisle, qui, plus tard,

fut porté à sept volumes: _Introduction à l’histoire générale et

politique de l’Univers_, ou *Abrégé de l’histoire universelle*.

Acta primorum martyrum[61].

[61] C’est le recueil in-fol. de Ruinart, qui fut plus tard traduit en

françois par Drouet de Maupertuy, en deux vol. in-8.

Commentaire sur la Regle de saint Benoist en François et en Latin, in-4º.

La Mort de Dom Muce.

Traité de la verité et du mensonge du R. P. Thomassin, in-8º.

La Méthode d’etudier les langues, du même Auteur, 2. vol. [62]

[62] _Méthode d’enseigner chrétiennement la grammaire ou les langues,

par rapport à l’Ecriture Sainte._ 2 vol. in-8.

Pour le Sieur Seneuze.

Arlequin Comedien aux champs Elisée[63].

[63] Comédie en trois actes, en prose, par l’abbé Bordelon, qui ne fut

jamais jouée, et ne pouvoit l’être, pas plus que sa _Lotterie de

Scapin_, qu’il publia deux ans après, à la suite de _Molière aux

Champs-Elysées_, un des livrets les plus rares sur Molière.

Remarques ou Reflexions Critiques, Morales et Historiques de M. l’Abbé Bordelon, in-12[64].

[64] L’abbé publia deux ans après, à Lyon, chez Briasson, un volume

faisant suite à celui-ci: *Nouvelles remarques* ou _Réflexions

critiques_, *etc.* En tête se trouve un beau portrait gravé, d’après

De Troye, par Drevet. C’est celui de M. François Brunet, dont nous

avons vu plus haut les parents, et qui, après Mme de Sévigné, habita

l’hôtel Carnavalet.

Caractères naturels des hommes en forme de dialogues, par le même Auteur, in-12[65].

[65] L’édition hollandoise, qui parut l’année suivante chez Louis et

Henry Van-Dole, à La Haye, a pour titre: _Les Caractères naturels

des hommes en cent dialogues_, par M. Bordelon. Ce livre, qui

s’étoit donné le titre mis à la mode par La Bruyère, est dédié au

comte de Carné.

Le veritable Pénitent, 2 vol. in-12[66].

[66] Par le bon prêtre parisien Jean Girard de Villethierry.

Dissertation sur la prison de saint Jean, in-12.

Idée de l’Amitié, par M. de Bellegarde, in-12.

Reflexions sur ce qui peut plaire ou deplaire dans le commerce de la vie, 2 vol. in-12[67].

[67] Comme le précédent, cet ouvrage est de l’abbé Morvan de

Bellegarde. Il fait partie de l’édition de ses œuvres qui fut

publiée en Hollande, et forme 14 petits volumes.

La Morale des Ecclésiastiques, in-12.

Pour le Sieur de la Caille, ruë saint Jacques aux trois Cailles.

Mémoires pour l’Université de Paris, par M. Cuvilliers, in-4º.

Le 4. tome des Devises du P. Menetrier, in-8º[68].

[68] Il s’agit de *La Science et l’art des devises…* par le P.

Menestrier, qui se publioient sans doute en fascicules. Nous ne

connaissons, en effet, de lui aucun ouvrage qui ait quatre volumes.

Les Fables d’Esope moralisées, avec figures, in-12[69].

[69] Première édition du petit livre de Le Noble: *Esprit d’Esope*, ou

_nouvelle traduction de ses fables, en vers, avec une lettre morale

sur chacune_. La seconde édition est de 1695.

Pour le Sieur Remy, rue saint Jacques.

Avis salutaires sur l’education des enfants, in-12.

Pour le Sieur Villette, ruë saint Jacques à la Croix d’or.

La Vie des Princes d’Orange pour servir à l’Histoire d’Hollande, in-8º.

Les Poësies de Madame des Houllieres, in-8º[70].

[70] A la suite venoient les poésies de sa fille Thérèse, ce qui

formoit un volume en deux parties. En 1694, après la mort de Mme Des

Houillères, le même libraire Villette en publia une seconde édition.

L’Histoire d’Angleterre, 4 vol. in-12.

Pour le Sieur Hortemels.

Remarques sur la Bibliotèque des Auteurs Ecclésiastiques, par M. du Pin, in-8º[71].

[71] Ce sont des remarques d’Ellies Dupin sur son propre recueil:

Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques, qui avoit commencé de

paroître en 1686. Elles forment trois volumes.

Nouveaux Essais de Morale, in-12[72].

[72] *Nouveaux Essais de morale sur le luxe et les modes*, par Jean

Frain du Tremblay, qui ne se nomma pas sur le titre.

La Vie de M. Descartes[73].

[73] Ce sont les deux volumes in-4º d’Adrien Baillet sur Descartes,

qui parurent, en effet, en 1691.

Les Pseaumes en forme de Prières, in-12[74].

[74] Cette «paraphrase», comme dit le titre, est du curé de

Saint-Lambert, François Paris, et du curé de Chevreuse, Vincent

Loger. La première édition avoit paru en 1690.

Prières formées sur la Morale de l’ancien et nouveau Testament, in-12[75].

[75] Autre ouvrage du même François Paris, curé de Saint-Lambert.

Dissertation sur la Goutte, in-12[76].

[76] Ouvrage de l’oratorien Michel Mauduit, dont la première édition

avoit paru en 1688. Une *Réfutation* en avoit été publiée par le

même libraire Hortemels, en 1690.

Traité des Opérations Chirurgicales, par M. de la Chariere, in-12.

Homelies sur les Commandemens de Dieu, le Symbole et l’Oraison Dominicale, 4 vol. in-12[77].

[77] Première partie des *Homélies* de l’abbé de Monmorel, qui, peu

d’années après, arrivèrent à former dix volumes. Il devint alors

aumônier de la duchesse de Bourgogne.

Pour les Sieurs Couterot et Guerin en compagnie.

Sermons de M. Fromentieres, Evêque d’Aire, 6 vol. in-8º[78].

[78] M. de Fromentière, évêque d’Aire, étoit mort en 1684, en

ordonnant que rien de ses sermons ne fût imprimé. On n’en publia pas

moins les six volumes indiqués ici, et qui se composent: les trois

premiers de *Sermons pour les fêtes*, deux autres de _Sermons pour

le Carême_, et le dernier d’_Œuvres diverses_.

Discours moraux pour la Chaire, 10 vol. in-12[79].

[79] Ouvrage de l’avocat Jean Richard, qui, bien que laïque et marié,

passa toute sa vie à écrire des sermons, que de vrais prêtres se

chargeoient de prononcer. Quand il mourut, ses _Discours moraux pour

la chaire_ n’avoient pas seulement dix, mais douze volumes. C’est

lui qui avoit été l’éditeur de l’ouvrage précédent, *les Sermons* de

l’évêque d’Aire.

Manière de prêcher selon l’esprit de l’Evangile, in-12[80].

[80] Par le capucin de Paris, Albert. Couterot, son éditeur, republia

ce livre en 1701.

La Main qui conduit au Ciel, du Cardinal Bona, in-12[81].

[81] Ce traité, un des plus célèbres du mystique Bona, est le même

dont l’abbé Le Duc fit une nouvelle traduction avec cet autre titre:

le Chemin du Ciel, 1738, in-12.

Conférences morales sur la Religion, 2 vol. in-8º.

L’Eglise Protestante détruite par elle-même, in-12.

Pour le Sieur Pepie, rue saint Jacques à saint Basile.

Suite des Instructions Monastiques, in-12.

Satires de Juvénal, par M. de Silvecane, 2 vol. in-12[82].

[82] C’est une des plus anciennes et non des meilleures traductions

rimées du satirique latin. En voici le vrai titre: _Traduction des

satyres de Juvénal en vers françois, avec des remarques et le latin

à côté_, par Pierre de Silvecane.

Traité des Fièvres, par M. d’Hesse, in-12[83].

[83] Traduction du hollandois en françois du *Traité des fièvres* de

Corneille Boutekoe.

Pensées Chrétiennes, par M. l’Abbé de Choisy, in-12[84].

[84] Un des nombreux écrits religieux que l’abbé de Choisy publia

après sa conversion, sans grande conviction encore et surtout sans

grand savoir. N’a-t-il pas dit, après la publication de son

principal ouvrage en ce genre: «J’ai écrit l’histoire

ecclésiastique, il ne me reste plus qu’à l’apprendre.»

Grammaire Italienne, in-12.

Pour le Sieur Roulland fils, ruë saint Jacques.

Analise des Epîtres de saint Paul, etc., 2 vol. in-12.

Explication des Prières de la Messe, par M. de Meaux, in-12[85].

[85] Il n’est pas besoin de dire que M. de Meaux, c’est Bossuet.

Pratique judiciaire sur les Censives, in-12.

Pour le Sieur Robustel, rue saint Jacques.

Histoire des Empereurs, par M. Tillemont, 2 vol. in-4º[86].

[86] Ce célèbre ouvrage, quand l’auteur mourut en 1698, avoit six

volumes.

Traité des Etudes Monastiques, par le P. Mabillon, in-4º[87].

[87] L’ouvrage a deux volumes. Il fut écrit pour réfuter l’opinion de

l’abbé de la Trappe, qui prétendoit que les moines ne peuvent ni ne

doivent étudier.

Pour la veuve Coignard et son Fils en compagnie.

Les Offices de Cicéron et autres Œuvres, traduits du Latin de Grotius avec des nottes, in-8º[88].

[88] Cette traduction est de Goibaud Du Bois, de l’Académie françoise.

Les Loix Civiles dans leur ordre naturel, 2 vol. in-4º[89].

[89] Ce sont les deux premiers volumes du grand ouvrage de Domat. Un

troisième compléta bientôt cette partie des lois civiles.

Maniere de fortifier selon la métode de M. de Vauban, in-12.

Traitez de Metaphisique, d’histoire et de politique de feu M. de Cordemoy, in-12[90].

[90] Recueil des petits traités, de Cordemoy, déjà publiés à part,

tels que: le *Discours physique de la parole*, d’où Molière tira

tout le comique de la scène du professeur de philosophie au premier

acte du «Bourgeois gentilhomme»; la _Lettre sur le système de

Descartes_, etc., *etc.*

La Geographie ancienne, moderne et historique, 2 vol. in-4º.

Nota. Que dans le courant de la présente année 1692, on imprimera chez ledit Sieur Cognard fils, Imprimeur du Roy et de l’Academie Françoise, le Dictionnaire de ladite Academie[91]:

[91] Le privilége d’impression du *Dictionnaire de l’Académie* avoit

alors déjà huit ans de date. Il est, en effet, de 1674. (_Collect.

Delamarre_, nº 21,739, fol. 79.) La première édition parut, non en

1692, mais en 1694, chez Coignard, en 2 vol. in-fol.

Pour le Sieur Auroy, rue saint Jacques.

Etablissement de la Foy dans la nouvelle France, 2 vol. in-12[92].

[92] Le titre complet porte par le P. Le C… C’est le Père Ch. Le

Clercq, récollet.

Nouvelle Relation de la Gaspesie.

Barhei Compendium Theologiæ.

Pour le Sieur Boudot.

Homelies Theologiques et morales de M. Palafox, traduites par M. Amelot de la Houssaye, in-12[93].

[93] Ces homélies, traduites de l’espagnol, ont pour texte principal

la Passion.

Lettres de M. l’Abbé le Grand à M. Burnet, in-12.

Deffense de l’Antiquité des Temps, par le R. P. Dom Paul Perron[94].

[94] C’est une défense de son propre ouvrage, l’_Antiquité des Temps

rétablie_, publiée en 1687, et que les PP. Martiany et Le Quien

avoient fort attaquée.

MUSIQUE.

Grand Maitre de la Musique de la Chapelle du Roy.

Monseigneur l’Archeveque de Rheims[1], ruë saint Thomas du Louvre.

[1] Charles-Maurice Le Tellier, dont il a déjà été parlé. Il avoit,

comme «maître de la Chapelle-Musique», 1,200 liv. de gages, plus

3,000 «pour sa bouche à cour.» *Etat de France*, 1692, p. 39.

SurIntendans de la Musique de la Chambre de Sa Majesté.

M. de la Lande qui est d’ailleurs Maître de la Musique de la Chapelle[2], et M. Boisset qui est Maître de la Musique de la Chambre, en Cour[3].

[2] Michel-Richard de Lalande, d’abord violon, claveciniste et

organiste, compositeur de motets, de pastorales et de ballets, puis

surintendant de la musique du Roi, charge dans laquelle il mourut,

en 1726, à quatre-vingt-trois ans. Il avoit été fait, le 9 janvier

1689, surintendant de la musique de la Chambre, ce qui étoit un

acheminement à la surintendance générale.

[3] Jean Boësset, sieur de Haut, fils de Boësset, qui avoit été de la

musique de Louis XIII, et de qui l’on a quelques jolis airs de

chansons, entre autres celui des couplets de Lingendes, qui furent

si célèbres:

Si c’est un crime de l’aimer…

Boësset étoit maître de musique des pages de la Chambre, aux gages

de 1,140 liv.

Autres Maîtres de la Musique de la Chapelle, de la Chambre et des Plaisirs de Sa Majesté.

Messieurs Lambert, ruë sainte Anne[4], Goupille[5], ruë Minoret[6], rue Colasse, rue Traversine[7], et Moreau, rue sainte Croix de la Bretonnerie[8].

[4] Michel Lambert, si recherché, en 1666, à l’époque de la satire du

Repas de Boileau, et qui n’avoit pas alors moins de

quatre-vingt-deux ans. Lulli avoit épousé sa fille, et lui avoit

donné dans sa maison, qui existe encore aux coins des rues

Sainte-Anne et des Petits-Champs, l’appartement où nous le voyons

logé, et où il mourut au mois de juin 1696. (*V.* notre _Histoire de

la Butte des Moulins_.)

[5] Lisez Coupillet. Il faisoit, comme prêtre, pendant le semestre de

janvier, les fonctions ecclésiastiques de maître de musique, et

avoit soin, durant le même temps, «de la nourriture, éducation,

conduite et entretien des pages de musique.»

[6] Guillaume Minoret. Il avoit, pendant le semestre de juillet, les

mêmes fonctions que Coupillet pendant celui de janvier. Ses motets

sur un certain nombre de psaumes sont très-estimés. Le Cerf de la

Vieuville, dans son livre, _Comparaison de la musique italienne et

de la musique françoise_, 1706, in-8, 3e partie, le met, ainsi que

Coupillet, sur le même rang, pour la composition, que Collasse et

Lalande.

[7] Pascal Collasse, un des meilleurs élèves et héritiers de Lulli.

Après avoir collaboré avec son maître, il fit seul plusieurs opéras,

dont celui de *Thétis et Pelée* est le plus célèbre.

[8] Jean-Baptiste Moreau, à qui Madame de Maintenon fit écrire, pour

Saint-Cyr, la musique des chœurs d’_Esther_ et d’_Athalie_. Il fit

aussi les airs de quelques chansons de Lainez, son ami de cabaret.

Maîtres pour l’Orgue et pour le Clavecin.

Messieurs le Begue[9], rue Simon le Franc, Taumelin, rue de la Verrerie[10], Couprin, prés saint Gervais[11], Dandrieux, ruë saint Loüis du Palais[12], Nivert, prés saint Sulpice[13], Danglebert, rue sainte Anne[14], Martin, rue de l’Echelle, le Roux [15], rue , Buterne, prés saint Paul[16], Montalan, rue du Cimetiere saint André[17], Ossu l’ainé, rue saint Denis[18], Ossu le cadet, Cloître saint Jacques de l’Hôpital, Garnier, rue Traversine, La Lande, Cour du Palais.

[9] Nicolas Le Bègue, un des quatre organistes de la Chapelle reçus en

1678. Son quartier étoit celui d’octobre. Il touchoit l’orgue à

Saint-Merry, et l’on a de lui trois livres de pièces pour cet

instrument. Il mourut très-vieux en 1700. Ses ouvrages se vendoient

tout près de chez lui, dans la même rue. L’édit. de 1691, p. 62,

dit, en effet: «le livre d’orgues de M. Le Bègue se vend chez M.

Noël, rue Simon-le-Franc.»

[10] Jacques Tomelin, organiste de la Chapelle, comme Le Bègue. Il

exerçoit pendant le quartier de janvier.

[11] François Couperin, le second des trois frères qui fondèrent la

renommée de cette dynastie de clavecinistes célèbres. Nous le voyons

ici logé près de Saint-Gervais, parce que de 1669 à 1698, il y

toucha l’orgue. Il mourut à soixante-dix ans, en 1701, écrasé par

une voiture. L’année précédente, Montéclair lui avoit dédié sa

Méthode facile de musique.

[12] On ne le connoît que par son fils, Jean-François Dandrieu, qui,

de 1720 à 1740, se distingua sur l’orgue et le clavecin.

[13] Guill.-Gabriel Nivers, un des quatre organistes de la Chapelle.

Il avoit été maître de musique de la Reine.

[14] Jean-Baptiste d’Anglebert. Il étoit de la musique de la Chambre

pour le clavecin, ce qui lui rapportoit 600 liv. de gages, 900 de

nourriture, 213 de monture, «et 270 pour la nourriture de son

Porte-épinette.» *Etat de France*, 1692, p. 223.

[15] Il étoit aussi compositeur. V. *Le faux Satyrique*, 1706, in-8,

p. 11, où il est traité de «fameux maître de musique.»

[16] Jean Buterne, un des quatre organistes de la Chapelle-Musique.

[17] «Messieurs Le Règne—c’est celui qui est désigné plus haut sous

son vrai nom le Bègue—rue Simon-le-Franc, et de Montalan, rue du

Cimetière-Saint-André, sont renommez pour toucher et enseigner le

clavecin.» Edit. 1691, p. 60.—Claude Rachel de Montalant, après

avoir enlevé de son couvent, où sans doute il donnoit des leçons, la

fille de Molière, étoit, vers 1686, devenu son mari. Une note de

Titon du Tillet (_Parnasse françois_, 1732, in-fol., p. 318) que

nous avons citée le premier dans le *Roman de Molière*, 1862, in-18,

p. 129, ne laisse sur ce point très-curieux aucun doute: «Elle

épousa, dit-il, M. de Montaland, gentilhomme, qui a été quelque

temps organiste de Saint-André des Arts.» Il l’étoit sans doute

encore en 1691, ce qui expliqueroit pourquoi il logeoit tout près de

cette église. Titon le traite de gentilhomme parce qu’il se faisoit

appeler: Claude Rachel, écuyer, sieur de Montalant.

[18] Lisez Houssu. Nous avons su son nom par le curieux procès que

«les maîtres à danser et joueurs d’instruments tant hauts que bas»

firent aux clavecinistes, en 1693, pour les empêcher d’enseigner à

toucher le clavecin avant de s’être fait recevoir de leur

communauté. Les clavecinistes, représentés par plusieurs de ceux qui

figurent ici, dont on a vu les noms plus haut, ou qu’on trouvera

nommés plus loin: Médéric Corneil, Nicolas Gigault, Jean-Baptiste de

La Brune, Marin de la Guerre, Jean Mérault, Antoine Houssu, Nicolas

Le Bègue, Guillaume-Gabriel Nivers, Jean Buterne, François Couprin,

appelèrent d’une première sentence rendue contre eux par le prévôt

de Paris, et obtinrent, le 7 mars 1695, un arrêt de la Grand’Chambre

qui leur donna raison, et leur rendit l’entière liberté d’enseigner.

Autres Maîtres pour le Clavecin.

Messieurs le Moine, ruë saint Honoré[19], Pitay, ruë sainte Croix de la Bretonnerie, Eudet et de la Cerisaye, ruë sainte Croix de la Cité, Bouton, rue Pavée, Mérault et Alexandre, rue saint Denis, Bernier, rue Tictonne[20], Hardy et Landrin, Cloitre sainte Opportune, Cointereau, place Maubert, Saffin, rue des Noyers, Boucher, rue des Assis[21], Corneille, Cloître Notre Dame, de Bordeaux, rue saint Jacques, Raison, rue saint Estienne, Gigot et Delian, rue saint Martin, la Brune, rue des Moineaux, Fouquet, ruë Coquillière, de la Guerre[22] et Jacquet, Isle Notre Dame, *etc.*

[19] Il étoit de la musique de la Chambre pour le théorbe.

[20] Nicolas Bernier, dont le succès fut si grand, surtout sous la

Régence, pour ses motets, la musique de ses cantates et ses airs à

boire. Il est fait de lui le plus grand éloge dans le poëme de J. de

Serré, *la Musique*, dont la première édition date de 1714.

[21] Lisez des Arcis.

[22] Son vrai nom étoit Jacquet, le seul que prit son frère nommé ici

avec lui. Jacquet de la Guerre étoit organiste à Saint-Séverin. Sa

fille, Mlle Elisabeth La Guerre, se distingua sur le clavecin et fit

la musique de l’opéra de *Céphale et Procris*, en 1694. Elle mourut

en 1727.

Maitresses pour le même Instrument.

Mesdames Oves, rue saint Denis, et Louis, rue de la Monnoye.

Et encore Mesdemoiselles Rebours et le Tellier, fauxbourg saint Germain[23].

[23] «Mademoiselle Le Tellier, qui demeure au cul-de-sac de la rue

Beaubourg.» Edit. 1691, p. 60.

*

M. du Clos, rue Bétizy, accorde en perfection le Clavecin.

Messieurs Denis, sur le Quay neuf, Richard, ruë du Paon[24], Rosée, rue de Cléry, Créteil, rue Poupée, Dathene, rue saint Antoine[25], Voudry, rue saint Jacques, Boudet, rue saint Martin, Thierry, rue sainte Marguerite, du Catel et l'Esclop, rue Omer[26], Clico, rue Philippot, et le Febvre, rue Aubry Boucher, fabriquent, rajustent et accordent les Orgues et les Clavecins.

[24] «Près Saint-Nicolas du Chardonnet.» Edit. 1691, p. 60.

[25] «Le sieur Dathene, qui fait des clavecins, demeure rue et devant

le petit Saint-Antoine.» *Id.*, p. 64. «Le sieur Créteil, faiseur

d'orgues, demeure dans la rue Poupée.» *Ibid.*

[26] Lisez rue au Maire.

Maitres pour la Violle.

Messieurs de sainte Colombe[27], rue…; Marais, ruë Bertin Poirée[28], Theobal, rue de Richelieu[29], des Fontaines[30], rue de Grenelle saint Honoré, de Machy, rue des fossez saint Germain, Garnier, prés le Palais Royal, Bellier, rue de Mommorency, Fourcroy le fils, rue vieille du Temple, *etc.*

[27] Il n’est plus connu que parce qu’il fut le maître de celui qui

vient ici après lui.

[28] «Monsieur Marais touche la viole par excellence, et donne des

leçons chez luy, rue Quincampoix.» Edit. 1691, p. 48.—Marin Marais,

élève de Sainte-Colombe, et le plus habile joueur de viole de son

temps, il a beaucoup écrit pour cet instrument, et, de plus, l’on a

de lui plusieurs partitions pour l’Opéra, où il avoit commencé à

être simple batteur de mesures. La plus célèbre est celle

d’_Alcione_, dont la Tempête fut un des morceaux les plus à effet de

ce temps-là. Elle est décrite dans le poëme de *la Musique* cité

plus haut.

[29] Théobaldo Gaddi, qui, attiré de Florence à Paris par son

admiration pour Lulli, fut mis par celui-ci dans l’orchestre de

l’Opéra, où il joua pendant près de cinquante ans de la basse de

viole. Il avoit fait, en 1691, la musique de la pastorale héroïque

de *Coronis*.

[30] «Le même Des Fontaines montre d’ailleurs à toucher le clavecin et

la basse de viole.» Edit. 1691, p. 48.

Mademoiselle Mengey, rue saint Honoré, prés la rue des Poullies, fait aussi profession de toucher et de montrer à toucher la Violle.

Maîtres pour le Theorbe[31].

[31] C’étoit une espèce de grand luth, qui lui-même étoit une sorte de

guitare.

Messieurs du Pré, rue des Escoufles, et de la Barre en Cour, qui sont de la Chambre du Roy[32], et encore Messieurs Pinet[33], rue le Moyne, Cloître saint Jacques de l’Hôpital, Aubin, rue de l’Escharpe, Poussilac, prés les Jacobins saint Jacques, Lavaux, rue Hurel, Quay de la Mégisserie.

[32] Du Pré n’étoit qu’en survivance, en 1692, à la chambre du Roi

pour le théorbe. Pierre Chabançeau de La Barre, beaucoup plus

célèbre, jouoit de la grosse-basse ou du théorbe à la

Chapelle-Musique. Il étoit valet de chambre de la Dauphine.

[33] Lisez Pinel. Il jouoit du théorbe à la chambre du Roi, mais y

avoit, auparavant, chanté les hautes tailles.

Maîtres pour la basse de Violon.

Messieurs Marchands père et fils, et Converset, rue des Poulies[34], Boudet, rue saint Antoine, Reffiet, rue des vieux Augustins[35], la Rue, prés saint Mederic.

[34] «Rue Bétizy, Gillet, place du Palais-Royal.» Edit. 1691, p.

48.—A la chambre du Roi, les deux Marchand: Jean Noël, le père, et

Jean-Baptiste, le fils, jouoient non la basse, mais le dessus de

violon.

[35] Urbain Reffiet. Il étoit un des vingt-cinq violons ordinaires,

dont Dumanoir étoit le roi.

Maîtres pour le dessus de Violon.

Messieurs Favre, rue saint Honoré, le Peintre, à Versailles[36], Thoüin, rue de la Verrerie[37], Verdier, rue du Chantre, Baptiste, Cloitre saint Honoré, du Bois, rue des fossez saint Germain, de l’Isle, rue saint Honoré, Charpentier, rue de la Harpe, du Chesne, rue Aubry Boucher, Jobert, rue saint Antoine, Marchand, rue de Berry, *etc.*

[36] Augustin-Jean Le Peintre. Il étoit aussi des vingt-cinq violons,

et, de plus, un des violons du Cabinet, où il jouoit les dessus,

avec 600 liv. de gages. Il étoit en outre attaché, comme violon, à

la maison du Dauphin, ce qui lui valoit 600 liv. sur la cassette du

prince, 400 sur le trésor royal, «et quelques autres

gratifications», dit l'*Etat de France*. On comprend qu'avec le

cumul de ces gages et ce que pouvoient lui rapporter ses leçons, il

ait pu faire dire à Richelet, au mot *violon* de son dictionnaire:

«Le Peintre, l'un des meilleurs joueurs de violon de Paris, gagne

plus que Corneille, l'un des plus excellents de nos plus fameux

poëtes françois.»

[37] L'édition précédente l'appelle à tort Thonin.

Maîtres pour la Guitarre.

Messieurs de Vizé, à Luxembourg[38], Cheron, rue Dauphine[39], Medard, prés saint Nicolas des Champs, le Tellier, rue du Foin, Galet, cul-de-sac saint Sulpice, du Gesne, rue des Prouvaires, Poussilot[40], prés les Jacobins saint Jacques, *etc.*

[38] C’est-à-dire au palais du Luxembourg. Vizé fut très-célèbre en

son temps. Palaparat, dans la préface du *Grondeur*, parlant d’un

joueur de flûte fameux, dit qu’il tire de la flûte allemande «des

sons plus doux…»

Que ceux que De Vizé tire de sa guitarre.

[39] Nous le trouverons plus loin parmi les faiseurs d’instruments.

[40] Lisez Poussillac, comme plus haut.

Le Sieur Alexandre Roboam fait des Guitarres par excellence[41].

[41] Il demeurait rue des Arcis.

Maîtres pour le Luth.

Messieurs Mouton, rue saint Antoine, et du Buc, ruë[42].

[42] L’édition de 1691, p. 61, nomme, avec lui, «Gallot et Jacqueson.»

Mouton étoit, de beaucoup, le plus célèbre. On a de lui, d’après de

Troyes, un très-beau portrait gravé par Edelinck. Mariette en parle

ainsi dans une note de l’*Abecedario*, t. II, p. 219, que nous

reproduisons avec toute sa singularité: «Jean Mouton, célèbre

joueur, jouant de la guitare—est-ce un luth? est-ce une guitare?

C’est un luth—à demy corps, d’après Fr. De Troyes; d’après un des

plus beaux tableaux qu’ait peints M. de Troyes. Il a été peint en

1690, Mouton étant, pour lors, âgé de 64 ans. J’ai vu, ajoute

Mariette, ce tableau en 1755, et j’ose dire que le plus beau tableau

de Van Dyck ne me paroît pas supérieur.» Edelinck grava ce beau

portrait pour remercier Mouton d’avoir enseigné le luth à sa fille

sans vouloir être payé. (_Mém. inéd. sur la vie et les ouvrages des

membres de l’Acad. de peinture_, t. II, p. 55.)

Maîtres pour le Jeu et pour la Fabrique des Instruments à Vent, Flûtes, Flageolets, Hautbois, Bassons, Musettes, etc.

Messieurs Colin Hotteterre[43], ruë d’Orléans; Jean Hotteterre, rue des fossez S. Germain; Fillebert, rue S. Antoine[44]; des Costeaux, Fauxbourg saint Antoine[45]; Filidot en Cour[46]; du Mont, rue de Tournon; Rousselet, rue des Assis; Dupuis, carrefour de l’Ecole[47]; le Breton et Fremont, rue de l’Arbre sec; Héron, prés le cadran saint Honoré; du Buc, rue de Richelieu; Roset, rue neuve saint Eustache[48], *etc.*

[43] Colin étoit un diminutif de Nicolas, son vrai prénom. Il étoit

basson à la Chapelle-Musique. Lui, et son fils Jean, qui le suit

ici, et un autre, dont nous ne savons pas le prénom, excelloient

surtout comme *facteurs*: «le père, lisons-nous dans un _Traité de

la Musette_, *etc.* (Lyon, 1682, pet. in-fol., p. 38), est un homme

unique pour la construction de toutes sortes d’instruments de bois,

d’ivoire, d’ébeine, comme sont les musettes, flageolets, hautbois;

et mesme pour faire des accords parfaits de tous ces instruments.

Ses fils ne luy cèdent en rien pour la pratique de cet art.»

[44] Philibert Rebillé. Très-renommé comme flûtiste et acteur de

société. Palaprat dit de lui dans une note de son théâtre (t. I, p.

183): «fameux joueur de flûte allemande, qui a mérité d’être chanté

sur la lyre de M. De La Mothe, *Ode de la Flûte*.» La flûte

allemande étoit ce qu’on appelle aujourd’hui «flûte traversière.»

L’autre étoit la clarinette. Philibert eut de très-grands succès à

la Cour, comme on le voit par les *Poésies* de Lainez, son ami, et

de très-vifs aussi, trop vifs même dans la bourgeoisie. Une certaine

Mme Brunet, qui s’étoit affolée de lui, empoisonna son mari, et

l’épousa en secondes noces. Les révélations de La Voisin, qui lui

avoit fourni le poison, la firent prendre, condamner et exécuter.

Philibert, dont le roi ne mit pas en doute l’innocence, fut sauvé.

Il y a, dans les *Caractères*, une allusion à cette affaire.

Philibert y est nommé Dracon. (*Comédie de Jean de La Bruyère*, t.

I, p. 212-214.)

[45] Il étoit joueur de flûte, comme Philibert, dont il fut l’ami

dévoué. Il avoit beaucoup connu Molière, et en parloit

très-curieusement. Sa passion pour les fleurs fut célèbre. C’est

pour la mieux satisfaire qu’il s’étoit logé au faubourg

Saint-Antoine, où, comme nous le verrons, se trouvoient les grands

«floristes.» C’est lui, suivant Math. Marais, qui aurait posé pour

le curieux de fleurs des *Caractères*.

[46] André-Danican Philidor, et non Filidot. Il jouoit de la basse à

la Chapelle-Musique et dans la chambre du Roi. Veuf de Marguerite

Monginot, il eut, de son second mariage avec Elisabeth Le Roy, un

fils qui devint célèbre comme compositeur, mais surtout comme joueur

d’échecs.

[47] Nous le retrouverons, avec les quatre autres qui suivent, parmi

les fabricants d’instruments.

[48] «Le sieur Rozet est renommé pour les instruments de musique de la

garde-robe du Roy. Il demeure rue Neuve-Saint-Eustache.» Edit. 1691,

p. 49.

Plusieurs d’entre les Maîtres de tous les Instrumens ci-dessus, travaillent par excellence à la composition de la Musique, outre lesquels entre les habiles Compositeurs de Paris, on compte d’ailleurs Messieurs Oudot à la place Royale; Mignon[49], cloître Notre Dame[50]; l’Alloüette, prés

saint Germain de l’Auxerrois[51]; Charpentier, rue Dauphine[52]; Bertet, Isle Notre Dame; Chaperon, cour du Palais; Martin, rue des saints Pères; Terrier, prés les Innocens, etc.[53].

[49] Il étoit maître de la musique de Notre-Dame, et, comme on le voit

ici, logeoit auprès. Il étoit aussi, à son temps perdu, grand

amateur de bouts rimés. C’est lui qui, en 1682, avoit proposé un

prix à quiconque rempliroit le mieux à la louange du roi les rimes

de *pan*, *guenuche*, etc., qui pendant une saison entière

occupèrent toutes les sociétés. (*Menagiana*, t. I, p. 35.)

[50] «Colasse, rue Sainte-Anne, Lorenzani…» Edit. 1691, p. 62.—Ce

dernier est nommé dans les *Caractères*, au § 29 du chapitre de _la

Mode_: «on sait que Lorenzani fait de beaux motets.» Il en publia

quelques-uns, en 1693, chez Ballard. Lulli s’étoit opposé de tous

ses efforts à sa célébrité. Sénecé, qui l’appelle Lorenzain, parle

ainsi de cette jalousie du Florentin dans le libelle qu’il fit

contre lui, *Lettre de Clément Marot*, etc.: «Je t’atteste encore,

célèbre Lorenzain, à qui un mérite connu de toute l’Europe n’a servi

qu’à blesser les yeux du jaloux Lulli…»

[51] Jean-François Lalouette, qui passe pour avoir travaillé aux

opéras de Lulli, son maître, mais qui fut surtout célèbre

pour ses motets. Il étoit maître de musique de l’église

Saint-Germain-l’Auxerrois, près de laquelle nous le voyons logé ici.

[52] Marc-Antoine Charpentier, que son logement place Dauphine mettoit

à proximité de la Sainte-Chapelle, où il étoit maître de musique. Il

enseigna la composition au Régent, et fit avec lui l’opéra de

Philomèle, qui ne fut ni joué, ni imprimé.

[53] A la suite de ces «habiles compositeurs de musique», on lit dans

l’édit. précédente, p. 62: «le sieur Jolly, rue des Rosiers, près la

vieille rue du Temple, l’enseigne avec une grande facilité.»

Maîtres pour l’Art de Chanter[54].

[54] Ils étoient, depuis quelques années, en grande faveur.

«—Fais-toi plutôt maître à chanter, dit Colombine. On te donnera

deux louis d’or par mois, et tu trouveras peut-être quelque écolière

à qui tu ne déplairas pas: car voilà la grippe des femmes

d’aujourd’hui… On est de tous les bons repas; jamais de promenade

sans le maître à chanter.» (Regnard, _La descente de Mezzetin aux

Enfers_, acte I, scène 1re.)

Massieurs Dambruy, rue Betizy, du Buisson, rue Dauphine, du Bousset, rue des Fontaines, Hallé, rue des Marais saint Germain, du Parc, rue de la Savaterie: Saint Germain, près la Madelaine, Chevalier, rue ; la Pommeraye, prés saint Leu de saint Gilles: de Lair, rue saint Honoré: Gillier, rue de Berry[55]: Bonnamy, rue Tictonne, *etc.*

[55] C’est le père de Gillier qui fit tous les divertissements de

musique à la Comédie et aux Italiens pour les pièces de Dancourt,

Regnard, *etc.*

Messieurs Hallin frères sont renommez pour le Jeu de la Trompette et des Timbales qu’on trouve de la meilleure Fabrique chez le Sieur Crestien, rue de la Ferronnerie, à la Ville de Vernon.

Les Cordes de Rome pour les Instrumens, se vendent en gros rue saint Denis aux trois Maillets, et en détail chez tous les faiseurs d’Instrumens, entre lesquels le Sieur Offlard[56], rue de Bussy, et les Sieurs Cheron[57], rue Dauphine et rue de la vieille Bouclerie en ont un grand assortiment.

[56] Il faut, je crois, lire «Offland.» Nous trouvons, en effet, un

Jean Offland parmi «les maistres faiseurs d’instruments de musique»,

dans un compte du commencement du siècle. (_Bulletin archéolog._, t.

II, p. 542.)

[57] «Luttier.» Edit. precéd., p. 112. Ces deux Chéron étoient sans

doute frères. L’édit. précédente n’indique que celui de la rue

Dauphine, qui figure déjà plus haut parmi les maîtres de guitare. Un

Nicolas Chéron, comme nous le voyons par un acte de baptême, étoit

déjà «faiseur d’instruments de musique», en 1658. Peut-être étoit-ce

le père de celui-ci.

Il y a une fabrique pour l’Orgue et pour le Manicordium[58], rue saint Julien des Ménetriers[59].

[58] Sorte de petite épinette à sons amortis par du drap étendu sur

les cordes. On l’appeloit aussi *épinette sourde*.

[59] «Les musettes et les autres instruments à vent, se vendent chez

les sieurs Dupuis, carrefour de l’Ecole, Le Breton et Froment, rue

de l’Arbre-Sec, Héron, près le cadran Saint-Honoré, et Du Buc, rue

de Richelieu.» Edit. 1691, p. 49.—La musette étoit alors à la mode.

Nous avons vu, dans une note précédente, comment Van-Dyck peignit le

libraire Langlois jouant de cet instrument. La vielle le remplaça.

Sous Louis XV, tout le monde en jouoit. *V.* aux *Mss.* de la

Biblioth. Nat. les *Stromates* de Jamet, t. II, p. 2050.

FAMEUX CURIEUX DES OUVRAGES MAGNIFIQUES[1].

[1] Le Roux de Lincy a publié cette liste, avec quelques notes

insuffisantes, dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 15 février 1859,

p. 224.—Nous n’avons pas besoin de dire ce qu’on entendoit alors

par «curieux», *les Caractères* de La Bruyère nous l’ont assez

appris. Nous ajouterons toutefois que, sous Louis XIII, le mot avec

ce sens n’étoit pas encore employé. On disoit des «grippés.» Dans

une curieuse pièce *Ms.* du *Supplément françois*, à la Biblioth.

Nat., nº 12, 491, p. 268, intitulée les *Francs grippez*, nous

trouvons: *le grippé des fleurs*, *le grippé des médailles*, *etc.* Il

y eut aussi alors un ballet, *les Grippez à la mode*. (*V.* le

catal. Soleinne, t. III, p. 85.)

Monsieur le Duc d’Aumont, rue de Jouy[2].

[2] C’est le père de celui qui, à la fin du règne, fut ambassadeur en

Angleterre. Il avoit eu d’abord son cabinet de tableaux—c’est ce

qu’il collectionnoit—rue Vivien, ou Vivienne. La liste des curieux,

publiée par Spon dans _Les Recherches des antiquités et curiosités

de la ville de Lyon_, 1673, in-8, p. 212-218, que nous aurons

souvent à citer, d’après la reproduction qu’en a faite la _Revue

universelle des Arts_, t. XV, p. 259, lui donne cette adresse, il

s’installa ensuite dans l’hôtel de sa famille rue de Jouy, dont nous

avons déjà parlé. Il y joignit à son goût pour les tableaux, celui

de l’Antiquité. «Monsieur le duc d’Aumont, écrivoit, en 1686,

Bourdelot d’Airval au t. II de son livre de l’*Utilité des Voyages*,

a bien fait voir qu’il se connoissoit en tout dans les conférences

qu’il a tenues chez lui, touchant l’histoire ancienne: il a

découvert depuis peu deux portraits en agathe de quelques-uns des

tyrans du temps de Gallien.»

M. le Duc de Saint Simon, rue de Taranne[3].

[3] Claude de Saint-Simon, père de l’auteur des *Mémoires*. Il ne

mourut que l’année suivante. Il avoit des tableaux. Son fils

(*Mém.*, édit. in-18, t. I, p. 34) parle entre autres de celui de

Pomone et Vertumne, un des plus beaux de Carrache, que lui avoit

donné le duc de Montmorency avant de monter à l’échafaud.

M. le Duc de Richelieu, place Royale[4].

[4] Père du maréchal duc de Richelieu. Il avoit une fort belle galerie

de tableaux, avec de nombreux et remarquables Rubens: «On en trouve

dans cet hôtel, dit G. Brice, 3e édit., t. I, p. 330, un plus grand

nombre qu’en nul endroit de Paris.» De Piles les a décrits dans ses

Dissertations sur les ouvrages des plus fameux peintres. La

description du plus beau de tous, *la Chute des mauvais Anges*, est

de M. de Richelieu lui-même.

M. le Chevalier de Lorraine, au Palais Royal[5].

[5] Le chevalier de Lorraine, dont on sait la faveur équivoque près de

Monsieur, avoit dans son appartement, l’un des plus beaux du

Palais-Royal, un cabinet sur le jardin, tout rempli de tableaux

rares, des italiens surtout, tels que l’Albane. On y trouvoit aussi

quelques Poussin.

M. le Marquis d’Hauterive[6], au Cherche Midy.

[6] Suivant la liste de Spon, ce marquis, souvent nommé par Dangeau,

avoit aussi le goût des tableaux.

M. le Marquis de Rieux, rue de Seine.

M. le Comte de Flamarin[7], prés saint Roch.

[7] Grossolle de Flamarens. Il paroît avoir eu surtout le goût des

livres. On en rencontre à ses armes: _d’or, au lion de gueules,

naissant d’une rivière d’argent, chef d’azur chargé de trois étoiles

d’or_.

M. le Comte de Bartolet, rue de Tournon.

M. le Marquis de Rhodes[8], prés la porte saint Honoré.

[8] Grand maître des cérémonies, charge qu’il vendit, au grand blâme

de tous, car on l’étoit de père en fils, depuis longtemps, dans sa

famille.

M. le Baron de Breteuil[9], rue de Paradis.

[9] Ce baron qui ne l’étoit pas, selon Saint-Simon, est le même qui

mena avec la présidente Ferrand le scandaleux roman dont nous avons

parlé. Nous ignorons quels étoient ses goûts de curieux.

M. le Comte de Morstein, sur le Quay des Théatins[10].

[10] M. de Morstein, ancien grand trésorier de Pologne, avoit son

hôtel, qui devint ensuite celui du maréchal d’Estrées, au coin de la

rue des Saints-Pères et du quai des Théatins, aujourd’hui quai

Voltaire. C’étoit un grand curieux en toutes choses. Ses jardins à

Montrouge étoient magnifiques. Rigaud l’avoit peint avec sa fille,

puis séparément.

M. le Comte de Renes, rue saint Dominique, quartier S. Germain.

M. le Commandeur d’Hautefeuille, rue du Bac[11].

[11] Étienne-Texier d’Hautefeuille, grand prieur d’Aquitaine et

ambassadeur extraordinaire de la religion de Malthe en France. Il

mourut le 3 mai 1703, laissant, suivant Saint-Simon (t. IV, p. 453),

tous ses tableaux à son Ordre. Ils étoient d’un grand prix, car au

dire de Mariette (*Abecedario*, t. II, p. 345), «il étoit très-grand

curieux, et avoit de très-belles choses.» Il habitoit dans le haut

de la rue du Bac une des maisons neuves bâties par l’administration

des Incurables.

M. le Commandeur de Gaults, derrière saint Roch[12].

[12] Sur la liste de Spon, son nom est écrit Gotz, et son adresse est

donnée au bout de la rue des Petits-Champs. Son cabinet, y est-il

dit, comprenoit tableaux, médailles modernes, curiosités de toutes

sortes.

M. le Chevalier de Simonville[13], rue sainte Croix de la Bretonnerie.

[13] Lisez de Sémonville. Nous ne savons rien sur ses collections.

M. le Chevalier de Nogent[14], rue d’Anjou au Marais.

[14] Un des favoris préférés de Louvois, qui lui donna une maison

charmante à Meudon, où il réunit les plus précieuses de ses

curiosités. Il mourut très-âgé, en 1708.

Messieurs les Présidens Lambert et Bretonvilliers, Isle Notre Dame[15].

[15] Nous n’avons pas à insister sur la magnificence des hôtels

Lambert et Bretonvilliers, elle est connue: tableaux rares, meubles

du plus grand prix se trouvoient partout dans l’un et dans l’autre.

On peut s’en faire une idée par ce qu’en a dit G. Brice, 3e édit.,

t. II, p. 388-394.

M. le Président Dorieux, prés les Enfans Rouges[16].

[16] Il étoit fils de Nicolas Dorieu, mort intendant de Limoges en

1686, qui lui avoit légué une bibliothèque qu’il compléta, et dont

le prix venoit surtout des documents imprimés et manuscrits qu’elle

contenoit sur l’histoire de la noblesse de France. Ses livres

portoient sur les plats: _un écusson d’azur à la bande d’or chargée

de 3 molettes de gueules dans le sens de la bande_.

M. le Président de la Proutiere, rue saint Dominique[17].

[17] François Gourreau de la Proustière. Il aimoit les livres. Nous en

avons vu passer dans les ventes quelques-uns à ses armes: _d’or à

l’aigle à deux têtes, éployée de sable, becquée et membrée de

gueules_.

M. Jolly, Conseiller en la Cour, rue saint Antoine[18].

[18] Il figure déjà, avec la même adresse, dans la liste de Spon, en

1673. Il y est donné comme amateur de tableaux modernes.

M. de Caumartin, rue sainte Avoye[19].

[19] Le Fèvre de Caumartin, que nous ayons déjà vu parmi les

intendants des finances. Il aimoit, lui aussi, les tableaux

modernes, surtout ceux de Rigaud, qui lui fit deux fois son

portrait, et peignit aussi celui de sa femme.

M. Mendat, rue saint Loüis du Marais[20].

[20] Conseiller à la Grand’Chambre, père du maître des requêtes,

Galiot de Mandat, baron de Nully, dont les goûts nous sont plus

connus que les siens: il étoit bibliophile. L’écusson des livres de

sa bibliothèque, dont la vente se fit en 1755, avec *Catalogue*

dressé par David l’aîné, porte: _d’azur au lion couronné d’or, au

chef d’argent chargé d’une hure de sanglier de sable, accostée de

deux roses de gueules_.

M. Jabac, rue Neuve saint Mederic[21].

[21] Evérard Jabach, banquier de Cologne, établi en France, où il

devint directeur de la compagnie des Indes orientales, et l’un des

maîtres de la curiosité. Il a déjà été parlé de lui, p. 109, note

11. Ses acquisitions à Londres, après la mort de Charles Ier, furent

considérables selon Mariette. Il eut dès lors, tant comme peintures

et dessins, que comme marbres et bronzes, le plus riche cabinet de

Paris. La gêne vint par la prodigalité. Jabach dut vendre à Mazarin

l’admirable série de ses Corrège, qui, plus tard, passèrent au Roi,

et sont maintenant au Louvre. Puis, la ruine à peu près complète

ayant suivi, il fallut céder la collection entière: 101 tableaux et

5,542 dessins. Le roi offrit 200,000 livres, et, au mois de mars

1671, marché fut conclu. Jabach garda quelques dessins, dont il ne

put s’empêcher de faire le fonds d’une collection nouvelle que

vendit son petit-fils. Il avoit aussi conservé quelques tableaux,

entre autres celui où Lebrun, qui s’y étoit peint lui-même, l’avoit

représenté avec sa femme et ses enfants. Il fut vendu à Cologne, en

février 1787.—L’hôtel de Jabach, rue Neuve-Saint-Merry, existe

encore en partie ainsi que le passage qui le fait communiquer avec

la rue Saint-Martin. Bullet en avoit été le principal architecte. Au

XVIIIe siècle, les membres de l’Académie de Saint-Luc y firent leurs

expositions jusqu’en 1777. C’est ce qui faisoit appeler par Diderot

«Jabach» ces tableaux d’ordre inférieur. Un fameux magasin de

tabatières s’établit aussitôt après à l’hôtel Jabach.

M. de la Saldiere, rue du gros Chenet[22].

[22] Ne seroit-ce pas, comme nous l’avons dit dans la COMÉDIE DE LA

BRUYÈRE, le bibliophile Guyon de Sardière qui pouvoit alors

commencer sa riche collection? Si ce n’est lui, nous ne savons qui

c’est.

M. le Doyen de saint Germain l’Auxerrois[23].

[23] Il avoit entre autres belles peintures son portrait peint par

Rigaud, et aimoit aussi beaucoup les antiques. C’étoit un

D’Argenson.

Mrs Belluchot et le Riche, rue des Massons[24].

[24] François Belluchot, secrétaire du Roi, et Antoine Le Riche,

secrétaire du Roi aussi, avoient leurs cabinets dans la même maison:

Belluchot y collectionnoit avec un grand goût des tableaux de

maîtres—il en avoit un surtout du Guide qui étoit admirable. —Le

Riche faisoit, lui, collection de livres choisis et d’estampes, dont

il avoit beaucoup de «très-belles et très-curieuses», dit G. Brice

(3e édit., t. II, p. 175).

M. de Furetière, rue du Roy de Cicile[25].

[25] Ce n’est pas l’auteur du *Dictionnaire*, mort alors depuis quatre

ans, mais son frère Nicolas Furetière, avocat au Parlement, qui

avoit comme lui le goût des curiosités, et peut-être avoit hérité

des siennes. Dans sa liste de 1672, Spon n’avoit pas oublié

Furetière, le lexicographe, l’auteur du *Roman Bourgeois*, il nous

l’avoit donné comme étant curieux de livres rares, d’estampes, de

bronzes, *etc.* Son frère, que nous voyons logé rue du Roi-Sicile,

pouvoit y demeurer alors. Le 9 janvier 1691, il avoit fait baptiser

une de ses filles à Saint-Gervais, qui est la paroisse de cette rue.

Il mourut le 9 décembre 1697, à l’île Saint-Louis. M. Ferd. de

Lasteyrie a retrouvé son inventaire après décès. Cent cinquante

tableaux y figurent avec «une infinité de petits bronzes, de

médailles, d’objets en pierre dure, etc.» Il avait donc qualité pour

compter parmi les Curieux. V. _Bull. de la Soc. de l’hist. de

Paris_, t. IV, p. 146-150.

M. de Creil, rue de Montmorency[26].

[26] Il figure dans la liste de Spon. On y apprend qu’il

collectionnoit: tableaux anciens et modernes, porcelaines, statues

de bronze, médailles antiques et modernes. Il en brocantoit aussi:

«Il y a longtemps, écrit Baudelot d’Airval, en 1686, dans l’_Utilité

des Voyages_, que M. de Creil règne dans le commerce des choses

précieuses… il s’en défait aussi avec toute la complaisance

possible, lorsque les curieux connussent le prix de l’antiquité, et

n’estiment pas les choses médiocrement.»—Parmi ses tableaux

modernes, se trouvoit un baptême du Christ que Le Sueur avoit peint

pour lui.

Mrs Bertin[27] et de la Touanne, porte Gaillon.

[27] Trésorier des parties casuelles, «qui, lisons-nous dans les

Annales de la Cour et de Paris, pour 1697-1698, t. I, p. 148, est

un des hommes de Paris les plus curieux pour les meubles.» Il avoit

surtout de merveilleux tapis, acquis par lui de la succession du

conseiller Pussort. Le Roi les vit, les désira, et ils lui furent

cédés. *Ibid.*

M. Despond, aux Incurables.

Mrs Quenel[28] et de Montigny, à sainte Magloire.

[28] Frère du fameux P. Quesnel et comme lui de l’Oratoire, dont la

maison de Saint-Magloire, où il logeoit, étoit une dépendance. «Il

étoit, dit Mariette (*Abecedario*, t. II, p. 230), un peu peintre et

un peu brocanteur.» Il avoit acquis de Dacquin, évêque de Séez,

grand nombre de dessins, dont plusieurs excellents de Jules Romain.

Il possédoit aussi les débris de la collection des dessins de

Vasari. Il céda le tout à Crozat. *Id.*, p. 46.

M. l’Abbé Vetery, rue des bons Enfans, où il donne entrée aux Curieux tous les matins.

M. de Blois, rue du Jardinet[29].

[29] Ancien secrétaire de notre ambassade près du Sultan. Sa

collection se composoit, suivant Spon, de tableaux, médailles,

couteaux de Turquie, *etc.*

Mrs Gedouin et Bergeron, rue de la Couture sainte Catherine.

M. de Chantelou, prés le Trône du Fauxbourg S. Antoine[30].

[30] Paul Fréart de Chanteloup, conseiller et maître d’hôtel du Roi,

si célèbre par sa correspondance avec Poussin, de qui, entre autres

œuvres, il possédoit la série des Sept-Sacrements, qui passèrent de

son cabinet dans la galerie du Palais-Royal, et qui sont aujourd’hui

en Angleterre. L’hôtel de M. de Chanteloup, près du Trône, étoit

l’ancienne maison de Reuilly qui a donné son nom à une rue de ce

quartier.

M. Rappes, rue de la Harpe[31].

[31] Officier de chancellerie, grand amateur de tableaux. Il possédoit

celui d’Hercule et Omphale par François Perrier.

M. Paillot, prés les Capucins du Marais[32].

[32] Il aimoit aussi et collectionnoit les tableaux. Son portrait est

un des premiers que peignit Hiacynthe Rigaud.

M. de Nassé, rue de Cléry.

M. l’Abbé Dannecourt, rue de Grenelle.

M. Franctot, Quay d’Alençon dans l’Isle.

M. Berthelot de Mareuil, rue Platriere.

Mrs Bordalou[33] et Rigault, rue de la Sourdière.

[33] Mariette, qui parle plusieurs fois de lui dans son *Abecedario*,

l’appelle M. Bourdaloue, et place son nom parmi «les célèbres de la

curiosité.» Il possédoit de belles estampes du Parmesan, et il avoit

été très-curieux des dessins de La Fage, que, suivant Mariette, il

payoit un louis par jour pour lui en faire. On a son portrait gravé

par Pitau d’après Largillière. Crozat acheta beaucoup à sa vente.

M. Robert, prés les petits Pères[34].

[34] C’est sans doute le docteur en Sorbonne Robert, qui étoit grand

ami de Le Brun.

M. l’Abbé de Rouilliere, rue des Rosiers saint Germain.

M. de Renne-Moulin, près l’Estrapade.

M. le Chevalier du Guet, vieille rue du Temple.

M. l’Abbé Noüé, rue Neuve des Petits Champs.

M. Gamarre, rue du Sepulcre[35].

[35] Spon, en 1673, le loge rue Taranne. Il étoit lieutenant des

chasses, et avoit une galerie de tableaux anciens et modernes.

M. de Briancourt, rue saint André.

M. de Chaufourneau, prés les Petits Capucins.

M. de Treville[36], prés la Sorbonne.

[36] Henry-Joseph de Peyre, comte de Tréville, l'_Arsène_ de La

Bruyère. Il avoit une riche bibliothèque, très-fournie surtout en

livres grecs.

Mrs Moreau[37] et de la Gardette, rue saint Nicaise.

[37] Auditeur des Comptes. Baudelot d'Airval dit de lui: «M. Moreau

aime les livres, les manuscrits, les médailles, et sait en faire un

choix fort judicieux.»

M. l'Abbé d'Apremont, rue de l'Université.

Mrs Aincelin[38], d'Apoigny[39] et de saint Maurice[40], rue Bardubec.

[38] Lisez Hesselin, fils du fameux Hesselin de l’Ile-Saint-Louis,

qui, entre autres livres rares, avoit possédé un si curieux volume

sur les ballets.

[39] Nous avons déjà parlé de lui au chap. des fermiers généraux des

Aydes. Nous ignorons quels étoient ses goûts de curieux.

[40] Il avoit, entre autres charges, celle d’intendant des

Inscriptions. (_Archives de l’Art françois_, t. III, p. 237.)

M. Lhuillier[41]; rue des Jeusneurs.

[41] Fermier général, qui fut de la grande entreprise de la place

Vendôme, où il fit construire avec son collègue Villemarec l’hôtel

qui appartint ensuite à Bourvalais, et qui est aujourd’hui le

Ministère de la Justice.

M. de Cormery, prés saint Roch[42].

[42] Amateur de peinture, plus curieux que sincère. Van Fallens, par

exemple, lui peignoit des copies qu’il faisoit volontiers passer

pour des originaux de maîtres. (Mariette, *Abecedario*, t. II, p.

246.) Rigaud fit son portrait et celui de sa femme.

M. Caillet, à l’Hotel de Condé.

M. Marion, à l’Hotel de Bellingant.

M. Hedeline, Doyen de saint Honoré[43].

[43] Il figure sur la liste de Spon parmi les amateurs de tableaux.

M. l’Abbé de la Roucherie, rue S. Thomas, quartier S. Michel.

M. Imbert, prés les Chartreux[44].

[44] Elève de Le Brun et de Vandermeulen, et maître de Parrocel. Il

fréquentoit les Chartreux, près desquels il loge ici, et il finit,

en 1703, par entrer dans leur Ordre.

Mrs le Febvre[45] et le Ferron[46], rue Mauconseil.

[45] Grand audiencier. Rigaud avoit peint son portrait et celui de sa

femme.

[46] Président au Parlement. Il avoit habité d’abord un hôtel de la

rue Barre-du-Bec, où Laurent de La Hire lui avoit peint une galerie.

M. Leviez, rue saint Sauveur.

M. l’Abbé Bizot[47], rue saint Jean de Beauvais.

[47] Baudelot d’Airval, dans son *Utilité des Voyages*, au chapitre

des «Cabinets de France», parle ainsi de lui: «Monsieur l’abbé Bisot

(_sic_) a des talents pour la curiosité qui sont incompréhensibles:

on peut dire qu’il en est une source inépuisable, et que personne ne

connoît mieux les médailles modernes que lui.»

M. de Gagniere, à l’Hotel de Guise[48].

[48] François-Roger de Gaignières, le plus célèbre des curieux de son

temps. Il avoit eu le gouvernement des ville, château et principauté

de Joinville, par Mme de Guise qui se l’étoit attaché, et qui le

logeoit dans son hôtel de la rue du Chaume avec ses collections.

Elles comprenoient: documents de tous genres, lettres originales,

copies, dessins, estampes, le tout choisi avec une remarquable

intelligence. Il en fit cession au roi le 19 février 1711, moyennant

4,000 liv. comptant, une pension viagère de même somme, et 20,000

liv. à payer après sa mort aux personnes qu’il désigneroit. C’étoit

donné, aussi ne vit-on là qu’un don de la part de Gaignières. Le 17

mars suivant, Coulanges lui écrivoit: «Votre cabinet mérite bien

l’immortalité, et, pour y parvenir, vous ne pouviez mieux faire que

de le joindre à celui de Sa Majesté. Je souhaite fort que tant que

vous vivrez elle vous donne largement des marques bien effectives de

la reconnoissance qu’elle en doit avoir. Le présent le mérite bien.»

Cette acquisition fut la dernière qui fut faite sous Louis XIV pour

la bibliothèque du Roi. Elle en est restée un des fonds les plus

importants.—Gaignières se mêloit quelquefois de dessiner. On peut

voir au Cabinet des Estampes, *Topographie du Loiret*

(arrondissement d’Orléans) une mauvaise gravure de M. de Caumartin,

faite d’après un dessin de lui, signé. C’est une vue du château de

Cléreau, près de Sully-la-Chapelle, dans une contrée qu’il devoit

connoître. Il étoit, en effet, croyons-nous, et nous pourrions le

prouver, originaire de Jargeau. N’oublions pas de dire que, suivant

G. Brice (t. I, p. 366), il joignoit au goût des dessins et des

estampes celui des médailles, et aussi celui des portraits

contemporains et autres. C’étoit un des plus à la mode, comme on le

voit par cette fin d’un couplet de Coulanges dans son _Recueil de

chansons choisies_, 1696, in-8, p. 35:

Venez tous dans mon cabinet,

Chacun, pour sa parure,

Aura sa bordure,

Avec son cloud à crochet.

—*V.* sur le cabinet de Gaignières, de très-curieux détails dans le

Voyage de Lister, chap. IV.

M. de la Ravoire, rue d’Anjou[49].

[49] Lisez Neret de La Ravoye. Il étoit receveur général de La

Rochelle. Nous ne savons rien sur ses collections. V. sur lui et sa

fille une note du chap. sur les *Receveurs généraux*, p. 35-36.

M. de Silly, rue saint Loüis au Marais[50].

[50] Vipart de Silly, parvenu bas-normand, dont Saint-Simon a raconté

la singulière et ambitieuse fortune (t. III, p. 93-96). Il s’étoit

donné tous les goûts des gens à la mode: Rigaud, par exemple, avoit

fait son portrait.

M. Malot, rue Neuve saint Eustache[51].

[51] Nous croyons qu’il faut lire Malet et non Malot. Ce seroit alors

le conseiller au Parlement Louis Malet, mort en 1698, laissant une

belle bibliothèque, dont les livres portoient sur les plats un

écusson _d’azur, au phénix d’or, sur son immortalité de même,

regardant un soleil aussi d’or posé au premier canton_. (Guigard,

Armorial du Bibliophile, t. I, p. 87-88.)

M. Galot, prés le Chevalier du Guet.

M. Dupuis, rue des Tournelles[52].

[52] Il collectionnoit surtout les marbres. Une des premières copies

du buste de Louis XV enfant, faite par l’auteur même, Coysevox, fut

pour lui.

M. de la Planche, rue de la Planche[53].

[53] Raphaël de la Planche, fils de René de la Planche, contrôleur et

trésorier général des Bâtiments du Roi. Il fut, avec Alexandre

Comans, directeur d’une manufacture de tapisseries, au coin de la

rue de la Chaise et de la rue de Varenne, qui lui dut ainsi jusqu’à

la rue du Bac son premier nom de rue de La Planche, il fut ensuite

un des administrateurs des Gobelins.

M. Lavocat, prés l’Hotel d’Angoulesme.

M. le Doyen de la sainte Chapelle.

M. Chassebras de Cramailles, rue du Cimetière S. André[54].

[54] Frère de Chassebras de Bréau, qui, on l’a vu plus haut, p. 129,

tenoit des conférences au quartier Saint-Benoit. Il étoit, lui,

grand amateur de livres. V. _Catalogue des livres composant la

bibliothèque_ de feu J.-B. Chassebras, ancien docteur de Sorbonne.

Paris, 1693, in-8.

Mrs Moulle, Bonnet et Bourdelot[55], rue sainte Croix de la Bretonnerie.

[55] Il a été parlé plus haut de lui et de ses livres au chap.

Médecine ordinaire, p. 152.

M. Aubert, rue de la Tixeranderie.

M. Hubert, rue du Temple.

Mrs Guilloire, rue Bourlabé[56].

[56] Ancien médecin de la grande Mademoiselle. Nous l’avons déjà

trouvé parmi les administrateurs des hôpitaux.

M. du Vivier, à l’Arsenal[57].

[57] Lister qui, dans son *Voyage à Paris*, l’appelle à tort De

Vivier, fait de sa collection une description dont Germain Brice (3e

édit., t. I, p. 376) confirme les détails: «J’ai visité, dit Lister,

l’appartement de M. de Vivier à l’Arsenal: il consiste en sept ou

huit pièces au rez-de-chaussée donnant sur le grand jardin. Elles

sont petites, mais meublées avec la plus grande recherche; elles

sont ornées de porcelaine de Chine la plus variée et la mieux

choisie que j’aie jamais vu, sans excepter les pagodes et les

peintures du même pays. J’y ai aussi remarqué des bureaux et des

corps de bibliothèques aussi riches qu’élégants, et quelques

tableaux des meilleurs maîtres.»

M. du Plessy, rue de Jouy[58].

[58] Sur la liste de Spon, en 1673, il figure comme amateur de

médailles antiques. Il logeoit alors rue Saint-Martin.

M. Croissade, rue Coquilliere[59].

[59] Lisez Crosade. Il étoit premier commis de Penautier, receveur

général du clergé. Il possédoit entre autres tableaux celui de

François Perrier, *Alexandre et le médecin Philippe*.

M. du Vaux[60], rue Tictonne.

[60] Lisez De Vaux ou Des Vaux, car Mariette l’appelle indifféremment

de l’une ou l’autre manière. Il avoit de beaux tableaux, notamment

une vierge du Pesarèse qu’il céda à Pasquier, autre amateur. Sa

collection d’émaux par Petitot étoit célèbre; il possédoit aussi de

très-précieuses médailles.

M. de la Forest[61], rue du Colombier.

[61] C’est, croyons-nous, le peintre J.-B. Forest, un des meilleurs

élèves de Mole pour le paysage, et dont Largillière devint le

gendre. Si ce n’est lui, c’est peut-être Forest, «fameux marchand de

tableaux», dont parle le marquis de Châtre, et chez lequel le

bourreau de Paris, qui étoit grand amateur, alloit monter sa

collection composée surtout de peintures analogues à son métier:

tortures, supplices, *etc.* (_Nouveaux entretiens des Jeux d’esprit_,

1709, in-12, p. 218-224.)

M. Brangeon, quay des Balcons[62].

[62] C’est le nom qu’on donnoit vulgairement au quai de Béthune,

Ile-Saint-Louis.

Mrs Desvieux[63] et de la Haye, quay de l’Ecole[64].

[63] C’est lui qui, étant devenu l’un des directeurs de la compagnie

des Indes sous la Régence, décida Nattier, qui faisoit alors son

portrait, à vendre, pour des actions, à Law ses dessins de la

galerie du Luxembourg; ce qui le ruina.

[64] Lisez Le Hay. Il étoit ingénieur du Roi, et avoit épousé la

célèbre Mlle Sophie Chéron, poëte, musicienne et artiste en tous

genres: peinture, gravure, *etc.*

M. le Vasseur[65], rue Grenier saint Lazare.

[65] L’abbé François Le Vasseur, ami de l’historiographe de l’Académie

de peinture, Guillet de Saint-Georges.

Mrs de la Touche et du Frayer, Cloître saint Honoré.

M. le Febvre, rue Beautreillis[66].

[66] Grand amateur de fleurs, qui en faisoit des échanges avec le

voyageur antiquaire Vaillant, aussi engoué que lui de cette passion.

M. Poirée, prés saint Sauveur[67].

[67] Dans la liste de Spon, il est désigné ainsi: «M. Poiret, à

Saint-Sauveur, tableaux, estampes et livres.»

M. Biet, prés saint Jean en Grève.

M. Rivet, rue saint Honoré.

M. Mandin, rue des Victoires.

M. de Pile[68], prés les Minimes.

[68] Roger de Piles, qui, d’assez mauvais peintre, devint meilleur

historien de la peinture. Nous avons cité plus haut un de ses

ouvrages. Il voyagea beaucoup, soit à la suite de M. Amelot tour à

tour ambassadeur à Venise et en Portugal, soit avec son fils. Il

rapporta de Portugal et d’Espagne une curieuse collection de

dessins; et de Hollande, où il fut retenu en prison pour avoir trop

mêlé la politique aux arts, des manuscrits de Rubens et des dessins

de Rembrandt.

M. de Sainfroy[69], rue de l’Egout.

[69] Lisez Sainte-Foi. Il étoit maître des requêtes.

M. Varlet[70], rue saint Antoine, prés les Jésuites.

[70] Peut-être faut-il lire Vallet et non Varlet. Ce seroit le graveur

au burin Vallet, qui fut de l’Académie de peinture.

M. de Lonpré, carrefour saint Benoist[71].

[71] C’est le même que nous retrouverons plus loin parmi les

académistes. Il étoit grand amateur des médailles de l’empire, dont

il possédoit toute la série moins une. Il paroît hors de doute que

c’est lui qui figure dans les *Caractères* sous le nom de Diognête,

«l’homme aux médailles.» V. *La Comédie de La Bruyère*, 2e édit., t.

I, p. XXXIV-XXXVI.

Mrs de la Guerre et Chaperon[72], Cour du Palais.

[72] Nous les avons déjà rencontrés tous deux, p. 208, 214, parmi les

musiciens, l’un, comme maître de clavecin, l’autre, comme

compositeur. Peut-être collectionnoient-ils des instruments de

musique, comme faisoit Dovin, dont a parlé M. Bonnaffé dans son

charmant petit livre *Les Collectionneurs de l’ancienne France*, p.

60, et qui devroit figurer ici.

M. Tirard[73], rue du Bout du Monde.

[73] Il faut, croyons-nous, lire Tissard. Ce seroit alors l’amateur

dont Rigaud fit le portrait en 1688.

Mrs Orangé et de Chambrault, Cloitre saint Germain l’Auxerrois.

M. de Beauchamp, ruë Bailleul[74].

[74] C’est le fameux maître à danser, que nous retrouverons plus loin

au chapitre des nobles exercices, et dont il a déjà été question, p.

126, note 1. G. Brice parle ainsi (3e édit., t. I, p. 268-269) de

son cabinet qu’il avoit, en 1701, transféré de la rue Bailleul dans

une maison neuve faisant le coin à gauche des rues Saint-Honoré et

des Petits-Champs: «on trouvera dans ce cabinet des choses d’une

excellente beauté; mais les tableaux en sont la principale partie,

qui sont la plupart des plus fameux maîtres d’Italie. On y

remarquera aussi quantité de porcelaines anciennes, très-rares, à

présent, des cabinets de vernix (_sic_) du Japon, des bronzes et

d’autres choses curieuses disposées avec beaucoup de jugement et de

connoissance.»

M. l’Abbé du Plessy, prés le Puits d’Amours[75].

[75] C’étoit plutôt un brocanteur qu’un amateur, car nous le

trouverons tout-à-l’heure parmi ceux «qui se plaisent à troquer les

tableaux.»

M. Dron, prés saint Thomas du Louvre[76].

[76] L’abbé François Dron. Il logeoit près de l’église, dont il étoit

chanoine: «Il a, dit G. Brice (3e édit., t. II, p. 86), un cabinet

de médailles de moyen bronze, dont la suite est des plus étendues

que l’on puisse voir, et dont le choix est admirable. Les sçavants

sont charmés de la quantité et de la diversité des *revers*

singuliers que l’on y remarque, et il seroit bien difficile de rien

voir ailleurs de mieux conservé et de plus entier. Il a aussi

quelques tableaux de prix dans son cabinet.» Il mourut le 22 avril

1702. L’abbé Goujet possédoit de lui 2 vol. in-4º de lettres

originales et manuscrites, de 1687 à 1690, traitant de numismatique,

«avec les empreintes dessinées de quantité de médailles.» Elles

étoient adressées à Thoynard, Vaillant, Morelle, Nicaise, *etc. V.*

le *Catal.* ms. de l’abbé Goujet à la Bibliothèque.

M. Bonart, rue Hautefeuille.

M. de Chatigny, rue Neuve des Petits Champs.

M. Fracansani, rue du Petit Lion[77].

[77] Michel-Ange Fracanzani. Il jouoit le personnage de Polichinelle à

la Comédie Italienne, près de laquelle—étant logé, comme nous le

voyons ici, rue du Petit-Lion-Saint-Sauveur—il demeuroit. Son père,

assez proche parent de Salvator Rosa, et peintre lui-même de l’école

de Ribera, l’avoit suivi de Naples à Paris, où ils collectionnoient

ensemble livres d’art, estampes, dessins. Les études de Le Sueur

pour sa galerie des Chartreux, qui sont maintenant au Louvre,

viennent de la collection de Fracanzani: «Il étoit bon curieux, dit

Mariette à son nom dans l’*Abecedario*; il se mêloit de dessiner, et

même de génie, mais d’un goût lourd et fort mauvais.»

M. de Blegny, rue de Guenegaud.

Le R. P. Dom Placide, Bibliotequaire de saint Germain des Prez[78].

[78] Dom David-Placide Porcheron, qui mourut à 42 ans, le 14 février

1694. Il étoit très-entendu en numismatique, histoire et surtout

géographie, comme le prouve son célèbre ouvrage sur l’_Anonyme de

Ravennes_.

Le R. P. Dom Estienne, aux Blancs Manteaux.

Le R. P. Auchereau, aux Celestins[79].

[79] «J’ai vu, dit Lister (chap. V), le cabinet ou la cellule du R. P.

Hochereau, qui a une collection très-choisie de tableaux originaux

de plusieurs des meilleurs maîtres.» Il avoit entre autres le

Repentir de saint Pierre, peint par Rembrandt, en 1634, et gravé

aussitôt par Van Vliet.

Au surplus, voyez à la Préface un avis important touchant la Curiosité.

DAMES CURIEUSES.

Madame la Duchesse de Lude, prés saint Eustache[1].

[1] Marguerite-Louise-Suzanne de Béthune Sully, qui, veuve du comte de

Guiche, avoit épousé Henri de Daillon, duc de Lude, veuf lui-même de

Rénée-Eléonore de Bouillé. Elle étoit magnifique en meubles et en

argenterie, mais elle sacrifia tout, quand vinrent les désastres.

Toute son argenterie, ses meubles d’orfévrerie passèrent à la

Monnoie, et elle se contenta pour ses galeries, ce qu’admira fort

Mme de Sévigné, de meubles de bois et de glaces. L’hôtel qu’elle

habitoit, près Saint-Eustache, au coin des rues Montmartre et

Tiquetonne, devint plus tard l’hôtel Béthune-Charost. Il existe

encore en partie.

Madame la Duchesse d’Orvalle, rue saint Dominique[2], quartier saint Germain.

[2] Anne d’Harville, femme de François de Béthune, duc d’Orval ou

d’Erval, troisième fils du duc de Sully.

Madame la Maréchalle de Humiere, à l’Arsenal[3].

[3] Louise-Antoinette-Thérèse de la Châtre, femme du maréchal, duc

d’Humière. «Il étoit, dit Saint-Simon, magnifique en tout.» Il

collectionnoit des estampes, dont quelques-unes lui sont dédiées. Sa

femme partageoit ses goûts.

Madame la Duchesse de Sully, devant saint Paul[4].

[4] Marie-Antoinette Servien, duchesse de Sully, très-magnifique,

très-dépensière. Elle mourut pauvre, quoique sa dot eût été de

800,000 livres. Elle habitoit presque devant Saint-Paul, rue

Saint-Antoine, l’hôtel bâti par Sully, et qui existe encore à peu

près intact.

Madame d’Estrées, rue des trois Pavillons[5].

[5] Marie-Marguerite Morin, duchesse d’Estrées, tenoit de son père,

qu’on appeloit Morin le Juif: «brocanteuse, dit Saint-Simon, se

connoissoit aux choses et aux prix, avoit le goût excellent, et ne

se refusoit rien.»

Madame la Princesse de Meklebourg[6], près saint Roch.

[6] Angélique-Isabelle de Montmorency-Boutteville, duchesse de

Mecklembourg-Schwerin. Saint-Simon nous la représente comme

«très-avare et très-entasseuse.»

Madame la Duchesse de Porsmeuch, rue[7]

[7] Louise-Renée de Penacoët de Kéroual. Le roi d’Angleterre, Charles

II, dont elle avoit longtemps été la maîtresse, l’avoit faite

baronne de Petersfield, comtesse de Farsam, duchesse d’Aubigny et de

Portsmouth. Revenue en France, lorsqu’il fut mort, elle s’étoit

logée sur le quai des Théâtins, auprès de la rue des Saints-Pères,

dans un hôtel où elle avoit entassé tout ce qu’elle avoit pu prendre

des magnifiques collections de Charles II. Liger, dans le _Voyageur

fidèle_, p. 136, vante sa galerie de tableaux.

Madame la Duchesse de Bouillon, sur le quay Malaquet[8].

[8] Marie-Anne Mancini, duchesse de Bouillon, une des nièces de

Mazarin, la protectrice de La Fontaine. Son hôtel existe encore en

partie au nº 19 du quai Malaquais. Il avoit été bâti par le

financier La Bazinière, mais elle l’avoit beaucoup transformé et

embelli. En juillet 1696, elle y faisoit encore travailler. «Les

dedans, écrit Liger (p. 135), sont plus curieux que les dehors par

les tableaux et autres meubles et bijoux qui en sont la richesse et

l’ornement.» Suivant Saint-Simon, la duchesse étoit surtout

magnifique en pierreries.

Madame la Présidente du Tillet, rue de la Planche[9].

[9] Fille aînée du président Bailleul, mariée au président Girard du

Tillet. Elle avoit, dans sa jeunesse, fait beaucoup parler d’elle.

V. la *Carte du pays de Braquerie*, dans l’_Histoire amoureuse des

Gaules_, édit. elzévir., t. I, p. 11.

Madame de Coulange[10], dans le Temple[11].

[10] Marie-Angélique Du Gué Bagnols, femme du marquis de Coulanges, le

chansonnier, parent et ami de Mme de Sévigné. Le mari et la femme

étoient l’un et l’autre de fins collectionneurs. Coulanges aima

d’abord les tableaux: «le cabinet de M. de Coulanges, écrit Mme de

Sévigné à sa fille, le 10 nov. 1673, est trois fois plus beau qu’il

n’étoit; vos petits tableaux sont dans leur lustre, et placés

dignement.» Il aimoit surtout les portraits. On l’a vu par une fin

de couplet citée plus haut. Il donnoit aussi dans les faïences, mais

les richesses qu’il vit entassées à l’hôtel de Guise lui firent

prendre des goûts plus coûteux: il passa aux cornalines, aux

cristaux, aux agathes. C’est encore une des chansons de son

Recueil (p. 151) qui nous l’apprend. Sa femme recherchoit les

raretés curieuses. Mme de Sévigné (t. X, p. 182) nous a raconté son

ravissement lorsqu’elle retrouva le miroir de toilette de la reine

Marguerite.

[11] Les Coulanges avoient, à la fin de 1690, quitté la rue du

Parc-Royal pour venir habiter un des petits hôtels de l’enclos du

Temple.

Madame la Marquise de Richelieu, Isle Notre Dame[12].

[12] Fille d’Hortense Mancini et du duc de Mazarin, et par conséquent

nièce de la duchesse de Bouillon, dont nous avons parlé

tout-à-l’heure. Le marquis de Richelieu, petit-neveu du cardinal,

l’avoit enlevée, en 1682, du couvent de Sainte-Marie de Chaillot, et

l’avoit emmenée à Londres, où il l’avoit épousée. Ils habitoient

dans l’île Saint-Louis, sur le quai d’Anjou, l’hôtel où avoit logé

Lauzun, et qui devint plus tard celui des Pimodan. *V.* nos

Chroniques et légendes des rues de Paris, p. 118-119.

Madame de Boufflers, ruë de Bourbon[13].

[13] Catherine-Charlotte de Grammont, maréchale de Boufflers. Le mari

avoit une belle bibliothèque, avec tous les livres à ses armes. Nous

ne savons quelles étoient, comme curieuse, les préférences de sa

femme.

Madame la Marquise de Quintin, même ruë[14].

[14] Suzanne de Montgommery, comtesse—et non marquise—de Quintin.

Saint-Simon, qui lui tenoit d’assez près par sa femme, a fait d’elle

et de ses entours, «la meilleure compagnie de la Cour», un bien

curieux tableau (t. I, p. 326-327).

Madame de Chavigny, à l’Hotel saint Paul[15].

[15] C’étoit une Phélypeaux de Vilesavin, qui avoit épousé le marquis

de Chavigny. On la citoit depuis longtemps comme célèbre curieuse.

L’abbé de Marolles, parlant dans ses *Mémoires* de son cabinet et de

celui de Mme d’Aiguillon, dit: «Ils souffrent peu de comparaison

pour la magnificence des cristaux, des lapis, des agates, des onyces

(onyx), des calcédoines, des coraux, des turquoises, des aigues

marines, des amétystes, des escarboucles, des topazes, des grenats,

des saphyrs, des perles et des autres pierres de grand prix qui y

sont mises en œuvre dans l’argent et dans l’or, pour y former des

vases, des statues, des obélisques, des escrins, des miroirs, des

globes, des coffres, des chandeliers suspendus et autres choses

semblables.»

Madame la Marquise de Mallet, rue saint Loüis du Marais[16].

[16] Rigaud fit son portrait, ainsi que celui de son mari, en 1686.

C’est tout ce que nous savons sur elle.

Madame d’Allouy, ruë du Bac[17].

[17] Bénigne de Meaux de Fouilloux, marquise d’Alluye, et non

d’Allouy. Grande joueuse, suivant Saint-Simon, et grande confidente

de galanteries, quand l’âge l’empêcha de s’en occuper autrement.

Madame de Monchal, près Bellechasse[18].

[18] Il y avoit, dans la famille des Montchal, une fort belle

bibliothèque formée par les soins de Pierre de Montchal, conseiller

au grand Conseil, mort en 1652. Peut-être est-ce à ce titre que sa

bru figure ici parmi les curieuses.

Mademoiselle de Cutigny, rue des Rosiers saint Germain.

Madame de Maillier, rue saint Anastaze.

Madame la Présidente le Lievre, rue de Brac.

Madame la Marquise de Polignac, près la Charité[19].

[19] Marie-Armande de Rambures, marquise de Polignac, tante de l'abbé

de Polignac qui devint cardinal, et fit l'_Anti-Lucrèce_.

Madame de Sauvebœuf, rue de Grenelle, quartier S. Germain.

Madame de Verderonne, rue S. Antoine, à l'Hotel de Beauvais[20].

[20] Nous ne savons rien ni sur elle ni sur son mari Etienne-Claude de

L'Aubespine, marquis de Verdronne. Nous ignorons aussi pourquoi elle

logeoit à l'hôtel de Beauvais, occupé encore à ce moment-là par le

fils de la favorite d'Anne d'Autriche, qui l'avoit fait construire,

le baron de Beauvais.

Madame de Chevry[21] et Mademoiselle de Clapisson[22], prés les Enfans Rouges.

[21] Petite nièce de Fénelon, qui avoit épousé tard le vieux Chevry,

l’aveugle. Elle tenoit bureau d’esprit, dévot et quiétiste, «qui ne

laissoit pas, dit Saint-Simon, d’être compté dans Paris.»

[22] Précieuse de la société de Mlle de Scudéry, qui logeoit tout près

d’elle. Les Clapisson étoient une famille de la bonne bourgeoisie

parisienne, (_V. Archives hospitalières_, Hôtel-Dieu, 1re part., p.

107.)

Madame de Lamec[23], rue saint Antoine.

[23] Lisez de Lamet. C’étoit la sœur du curé de Saint-Eustache. Rigaud

fit son portrait en 1696.

COMMERCE DE CURIOSITEZ ET DE BIJOUTERIES.

Les Marchands tenans boutique, Acheteurs, Vendeurs et Troqueurs de Tableaux, Meubles de la Chine[1], Porcelaines[2], Cristaux, Coquillages, et autres Curiositez et Bijouteries, sont Messieurs d'Hostel[3], à l'entrée du quay de la Mégisserie, Malaferre[4] et Varenne[5], quay de l'Orloge; la Fresnaye[6] et Laisgu[7], rue saint Honoré; Quesnel, rue des Bourdonnois[8]; Protais, rue des Assis; Fagnany, quay de l'Ecole[9]; Antheaume, derriere l'Hotel de Bourgogne; Naneau[10], au Palais, *etc.*

[1] Il n'y en avoit pas de plus à la mode. Sénecé, dans ses

Epigrammes et autres pièces (1717, in-12, p. 272-274), nous parle

de ce goût pour les meubles et les porcelaines de Chine, le

«lachinage», comme on disoit en langage de marchands (_voy._ plus

bas p. 239). Limojon de Saint-Disdier, dans son curieux livre, le

Voyage du Parnasse (1716, in-12, p. 174) nous fait voir le cabinet

d'un curieux tout lambrissé de laque: «c'est, dit-il, une pièce

ovalle, revêtue du haut jusqu’en bas de morceaux de lacq (_sic_) de

la Chine, d’une grandeur et d’une beauté surprenantes.»

[2] On ne les vouloit que de la Chine:—«Rappelez-vous, dit Lisette,

dans la *Maison de campagne* de Dancourt (acte I, sc. 5), celle qui

en riant vous cassa toutes ces porcelaines de Hollande, parce

qu’elle disoit qu’il n’en falloit avoir que de Chine.» Une

déclaration royale du 2 juillet 1709 défendit l’importation des

porcelaines, faïences et poteries étrangères.

[3] Lisez Dautel ou Dotel. Il est continuellement cité dans les pièces

du temps. Le Sage, par exemple, le nomme dans *Turcaret*, et Regnard

dans l’_Homme à bonnes fortunes_, scène des *Curiosités*. —«Est-il

curieux? dit Brocantin.—Bon, répond Arlequin, c’est le Dotel du

pays. Il troque de nippes à tout moment, et je vous réponds qu’avant

qu’il soit deux jours il aura troqué sa femme.» Le financier du

Voyage du Parnasse se vante, p. 205, d’avoir acheté chez lui «une

belle jatte de la vieille porcelaine verte du Japon», *V.* aussi le

Théophraste moderne, p. 422; l’_Ambigu d’Auteuil_, p. 16-17;

Gacon, le *Poëte sans fard*, p. 41.

[4] Il n’étoit pas moins célèbre que Dautel. L’abbé de Villiers le

nomme avec lui dans ses *Poésies*, p. 149, et seul dans son poëme de

l’_Amitié_, p. 48:

Voulez-vous voir chez vous vos salons inutiles,

Montrer aux curieux mille ornements fragiles,

En antiques tourner et le bronze et le fer,

Et dans un cabinet mettre tout Malafer…

Il collectionnoit pour son propre compte, et possédoit notamment,

sans vouloir le vendre ni le troquer, le _Saturne coupant les ailes

de l’Amour_, par Nicolas Perrier. Il voyoit beaucoup artistes et

poëtes. La veuve Laurent l’avoit comme habitué dans son café du coin

des rues Dauphine et Christine; il fut ainsi mêlé à l’affaire des

couplets de Rousseau. Il avoit écrit une histoire des peintres, dont

nous ne connoissons qu’une notice, celle de Santerre, publiée par le

Mercure, sept. 1718, p. 69.

[5] Spon, en 1673, l’avoit mis non parmi les marchands de curiosités,

mais parmi les curieux: «M. Varenne, dit-il, près la Monnoie,

tableaux et diverses curiosités.»

[6] Il est, aussi bien que Dautel, nommé dans plusieurs pièces du

temps, comme brocanteur célèbre, et peut-être aussi un peu comme

prêteur sur gages. (*V.* Dancourt, la *Foire Saint-Germain*, sc.

XII, et la *Femme d'intrigue*, acte V, sc. IX.) Ses deux fils

Eléonor et Pierre lui succédèrent au Palais, l'un à l'enseigne _de

la Croix d'or_; l'autre à celle du *Dauphin*.—On trouve, dans les

Mss. Delamarre, nº 21, 627, p. 170, le procès-verbal d'une visite

faite chez La Fresnaye, après l'édit contre les dorures, décrété en

1669 et renouvelé en 1687 et 1689.

[7] «Près les pères de l'Oratoire.» Edit. de 1691, p. 24.—Il est

nommé par l'abbé Bordelon dans son *Livre à la Mode*, 1696, in-12,

p. 33. Marianne demande en quoi consistent les façons du bel air:

Est-ce à rouler les yeux pour se faire plus belle,

A façonner sa bouche, et passer tout le jour

Dans ces soins fatigants de prendre un air de Cour?…

A hausser sa fontange en coquette éventée

Et renchérir d’abord sur la mode inventée?

A vouloir affecter par un soin assidu

Pour ses marchands: Le Gras, La Fresnaye et l’Egu?

[8] Dans l’édit. de 1691, il est à la suite des autres, sans

indication d’adresse, mais avec un détail qui manque ici: «Ils

vendent pareillement des coquillages, mais le sieur Quenel est celui

d’entre eux qui s’y attache le plus.»

[9] «A la descente de la Samaritaine.» Edit. de 1691.—Nous avons

beaucoup parlé de cet intrigant du brocantage dans notre _Histoire

du Pont-Neuf_, t. II, p. 277-281. On nous permettra d’y renvoyer.

Nous rappellerons seulement ici les altérations qu’il fit subir aux

planches de Callot, dont il possédoit un grand nombre, que son fils

mit en recueil (*Mercure*, mars 1723, p. 561), et sa fameuse loterie

qui ne fut qu’un immense vol organisé. Dancourt en fit une pièce, où

il l’appela Sbrigani, et les Italiens, dans leur comédie les _Bains

de la porte Saint-Bernard_, allèrent encore plus loin: ils le

nommèrent «el signor Furbagnani.» On lit dans le _Théophraste

moderne_, à propos de cette loterie: «lui-même y a plus gagné sans

avoir de billets que tous ceux qui ont eu des lots.» Il gagna

beaucoup aussi avec ses tabatières à scandales, où toutes les

aventures scabreuses du moment étoient satiriquement représentées.

Il en est parlé dans le *Retour de la foire de Bezons*, et mieux

encore dans les *Souhaits* joués en 1693: «MOMUS. Qui est-ce qui

porte cet épicier à éventer la honte de son lit, et à solliciter une

place sur les tabatières de Fagnany? La Folie.»

[10] Nous trouvons pour Nanot (_sic_) dans la *Collect. Delamarre*, nº

21, 627, p. 170, un procès-verbal de visite, comme celui qui fut

dressé chez La Fresnaye.

Mademoiselle de Tournon, qui tient aussi boutique sur le Pont au Change, fait le même trafic.

Il y a d’ailleurs en chambres hautes plusieurs Vendeurs et Troqueurs de Curiositez; comme Messieurs Raclot, rue de Harlay; Poignan, rue de Mommorancy; Roussel, cul de sac de la ruë Beaubourg; Paris, près la Jussienne[11]; des Dieux, rue des Assis au petit Broc, *etc.*

[11] L’édit. de 1691, p. 24, le place dans un art. non reproduit ici:

«M. l’abbé Du Plessis, près le puits d’Amour, le sieur Dalançon, rue

Chapon, et le sieur Paris, près la Jussienne, se plaisent à troquer

des tableaux.»

Mesdames Noel, rue de Grenelle saint Honoré, et Tonnetti, quay de la Mégisserie, ont aussi chez elles beaucoup de Curiositez dont elles font trafic.

M. Dorigny, rue Quinquempoix, M. Laittier et Mademoiselle le Brun, à l’aport de Paris, ont aussi ordinairement de belles pièces de Porcelaines et de Lachinage[12].

[12] V. sur ce mot une des notes précédentes, p. 236.

M. l’Argilliere, rue sainte Avoye, fait commerce de bons Tableaux[13].

[13] Nicolas de Largillière, le fameux peintre de portraits. Il ne

quitta la rue Sainte-Avoye que peu de temps avant sa mort, en 1746,

à quatre-vingt-dix ans. C’étoit, comme on sait, la partie de la rue

du Temple actuelle qui s’étendoit de la rue Croix-de-la-Bretonnerie

à celle des Vieilles-Haudriettes. Il logeoit en face de la fontaine

placée entre les nos 40 et 42. *V.* G. Brice, 3e édit., t. I, p.

255.

Autant en font Messieurs Guillemart, prés saint Yves, et Muguet, au milieu de la ruë Bourlabé.

M. de Cauroy, ruë Briboucher, tient magasin de Bijouteries et Coffres d’Angleterre[14], de Porcelaines, de Pagottes[15], de terre cizelées et de Meubles de la Chine[16].

[14] Ces «articles» anglais furent longtemps à la mode. Le 30 juillet

1743, un privilége de dix ans fut accordé à Claude-Imbert Gérin, qui

s’établit rue de Charenton, pour fabriquer «toutes sortes de

fayences, à l’imitation de celles d’Angleterre.»

[15] Pour «pagodes.» C’étoit une des chinoiseries les plus

recherchées. Au siècle suivant, Gersaint, le fameux marchand de

curiosités, en avoit fait son enseigne. Voici le texte de l’adresse

que M. de Caylus avoit gravée pour lui, en 1740: «à LA PAGODE,

_Gersaint, marchand jouaillier sur le Pont-Notre-Dame, vend toute

sorte de clainquaillerie nouvelle et de goût, bijoux, glaces,

tableaux de cabinet, pagodes, vernis et porcelaines au Japon,

coquillages et autres morceaux d’histoire naturelle, cailloux,

agathes, et généralement toutes marchandises curieuses et

étrangères_.

[16] Cet art. est un peu différent dans l’édit. de 1691, p. 24. Après

une liste à peu près pareille à celle qui commence ce chapitre, mais

moins longue, on y lit: «Ces marchands vendent des porcelaines, des

meubles de la Chine et des terres cizelées en détail, mais on en

trouve en gros chez M. Du Cauroy, à la ville d’Anvers, rue

Briboucher», c’est-à-dire, comme on sait, rue Aubry-le-Boucher.

M. de la Cousture, Cloitre S. Nicolas du Louvre, a un particulier talent pour damasquiner sur l’acier[17] en Figures et Ornemens de la Chine.

[17] Cet art de damasquiner n’étoit pas nouveau chez nous, mais il

avoit été singulièrement perfectionné par un des maîtres de La

Cousture, nommé ici, le fourbisseur parisien Cursinet, mort vers

1670. «Il a fait, dit Félibien, *Des principes d’architecture*,

1676, in-4º, p. 455, des ouvrages incomparables en cette sorte de

travail, tant pour le dessin, que pour la belle manière d’appliquer

son or, et cizeler de relief par dessus.»

Le Sieur Salé Peintre, rue de la Ferronnerie, dit avoir trouvé un secret d’Optique qui fait voir dans un Tableau toutes autres Figures que celles qui y sont peintes, et même au gré des Spectateurs.

Le Sieur l’Arche Fondeur et Cizeleur en Bronze, qui est fort renommé pour les Figures de Cabinet, demeure rue des Ciseaux, prés l’Abbaye saint Germain; il donne une couleur de bronze antique aux figures modernes[18].

[18] Il se servoit de *purpurine*, ou bronze moulu, qui s’appliquoit

soit à l’huile soit au vernis.

Les Sieurs Vilaine, rue Neuve saint Mederic, et la Pierre, quay des Orfèvres, ont un particulier talent pour bien nettoyer les Tableaux.

Le Sieur Pouilly[19], rue Dauphine, a trouvé un secret pour augmenter de beaucoup la vertu de l’Aymant et un Microscope qui grossit extraordinairement les objets[20].

[19] «Faiseur d’instruments mathématiques… vend un calandrier de

cabinet propre et curieux.» Edit. de 1691.

[20] Ces derniers détails manquent dans l’édit. de 1691, p. 24, mais

après l’article se lit celui-ci, qui n’a pas reparu ici: «On trouve

des estampes de toutes sortes chez le portier de l’Académie des

peintres, rue de Richelieu.»

Les Tableaux Cilindriques[21] se vendent chez le Sieur Amielle, près saint Hilaire.

[21] Il eût mieux valu dire «miroirs cylindriques.» *V.* à leur sujet,

le *Diction. des Arts et Métiers* de l’abbé Jaubert, 1773, in-12, t.

II, p. 612.

Il y a un Pere Theatin qui en fait pour luy et pour ses amis d’une beauté extraordinaire[22], aussi bien que des Figures de toutes espèces pour la Lanterne magique[23].

[22] Les religieux s’occupoient volontiers d’optique; le P.

Jean-François Niceron, auteur du *Thaumaturgus opticus*, 1646,

in-fol., avoit fait chez les Minimes de la place Royale, qui étoient

un couvent de son ordre, des tableaux changeants d’une habileté et

d’un effet surprenants.

[23] Ce n’étoit pas encore devenu un amusement enfantin et vulgaire.

On s’en divertissoit dans le monde, comme à cette soirée de l’hôtel

de Liancourt, où le spectacle fut une lanterne magique, avec deux

vielles pour orchestre. *V.* Loret, *Muse historique*, 13 mai 1656.

Le Sieur Hubin Emailleur, rue saint Denis, devant la ruë aux Ours, fait et vend des Baromettres, des Thermomettres et des Hidromettres d’une propreté particulière[24].

[24] Il étoit célèbre depuis déjà longtemps. En 1673, Spon le plaçoit

sur la liste de ses curieux: «M. Ubin, dit-il, émailleur, rue

Saint-Denys, vis-à-vis la rue aux Ours: thermomètres, baromètres,

larmes d’Hollande, et autres curiosités.» Suivant Huet, qui lui fit

faire un anémomètre, qu’il avoit lui-même inventé, et qui le traite

«d’excellent ouvrier», il étoit anglois. (_Huetiana_, p. 56.) C’est

lui qui, avant Réaumur, construisit les thermomètres les plus

parfaits: «les curieux en conservent encore dans leurs cabinets»,

écrivoit, en 1773, l’abbé Jaubert (t. III, p. 143). Il excelloit

aussi pour les yeux de verre: «chez Hubins, le fabricant d’yeux de

verre, dit Lister à la fin du chap. V de son *Voyage à Paris* en

1698, j’en vis de pleins tiroirs, de toutes couleurs, de façon à

appareiller n’importe quels yeux: et il faut qu’il en soit ainsi,

car la moindre différence seroit intolérable.» L’édit. de 1691, p.

31, n’oublie pas ce talent de Hubin pour les yeux artificiels, et

elle lui donne pour concurrent Le Quin, rue Dauphine, que nous

retrouverons plus loin.—Hubin était grand ami de Papin, dont, en

1674, il avait présenté à l’Académie des sciences l’ouvrage

important, *Nouvelles expériences du vuide*.

Le Sieur Do aussi Emailleur, rue du Harlay, aux armes de France, en vend de plus simples et à meilleur marché[25].

[25] On lit, à la suite, dans l’édit. de 1691, p. 31: «le sieur

Roault, autre émailleur, rue Saint-Denis, fait en émail toutes

sortes de figures humaines, et autres représentations. Il vend aussi

des aigrettes d’émail, qui, avec une grande beauté, ont cette

propriété de ne pas prendre la poussière.» Son fils lui succéda, et

ses émaux furent encore plus célèbres que les siens. *V.* l’_Année

littéraire_, 1755, t. VIII, p. 49, 50; et 1758, t. VII, p. 138.

Piron en possédoit, dont il étoit très-fier.

Le Sieur Langlois père, et le Sieur Langlois fils ainé[26], qui imitent et qui raccommodent en perfection les Meubles de la Chine, demeurent grande rue du fauxbourg saint Antoine, prés l’Hôtel de Bel air[27].

[26] En outre d’un article à peu près pareil à celui-ci dans l’édit.

précédente, p. 24, Langlois, père et fils, en ont un, p. 35, qui

manque ici, et qui complète l’autre: «les sieurs Langlois, père et

fils, font des cabinets et paravents, façon de la Chine, d’une

beauté singulière; ils demeurent l’un et l’autre, grande rue du

Faubourg Saint-Antoine, près la rue de Charonne.»

[27] «Le sieur Paty, même faubourg, près l’enseigne du Tambourg, fait

de moindres ouvrages, façon de la Chine.» Edit. 1691, p. 24.

Le Sieur Langlois le cadet qui excelle pour les Figures et Ornemens de la Chine, demeure rue de la Tixeranderie, chez M. Perducat Chirurgien[28].

[28] Son adresse, dans l’édit. précéd., p. 35, est: «au Cloître

Sainte-Catherine de la Couture.»

Le Sieur Taboureux qui demeure sur le Quay de la Megisserie[29], prés le Fort l’Evêque, imite fort bien les Coffres et Ferrures d’Angleterre[30].

[29] «Au milieu du quai de la Mégisserie.» Edit. de 1691.

[30] Avant cet article se trouve celui-ci dans l’édit. de 1691, p. 24:

«le sieur Des Essarts, au haut des fossez de Condé, imite le La

Chinage en creux et en relief.»

Les Sieurs Thierry, rue du petit Heuleu à l’Etoile; de Monceau à la Bastille, et Darmé, chez un Cordonnier, rue de la vieille Draperie, font des Tablettes de poche d’une grande propreté.

Les Cassolettes philosophiques[31] à feu d’Esprit de vin et Globule de Cristal qui attire les Liqueurs à la façon de l’Eolipile[32], se vendent sur le quay de Nesle, à l’Apoticairerie royale[33], et servent non seulement à des-infecter et parfumer les chambres agréablement sans fumée et presque sans frais[34], mais encore à guérir plusieurs maladies par des vapeurs medecinales.

[31] Il en a été parlé plus haut, p. 172-173.

[32] L’esprit de vin chauffoit le globe comme un éolipyle, et la

chaleur en chassoit les parfums, dont on vouloit parfumer les

chambres. Ces cassolettes s’appeloient philosophiques, comme tout ce

qui tenoit alors un peu à la chimie.

[33] C’est-à-dire chez Blegny.

[34] On les allumoit derrière les pilastres et les meubles des chambres ou des salles, pour qu’elles en fussent embaumées. *V.* l’_Art de bien traiter_. Paris, 1674, in-12, chap. _de la Salle à manger_.

COMMERCE DES OUVRAGES D’OR, D’ARGENT, DE PIERRERIES, DE PERLES, ETC.

La Chapelle aux Orphevres, où les Maitres et Gardes de l’Orphevrerie ont leur bureau, et où ils font les Mardis et Vendredis l’essai de tous les Ouvrages d’or et d’argent, est dans la ruë des Lavandieres[1].

[1] Le bureau étoit rue des Lavandières-Sainte-Opportune, mais la chapelle se trouvoit dans la rue des Orfèvres, qui alloit de la rue Saint-Germain-l’Auxerrois à la rue Jean-Lantier. Elle avoit été

dédiée par la corporation, en 1399, à saint Eloi.

C’est au même lieu qu’est le Bureau des Controlleurs de la marque pour l’or et pour l’argent[2].

[2] Tous les ouvrages sans marque—nous dirions sans contrôle—étoient

saisis. Il y eut, par arrêt du 4 août 1693, une exécution de ce

genre contre les orfèvres Bastier, Prévost, Turmelle, Ladoireau et

Gauché.

Les Maîtres et Gardes en charge de l’Orfevrerie sont, Messieurs Bretault, place Dauphine, Bulot, rue saint Louis du Palais, Juillet, quay de l’Orloge, de Ronel, Grenier et l’Evesque, quay des Orphévres[3].

[3] On voit que la plupart des orfèvres étoient groupés dans la place

Dauphine ou sur les quais et les rues qui l’entourent. Cette réunion

de riches boutiques, sur un même point, avoit obligé, au siècle

dernier, de placer tout près, au terre-plain du Pont-Neuf, un corps

de garde du Guet, dont une sentinelle se tenoit toute la nuit au

coin du quai des Orfèvres.

M. de Launay, Orphevre du Roy, demeure devant les Galleries du Louvre[4].

[4] Il étoit, en effet, «un des illustres qui sont logez sous la

grande gallerie», comme dit G. Brice. «De Launay, orfèvre,

ajoute-t-il (t. I, p. 75), conduit ordinairement les ouvrages

magnifiques que le roi fait faire.» Tout l'ameublement de

Versailles, «en meubles d'orfèvrerie», tels que les bancs d'argent

massif, qui se trouvoient devant chaque fenêtre de la galerie des

glaces, avoit été fait sous sa direction. Quand arrivèrent les lois

somptuaires dont nous avons parlé, il n'en fut pas pour cela plus

épargné. Le commissaire Delamarre fit chez lui une visite le 4 mars

1687, et il lui fallut déclarer tout ce qu'il avoit d'ouvrages d'or

et d'argent, achevés ou à finir. *V.* les papiers Delamarre à la

Biblioth. Nat., nº 21, 627, fol. 102 et suiv. On apprend par le procès-verbal qu'il étoit défendu aux orfèvres de vendre des soufflets et des grils d'argent, mais qu'en revanche ils avoient le droit de mise en vente pour les boîtes à poudre, boîtes à savonnettes, sonnettes, écritoires, bassinoires et pots de chambre en argent!

M. de Villers qui travaille aussi pour Sa Majesté aux ouvrages d'Orphevrerie, demeure aux Gobelins[5].

[5] Les Gobelins n'étoient pas alors qu'une manufacture de tapisseries, mais une sorte d'école d'arts et métiers sous la direction de Le Brun, puis de Mignard, avec ateliers de bijouterie, d'ébénisterie, de marqueterie, de peinture, de gravure, *etc.* Il n'est donc pas étonnant que nous y trouvions l'orfèvre De Villiers, en 1692. Trois ans après, le malheur des temps fit fermer la plupart de ces ateliers.

M. de Montarsis qui a soin des Ouvrages de pierreries de Sa Majesté, demeure devant la place du Carrousel[6].

[6] C’étoit encore un des illustres des galeries. Voici son nom

complet: Pierre Le Tessier de Montarsy. Il se qualifioit «joaillier

ordinaire du Roi», puis, quand son père, qui étoit «garde des

pierreries de la Couronne», fut mort, il prit le même titre, mais en

le partageant avec le président Du Metz. C’est lui qui, en 1697, fut

chargé de constater à la Sainte-Chapelle, sur le reliquaire de la

couronne d’épines, la soustraction que Henri III y avoit fait faire

de plusieurs rubis des plus précieux. (Morand, _Hist. de la

Sainte-Chapelle_, p. 199-200.) Montarsy, avant de figurer ici au

premier rang des joailliers, auroit pu être classé parmi les

curieux: «Il a, dit G. Brice, une très-belle galerie remplie de

tableaux des plus grands maîtres, de bronzes, de bijoux précieux, de

porcelaines rares, de vases de cristal de roche, et de mille

curiositez d’un goût exquis et d’un prix très-considérable. Ces

belles choses sont dans sa maison, située à l’extrémité du

cul-de-sac de Saint-Thomas du Louvre.» C’est chez lui qu’on se

fournissoit des boîtes à portrait du Roi: «Je m’adresse à vous, lui

écrit Phélypeaux, le 10 oct. 1694, ne sachant si M. Du Metz est à

Paris, pour vous dire de m’envoyer le plutôt qu’il se pourra une

boëtte à portrait de huit cents ou mille escus. Il faut que le

portrait du Roy soit d’émail, en relief, de la façon du Suédois, en

cas que vous en ayez un prêt.» Jal, à qui nous devons de connoître

cette lettre, se demande quel peut-être ce peintre suédois. C’est,

sans aucun doute, Kleintgel ou Klingstet, qui étoit déjà célèbre

alors à Paris pour ses miniatures.

Messieurs Bins[7] et Guyon distinguez pour mettre toutes sortes de Pierreries en œuvre, demeurent aux Galleries du Louvre.

[7] «Bain, émailleur, dit G. Brice (t. I, p. 76), presque le seul en

France qui entende à présent le travail des émaux clairs.» Il avoit

un logement aux galeries du Louvre, depuis le 14 sept. 1671. (_Arch.

de l’Art françois_, t. I, p. 220.)

Messieurs le Lorrain, à l’aport de Paris, du Grenier, quay de Nesle, Pierre, quay de la Megisserie, et Legare[8], rue de Harlay, sont encore renommez pour le même fait.

[8] Lisez Légaré. Il étoit fils de Gilles Légaré, qui avoit publié, en

1663, un très-curieux volume sur son art: _Livre des ouvrages

d’orfèvrerie, fait par Gilles Légaré, orfèvre du Roy, rue de la

Vieille-Draperie, devant le Palais au Barillet, proche Saint-Pierre

des Arcis_.

Messieurs Alvarez, rue Thibault aux dez[9], Catilon, quay de l’Orloge, et Poirier, prés la Croix du Tiroir, font grand commerce de Pierreries.

[9] Nous avons déjà parlé de lui, quand nous l’avons vu passer comme

trésorier payeur des Cent Suisses. Nous ajouterons à ce que nous

avons dit, que—ce qui n’étonnera pas—il prêtoit sur gages: «Elle

sortit dès huit heures du matin, lisons-nous dans _La France devenue

Italienne_, pamphlet galant de 1686, et fut mettre des pierreries et

de la vaisselle d’argent en gage chez Alvarès, fameux joaillier,

pour quatre mille pistoles.» Il brocantoit de joyaux et d’antiques

même à l’étranger, en se disant agent du Roi. *V.* dans _la

Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l’Italie_,

t. I, p. 220-227, deux lettres écrites en février 1686 par Michel

Germain à Claude Bretagne.

Messieurs Loir[10], quay des Orphèvres, et Jacob, rue de Gesvres, sont des Orphèvres renommez pour la fabrique des Ornemens d’Eglise.

[10] Alexis Loyr, fils d’un orfèvre, qui avoit eu sa célébrité,

«surtout, suivant Mariette, pour les grands ouvrages.» Il fut

lui-même très-habile dans l’art de son père. De plus, il gravoit, et

l’Académie le reçut comme graveur et orfèvre, en 1678. Il mourut à

soixante-treize ans, en 1713. Son frère, Nicolas Loyr, fut un

peintre de talent, qui l’aida pour ses dessins. On a d’eux à la

Biblioth. Nat., un recueil contenant «dessins de brasiers, dont les

ornements peuvent servir aux cuvettes; nouveaux dessins de

guéridons, éventails, écrans, etc.»

Messieurs Vaudine, rue du Harlay, Bel, place du College Mazarini, Blanque, rue Dauphine, et les frères Sehut, même rue, ont un particulier talent pour les petits Ouvrages et Bijouterie d’or.

Messieurs Berthe, rue des deux Ecus[11], et Rondé, rue Bertin Poirée, trafiquent de Barres, Lingots et Grenailles d’or et d’argent.

[11] Dans l’édit. précédente, p. 23, il est qualifié «orfevre», et son

adresse est donnée ainsi: «joignant l’hôtel de la Monnoye.»

Les Garnitures et Joyaux de fausses Perles et Pierreries, se vendent chez plusieurs Marchands et Ouvriers etablis aux environs du Temple[12].

[12] On les appeloit «diamants du Temple.» *Dict. des Arts*, 1732,

in-fol., I, 334.

Les fausses Perles de nouvelle invention argentées par dedans, qui ressemblent fort aux naturelles[13], se vendent chez les Sieurs Gregoire, rue du petit Lion, Huvé et Desireux, rue saint Denis.

[13] Il s’agit, sans nul doute, des perles faites avec cette «essence

d’ablettes», dont le hasard fit découvrir le secret au bijoutier

Jaquin, en 1684. Il s’associa, pour l’exploiter, avec un nommé

Breton, et tous deux le perfectionnèrent si bien que, suivant le

Mercure galant (août 1686, p. 230), ces perles, «façon de fines»,

trompoient tous les jours les joailliers eux-mêmes. Les Jaquin

faisoient encore ce commerce à la fin du règne de Louis XV. Hubin

avoit appris à Lister comment elles se fabriquoient: «la pâte, dit-il, dont on les étame à l’intérieur, se fait uniquement d’écailles d’ablettes, sans autre mélange… un collier de ces perles revient à deux ou trois pistoles.»

PREMIERES INSTRUCTIONS DE LA JEUNESSE[1].

[1] Cette partie forme, dans l’édit. de 1691, le chapitre XXXVIII:

_Des maîtres ès arts, et autres tenant pensionnaires, pour les

Leçons et pour les Répétitions du Latin, du Grec, de la Philosophie,

et des Mathématiques_. Il commence par ces quelques lignes qui ne se

retrouvent pas ici: «Entre ces maîtres, les uns sont principalement

appliquez à répéter les enfants qui vont au collége, qui ne sont

chez eux pour la plupart qu’à demi pension.»

Il y a dans chacun des quartiers de la Ville et Fauxbourg de Paris un Maître et une Maîtresse de petites Ecoles instituez

par M. le Chantre de Paris, pour apprendre aux enfans de l’un et de l’autre sexe, le Cathecisme, et les Prieres chretiennes, la lecture des Livres latins et françois, et les principes de la Grammaire[2], de l’Ecriture et de l’Aritmetique[3].

[2] Fleury, *Traité des Etudes*, 1687, in-12, ch. 22, vouloit que l’on

commençât par *la grammaire*.

[3] *V.* ce que nous avons dit de ces écoles dans une note du chap.

1er: *Affaires ecclésiastiques*.

Outre ces Maîtres, il y a encore une Communauté de Maîtres Expers et Jurez Ecrivains, qui enseignent aux jeunes gens qui ont déjà passé par les petites Ecoles, la perfection de l’Ecriture, de l’Ortographe et de l’Aritmetique[4]. Il n’y a aucun de ces Maîtres qui n’ecrivent par excellence tous les differens caracteres d’Ecritures. On les distingue des Maîtres des petites Ecoles par leurs enseignes où il y a le titre d’Expert ou de Jurez Ecrivain[5].

[4] Fleury, au chap. 20-23 du *Traité* que nous venons de citer,

vouloit qu’on apprît aux enfants, non-seulement l’arithmétique, mais

le commerce, la banque, le change, la manière de tenir leurs

comptes, de fournir et recevoir quittances, faire des contrats et

des transactions.

[5] Nicolas Lesgret, né à Reims, étoit le maître à écrire des pages de

la grande Ecurie. Il prenoit le titre de «maître écrivain juré.»

Etat de France, 1692, t. I, p. 329. Il devint «secrétaire de la

chambre du roi.» On a de lui: _Le livre d’exemplaires, composé de

toutes sortes de lettres_, Paris, 1694, in-fol.; _Le nouveau livre

d’écriture italienne et bâtarde_, Paris, Mariette, in-4º oblong.

M. des Planches, à present Sindic en charge de leur Communauté, demeure ruë et devant le petit saint Antoine, où l’on peut recouvrer leur liste lorsqu’il s’agit de consultation sur les ecritures et signatures suspectes, qu’ils sont seuls en droit de vérifier, comme on le verra dans l’article des Rapports et Verifications d’Experts.

Il y a d’ailleurs dans l’Université et aux extremitez des Fauxbourgs, des Maîtres ès Arts et autres tenans pensionnaires pour les leçons et pour les répétitions du Latin, du Grec, de la Philosophie et des Mathématiques.

Il y a par exemple à cet effet, aux environs du College Mazarini, Messieurs Souplet, quay de Nesle[6]; le Page, ruë de Nevers; Roger, ruë des Petits Augustins; Galande, ruë Mazarini; Boucher et Henrion, près le passage de la rue de Seine.

[6] Dans l’édit. de 1691, p. 58, son adresse est «rue Mazarini», ainsi

que celle de Garande, appelé ici Galande. On y trouve aussi indiqué

«le sieur Picard, rue Guénegaud, devant l’abrevoir (sic)», qui

manque ici.

Au quartier de l’ancienne Université, Messieurs Fleury, ruë saint Estienne des Grecs; Cosson et Blin, ruë Chartiere; Macet, cloître saint Benoist; Laisné, Cluet, Busselin, Hacland, Guyart, Chastel le jeune et Morice[7], ruë saint Jacques.

[7] A la place de celui-ci, on trouve Guillard, dans l’édit. de 1691,

p. 58.

Sur les fossez saint Michel[8] jusqu’à l’Estrapade, Messieurs Landemaine, l’Elubois, Martin, des Fevres, du Tal, le Prieur, des Rohes[9], Valot, Parisot et Martin.

[8] «Saint Jacques et saint Marcel.» Edit. 1691.

[9] Sans doute «Des Roches.» Il manque dans l’autre édition.

Au Fauxbourg saint Antoine[10], Messieurs du Catel l’ainé, près la Raquette; du Catel le jeune[11], ruë de Reuilly; Desdurcet[12], rue de Charonne; Castelet, rue de Charenton; Roger[13] et Thomas, grande ruë du Fauxbourg; Mogey le jeune à Pincourt; Mogey l’ainé, Faucon, Desquinemare, Dupuis, Deschamps, Bussy[14] et Guibert à Picquepuce[15].

[10] Dans l’édit. de 1691, on lit, pour commencer cet article,

quelques lignes non reproduites ici: «les Maîtres, dont les

pensionnaires ne vont pas au collège, et qui leur donnent la plupart

toutes les instructions nécessaires jusqu’en philosophie, sont au

faubourg Saint-Antoine…»

[11] «Et Mauger», dit l’édit. de 1691.

[12] «Des Urset», dans l’édit. de 1691.

[13] L’édit. précédente dit «Roger», et ne nomme pas celui qui suit.

[14] Edit. 1691: «De Bassy.»

[15] On voit que ce quartier de Picpus étoit rempli de maisons

d’éducation. Le hollandois Vanden Ende, qui fut pendu comme complice

de la conspiration du chevalier de Rohan, en tenoit une de ce côté.

Elles y étoient encore nombreuses au siècle dernier. Le _Journal du

Citoyen_ (1755, in-8, p. 163-165) n’en indique pas moins de neuf

dans les rues de Montreuil, de Reuilly, Picpus et Charonne.

Et en divers autres quartiers de Paris, sont Messieurs Davesne, rue Pavée[16]; Harivel[17], rue de la Cossonnerie; le Roy, rue Quinquempoix; Mauger, près la Croix du Tiroir; Fleury, près le Palais Royal; Regnard[18], rue de Bourbon; Clément, rue Jean de l’Espine; Milot, porte saint Denis; Bilheult, près le Temple, et du Chesne, à Chaillot[19].

[16] Il y a sur lui une note bien curieuse dans le t. Ier du

Catalogue ms. de l’abbé Goujet: «Je l’ai connu dans mon enfance,

dit l’abbé, il tenoit école et pension rue Gilles-Cœur, paroisse de

Saint-André-des-Arts. C’est chez lui que j’ai appris à lire, à

écrire, les premiers principes de la religion et les éléments du

latin. C’étoit un très-bon maître, et à qui j’ai eu beaucoup

d’obligation. Ma famille ne vouloit pas me mettre à l’étude, et il

commença à m’instruire secrètement, me donnant chaque jour plusieurs

heures de son temps, et ce fut lui enfin qui détermina mon père à me

laisser livrer à l’étude.»

[17] «Anivel.» Edit. 1691.

[18] «Au faubourg Saint-Germain.» *Id.*

[19] L’édit. de 1691 donne presque tous ces noms, et y ajoute: «Binet,

rue des Gravilliers.»

M. de Blegny[20], maitre Expert et Juré-Ecrivain, auteur de l’Ortografe Françoise[21], demeurant à l’entrée de la rue saint André, devant le pont saint Michel, vient de donner au public un nouveau livre de sa composition[22], qui comprend tout ce qui concerne la premiere education des enfans: les Regles et les Exemples de la plus parfaite ecriture, et de la plus exacte ortografe, et de la plus claire Arithmetique; les Elements de la morale et les formules des lettres, des billets et des actes qui se font sous signatures privées dans le commerce plus ordinaire de la vie civile[23].

[20] Etienne de Blegny, parent sans nul doute de

l’apothicaire-faiseur, dont nous publions le livre.

[21] Nous ne connaissons pas ce traité de l’orthographe par Blegny,

mais en revanche nous pouvons citer ses _Nouveaux exemplaires

d’écriture d’une beauté singulière escrits par Estienne Blegny, et

gravés par Berey_, recueil de 40 planches in-8º. Claude-Auguste

Berey étoit le plus fameux graveur d’écriture de son temps. Il fut

le créateur de la *coulée*, comme Barbedor son devancier avoit été

le créateur de la *ronde*. On a de Berey: _Nouveau livre d’écriture

financière_, Paris, 1694, in-4º oblong; _L’écriture italienne

bâtarde_, 1700; *Nouveaux exemplaires d’écriture de finance*, in-4º

obl.

[22] En voici le titre: *les Eléments* ou _première Instruction de la

jeunesse_.

[23] Il se trouve, en effet, dans le livre d’Etienne Blegny, un

chapitre qui a pour titre: *Formulaire de petits actes*.

Pour le surplus de l’education de la jeunesse, voyez l’article des Collèges, celuy des nobles exercices, et celuy des Mathématiques.

NOBLES EXERCICES POUR LA BELLE EDUCATION[1].

[1] Dans l’édit. précéd., ce qui suit se trouvoit, avec des détails

différents, au «chapitre IV, *des Académies*:… Les Académies de la

deuxième espèce, où l’on instruit la noblesse dans les Sciences et

dans les Arts qui regardent la discipline militaire, et dans tous

les exercices de la danse, sont au nombre de cinq; sçavoir: celle de

M. Coulon, rue Férou, près Saint-Sulpice; celle de M. de Longpré au

carrefour Saint-Benoist; celle de M. Bernardi rue de Condé, et celle

de Monsieur de Roquefort, dans la rue de l’Université», p. 8.

Toutes les Academies de Manège ont esté reduites à deux, et reglées de telle sorte que les pensionnaires y sont distribuez en nombre egal; l’une est au Carrefour saint Benoist[2], où il y a pour Ecuyers, Messieurs de Lonpré[3], Bernardy[4], et et l’autre qui est dans la ruë des Canettes, a aussi pour Ecuyers, Mrs Vandeüil, Roquefort, et d’Auricour.

[2] La cour du Dragon fut construite à la place de cette académie et

de son manége.

[3] Nous l’avons trouvé tout-à-l’heure parmi les curieux de médailles.

Il avoit été fait écuyer du Roi, le 14 février 1670. _V. Registre du

Secrétariat_, pour 1670, Biblioth. Nat., f. franç., nº 6652, fol. 96

vº.

[4] Il étoit de Lucques, comme Arnolphini, autre grand «académiste» de

ce temps-là. Avant de venir au carrefour Saint-Benoît et de s’y

associer avec Longpré, Bernardi avoit eu une académie de manége rue

de Vaugirard, près du Luxembourg, où on lui avoit permis d’élever

tous les ans un fort pour exercer ses élèves aux manœuvres des

sièges. Soleysel, auteur du *Parfait maréchal*, dont nous avons

parlé plus haut, avoit professé dans son manége.

C’est dans ces deux Academies, que les jeunes gens sont exercez dans les Sciences et dans les Arts qui conviennent à la Noblesse; c’est-à-dire, aux Mathématiques et aux exercices des Armes, du Cheval et de la Danse[5].

[5] Un contemporain, Le Bret, nous dit dans ses *lettres diverses*, p.

127, que tout bon gentilhomme devoit rester deux ans chez Bernardi,

et y gagner au moins «un prix à la course de bagues.»

Messieurs le Perche père, rue de la Harpe[6]; Liancourt, rue des Boucheries saint Germain, de Brie, rue de Bussy, et du Fay, rue du Chantre, sont les Maîtres en fait d'Armes preposez dans les deux Academies, pour enseigner l'usage de l'Epée.

[6] C'étoit un honneur de prendre de ses leçons. Brillon, dans ses

Portraits sérieux, galants et critiques, 1696, in-12, p. 270, dit

de l'homme du bel air qu'il appelle Aristarque: «grand homme

d'exercice, vous lui entendrez répéter qu'il est un des forts

écoliers de Le Perche, et que dans l'Académie de Longpré on ne parle

que de lui.»

M. de Beaufort, près la porte saint Honoré, montre dans l'une et dans l'autre, l'exercice de la Pique, du Mousquet et des Evolutions militaires.

Et Mrs Favier[7] et Du Four, rue Dauphine, y montrent à danser.

[7] C’est celui dont La Bruyère a dit à l’art. 29 du chapitre _de la

Mode_, en souvenir des leçons qu’il donnoit à M. Le Duc, son élève:

«On sait que Favier est beau danseur.» Mme de Sévigné a aussi parlé

de lui, t. IX, p. 133. Il étoit attaché à l’Opéra.

Il y a d’ailleurs en differens quartiers des Maîtres en Fait d’Armes, qui tiennent salle chez eux, et qui sont dans l’approbation publique; par exemple, Messieurs de saint André, quay des Augustins, Chardon, rue de Bussy: Minoux, rue des mauvais Garçons: le Perche fils, rue Mazarine: Pillait père, rue Dauphine: Pillart fils, rue des Cordiers: du Bois, près le Jeu de de Metz[8], *etc.*

[8] Un des jeux de paume de la rue Mazarine.—On voit que, sauf deux,

tous ces maîtres d’armes demeuroient dans le quartier de

l’Université. En 1721, il en étoit encore de même. J. de Braye, qui

fit paroître alors l’_Art de tirer les armes_, dit qu’il y avoit

dans Paris plus de dix mille bretteurs, et presque tous dans le

quartier latin. Ils n’affluoient pas moins, en 1695, dans le

faubourg Saint-Germain. Le procureur du Roi, Robert, dans une lettre

du 11 juillet à l’agent Desgranges, lui dit, à propos d’une

arrestation qu’il devoit mais ne put faire près de l’abbaye: «En un

moment, il s’est attroupé en cet endroit beaucoup de gens d’épée et

de bretteurs dont ce quartier est rempli, et il étoit impossible

d’emmener le prisonnier sans rendre un petit combat et faire tuer

beaucoup de monde.» (P. Clément, *la Police sous Louis XIV*, p.

442.)

M. Liencourt a donné au public un excellent traité de la Pratique des Armes.

Il y a pareillement encore pour les hautes armes, M. Rousseau, qui est ordinairement en Cour[9]: M. Colombon, devant la grande porte du Palais: et M. Chevry, rue des Boucheries saint Germain.

[9] Il étoit maître d’armes des pages de la grande et de la petite

écurie, et il le devint ensuite du duc de Bourgogne. Son fils et son

petit-fils, qui avoit épousé une sœur de Mme Campan, furent maîtres

d’armes des enfants de France. Le dernier ne put échapper à la

Terreur: «Il fut pris et guillotiné, dit Mme Lebrun. On m’a dit que

le jugement rendu, un juge avoit eu l’atrocité de lui crier: pare

celle-ci, Rousseau.» (*Souvenirs*, 1re édit., t. I, p. 182.) Amédée

de Beauplan étoit son fils.

Plusieurs maîtres de Dance dispersés en differens endroits, sont d’ailleurs d’une habilité distinguée; par exemple, M. de Beauchamp, Maître des Ballets du Roy, et le premier homme de l’Europe pour la composition[10], rue Bailleul: M. Reynal l’aîné, maître à danser des Enfans de France[11], ordinairement en Cour: et Messieurs d’Olivet et Favier cadet, rue du petit Lion: Favre l’aîné, rue de Richelieu: Favre le cadet, rue Platriere: Lestang et Pecourt ainé[12] et cadet, rue Traversine: du Mirail, rue de Seine: Bouteville, rue des mauvais Garçons: des Hayes, devant la Comédie Françoise: Germain l’ainé, rue saint André: Germain le cadet, rue de Bussy: Pestor au Marché Neuf, *etc.*

[10] G. Brice se contente de dire qu’il est «des plus renommés de sa

profession, par les beaux ballets qu’il a composés, et par les

élèves habiles qu’il a formés, qui sont à présent admirés de tout le

monde, principalement sur le théâtre de l’Opéra, où on les voit

exécuter des danses merveilleuses.» Il a été parlé plus haut, p.

230, de son cabinet de curieux.

[11] Son nom est écrit Rénal dans l’*Etat de France* de 1702, t. II,

p. 30, où il figure comme maître à danser du duc de Bourgogne et de

son frère le duc de Berry.

[12] Louis Pécourt, maître à danser des pages de la Chambre. Lui et

Lestang étoient les maîtres à grands succès, et qui gagnoient le

plus. Richelet, à ce propos, a dans son recueil _Les plus belles

lettres françoises_, 4e édit., t. I, p. 379, une note bien curieuse,

et encore plus amère: «M. le duc d’Enghien, dit-il, dansoit

proprement, et de son temps la danse commençoit à être quelque

chose. Cependant ce n’étoit rien en comparaison de ce qu’elle est.

Elle enchante et aussi pour plaire, ou pour faire fortune, il faut

comme Pécourt ou L’Etang danser ou être maître à danser.» Regnard,

dans sa farce du Théâtre Italien, *le Divorce*, jouée en 1688, parle

aussi du succès des leçons de ces danseurs et du prix qu’ils y

mettoient: «COLOMBINE. Un demi louis d’or pour une leçon! on ne

donnoit autrefois aux meilleurs maîtres qu’un écu par mois.

ARLEQUIN. Il est vrai, mais dans ce temps là les maîtres à danser

n’étoient pas obligés d’être dorés dessus et dessous comme à

présent, et une paire de galoches étoit la voiture qui les menoit

par toute la ville.»

Outre ce qu’on a veu dans l’article des Mathematiques touchant les maîtres qui professent et qui enseignent toutes les dépendances, il y a d’ailleurs entre les fameux,

Messieurs Goret, Terranneau, Walter, etc., dont on n’a pû recouvrer les adresses.

M. Chartrain qui est également sçavant et illustre, et qui demeure rue du Four saint Germain, enseigne l’Histoire, la Geographie, le Blazon, *etc.*

Autant en fait M. l’Abbé Brice, Auteur de la Description de la Ville de Paris[13], qui demeure rue du Sepulcre.

[13] Nous avons parlé de lui dans une de nos premières notes, p. 6, et

quant à sa *Description de Paris*, nous l’avons assez souvent citée

pour ne pas avoir à y revenir ici. Elle en étoit encore à ce moment

à sa première édition, publiée en 1684, 2 vol. in-12.

M. Veneroni[14], Secretaire Interprète du Roy, ordinairement nommé dans les Tribunaux pour la Traduction et Interpretation des Langues Espagnole et Italienne, enseigne ces deux Langues chez luy, rue du Cœur Volant[15] et en Ville; c’est celuy même qui a publié un Dictionnaire[16], une Grammaire, et une Nouvelle Metode pour la Langue Italienne[17], et qui a traduit les Lettres du Cardinal Bentivoglio, le Pastor Fido, *etc.*

[14] Ce nom, qui a longtemps été populaire dans les classes, n’étoit

pas le sien. Il se l’étoit donné, en italianisant son nom véritable,

Vigneron.

[15] Ajoutons, d’après Jal, *Dict. critique*, p. 1242, «à l’enseigne

du *Chapeau couronné*.»

[16] Ce dictionnaire italien ne lui appartenoit pas beaucoup plus que

son nom à l’italienne. La Monnoie nous l’apprend sans ménagement

dans une note du glossaire de ses *Noëls bourguignons*: «le

plagiaire, dit-il, qui s’est emparé du dictionnaire italien d’Oudin

et l’a fait imprimer sous le nom de Vénéroni, étoit un pédant nommé

Vigneron.» Il est juste d’ajouter qu’il n’avoit pas—ce qu’oublie La

Monnoye—nié ce qu’il devoit à Oudin, quand, en 1681, il avoit donné

une nouvelle édition de son dictionnaire. Il avoit mis sur le titre:

«continué par Laurent Fevrette et par Vénéroni.» C’est bien plus

tard, lorsqu’il fut mort, que son nom italianisé le lui fit

attribuer tout entier.

[17] Il n’a pas plus fait cet ouvrage qu’il n’a fait l’autre. «Sa

méthode, lisons-nous, au mot «Vénéroni», dans le *Dictionn. histor.*

de l’abbé Ladvocat, n’est pas de lui, mais du fameux Roselli, dont

on a imprimé les aventures en forme de roman. A son passage en

France, il alla prendre un dîner chez Vénéroni, qui, ayant vu qu’il

raisonnoit juste sur la langue italienne, l’engagea à faire une

grammaire pour laquelle il lui donna cent francs. Vénéroni n’a fait

qu’y ajouter quelque chose à son gré, et la donna sous son nom.»

Messieurs Martin, rue saint Sauveur: Gracy, rue saint Honoré: et Philippi, rue de Vaugirard, enseignent pareillement les Langues Espagnole et Italienne.

Les maîtres pour la Langue Allemande sont, Messieurs Pascal, rue des mauvais Garçons: Leopol, rue saint Martin:

Meremberg, Perger et Benicourt, au quartier saint Germain des Prez.

Les maîtres pour la Langue Angloise sont, Messieurs Paul et Dalais[18], Auteur de l’Histoire de Sevarambes[19], rue des Boucheries saint Germain.

[18] Ses vrais noms sont Denis-Valrasse Allais. Il avoit servi en

Angleterre, et revenu à Paris, il y donnoit, comme on le voit ici,

des leçons d’anglois et de françois. Il publia, en 1681, une

Grammaire françoise méthodique, et, deux ans après, un abrégé en

anglois de cette grammaire.

[19] Cette *Histoire des Sevarambes*, qui a été souvent réimprimée,

est en 2 vol. in-12. On y trouve, à l’imitation de l’_Utopie_ de

Thomas Morus, tout un nouveau système de gouvernement politique et

religieux.

M. de la Croix, près la place des Victoires, enseigne à parler le Turc[20].

[20] Pétis de La Croix, à qui l’on doit l’_Histoire de Tamerlan_,

celle de *Gengiskhan*, et, ce qui l’a rendu plus célèbre, la

traduction des *Mille et un Jours*, que Le Sage revit pour le style.

En 1692, l’année même où nous le voyons figurer ici, il fut nommé

professeur en langue arabe au Collége Royal. Il le resta jusqu’à sa

mort, en 1713.

Les maîtres pour la langue Arabique sont, Messieurs de Lipy[21] et son neveu, au Collège de Cambray.

[21] Lisez Dippy. C’étoit un syrien d’Alep. Il cumuloit la place de

professeur en arabe et syriaque avec celle de secrétaire interprète

du Roi. Il professa au collége de France—appelé ici Collége de

Cambray—de 1670 à 1709. J.-B. de Fiennes lui succéda comme

secrétaire interprète, et c’est Antoine Galland, auteur des _Mille

et une Nuits_, qui eut sa chaire d’arabe. Il ne la garda que six

ans.

Messieurs Veneroni, l’Abbé Brice, et Richelet[22], rue des Boucheries, enseignent la Langue Françoise aux Etrangers.

[22] Ce n’est pas moins que Pierre Richelet, auteur du fameux

Dictionnaire. Ne pouvant vivre de ses livres ni de ses causes, car

il étoit avocat au Parlement, il s’étoit mis à donner des leçons de

langue françoise, sans y gagner autant que Pécourt et Létang avec

leurs leçons de danse, ce qui le rendoit amer comme nous l’avons vu

dans une note précédente. Bien des gens de son mérite en étoient

réduits à ce métier. De Lisle, le géographe, couroit comme lui le

cachet: «Il alloit enseigner en ville, lit-on dans le *Longueruana*,

et ces misérables qui envoient leur carrosse à un comédien,

faisoient venir à pied un septuagénaire, qui en son genre étoit le

premier homme de France.»

M. Frosne, Architecte, près la fontaine S. Ovide, enseigne aux personnes distinguées, les Fortifications, l’Architecture civile et plusieurs autres parties des Mathematiques; on peut le consulter utilement sur les Batimens et sur le Calcul des Toisez.

Messieurs le Pautre[23], rue du Foin, et d’Honneur à l’entrée de la rue de la Coutellerie, enseignent la plus excellente pratique du dessein.

[23] Pierre Le Pautre, fils aîné de Jean, qui avoit brillé, comme

dessinateur et graveur, dans les premiers temps du règne. Il fut

lui-même, dans le même genre, d’un talent fort distingué. *V.*, à

son nom, l’*Abecedario* de Mariette.

Les maîtres fameux pour le Jeu de la Paume sont, Messieurs Bidault, rue saint Germain l’Auxerrois: Sainctot, rue des mauvais Garçons: Mion, rue de Bussy: Jourdain[24], Cerceau, le Page et Clergé, dont l’Auteur ignore les adresses[25].

[24] Ils étoient deux de ce nom, comme on le verra dans la note

suivante.

[25] Si Blegny ne sait pas leur adresse, c’est qu’ils n’en avoient pas

de fixe. Ils jouoient «à la représentation», comme on diroit

aujourd’hui, dans n’importe quel jeu de paume, à leur choix, et cela

deux fois la semaine. Le roi leur avoit accordé ce privilége, après

les avoir vus jouer à Fontainebleau, le 26 octobre 1687. Dangeau, à

qui nous devons ce renseignement, nous donne leurs noms, qui

diffèrent, pour un ou deux, de ceux qui sont ici: «Ils feront,

dit-il, afficher comme les comédiens. Ils sont cinq: les deux

Jourdain, Le Pape, Clergé et Servo.» Pour celui-ci, croyons-nous,

c’est Sercot qu’il faut lire: d’abord parce que ce nom se rapproche

davantage de celui de Cerceau donné ici; ensuite parce qu’on le

trouve comme étant celui d’un fameux paumier du temps de la Fronde

dans la Mazarinade, *Le Ministre d’Etat flambé*.

M. Revaire, Fourbisseur du Roy, demeure aux Galeries du Louvre[26].

[26] «Revoir, fourbisseur, dit Germain Brice, t. I, p. 72, travaille

aux gardes d’épées et en d’autres choses de cette sorte d’une

manière qui le distingue fort des autres maîtres de sa profession.»

M. Cadeau, aussi fameux Fourbisseur, demeure sur le Pont au Change.

ARMES ET BAGAGES DE GUERRE ET DE CHASSE.

Le magasin Royal des Armes est à l’Arsenal, sous la direction de M. Titon, Entrepreneur Général des fournitures d’Armes[1].

[1] Son fils Titon du Tillet, à qui l’on doit ce singulier monument,

le Parnasse françois, qui fut longtemps exposé dans une des salles

de la Bibliothèque Nationale, et le livre qui l’explique, avec la

biographie de ceux qui y figuroient en statuettes de bronze, fut,

comme son père, attaché aux fournitures d’armes. Il avoit une charge

de commissaire des guerres. Le Magasin royal, créé par le père, ne

resta pas à l’Arsenal, où il l’avoit d’abord établi. En 1701, il

étoit transféré à la Bastille: «le Magasin de Titon, lisons-nous

dans l’édition de G. Brice publiée cette année-là, t. I, p. 341, est

sur la première porte de la Bastille qui donne dans la place. Il est

rempli de quantité d’armes de toutes les sortes, et l’on y trouve

tout ce qu’on peut désirer sur cet article.»

Il y a aussi un grand magasin d’Armes et Equipages de Guerre, chez M. Benicourt[2], devant l’orloge du Palais.

[2] Il est appelé «De Benicourt», dans l’édit. de 1691, p. 22. —Sa

maison étoit déjà célèbre, en 1640. Voici l’adresse qu’il prenoit

alors, et qu’on trouve dans un compte, pour achat d’armes, publié

par M. P. Paris dans son édition de Tallemant, t. IX, p. 474:

«Pierre Bignicourt, marchand quincaillier du Roy, à Paris, rue de la

Barillerie, à l’enseigne de *la Chasse Royale*, devant les loges du

Palais.»

M. marchand quincallier, à l’entrée du quay de la Mégisserie, fait aussi beaucoup de fournitures.

Le plomb pour les Armes à feu, se vend en gros et en détail chez plusieurs marchands, sous l’orloge du Palais, et au Fauxbourg saint Antoine[3].

[3] Liger, dans le *Voyageur fidèle*, 1715, in-12, p. 381, reproduit

ceci textuellement. Il ajoute: «on vend la poudre à tirer à

l’Arsenal, où elle se fabrique: elle s’y débite en gros et en

détail, il y a aussi d’autres épiciers qui en vendent dans plusieurs

quartiers de la ville.»

Messieurs Regnault et Lopinot, Tapissiers, près le Collège Mazarini[4], ont un grand assortiment de Lits, de Tentes et de Pavillons de Guerre.

[4] Le second est nommé seul dans l’édit. précéd., p. 64, avec cette

adresse plus détaillée: «au deuxième pavillon du collége Mazarini,

devant l’hôtel de Créquy.»

On en trouve aussi chez les Tapissiers Fripiers des pilliers des Halles[5].

[5] «Qui pour l’ordinaire, ajoute *le voyageur fidèle*, p. 382, en ont

un assez grand assortiment en temps de guerre.»

Les Cordonniers qui vendent des bottes vieilles et neuves, et qui entreprennent la fourniture des Régimens, sont placez rue de la Barillerie, près le Palais[6].

[6] «Ce sont eux qui font les souliers de fatigue, qu’on nomme

souliers de bottes.» Edit. de 1691, p. 25. On s’en servoit encore

pour aller par les rues, tant elles étoient boueuses: «Quoi qu’il ne

pleuve pas, lisons-nous dans la traduction d’une *Lettre italienne*

sur Paris, écrite le 20 août 1692 par un Sicilien, et publiée pour

la première fois, dans le *Saint Evremoniana*, 1700, in-8, p. 385,

on ne laisse pas de marcher souvent dans la boue. Comme l’on jette

toutes les immondices dans les rues, la vigilance des magistrats ne

suffit pas pour les faire nettoyer… Autrefois les hommes ne

pouvoient marcher à Paris qu’en bottines, ce qui fit demander à un

Espagnol, les voyant en cet équipage le jour de son arrivée, si

toute la ville partoit en poste.»

Les Sieurs Paul et Daumal, rue saint Honoré, sont de fameux Epronniers[7].

[7] *Le Voyageur fidèle*, p. 382, après avoir parlé du grand «commerce

d’éperons» qui se faisoit rue Saint-Honoré, ajoute: «les

quincailliers en vendent aussi, mais qui ne valent pas les premiers

à beaucoup près.»

Près la porte saint Antoine, on fabrique des Tambours pour les troupes.

Les charettes et quaissons de guerre, sont fabriquez pour la plus grande part à l’entrée du Fauxbourg saint Antoine.

Les Bahutiers qui font les coffres, malles, fourreaux de pistolets, etc., sont en grand nombre au quartier du Palais, au bout du pont Notre Dame, à l’entrée du Fauxbourg saint Germain, et aux environs de saint Honoré.

On fait sur le quay de la Mégisserie, à la porte du Fort l’Evêque[8], diverses sortes de raizeaux et tirasses[9] pour la chasse.

[8] Liger, qui reproduit cet article, p. 384 de son *Voyageur fidèle*,

ajoute: «du côté de la rivière», ce qui n’étoit pas inutile à

dire, l’entrée principale du For-l’Evêque étant rue

Saint-Germain-l’Auxerrois.

[9] Ce sont des filets à prendre les cailles et les perdrix.

Les Oizeleurs du même quay[10], vendent les raizeaux à prendre des Rossignols.

[10] Il sera reparlé d’eux plus loin.

Pour les chevaux, mulets, harnois, *etc.* Voyez l’article suivant.

La manufacture des Buffles pour la Cavalerie est chez M. Jabac, rue neuve saint Medéric[11].

[11] C’est ce commerce qui, nous l’avons dit, p. 109, avoit commencé

la fortune de Jabach à Paris: «la France, lisons-nous dans un

passage du *Dictionnaire des arts et métiers*, par l’abbé Jaubert,

t. I, p. 427, qui complètera notre première note, est redevable à

Colbert de la préparation des peaux de buffle: il y attira pour cet

effet M. de la Haye, de Hollande, et ensuite M. Jabach, de Cologne,

qui obtinrent un privilége exclusif pour établir leur manufacture à

Corbeil.» Cette manufacture fut ensuite transférée à Paris, chez

Jabach lui-même, où nous la voyons ici.

CHEVAUX ET EQUIPAGES.

Le marché pour les chevaux et pour les mulets, se tient les Mercredis et les Samedis non fetez, au bout du Fauxbourg saint Victor, depuis deux heures de relevée jusqu’à six[1].

[1] Cet article est plus curieux dans l’édit. de 1691, p. 33: «le

marché aux chevaux, aux mulets, aux porcs et aux bêtes azines, se

tient les mécredis (_sic_) et samedis, le matin pour les porcs, et

l’après dinée pour le reste, au bout du faubourg Saint-Victor.»

Les autres jours on trouve des chevaux de toutes espèces, chez les Sieurs Guerte, rue de la Bucherie: François Paris, place Maubert: Charles Paris, rue des Rats[2]: Grenier, cour de la Jussienne[3]: du Pont, cul de sac des Provençaux: Guillory, rue Perdue: Prevost, le Moine, Harasse, Arnoult et Anceaume, rue et devant les murs saint Martin, où sont encore logez les Sieurs Rotelet et Briquet, marchands Hollandois[4], qui ont un grand assortiment des plus beaux Chevaux de Carosse.

[2] Ce quartier de la place Maubert—la rue des Rats, qui est

aujourd’hui rue de l’Hôtel-Colbert, s’y trouve—et celui des

environs de l’abbaye Saint-Martin étoient surtout ceux des

maquignons, aussi l’édit. précédente se borne-t-elle à dire, p. 33:

«Il y a un grand nombre de chevaux au quartier de la place Maubert

et de l’abbaye Saint-Martin-des-Champs.»

[3] On l’appeloit aussi la cour Tricot. Elle alloit de la rue de la

Jussienne à la rue Montmartre. Ce n’avoit été longtemps qu’une Cour

des Miracles.

[4] Je crois qu’il faut lire Béquet, ce qui seroit une légère

altération du nom hollandois Becker. Le marquis de _la Femme

d’Intrigue_, comédie de Dancourt, jouée en 1692, parlant de ses

dettes (acte III, sc. 10), dit ce qu’il doit «à Jame et à *Béquet*,

tant en chevaux de selle que de carrosse.»

Il y a plusieurs Selliers Carossiers, qui tiennent dans leurs Chantiers des Carosses tous faits et des Chaises montées; par exemple, les Sieurs Gervais et Vignard, rue saint Martin; Bailleul et des Moulins, rue des vieux Augustins; Stoquet, dans l’enclos de la foire saint Germain[5]; Moreau, rue Mazarini; le Roux, rue des petits Champs; Treverger, rue de Berry; l’Amiral, au petit Marché; Marceau, rue des quatre Vents; la Ville, rue de Tournon; Poivret, rue de Taranne; la Place, rue de l’Esgoust, *etc.*

[5] «Il y a un grand nombre de carrossiers qui ont leurs magasins dans

l’enclos de la foire Saint-Germain.» Edit. 1691, p. 51.

Plusieurs Boureliers sont renommez pour les Harnois de la plus grande propreté; par exemple, les Sieurs Barbier, rue Coquilliere; Miquelet et Langlois, rue de Seine[6], *etc.*

[6] Liger, p. 385, en indique aussi rue Saint-Antoine.

Les beaux et magnifiques Carosses de louage pour les Princes, Ambassadeurs et grands Seigneurs etrangers, se trouvent chez les Sieurs Dalençon[7], rue Mazarini; Dauphiné et du Puis, rue du Four saint Germain; Clovet, rue des vieux Augustins; David et l’Escuyer, rue de Seine; et Guérin, rue des Boucheries saint Germain[8].

[7] «Et chez la veuve Chavanon…» Edit. 1691, p. 51. On y voit aussi

indiqués: «Champot, rue de Seine, et Ferrat, rue des Boucheries»,

qui ne se trouvent pas ici.

[8] Lister qui, étant à la suite d’un ambassadeur, le comte Portland,

crut pouvoir prendre une de ces voitures, en fut fort content:

«Elles sont, dit-il, ch. II, bien dorées, ont de bons chevaux et des

harnois propres. Les étrangers les prennent au jour ou au mois, sur

le pied de trois écus d’Angleterre par jour, c’est-à-dire dix-huit

ou dix-neuf francs à peu près.»

La veuve le Roux, derrière l’Hotel de Salé[9], a aussi de très beaux Carosses de louage[10].

[9] Il existe encore, avec sa principale entrée, rue de Thorigny.

C’est aujourd’hui l’Ecole centrale. Il fut bâti sous Louis XIII par

Aubert, fermier de la Gabelle du sel, ce qui lui fit donner par le

peuple le nom d’hôtel Salé.

[10] Cet article, dans l’édit. précédente, p. 51, est plus détaillé:

«Il y a encore des magasins de carrosses rue Michelle-Comte,

vieille rue du Temple, derrière l’hôtel Salé; rue de Bussy, et rue

du Four du faubourg Saint-Germain.»

Les Remises où l’on tient d’ailleurs des Carosses de louage au mois, à la journée, sont encore rue Mazarine, rue des vieux Augustins, rue des Boucheries saint Germain, rue des Petits Champs, rue de Hurepoix, rue Gît-le-Cœur, rue des grands Augustins, rue de Bussy, etc.[11].

[11] Dans l’édition précédente, au chapitre XXXIII, consacré aux mêmes

objets, sous ce titre: *Des voitures parisiennes*, se trouvent

d’assez curieuses différences, p. 50-51: «Il y a des calèches

attelées à vingt sols par heure, dans tous les temps du jour, sur le

quay des Augustins, place du Palais-Royal, Croix du Tiroir, rue de

la Ferronnerie, rue Mazarine et rue Saint-Antoine, devant les

Jésuites.—Aux mêmes endroits, et en divers autres carrefours et

places, on trouve des chaises à deux porteurs pour un écu par

demi-journée, et des chaises à ressorts traînées par un seul homme,

à un écu par jour, ou dix sols par heure.»—L’existence des

carrosses à l’heure n’étoit encore que tolérée. Elle ne devint

légale et privilégiée que par ordonnance du mois d’août 1698. Le

tarif en fut alors plus élevé. On paya 25 sols la première heure, et

20 sols les autres. Les fiacres n’eurent plus alors le droit de

stationner sur les places, réservées désormais à ces carrosses à

l’heure. Ils redevinrent des voitures de remises qu’on ne pouvoit

louer qu’à la demi-journée, au jour ou au mois. (_Traité de la

Police_, t. IV, p. 441-442.)

On trouve des Mulets et des Littières à loüer chez M. Mariette, Capitaine des charrois de Monsieur, près la porte saint Jacques, et chez un Bourelier fort stilé aux équipages de mulets, à l’entrée de la rue de Richelieu.

Les Sieurs Rousseau, près la porte du Pont aux Choux[12]: Dole, vieille rue du Temple: Didier, rue des Fossez de Condé: et Jourdain, rue de Bourbon, font des Corps de Carosse qui resistent fort longtemps.

[12] Elle se trouvoit à l’endroit où la rue du Pont-aux-Choux

débouchoit sur le rempart, et devoit son nom au pont-levis jeté sur

le fossé, à quelques pas d’un marais planté de choux, comme un autre

situé un peu plus en avant dans la ville, où croissoit l’oseille,

avoit donné son nom à la rue de l’Oseille. La porte du

pont-aux-Choux s’étoit d’abord appelée porte Saint-Louis.

On trouve de bons ouvriers pour les Ressorts et Arcs de Carosses et de Chaises au petit Arsenal, rue de Limoge au Marais, rue des Gravilliers, porte saint Antoine, rue du Sepulcre[13] et enclos de la Foire St Germain[14].

[13] C’est aujourd’hui la rue du Dragon.

[14] Cet article est différent dans l’édit. précédente, p. 59: «Il y a

un taillandier à l’Arsenal, un autre près Saint-Roch, et un

troisième devant les Premontrez du faubourg Saint-Germain, qui font

très-bien des arcs de carosses.» On y lit aussi, p. 51: «les

ressorts de la bonne trempe se font au même faubourg

(Saint-Antoine), près la porte et rue de Charenton, devant les

Filles angloises»; et, un peu plus bas: «on trouve de vieux arcs et

ressorts de carrosses à l’épreuve, chez un grand nombre de

dépesseurs (_sic_) du quai de la Mégisserie.»

Pour les Glaces de Carosse, voyez l’article des marchandises des Miroitiers.

On fait et on vend dans plusieurs boutiques et angards du Fauxbourg saint Antoine, des Chaises et Soufflets[15] à juste prix.

[15] Les *soufflets* étoient une sorte de chaise roulante à deux roues

et fort légère, pour une ou deux personnes, dont le dessus de cuir

ou de toile cirée se plioit ou se replioit comme un *soufflet*,

suivant le temps. Louis XIV se servoit souvent d’une de ces petites

voitures. (_Journal de la santé du Roi_, publié par M. Le Roy, 1862,

in-8, p. 299.)

Les Courtiers qui font vendre et acheter toutes sortes d’équipages, sont les Sieurs de Mouy, rue Geoffroy Langevin: des Lauriers, rue du Four, près l’Hôtel Impérial: la Montagne, place Maubert: la Croix, cul de sac des quatre vents: Jurande et le Breton, rue Bourlabé: le Febvre, rue du petit Heuleu[16], *etc.*

[16] Pour la fin de cet article, il y a quelques détails de plus dans

l’édit. de l’année précédente, p. 33: «Jacques Jurande, rue

Bourlabé, chez un maréchal, fait courtage de chevaux et d’équipages.

Autant en font le Breton, même rue, à la Croix de Fer, le Febvre,

rue du Petit-Huleu, Cavé, rue Geoffroy-Lasnier, et la Croix, rue du

Cœur-Volant, près la foire Saint-Germain.»

Le nommé Loüis, logé devant les murs saint Martin, fait principalement le courtage des mules et mulets.

Les Sieurs Brie devant les Incurables; et Bouton, rue Git le Cœur, au Gallion, sont des particuliers qui ont de bons Remedes pour les maladies des Chevaux[17].

[17] Du temps de Liger, c’est un nommé Prieur, rue aux Ours, qui étoit

le plus expert de ces «médecins de chevaux», comme il les appelle,

p. 387.

Entre les Marchands en réputation pour le même fait, sont les Sieurs Rabeau, rue de la Corne: du Gas, vieille rue du Temple: Mars, carrefour des trois Maries; et Lafond, près l’Hotel d’Angoulesme.

La veuve Robillon, Carrossiere au fauxbourg saint Michel, nettoye parfaitement bien les Carosses et Chaises[18].

[18] «On trouve tous les dimanches et fêtes, dit l’édit. de 1691, p.

51, et encore tous les mécredis et samedis, des charrettes

couvertes à la porte de Saint-Denis, qui mènent aux villages

circonvoisins.—On trouve en tous temps aux environs du Pont-Royal,

des batelets couverts qui conduisent où l’on veut à la descente de

la rivière.» A la porte Saint-Denis le «passage du bois de Boulogne»

doit son nom aux voitures qu’on y prenoit pour cette promenade.

PASSETEMPS ET MENUS-PLAISIRS.

Le Théâtre du Palais Royal[1], où sont representées les Tragedies, les Pastoralles et autres Piéces en Musique, est ouvert pour toutes les representations les Mardis, les Vendredis et les Dimanches, et encore les Jeudis, lors qu'il s'agit de Pièces nouvelles[2].

[1] L'Opéra, qui occupoit dans l'aile droite du palais, du côté où

s'ouvre aujourd'hui la rue de Valois, la salle que Richelieu avoit

fait bâtir pour les représentations de sa *Mirame*, et qui avoit

ensuite servi de théâtre à Molière. C'est à sa mort que Lulli se

l'étoit fait donner par le roi.

[2] «Lors qu'une pièce commence à vieillir, le théâtre est fermé les

jeudis. On paye à la porte un louis d'or pour les places des

premières loges, un demi-louis pour celles des secondes, et trente

sous pour celles du parterre et du second amphithéâtre.» Edit. 1691,

p. 8.

Les Livres du sujet se vendent à la porte du Théâtre trente sols en paroles seulement, et en partition onze livres en blanc[3], et douze livres dix sols reliez[4].

[3] C’est-à-dire brochées.

[4] «Un louis d’or reliez en basane, ou douze livres dix sols reliez

en veau», p. 9.

M. Berrin, Dessinateur ordinaire du Cabinet du Roy[5], qui donne les Desseins de toutes les décorations, habits et machines des Opera, etc., demeure aux galleries du Louvre[6].

[5] Jean Bérain, qui eut de son temps une si grande réputation, que

l’on ressuscite un peu dans le nôtre. C’est pour ses décorations de

théâtre que Mariette (*Abecedario*, t. I, p. 119) fait surtout son

éloge: «Jamais il n’y eut, dit-il, de décorations de théâtre mieux

entendues, ni d’habits plus riches et d’un meilleur goût que ceux

dont il a donné les dessins pendant qu’il étoit employé pour

l’Opéra, c’est-à-dire pendant presque toute sa vie.» La maquette de

sa décoration du 5e acte d’_Armide_, en 1686, figure en ce moment à

l’exposition théâtrale de l’Exposition universelle. On a de lui un

recueil in-fol. de 99 planches d’ameublement: *Ornements inventez*

par J. Bérain.

[6] Il y mourut le 26 janvier 1711: «Il a un cabinet fort curieux, dit

Brice, où l’on trouve avec des tableaux rares une quantité

très-grande de dessins, entre lesquels les siens ne sont pas la

moins belle partie.»

Les Comediens François qui ont leur Hotel rue des fossez saint Germain des prez[7], représentent tous les jours alternativement des Tragedies et des Comedies.

[7] Aujourd’hui rue de l’Ancienne-Comédie, nom qui lui est venu de ce

théâtre même, qui, du reste, existe encore en partie au fond de la

cour de la maison qui fait face au café Procope. On y emmagasine des

papiers peints. Ce fut l’atelier de Gros.

Les Comediens italiens, représentent les Dimanches et les jours que le Theatre de l’Academie Royale de musique est fermé, sur leur Theâtre de l’Hotel de Bourgogne, rue Mauconseil[8].

[8] A l’endroit où, comme on sait, fut plus tard la Halle aux cuirs.

Messieurs Baraillon pere, fameux Tailleur pour les habits de Theatre[9], et M. son fils pour les masques et autres choses necessaires pour les Ballets et Comedies, demeurent ruë saint Nicaise[10].

[9] Jean Baraillon, qui avoit commencé par être tailleur de la troupe

de Molière. Une sœur utérine de la comédienne Mlle de Brie étoit sa

femme depuis 1673. Le fils, dont il est parlé ici après lui, étoit

né de ce mariage. C’est lui qui, avec le chevalier d’Arvieux, avoit

organisé la mascarade turque du *Bourgeois gentilhomme*, en 1670.

D’après un compte retrouvé par M. Campardon, il n’y avoit pas fourni

moins de cent trente-huit habits.

[10] L’administration et ce qu’on appeloit «le magasin de l’Opéra»,

s’y trouvoit déjà. Ils y restèrent jusqu’à la fin du règne de Louis

XV.

Les Sieurs du Creux, au bout du pont Notre Dame, et Boille, rue du Colombier saint Germain, vendent aussi des Masques de Theâtre et de Carnaval[11].

[11] Ducreux fit aussi les fournitures pour le _Bourgeois

gentilhomme_. On voit par le compte cité tout à l’heure, et qui

s’élève pour lui à 454 livres, que non-seulement il y fournit les

masques, mais «les jarretières, perruques, barbes et autres

ustenciles.»

Mademoiselle Poitiers, vis à vis les Quinze-Vingts, rue saint Honoré, fait des Coëffures en cheveux pour les Balets et

Opera.

Les Sieurs Frangeon et la Croix, Brodeurs des Habits pour les Balets du Roy, demeurent le premier rue saint Estienne, à la Ville neuve, et l’autre, rue neuve saint Denis, proche la porte.

Le Sieur Roussard, Plumassier du Roy, tient un grand magasin de Plumes pour les Balets et Tragedies, rue saint Honoré.

Messieurs Cossard et Guerinois vendent toutes sortes d’Etoffes or et argent pour les Balets, Opéra et Mascarades, ils demeurent ruë saint Denis, près le grand Châtelet.

Autant en fait, M. Harlier, ruë de la Coutellerie, qui fait et vend des Etoffes brodées or et argent.

Le Sieur du Vandiet, Sculpteur, pour la fabrique des Marionnettes et Mannequins, demeure rue de Hurepoix, près le pont saint Michel[12].

[12] Il est appelé «Du Vaudiet» dans l’édit. de 1691, p. 49, et son

adresse y est différente: «rue de la Huchette au Tambour.»

Le Sieur Careme, qui fait les Feux d’artifices de l’Hotel de Ville et de l’Opera[13], demeure rue Frementeau[14].

[13] Denis Caresme, dont le père, Thomas Caresme, mort en 1688, avoit

été «ingénieur des feux d’artifice de S. M.» Denis étoit concierge

des basses cours du Louvre, ce qui explique son logement rue

Fromenteau. Ses feux d’artifice figurés et colorés n’étoient pas que

pour l’Opéra. Il en fit aussi pour la Comédie italienne. *V.* le

Théâtre de Ghérardi, t. I, avertissement. Il mourut en 1700. Son

père, qui logeoit au Marché-Neuf, faisoit non seulement des feux

d’artifice pour le roi, mais pour la Ville. (_Bibliogr. des

Mazarin._, t. I, p. 388.) En cela, comme on le voit ici, il lui

avoit succédé. Charles-Nicolas Guérin lui succéda à lui-même.

(_Archives de l’Hôtel-Dieu_, t. I, p. 130.)

[14] Caresme est mentionné au chapitre XXXIX de l’édition de 1691, p.

59, mais sans qu’il y soit dit qu’il travailloit pour l’Opéra. «Le

sieur Morel», qui vient après, s’y trouve aussi. On lit de plus, à

la suite: «le sieur Moisy, qui a une boutique sur le Pont-Neuf, et

une veuve qui en a une devant la Bastille, font des fusées pour les

merciers et pour les particuliers qui en ont besoin.»

Le Sieur Morel, même talent, demeure rue de Tournon.

Le Sieur du Mont, place Maubert, montre les tours de Gibeciere[15].

[15] On s’en amusoit même chez le Roi. *V.* dans les _Mélanges

histor._ de Michault, t. I, p. 16-19, l’anecdote d’un de ces

prestidigitateurs qui, pendant une soirée de Versailles, escamota un

verre énorme et le fourra dans les chausses un peu trop lâchées de

ce pauvre abbé Genest, l’académicien.

On tient tous les Dimanches matin sur le quay de la Mégisserie, du costé du Châtelet, une espèce de marché d’Animaux vivans pour le plaisir; sçavoir, Lapins, Pigeons, Oiseaux de cages[16], Cochons d’Inde, *etc.*

[16] Les oiseaux de cage étoient surtout le commerce de ce quai, le

dimanche. Quelques-uns se payoient très-cher. Les serins, par

exemple, qui étoient encore des oiseaux assez rares, montoient

jusqu’au prix de deux cents livres. (Hervieux, _Traité des Serins de

Canaries_, 1709, in-12, chap. XXIII.) Sous la Régence, les grandes

dames en faisoient trafic. Après qu’on les avoit bien stylés chez

elles, elles les envoyoient revendre sur le quai. (Lémontey, _Hist.

de la Régence_, t. II, p. 319.)

La Demoiselle Guerin, rue du petit Bac[17], fait commerce de petits Chiens pour les Dames[18].

[17] «Près les Petites maisons.» Edit. de 1691, p. 33.—On l’appelle

aujourd’hui, par interversion, petite rue du Bac.

[18] C’est-à-dire les chiens de chambre ou de manchon. Les plus à la

mode étoient encore à ce moment, quoique déjà un peu en baisse,

comme on le verra plus loin, les chiens de Bologne, sorte de

carlins, qu’on frottoit aussitôt nés d’esprit de vin à toutes les

jointures pour les empêcher de croître. Ils se vendoient quelquefois

fort cher. Tallemant (édit. P. Paris, t. III, p. 304) raconte qu'un

extravagant d'italien, nommé Promontorio, en offrit un à la

princesse Marie de Mantoue, pour cinquante pistoles à payer quand

elle serait reine. Elle accepta, et dix-huit mois après devint,

contre toute apparence jusque-là, reine de Pologne. On comprend

qu'elle paya alors gaîment les cinquante pistoles. L'espèce des

chiens de Bologne s'est perdue, même à Bologne. (Valery, l'_Italie

confortable_, p. 78-80.) Sur la fin du règne de Louis XIV, les

chiens *Burgos* commençoient à les remplacer. Ils préludoient à la

mode des chiens d'Espagne, ou épagneuls, qui date de la Régence.

Entre eux et les bolonois s'étoient un instant glissés les chiens

loups: «On ne carresse plus, lisons-nous dans la *Lettre italienne*

déjà citée, que ceux qui ont le museau de loup et les oreilles

coupées, et plus ils sont difformes, plus ils sont honorés de

baisers et d’embrassements.»

Les Boules de Buis et de Gayac à jouer, se font en perfection par le Sieur Baudry, Tourneur, rue du petit Lion, et par un autre Tourneur de la rue Troussevache.

Les Epiciers Orangers de la rue de la Cossonnerie, font venir des Boules de Marseille qu’ils donnent à fort grand marché.

Les Jeux d’Echets et Triquetracs se font et se vendent chez les Tablettiers du Marché Neuf et de la rue des Assis.

Les Academies de Jeux de Cartes ont été defendues, et on ne joue publiquement dans les Jeux de Paume qu’au Billard[19].

[19] La défense contre les jeux de cartes n’étoit sans doute pas aussi

sévère quand avoit paru l’édition de l’année précédente, car voici

ce qu’on y trouve, p. 49: «On joue aux cartes et au billard dans

presque tous les jeux de paume, qui sont en plus grand nombre au

faubourg Saint-Germain qu’ailleurs.»—Les jeux défendus dans les

maisons publiques ne pullulèrent que plus frauduleusement dans les

particulières. C’est alors que l’on vit partout de «ces femmes

brelandières» dont parle la *Xe Sat.* de Boileau, et que visoit

l’abbé de Villiers dans une de ses *Epîtres*, 2e édit., p. 375,

lorsqu’il nous rappelle

… L’industrieux génie

Qui trouve par le jeu l’art d’avoir compagnie.

«—Eh! dit Colombine dans l’_Avocat pour et contre_, acte III, sc.

7, ne pouvons-nous pas donner à jouer à la bassette, et vivre

honorablement dans Paris, comme une infinité de gens aussi gueux que

nous.» Il y eut jusqu’à des femmes de conseillers au Parlement qui

tinrent ainsi des maisons de jeux. *V.* P. Clément, *la Police* sous

Louis XIV, p. 340-341.

Pour les fameux Maîtres de Dance et de Paume, voyez l’article des Nobles Exercices.

Pour les Joueurs d’Instrumens, voiez l’article de la Musique.

Le Sieur Alexandre Vauboam[20], rue des Assis, fait des Castagnettes en perfection.

[20] Lisez Roboam. C’est le même qui a été nommé plus haut, p. 211,

comme «fabricant de guitares en perfection.»

JARDINAGES.

Monsieur le Marquis de Villacerf[1], SurIntendant et Ordonnateur des Batimens et Jardins du Roy[2], demeure rue de l’Egout, près la place Royale.

[1] Edouard Colbert, marquis de Villacerf, déjà mentionné plus haut,

p. 124.

[2] Il avoit eu cette place à la mort de Louvois, auquel il tenoit par

sa mère, comme par son père il tenoit à Colbert. Il dut s’en

démettre, en 1699, à la suite des trop longues malversations de

Mesmin, «son commis principal, en qui, dit Saint-Simon, il se fioit

de tout.»

M. le Nostre, Directeur et Controlleur des Batimens et Jardins de Sa Majesté[3], demeure aux Tuilleries[4].

[3] André Le Nostre, trop célèbre pour ses travaux à Versailles, à

Trianon, à Saint-Germain, aux Tuileries, pour que nous ayons à

parler de lui longuement.

[4] Il y mourut, le 15 septembre 1700, à quatre-vingt-sept ans. Il s’y

étoit fait, dans une de ses dépendances, une collection de tableaux

de maîtres, de médailles, de porcelaines, etc., dont on peut lire la

description au chap. IV du *Voyage* de Lister, et au commencement de

la *Jeunesse de Bachaumont*, qui fut publiée en 1859 par les soins

de Fréderic Lock, d’après un manuscrit de l’Arsenal, dans les

premières livraisons du *Magasin de Librairie*.

M. le Bouteux, neveu de M. le Nostre[5] et Directeur de l’Orangerie des Tuileries[6], demeure à l’Arsenal.

[5] Michel Le Bouteux, fils de celui qui avoit eu un si beau jardin,

rue de la Madeleine, à la Ville-l’Evêque, où tout le monde pouvoit

s’aller promener, comme on le voit dans le roman de Mme de

Villedieu: *Mémoires de la vie de Henriette-Sylvie de Molière*,

édit. de 1701, p. 110. On a du père: _Plans des bastiments et jardin

de la Norville_; *Plan du jardin et château de Louvois*; _Plan du

château de Presles, près Beaumont_, etc.; et du fils: _Plan et

élévation du château de Villacerf_, toutes planches très-rares.

[6] Il avoit de plus, en survivance, la conciergerie de cette

Orangerie. (*Etat de France*, 1692, p. 498.)

M. Molet, Jardinier ordinaire de Sa Majesté[7], demeure au vieux Louvre[8].

[7] Charles Mollet, fils de Claude Mollet, qui avoit été sous Henri

IV, sous Louis XIII et dans les premiers temps du règne de Louis

XIV, «jardinier ordinaire et dessinateur des plans, parcs et jardins

des maisons royales», et de qui l’on a un livre si curieux: _Théâtre

des plants et jardinages_, etc., 1652, pet. in-4º. Un autre de ses

fils, André, frère de Charles, qui est ici, avoit été maître des

jardins de la reine de Suède, et avoit publié à Stockolm, en 1651,

in-fol.: _le Jardin de Plaisir, contenant plusieurs dessins de

jardinages, tant parterre en broderie, compartiments de gazon,

bosquets et autres_.

[8] Sa charge, qu’il transmit en survivance à son fils Armand, le 1er

février 1692, étoit celle de «jardinier du Petit-Jardin parterre,

qui est au-devant des fenêtres du Louvre.» Il étoit donc tout

naturel qu’il logeât dans ce palais. Son père avoit demeuré tout

près à l’hôtel de Matignon, et il avoit fait planter, vers 1606, sur

la belle place, qui étoit alors au-devant, «quantité de mûriers

blancs.» (*Archives curieuses*, 1re partie, t. IX, p. 130.)

M. Carbonnet, aussi Jardinier de Sa Majesté, demeure près saint Roch, tous trois après M. le Nostre, ont un grand talent pour les desseins de Parterres, de Bosquets, *etc.*

M. Balon, Directeur de la Pépiniere du Roule[9], demeure là même.

[9] On sait que c’est de cette pépinière du Roule que le nom de la rue

de la Pépinière est venu. Voici ce qu’on lit sur Balon qui la

dirigeoit alors, dans l’*Etat de France* de 1692: «M. Balon, qui est

au jardin de la pépinière au Roule, établie en 1670, est directeur

des plants d’arbres des maisons royales.» Noël de Morlaix, que

Lister y alla voir (*V.* son *Voyage*, ch. X), fut le successeur de

Balon à la pépinière du Roule.

Il y a encore divers autres Jardiniers de grands Seigneurs, qui sont renommez pour les compartimens, par exemple,

Messieurs de la Saulsaye à l’Hotel de Condé: de Marne, rue de l’Egout près la place Royale: Godeau, près saint Roch à l’Hôtel de saint Poüange[10], *etc.*

[10] Il s’ouvroit rue Neuve-des-Petits-Champs et devoit son nom au

cousin de M. de Villacerf, le marquis Gilbert Colbert de

Saint-Pouange, dont le fils eut, par mariage, en 1702, la

principauté de Chabannais. La rue, qui fut percée de 1775 à 1777 sur

l’emplacement de l’hôtel et de son jardin, prit ce dernier nom

qu’elle porte encore.

Les Jardiniers qui sont exercez à la construction des cabinets et ornemens de treillages[11], sont entr’autres Mrs de la Saulsaye[12] et Godeau ci-devant désignez: Carpentier à l’Hotel de Lesdigüires[13], et au Fauxbourg saint Antoine: le Roux, rue de Pincourt: Hennetin, rue de la Muette[14]: et le Normand, rue de Montreuil.

[11] On peut voir sur les estampes du temps, qui représentent des

jardins, et dues pour la plupart aux jardiniers-artistes, qui en

avoient dessiné l’ordonnance, quelles proportions monumentales on

donnoit à ces treillages: «le grand avantage, dit Lister, qu’ils ont

dans les villes, c’est, outre la beauté du travail, de cacher le

vilain aspect des maisons voisines.» *Voyage à Paris*, chap. IX.

[12] On a vu tout à l’heure qu’il étoit jardinier de l’hôtel de Condé.

Il s’y étoit fort distingué, comme le prouvent les deux planches

très-rares où sont figurés les treillages du jardin, à cette époque.

[13] Lisez de Lesdiguières. C’étoit l’ancien hôtel que Zamet avoit

fait bâtir sous Henri IV, rue de la Cérisaie, près du petit Arsenal,

dont il n’étoit séparé que par une impasse. Il appartenoit alors, à

Françoise de Gondi, veuve du duc de Lesdiguières. Mme de Sévigné,

dans ses *Lettres*, en vante la beauté, mais en regrette la trop

grande solitude et le difficile accès. (Edit. Hachette, t. X, p. 374

et 467.) Les jardins surtout en étoient magnifiques. Carpentier qui

en avoit la direction, et qui excelloit, comme on le voit ici, pour

les treillages, ne les y avoit pas épargnés: «Celui du fond, dit

Lister, étoit fort noble, et avoit coûté dix mille livres; un autre

en avoit coûté six mille. J'en remarquai un plus petit, et, le seul

que j'ai vu ainsi, tout en feuillage de fer peint en vert.»

[14] Ou de *la Meute*, comme on l'appeloit en 1540, à cause de quelque

maison de chasse. C'est dans cette rue, qui va de la rue de Charonne

à celle de la Roquette, que Tamponnet, peut-être sur le même

terrain, eut sous le premier Empire et la Restauration, ses

admirables serres qui ne contenoient pas moins de cinq mille

orangers de toutes tailles, et où l'on vit la première collection de

camélia. (Dufey, *Memorial parisien*, 1821, in-12, p. 67.)

Les Jardiniers qui font commerce de Fleurs, Arbres et Arbustes pour l’ornement des Jardins, sont au Fauxbourg saint Antoine[15]: les Sieurs Julien et Guyot dit petit Claude, ruë de Pincourt: Chevalier, ruë des Amandiers: Tremel et Grebey, rue de la Raquette: le Breton, rue de Charonne: du Puis, Huby et Hely, ruë de Baffroy[16]: Gaumont Jacques et du Buisson, grande ruë du Fauxbourg: Marechal, rue saint Bernard, *etc.*

[15] *V.* sur ces floristes du faubourg, *le Mercure* d’avril 1721, p.

176, et celui de juin-juillet de la même année, 2e partie, p. 112.

[16] Elle est adjacente à la rue de Charonne.

Et en divers autres quartiers de la Ville et des Fauxbourgs sont les Sieurs Thibaut fils, rue des Boullais: Baptiste, près les Invalides: Jacques, ruë de Taranne[17]: des Crochets, près la porte saint Martin: Besnard, Fauxbourg saint Laurent, *etc.*

[17] Le jardin de Morin, dont ce Jacques étoit peut-être le jardinier,

se trouvoit rue Taranne, derrière la Charité. C’étoit un des plus

célèbres de Paris pour les plantes rares. Le premier *filaria*, dit

Sauval, t. III, p. 4, y fut planté.

Le Sieur Billette, Jardinier du Roy, dont la femme est Bouquetiere de Sa Majesté, a de très belles fleurs et de très beaux arbustes: mais il est ordinairement en Cour.

Le Sieur Baudouin, Jardinier Marager[18], près la Barrière des Incurables[19], cultive toutes sortes de Fruits et de Legumes precosses avec un succez merveilleux.

[18] C'étoit l'ancien mot, que celui de «maraîcher» remplaça. Jaubert

l'emploie encore dans son *Dictionnaire des arts et métiers*, t.

III, p. 49. La Quintinie avoit cependant consacré l'autre depuis

longtemps, avec une simple différence d'orthographe, dans son livre

sur *Les jardins*, préface, p. XVII. Distinguant ceux qui s'occupent

d'arbustes et de fleurs de ceux qui s'occupent de légumes, il dit:

«les uns qu'on nomme simplement jardiniers, les autres qu'on nomme

maréchais.»

[19] Il est singulier que Blegny n’ait cité ici que ce «marager» de la

barrière des Incurables ou de Sèvres. Dans les faubourgs

Saint-Antoine et Saint-Martin, où affluoient les fleuristes, ils

étoient, eux aussi, en nombre, et cela depuis longtemps. Dans _les

Registres criminels du Châtelet_ (1389-1392), il est parlé, t. II,

p. 252 et 522, des marais qu’ils cultivoient et des gardes qui les

préservoient contre les maraudeurs. Charles V avoit protégé cette

culture de la banlieue parisienne, et il en existe des preuves chez

quelques descendants de ceux qu’il avoit privilégiés: «On conserve,

dit M. A. Ysabeau dans un article reproduit par _le Salon

littéraire_ du 21 août 1843, p. 12, on conserve avec soin dans

plusieurs familles de maraîchers—les Dulac, Deberg et autres—des

chartes de Charles V, concédant aux ancêtres de ces familles des

marais, à la condition de les dessécher pour les convertir en

jardins. Depuis cinq siècles, les familles désignées sur ces chartes

n’ont pas cessé d’exercer de père en fils, sans interruption, la

profession de jardinier.»

M. Tournesol[20], demonstrateur au Jardin du Roy, entend particulierement la culture des plantes medecinales[21].

[20] Lisez Tournefort. C’est le célèbre botaniste-voyageur, qui étoit

professeur au Jardin Royal depuis 1683, et de l’Académie des

Sciences depuis un an seulement. Lister le vit souvent, et parle

beaucoup de lui dans son *Voyage*.

[21] Il combinoit, en effet, la botanique et la médecine, comme on le

voit par son *Traité des matières médicales*.

Aussi fait un des Pères Minimes de la Place Royale.

On trouve chez les Provençaux, au cul de sac de saint Germain l’Auxerrois[22], rue de l’Arbre sec, des Orangers, des Citronniers, des Jasmins, des Mirthes et des oignons de Tubereuses, de Narcisses de Constantinople, de Hiacinthes Orientales, de Lis Alphodelles, de Martagons Pomplions, *etc.*

[22] Il est derrière le chevet même de l’église, et il prit alors pour

le garder jusqu’à présent le nom de ces *Provençaux* qui y faisoient

leur commerce.

Les Mercredis et Samedis on tient sur le quay de la Megisserie, une espèce de marché franc pour les fleurs, arbres et arbrisseaux[23]; où l’on trouve d’ailleurs des graines de choux-fleurs, et des cardons d’Espagne.

[23] Ce marché aux fleurs s’étoit d’abord tenu à l’Ile-Saint-Louis,

«le long du quai Bourbon», dit Sauval, qui en vit la fin. On

l’appeloit «la foire aux oignons», à cause des fleurs à oignons dont

on y faisoit surtout le commerce. «Tous les ans, dit Sauval, t. II,

p. 662, on voit ce quartier, tout couvert qu’il soit de maisons, se

métamorphoser en un instant, et devenir un jardin fleuri, bien

varié, et qui sent si bon que l’air en est tout embaumé.»

Les Jardiniers d’Orléans qui apportent tous les ans à Paris vers la fin de Septembre, une fort grande quantité d’arbres

fruitiers à hautes et basses tiges, logent pour la plûpart grande rue du Fauxbourg saint Antoine, au Nom de Jésus et aux deux Clefs[24].

[24] Il y avoit déjà plus d’un siècle qu’on avoit fait à Orléans de

grands progrès dans la culture des jeunes arbres fruitiers,

forestiers et d’agrément. A la fin du dernier siècle, on n’y

évaluoit pas à moins de 200,000 le nombre des pieds d’arbres qui s’y

vendoient sur place, ou qui s’y exportoient à Paris ou ailleurs,

chaque année. Les *forestiers* étoient surtout fournis par les

faubourgs Saint-Marc et Saint-Vincent, et les arbres à fruit ou

d’agrément par le faubourg Saint-Marceau, où cette culture s’est

maintenue et même étendue.

On peut d’ailleurs en tous temps trouver un grand assortiment d’arbres fruitiers chez les Sieurs Le Faucheur à Bagnolet, et Robineau au Menil-Montant.

Le Sieur de la Forest, concierge de la Samaritaine[25], fait des Pompes et autres machines pour l’elevation des eaux.

[25] La Samaritaine, sur le Pont-Neuf, étant considérée comme Château

Royal, avoit un concierge, comme nous le voyons ici, et un

gouverneur.

Ruë saint Pierre, du coté de la rue Montmartre, on fabrique une sorte de pompe industrieuse qui n’est pas d’une grande depense, et au moyen de laquelle un seul homme peut elever sans peine et sans effort huit ou dix muids d’eau par heure, l’Inventeur offre d’en faire la demonstration aux curieux, aussi bien que des Orloges et Cadrans pour les vens, au soleil et à la lune, qu’il fabrique d’ailleurs pour la commodité du public.

Pour les livres de Jardinages, voyez l’article du commerce de Librairie.

Le Sieur le Febvre, sur le quay de la Mégisserie, a un grand assortiment de graines et oignons de Jardins[26].

[26] Lister, ch. X, *ad finem*, nous parle de ce M. Lefebvre «le

marchand de graines», qui avoit, en outre de sa boutique du quai, où

le même commerce se fait encore, un fort beau «jardin fleuriste.»

Ses tulipes étoient particulièrement superbes: «Il en avoit, dit-il,

une grande et belle collection, beaucoup de panachées et d’une

grande variété.»

On vend des pots de terre à ances bronzez et dorez pour l’ornement des Jardins, chez le Sieur du Vivier, grande rue du Fauxbourg saint Antoine, à l’entrée de laquelle on vend d’ailleurs des caisses peintes en fayances.

Chacun peut faire fabriquer à son gré des pots de fayance pour les Jardins à la Fayancerie de saint Cloud.

Ceux qui sont emaillez en violet et tachetez de blanc, viennent de la Fayancerie de Roüen[27].

[27] Il sera parlé plus loin de cette fayencerie, ainsi que de celle

de Saint-Cloud.

TAPISSERIES[1] ET MEUBLES ORDINAIRES.

[1] Le Sicilien, dont la lettre sur Paris fut traduite dans le _Saint

Evremoniana_, s’étonna de voir des tapisseries partout, sur les

murailles des chambres. «C’est un usage général, dit-il, comme en

Italie de les embellir par des sculptures.»

Il y a un magasin de Tapisseries de Flandres[2], rue du petit Lion[3], et un autre pour les Tapisseries de Beauvais[4], rue de Richelieu.

[2] Tapisseries de haute lisse—c'est-à-dire faites sur un métier

perpendiculaire—et à personnages ou à verdures. Les ouvriers

flamands que Henri IV avoit fait venir en 1603, avoient perfectionné

ce genre de fabrication aux Gobelins, où ils avoient été établis.

[3] «Derrière l'hôtel de Bourgogne.» Edit. 1691, p. 35.

[4] «Au milieu de la rue de Richelieu.» *Id.*—La manufacture de

Beauvais étoit une création de Colbert, en 1660. Les ouvriers

flamands, qu'il y avoit établis, y travailloient en haute lisse

comme aux Gobelins.

Les Marchands Forains qui negotient les Tapisseries d'Aubusson[5], sont rue de la Huchette et aux environs.

[5] Elles étoient de basse lisse, c’est-à-dire faites sur un métier

horizontal. Fabriquées par des femmes, et avec des laines moins

fines, le bon marché en rendoit le débit bien plus général que celui

des tapisseries de Beauvais. Le tarif des douanes de 1664 et années

suivantes le prouve.

M. Dansvüiche[6], carrefour sainte Opportune, fait commerce en gros de Bergames[7] et Tapisseries de Rouen, façon de Hongrie[8].

[6] Son nom est écrit «D’Answihc» dans l’édit. précéd.— C’étoit

certainement un flamand.

[7] Les bergames étoient un mélange de laine et de bourre de soie que

l’on teignoit ordinairement en gris ou en rouge.

[8] On en faisoit aussi à Paris. Elles étoient fabriquées avec de la

tonture ou *tontisse* de laine. C’est de là que les premiers papiers

peints, qui remplacèrent les tapisseries, en les imitant de leur

mieux, furent appelés des papiers-tontisses.

Les Tapisseries Bergames, Damas-Caffart[9], petites Etoffes, Satin de Bruge[10], Taffetas des Indes et diverses etoffes à faire du meuble, se vendent en détail et en diverses boutiques et magasins près l’aport de Paris.

[9] Sorte de damas, dont la trame étoit de fil, et les chaînes de

soie. C’étoit une étoffe «légère, commode et de grand débit», qu’en

1604, un marchand de Troyes demanda au Roy de fabriquer dans son

pays avec privilége. (*Archives curieuses*, 1re série, t. XIV, p.

232.)

[10] Sorte de damas-caffart, mais avec une rayure différente, et qui

se rapprochoit aussi beaucoup du *satin de Chine*. Le marchand de

Troyes, cité dans la note précédente, demanda aussi à fabriquer de

ces satins de Bruges, en 1604.

Les Marchands Tapissiers renommez pour les meubles magnifiques, sont entre plusieurs autres Messieurs Bon l’ainé, Tapissier du Roy, rue Tictonne; Bon le cadet, Tapissier de Monsieur, rue aux Ours[11]; Barelle, à Luxembourg; Montonnet, Cellier et Mendron, rue Michel le Comte[12]; Bernier et Malet, rue des Bourdonnois, *etc.*

[11] «Les sieurs Le Bon frères, fameux tapissiers, demeurant rue aux

Ours et rue Platrière.» Edit. 1691, p. 36.—Leur vrai nom étoit, en

effet, Le Bon. C’est ainsi que l’aîné, Louis, est nommé dans l’_Etat

de France_ de 1692, p. 179 et 682, en qualité de tapissier du Roi

pour le trimestre d’avril, et de tapissier ordinaire du duc de

Bourgogne. Coulange le nomme dans sa chanson sur _Un vieux lit de

famille_, p. 72 de son Recueil, mais c’est Bon qu’il l’appelle pour

la mesure du vers:

Autant de modes que d’années,

Aujourd’hui le tapissier Bon,

A si bien fait par ses journées

Qu’un lit tient toute une maison.

Ces énormes lits des frères Le Bon étaient célèbres. *V.* le

Mercure galant, t. III, p. 300.

[12] C’est le fils de ce Mandron, tapissier comme lui, mais Vieille

rue du Temple, qui créa chez lui le théâtre de société, d’où sortit

Lekain. Mandron lui-même y jouoit «les rois». *V.* une lettre de lui

dans le *Journal de Paris*, 1er mars 1778, p. 238.

Messieurs Cussy aux Gobelins, Boulle aux galeries du Louvre[13], le Febvre, rue saint Denis au Chesne vert[14], etc., travaillent par excellence aux meubles et autres ouvrages de marquetterie.

[13] Il a beaucoup mieux l’article qu’il mérite dans l’édit. de 1691.

Le voici avec celui qui le précède, et qui devroit aussi se

retrouver ici: «les meubles d’orfèvrerie sont fabriquez avec grande

perfection par M. De Launay, orfèvre du Roy, devant les galeries du

Louvre. M. Boul, son voisin, fait des ouvrages de marquetterie d’une

beauté singulière.»—Nous n’avons pas à nous étendre sur

Charles-André Boulle, le merveilleux ébéniste du grand règne, que

l’on connoît aujourd’hui par de si intéressantes notices, à

commencer par celle de Mariette dans l’*Abecedario*, où il dit: «Ses

meubles enrichis de bronzes magnifiques et d’ingénieux ornements de

marquetterie sont d’un goût exquis, et la mode ne leur fait rien

perdre de leur prix.» Il avoit le goût passionné des tableaux, des

estampes plus encore, et des dessins. Il s’y ruina. En 1686, il

étoit déjà la proie de ses créanciers, et se trouvoit bien que le

Louvre, où il logeoit, fut lieu d’asile. Louvois, furieux un jour de

ce qu’il ne s’exécutoit pas assez vite pour quelques meubles de

l’appartement du Dauphin, où il avoit déjà décoré un si admirable

cabinet tout de glaces et de marquetteries, menaça de lui enlever ce

refuge. Voici la lettre impitoyable qu’il écrivit à ce sujet, le 4

février 1686, à son agent La Chapelle: «Boulle promet à Mgr le

Dauphin, depuis longtemps, quelques sièges, lesquels il n’achève

point. Je vous prie de voir en quel état ils sont, et de lui dire

que, s’il ne les achève, je le ferai sortir du Louvre, et le ferai

mettre au For-l’Evêque à la discrétion de ses créanciers, et que je

ferai faire son ouvrage par d’autres.» Citée par M. Rousset, _Hist.

de Louvois_, t. III, p. 381. En 1704, la gêne de Boulle étoit encore

plus grande et ses embarras plus pressants. Le Roi l’en sauva.

(_Correspond, admin. de Louis XIV_, t. II, p. 843.) Le plus grand

deuil de sa vie fut l’incendie de son chantier au Louvre, et la

destruction par les flammes de la plus grande partie de sa

collection, dans la nuit du 20 août 1720. Quoique déjà bien vieux,

il eut assez d'énergie pour survivre. Il ne mourut que douze ans

plus tard, le 1er mars 1732. Il avoit quatre-vingt-neuf ans et

quelques mois. *V.* sur lui, dans *les Archives de l'Art françois*,

par MM. de Chenevières et de Montaiglon, t, IV, p. 321-350, un

travail qui résume à peu près tout ce qu'on sait sur lui.

[14] Fils de Claude Lefebvre, dit Saint Claude, qui avoit travaillé

comme tapissier chez Fouquet, à Vaux.

M. Marseille, ruë S. Denis, près la Sellette, vend des Tapisseries de cuir doré de Flandres.

Celles de France se fabriquent près la porte saint Antoine.

Les Cabinets[15], Bureaux, Biblioteques et autres meubles de placages[16], de noyers, d'ébène, de cedre, etc., sont fabriquez et vendus au Fauxbourg saint Antoine, à la porte saint Victor, rue neuve saint Mederic, rue Grenier S. Lazare, rue du Mail, *etc.*

[15] Richelet décrit ainsi, en 1688, dans son *Dictionnaire*, ces

meubles, dont la mode revient: «Espèce d’armoire avec des tiroirs,

faite d’ébène, de noyer ou d’autre beau bois, propre à serrer des

hardes.» On en vendoit aux foires. Le Sganarelle de _L’Amour

médecin_, act. I, sc. 2, veut donner à sa fille «un cabinet de la

foire St-Laurent.» Dans le *Tarif des droits d’entrée*, etc., du 18

sept. 1664, se trouvent de curieux détails sur ces cabinets.

[16] «Et de marqueterie.» Edit. 1691, p. 35.

Il y a sur la Ville Neuve un très grand nombre de Menuisiers qui travaillent à toutes sortes de meubles tournez et non tournez[17].

[17] C’étoient des ouvriers du faubourg Saint-Antoine, que, sous Henri

IV et sous Louis XIII, grâce à une exemption de taille et au droit

de pouvoir travailler sans maîtrise, on avoit attirés dans ce

quartier encore désert de la Ville-Neuve-sur-Gravois, c’est-à-dire

de la butte Bonne-Nouvelle, rue Bourbon-Villeneuve—aujourd’hui

d’Aboukir,—et rue de Cléry, etc., où, comme on sait, le même métier

et le même commerce des meubles s’exercent encore.

Les Tapissiers-Fripiers qui vendent et loüent toutes sortes de meubles[18] faits, sont pour la plupart sous les pilliers des Halles, rue de la Truanderie, Montagne sainte Genevieve, Descente du Pont Marie, et[19] rue Grenier sur l’eau.

[18] Ces «louages de meubles» aux Halles sont gaîment tournés en

ridicule dans une pièce du Théâtre Italien, *Le grand Sophy*, jouée

en 1689: «GROGNARD. Je ne sais à quoi il tient que je ne jette tous

les meubles par la fenêtre.—MEZZETIN. N’allez pas faire cette

sottise-là, s’il vous plaît, il faut que je les rende au fripier. Je

ne les ai loués que pour deux heures. Allons, meubles, sous les

piliers des Halles! (_Tous les meubles se plient et

disparoissent._)» *Théâtre* de Ghérardi, t. II, p. 158.

[19] «Derrière Saint-Gervais.» Edit. précéd., p. 36.

Le Sieur Quenel, rue des Bourdonnois, fait venir des Chaises de Jonc d’Angleterre[20].

[20] «Les tourneurs qui vendent des chaises garnies de jonc et

de paille, sont pour la plupart au Marché-Neuf, rue

Grenier-Saint-Lazare et rue Neuve-Saint-Médéric.» *Id.*— L’usage ne

s’en répandit pas chez nous, car lorsque Grosley alla en Angleterre

au siècle suivant, il trouva ce genre de chaise excellent, et nous

le recommanda, comme si l’essai n’en avoit pas encore été fait. Il a

été plus heureux de nos jours. *V.* le curieux livre de Grosley,

Londres, édit. de 1755, t. I, p. 238.

Il y a plusieurs Argenteurs et Doreurs pour les meubles de fer rue Dauphine, rue de la Verrerie et Fauxbourg saint Antoine[21].

[21] L’art. est plus détaillé dans l’édit. précéd., p. 36: «les

argenteurs et doreurs, qui vendent des chenets, foyers, girandoles,

vaisselles et autres ouvrages de fer et de leton dorez et argentez,

ont leurs boutiques rue Dauphine et rue de la Verrerie.»

Le Sieur Baudry, Tourneur, rue du petit Lion, fait et vend des Mortiers et Pilons de Boüis pour les officiers[22], d’une propreté particulière.

[22] Lisez: les officines.

Pour les Tableaux et Meubles de la Chine, voyez l’article des Curiositez de cabinet.

Il faut neanmoins ajouter que les Sieurs Charpentiers et Bourgeois, quay de l’Ecole, peignent et vendent les portraits de la Cour en bordures[23] pour l’ornement des chambres et des salles.

[23] Nous dirions «en cadres.» Richelet dit en effet dans son

Dictionnaire: «BORDURE, bois de menuiserie pour mettre un portrait

ou une glace de miroir.»

Pour les Lits de Camps, Tentes et Pavillons, voyez l’article des Armes et Bagages de Guerre.

Pour le Linge, voyez l’article des Toilles et Dentelles de fil.

Les Sieurs Roügeot, vieille rue du Temple, et Landois, rue Neuve saint Honoré, ont une grande habitude à bien raccommoder et remettre en couleur les Tapisseries de haute lisse.

Les Tapisseries peintes sur du Bazin façon de haute lisse[24], se vendent dans un magasin prés les Quinze vingts.

[24] On les peignoit aussi sur du coutil. L’abbé Jaubert en parle dans

son *Dictionnaire des arts et métiers*, t. IV, p. 205: «Ces autres

tapisseries, dit-il, que l’on fait de coutil, sur lequel, avec

diverses couleurs, on imite assez bien les personnages et les

verdures de la haute lisse.» Il écrivoit cela en 1773, et ajoutoit

que c’était une invention assez nouvelle. On voit ici qu’elle datoit

de quatre-vingts ans au moins.

On vend des Coutils en gros au Bureau des Marchands Tapissiers rue saint Martin, et encore chez Messieurs Milon, même rue, et Prevost, près l’Hotel de la Monnoye.

CHAIR ET POISSON.

Pour le Bureau des Marchands-Bouchers, voyez l’article des Bureaux publics.

Les Boucheries de Paris qui sont ordinairement ouvertes sont près l’aport de Paris, place aux Rats[1], quartier des Quinze-vingts[2], marché du Temple[3], coin de S. Paul[4], porte S. Antoine[5], marché Neuf[6], montagne sainte Geneviève[7], place Maubert[8], Fontaine S. Severin, quartier S. Nicolas des Champs[9], rue Montmartre[10], rue Comtesse d’Artois, pointe saint Eustache; rue de Bussy, petit Marché, Croix rouge[11], et ruë des Boucheries saint Germain.

[1] Rue Saint-Jacques-la-Boucherie, près de l’impasse du Chat-Blanc.

Sous Louis XV, cette boucherie de l’Apport-Paris appartenoit aux

anciennes familles bouchères La Dehors et Saint-Yon. *Mercure*, mars

1739, p. 439.

[2] C’est-à-dire en face des Quinze-Vingts, de l’autre côté de la rue

Saint-Honoré, à l’endroit où se trouvoit la rue Jeannisson, qui,

jusqu’en 1830, s’étoit appelée pour cela *rue des Boucheries*.

[3] Il étoit où fut construite, en 1811, la rotonde du Temple, pour

la Halle aux vieux linges.

[4] Dans la rue Saint-Antoine même.

[5] Du côté de la Bastille.

[6] Dans la partie qui avoisinoit le pont Saint-Michel. C’étoit une

des plus anciennes boucheries de Paris. Il s’y trouvoit, audessus

de la porte, des sculptures qu’on disoit de Jean Goujon. On

l’abattit au XVIIIe siècle, et le Marché-Neuf en fut de beaucoup

agrandi. Suivant la légende, les mouches n’entroient pas dans cette

boucherie, et «les viandes, dit M. de Paulmy, s’y conservoient par

conséquent beaucoup plus fraîches que partout ailleurs.» _Mélanges

d’une grande Bibliothèque_, t. XLIII, p. 263.

[7] Un peu audessus du collége de la Marche.

[8] Auprès de la fontaine, qu’on y avoit depuis peu transférée de la

place de Grève.

[9] Dans la rue Saint-Martin même.

[10] Près de l’égout, c’est-à-dire à la hauteur à peu près du passage

du Saumon.

[11] Vis-à-vis la rue du Cherche-Midi.

Dans toutes ces Boucheries, un Boucher seulement vend les jours maigres pour les malades.

En Carême, le détail de la viande de Boucherie, de la Volaille et du Gibier appartient à l’Hotel Dieu où se tient alors la principale Boucherie[12], mais on ne laisse pas de vendre de la viande pour les malades au profit de cet Hopital à la Boucherie du petit Marché saint Germain, à celle du marché du Temple, à celle de la place aux Rats, et à celle de la rue saint Honoré près les Quinze-vingts.

[12] La rigueur étoit telle sous Louis XV, pour cette observance du

maigre en carême, que Servandoni ayant voulu, dans la pièce de

Léandre et Héro, jouée pendant le carême de 1750, au théâtre des

Tuileries, mêler un sacrifice à son spectacle, dut obtenir de

l’Hôtel-Dieu la permission d’acheter la génisse et le veau, qui

devoient y jouer les rôles de victimes. *V.* à cette date,

l’_Inventaire des archives de l’Hôtel-Dieu_, t. I. V. aussi _Rev.

des Provinces_, 15 fév. 1866, p. 351.

M. Thibert, Boucher de cet Hopital, demeure près l’aport de Paris[13].

[13] Il étoit—nous l’avons déjà vu plus haut, note sur Le

Coulteux—d’une des plus anciennes familles de Paris. Son nom, comme

celui des Saint-Yon, des Legoix, etc., remontoit à l’époque du règne

des bouchers et de Caboche. Il le savoit, et, de concert avec les

représentants des autres vieilles familles bouchères, il en usoit

pour se créer un privilége et un monopole sur tous les étaux de la

grande boucherie—celle de l’Apport-Paris—et sur ceux du cimetière

Saint-Jean. (Depping, introduct. au *Livre des Métiers* d’Est.

Boileau, p. LVI.) Le roi, pour en finir avec ce monopole de Thibert

et des autres, en fit don à Mme de Montespan et à sa sœur Mme de

Thiange. Ils résistèrent, et, en 1691, l’époque même où nous sommes,

il en résulta un curieux procès, dont on peut lire, aux mss. de la

Bibliothèque Nationale, les pièces et les factums dans la

Collection Delamarre, nº 21, 656, fol. 1-185.

Entre les Bouchers qui font de grosses fournitures à la livre pour les grands Seigneurs, sont à l’aport de Paris, Messieurs Boücher, Maücousin, Crochet et Tibert; au cimetiere saint Jean, Messieurs Charles de Liziere et Aubry; près saint Nicolas des Champs, Mrs Laval, Triplet, Laurent et la veuve Hotaüt; à la grande Boucherie saint Germain, Mrs Madelin, Cottard, Valet, Bricet et Gallier; à la rue Montmartre, M. Parisot; et montagne sainte Genevieve, Mrs Gaudron et le Lievre.

Les Detailleurs de Tripes et de Pieds de Moutons qui sont dispersez dans tous les quartiers, les achetent en gros tous les matins près l’aport de Paris.

Le Marché aux Bœufs et Moutons se tient à Sceau près le Bourg la Reine, les Lundis et Mardis; et celui des Veaux à Paris sur le Port de la Greve presque tous les jours et principalement le Vendredi[14].

[14] Lister, tout anglois qu’il fût, ne trouva pas, sauf sur un point,

la viande de Paris mauvaise: «le mouton et le bœuf, dit-il, sont

bons, et valent à peu près les nôtres, sans les surpasser toutefois.

Quant au veau, il n’en faut pas parler: il est rouge et grossier. Je

ne pense pas, d’ailleurs, qu’il y ait pays en Europe, où l’on

réussisse pour cet élevage aussi bien qu’en Angleterre.» (_Voyage à

Paris_, ch. VI.) Quoique inférieure, cette viande entroit pour

beaucoup dans la consommation, que la lettre du Sicilien, déjà

citée, évalue ainsi, probablement avec plus de fantaisie que de

vérité: «On dit que l’on mange à Paris, chaque jour, quinze cents

gros bœufs, et plus de seize mille moutons, veaux ou porcs.» V. plus

bas, note 17, sur les *offices de Vendeurs de veaux*.

Le Marché de la Volaille, du Gibier[15], des Agneaux et des Cochons de lait se tient sur le quay des grands Augustins presque tous les jours[16], mais principalement les Mercredis et Samedis[17].

[15] La même lettre dit que la consommation du gibier et de la

volaille étoit «prodigieuse.»

[16] La consommation de la viande étoit telle, même à l'Hôtel-Dieu,

qu'on y avoit dressé un tournebroche qui pouvoit en faire rôtir

1,200 livres à la fois. (_Inventaire des Archives hospitalières_,

Hôtel-Dieu, p. 330.)

[17] Il y avoit, pour ce marché, des «jurés vendeurs et conducteurs de

volailles», dont les jetons—le Cabinet des médailles en possède un

de 1709—sont des plus curieux. Ils représentent, au revers, Adam et

Eve entourés des animaux de la création, et on y lit cette devise:

Proderit his pecus et volucer, le troupeau et l’oiseau viendront à

eux.—En 1694, on créa de nouveaux offices de vendeurs de veaux et

volailles, qui produisirent, avec ce que rapporta en même temps «le

traité des eaux et fontaines», 4,536,400 liv. (Forbonnais, _Essai

sur les Finances_, année 1694.)

Les Rotisseurs fameux pour les grandes fournitures, sont les Sieurs Guerbois près la Boucherie saint Honoré[18], et Meüsnier rue du Temple, qui entreprend d’ailleurs les plus grandes Nopces et Festins avec beaucoup de réputation.

[18] C’étoit, en effet, un des plus renommés de Paris pour les bons

repas. Il étoit du meilleur ton d’aller, comme on disoit, dîner chez

La Guerbois, car c’est la femme qui étoit en réputation plus encore

que le mari. *V.* ce que nous avons dit de ce cabaret dans notre

Histoire de la Butte Saint-Roch, p. 126-128. Le nom de Guerbois,

qui se trouve comme enseigne sur la boutique de quelques

pâtissiers-traiteurs: rue Croix-des-Petits-Champs, rue des

Saints-Pères, etc., est un dernier débris de cette renommée

culinaire.

Entre les Charcutiers renommez, sont les Sieurs du Cerceaü rue de l'Arbre sec, pour les Jambons façon de Mayence; Robinot montagne sainte Genevieve[19] pour les Andoüilles; et de Flandres ruë des Barres pour les bons cervelats.

[19] «Devant le portail des Carmes de la place Maubert.» Edit. 1691,

p. 27. Il y est, comme ici, nommé pour la façon des «bonnes

andouilles.» Après lui vient, pour la même renommée, «la veuve

Maheult, rue Montmartre.»

La foire du Lard et des Jambons se tient le Mercredi Saint ruë et parvis Notre Dame[20].

[20] Il est parlé ainsi de cette foire du Parvis dans une mazarinade,

Suite de la révélation, ou _le second oracle rendu par le Jeûneur

du Parvis Nostre-Dame_, 1649, in-4º p. 3:

Dans ce Parvis, où l’on contemple

La face d’un superbe temple,

Jambons croissent de tous côtés,

Ainsi que s’ils étoient plantés.

Le Jeûneur de la mazarinade étoit une statue que l’on croyoit

antique, et qui se trouvoit entre la fontaine du Parvis et la porte

de l’Hôtel-Dieu. On l’appeloit ainsi parce qu’elle étoit seule à ne

pas prendre sa part des monceaux de victuailles de la foire «au Lard

et aux Jambons» du Parvis. «Oyez», dit une autre mazarinade:

Oyez la voix d’un sermonneur,

Vulgairement nommé Jeûneur,

Pour s’estre vu, selon l’histoire

Mille ans sans manger et sans boire.

M. Fagnaült Ecuyer de cuisine[21] de Monseigneur le Prince, fait de très excellentes andoüilles qu’il vend à des personnes de connoissance.

[21] C’étoit le nom que prenoient la plupart des gens de cuisine dans

les maisons princières. Chez le Roi, où le principal s’appeloit

«Ecuyer-bouche», il y avoit, rien que pour le cuisinier-commun ou du

grand commun: douze écuyers, plus huit maîtres queux, et douze

enfants de cuisine ou *galopins*.

Le Sieur Olivet près la porte de Richelieu, fait un commerce particulier de Boudin blanc et de pieds à la sainte Menehoult.

Le Sieur Boursin Traiteur près la place des Victoires, est renommé pour le Boudin blanc[22].

[22] Au chapitre XXXIX, p. 59, de l’édition de 1691, il est aussi

mentionné. On y trouve, de plus, l’indication de son enseigne: «Au

Mont Sainte-Catherine», ce qui prouveroit qu’il étoit de Rouen.—Les

boudins blancs commençoient d’être une friandise à la mode, quoique

ce ne fût guère que l’ancien «blanc manger» du moyen-âge, qui,

suivant Didier Christol, dans sa traduction du *De obsoniis* de

Platine, au chapitre *Jusculum album*, se composoit d’amandes et de

blancs de chapons pilés avec de la mie de pain mollet, du sucre et

du gingembre, *etc.*

On peut par le Messager de Blois recouvrer en hiver de très bonnes Andouilles et Langues de porc fourrées, et par celuy de Troyes des Langues de porc et de mouton fumées.

On trouve des Mortadelles d’Italie et des Saucissons de Boulogne[23], chez le Sieur Pilet Epicier grossier[24] rue de l’Arbre sec devant saint Germain l’Auxerrois.

[23] C’est ainsi qu’on prononçoit Bologne.

[24] Epicier en gros.

On en trouve aussi quelque fois tout proche chez les Provençaux[25].

[25] *V.* plus haut ce que nous avons dit sur eux et sur le cul-de-sac

auquel ils ont laissé leur nom.

Le marché du Poisson d’eau douce pour la vente en gros, se tient au quartier des Halles à l’entrée de la rue de la Cossonnerie.

La vente en gros du poisson de mer se fait à la Halle au Poisson[26] par les Officiers vendeurs de marée[27].

[26] Il arrivoit par la voie du Nord, en traversant _le

Val-Larroneux_, qui en prit le nom de faubourg et de rue

Poissonnière. Il étoit apporté, comme on le voit dans les

lettres-patentes enregistrées le 12 mars 1519, «tout de fresche

pondeure, par les voituriers et chasseurs de marée, à chevaux,

sommes et paniers.»

[27] Comme aujourd’hui, ils vendoient à la criée. L’exposition du

poisson se faisoit de trois heures du matin à sept heures. Le revers

du jeton des marchands et jurés faisoit allusion à ces heures

matinales. On y voyoit un coq, avec cette devise: «_Vigilantibus

omnia fausta_.»

Passé huit heures du matin on ne trouve plus de Poisson de mer ni d’eau douce aux Halles, si ce n’est de la seconde main comme dans les autres marchez.

Les Marchands qui font commerce en gros de Morues et Harangs, sont M. Corrüe et la veuve de Coste rue des Prescheurs, et Mesdames Thibault, Levier, Estancelin et Ferrand sous les Pilliers des Halles[28].

[28] Voici les noms tout autres qu’on trouve dans l’édit. précédente,

p. 61: «Messieurs Gelée, rue Chanverrerie; De La Marche, rue des

Prêcheurs; Iacinthe, rue Saint-Denis; et Regnauld, sous les piliers

des Halles.» Levier, nommé tout-à-l’heure, et Gelée étoient de la

famille de Regnard, enfant des Halles, comme on sait, et de parents

qui étoient dans ce commerce. *V.* notre *Notice* sur lui.

Il y a des bateaux et boutiques de poisson sur la riviere entre le Pont neuf et le Pont au change, où l’on vend des carpes et brochets en gros.

Le Ton mariné se vend chez les Epiciers de la rue des Lombars et de la ruë de la Cossonnerie.

La Gelée pour les malades se vend en tous les quartiers de Paris chez presque tous les Traiteurs, et chez quelques Apoticaires, et encore aux Enfans trouvez parvis Notre Dame.

Les Hameçons qui servent pour la pêche à la ligne, se vendent chez les Chaisnetiers[29] du quay de Gesvre[30] et chez ceux de la rue saint Denis.

[29] Richelet dit à ce mot dans son Dictionnaire: «Ouvrier, qui fait

des agrafes, et de toutes sortes de petites chaînes, pour pendre des

clefs et des trousseaux, et pour attacher des chiens, etc.»

[30] «Sous la galerie de Gesvres.» Edit. 1691, p. 112. On appeloit

ainsi les boutiques en galerie couverte que le marquis de Gesvres,

gouverneur de Paris, avoit fait construire sur le quai, qui porte

son nom, vers 1642.

MARCHANDISES DE BEURRE ŒUFS, FROMAGES ET LEGUMES.

Le Bureau des Marchands Fruitiers, Orangers, Fromagers, Beurriers, etc., est à présent au Cloître saint Jacques de l’Hôpital[1].

[1] Rue Saint-Denis, au coin de la rue Mauconseil.

Les Jurez en Charge de cette Communauté[2], sont les Sieurs Ravenel l’ainé[3], ruë des Precheurs; Marié, place Maubert; Cheron et Ravenel le jeune, sous les piliers des Potiers d’étain.

[2] Ils n’étoient institués que depuis quelques mois. La déclaration

royale qui les constituoit, en les réunissant à la communauté des

fruitiers, orangers, beurriers, fromagers-coquettiers, est du 19

juin 1691.

[3] Il est appelé Pierre Ravenel dans un arrêt du 9 juin 1694,

confirmant la sentence du lieutenant de police, en faveur des

marchands fruitiers, *etc.* «A l’encontre des nommez Val, sa femme, et

autres soy-disant facteurs des marchands forains de beurre, œufs et

fromages.»

Ceux d’entre les Maîtres de cette Communauté qui font commerce en gros, de Beurre frais et salé, Œufs et Fromage, sont lesdits Sieurs Chéron et Ravenel[4]; et encore les Sieurs Baron, rue de la Poissonnerie; le Clerc l’ainé[5], rue de la Cossonnerie; Maloüvrier, Roger[6], le Clere le jeune[7], Hüe, Guilbert, Samson ainé et Samson cadet sous les mêmes piliers, Bacquet ainé, Bacquet cadet, et Guilloü[8], rue des Precheurs.

[4] Sébastien Ravenel, d’après le même arrêt.

[5] Jean Leclerc.

[6] Nicolas Roger.

[7] Julien Leclerc.

[8] Jean-Baptiste Guillou.

Autant en font Mesdames Prignet, Bonvallet Alexandre et Prevost, rue des Precheurs.

Les Sieurs Bazin frères, rue Mondetour, qui font aussi commerce d'œufs[9], tiennent d'ailleurs grand magasin de Fromage de Brie, de Beauvais, de Marolle, de Pont l'Evêque et autres.

[9] Ils se vendoient surtout au détail, ainsi que les fromages et le

beurre, «aux environs du Pilori.» Edit. 1691, p. 27.

Autant en font les Sieurs du Tarre sous les mêmes Piliers, et Godeau[10] rue des Precheurs.

[10] Jacques Godeau.

Sous les mêmes piliers jusqu'à neuf heures du matin, on trouve des païsans qui vendent en petits pains le beurre de Vanvre[11].

[11] Il étoit déjà très-célèbre, et le Roi en avoit son fournisseur

particulier, Blaise Giu, «le seul, disoient les lettres du 16 mars

1668, par lesquelles lui étoit constituée sa charge de beurrier

royal de Vanvres, le seul qui ait trouvé la perfection de faire du

beurre de Vanvres, dans la bonté et excellence qu’il peut être.»

Jal, *Dictionn. critique*, p. 214.

Le Beurre en pots et en tinettes d’Isigny et autres lieux, est encore commercé par les Epiciers de la rue de la Cossonnerie.

On peut recouvrer du Beurre de Bretagne de la Prevalaye[12] par l’entremise du Messager ordinaire.

[12] Les beurres d’Isigny et de la Prévalaye sont, on le sait,

toujours célèbres.

Il en vient d’Isigny aussi de très excellent en petits pots, en hiver seulement, qui est commercé principalement par lesdits Sieurs Ravenel, Baron, Güilloü et la veuve Prunier.

Les Facteurs des marchandises cy-dessus qui vendent pour les Marchands forains[13], sont les Sieurs Val, Barthelemy, Ravenel et la Ramée, quay des Augustins, et encore lesdits Sieurs Baron, Ravenel le jeune, et Samson l’ainé cy devant nommez.

[13] Ce sont ces facteurs qui eurent, en 1694, un procès qu’ils

perdirent, ainsi qu’on l’a vu plus haut, avec la communauté des

fruitiers. Val et Baron, dont les noms suivent, y avoient surtout

été engagés.

Les Facteurs pour la vente du Beurre de Normandie[14], sont les Sieurs Aüfroy, Hüe et Clicot, rue Betizy; Levé, rue Tirechappe, et Prévost, rue de la Monnoye.

[14] Dans l’arrêt rendu pour le procès, dont nous venons de parler,

sont nommés plusieurs «marchands de volaille, beurre et autres

marchandises de la province de Normandie», qui avoient pris partie

pour les facteurs. Ce sont: Nicolas Duchemin, de Thorigny; François

Laurent, de Saint-Lô; Michel Danton, marchand à Caen; Jacques

Manninot, Jacques Savart, Michel Laurent, de Falaise; Nicolas

Lemoine, Elie Poret, Antoine Guérin, Thomas Mane, Pierre Ponnier,

Jean Benoist, Jean Martin, Henry Chertier, Geoffroy Germain, Pierre

Du Moutier, Christophle Roussel, Marie Le Doux, *etc.*

Les Legumes se vendent en gros les matins jusqu’à huit heures dans la rue de la Lingerie, et en détail dans tous les marchez[15].

[15] «Les marchandises de bouche se trouvent en gros et de première

main, de grand matin, aux Halles, où chaque genre de denrées a son

département.—Passé huit heures dans les marchez et aux Halles

mesmes, on n’a presque plus rien que de la seconde main. —Les

herbages se vendent rue de la Lingerie et au coin Saint-Paul, où

quelques jardiniers du faubourg Saint-Antoine s’arrêtent le matin,

ainsi qu’au cimetière Saint-Jean, pour ne pas aller jusqu’aux

Halles.» Edit. 1691, p. 27.

A la decente du Pont Marie qui va au port saint Paul, il arrive bien souvent des Fromages de Brie qu’on vend en gros[16].

[16] Il n’y a pas, surtout dans cette seconde édition, assez de

détails sur les petits marchés de Paris. Liger, dans _le Voyageur

fidèle_, p. 343-354, est plus complet. Il mentionne la place ou

petit marché au marais du Temple—aujourd’hui marché des

Enfants-Rouges,—«où l’on vend, dit-il, du beurre, des œufs, etc.»;

le *petit marché Saint-Jacques*, près de la porte du même nom, où se

fait le même débit, mais le mercredi et le samedi seulement; le

petit marché de la Croix-Rouge, pour le lait, le fromage, le

beurre, les légumes, et enfin—ce qui nous fournit une étymologie

parisienne longtemps cherchée,—«la place appelée _la Pierre au

Lait_, proche, dit-il, de l’église de Saint-Jacques-la-Boucherie.

C’est un petit marché fort étroit, ajoute-t-il, où il va beaucoup de

laitières. On y trouve aussi des œufs frais, du beurre et autres

denrées de cette sorte.»

Pour les Fromages de Rocfort, voyez l’article suivant.

Les Fromages de Lorraine arrivent au Chariot d’or devant l’Abbaye saint Antoine, et en quelques autres hotelleries du même quartier.

OFFICES DE FRUITERIES.

Il y a un grand nombre de Confiseurs rue des Lombards[1], et quelques uns ruë saint André, et rue saint Honoré près le Palais Royal, qui vendent en gros et en détail toutes sortes de confitures seches et liquides de Dragées, de Massepains, de Biscuits amers[2], *etc.*

[1] Il en reste encore quelques-uns. La maison la plus célèbre par

exemple, celle du *fidèle Berger*, y exista jusque dans ces derniers

temps. Elle est déjà mentionnée par Roze de Chantoiseau dans son

Almanach général d’indication pour 1773: «Ravoisé, y est-il dit,

rue des Lombards, au *Fidèle Berger*, confiseur très-renommé, etc.»

[2] C’est-à-dire aux amandes amères, comme on le verra plus bas.

On peut par le Messager de Dijon recouvrer deux sortes de Confitures exquises et inimitables; à sçavoir, des Prunes de Moyeux[3] et de l’Epine vinette[4].

[3] C’étoit une sorte de prune confite. Il en venoit encore beaucoup

de Dijon, lorsqu’en 1741, Savary fit son *Dictionnaire du Commerce*.

Le petit marquis, Louis-Provence de Grignan, se faisoit un grand

régal de cette confiture; aussi Mme de Sévigné écrit-elle à Mme de

Grignan: «Songez à vos moyeux pour Provence.» Lettre du 22 sept.

1675.

[4] Il venoit de Dijon de l’épine-vinette en grappes confites et en

pastilles: «J’ai cru me ressouvenir, écrit Voltaire à D’Argental, le

4 août 1777, qu’on faisoit autrefois des pastilles d’épine-vinette à

Dijon, et j’en ai fait tenir une petite boîte à votre voisin

(Thibouville).»

Il y a un Patissier, rue Bailleul près la Croix du Tiroir, et un autre rue saint Nicolas au Fauxbourg saint Antoine, qui vendent en gros et à juste prix aux Officiers, Aubergistes et Limonadiers, des biscuits, des macarons, des craquelins[5], *etc.*

[5] Le craquelin étoit un gâteau rond à rebord, fait seulement à la

farine et au sel, et *croquant* sous la dent. Il se faisoit surtout,

comme on le voit ici, chez les pâtissiers des faubourgs, où de

pauvres femmes s’en fournissoient pour les venir revendre en ville.

On trouve des Biscuits, des Macarons, des Massepains, des Cornets, etc., chez tous les Patissiers de Paris, entre lesquels le Sieur de l’Etoile rue saint Antoine près les Filles sainte Marie, fait de très bons Biscuits d’amendes ameres.

Le Sieur Billard, rue Montorgueil, est renommé pour les Biscuits façon de Blois[6].

[6] Savary, dans son *Dictionn. du Commerce*, 1741, in-fol., t. I,

col. 965, dit encore: «le commerce des biscuits de Blois est

très-considérable; il s’en fait une assez grande consommation à

Paris.»

Les fruits en gros se vendent le matin à la Halle aux bleds depuis trois ou quatre heures jusqu’à huit.

Sur la Greve de l’Arsenal, vis à vis l’Isle Louvier, il arrive tout l’Eté et tous les jours aux mêmes heures, des batteaux de Fruits nouveaux venant de saint Seine et Route[7], qui sont vendus en gros par paniers aux Fruitieres qui font le détail.

[7] C’est-à-dire de tous les pays riverains du fleuve, depuis

Saint-Seine où en est la source.

Il arrive aussi frequemment des batteaux de pommes et poires venant de Normandie sur le quay de l’Ecole.

Les Vins Muscats et de Canaries se vendent en detail aux environs de la Croix du Tiroir[8].

[8] Il y avoit là, depuis le règne de Louis XIII, des sortes de

cabarets en sous-sol, où l’on ne buvoit pas d’autres vins. «Un jour,

dit Tallemant, que notre Orphée—c’est le musicien Lambert —s’estoit

laissé entraîner dans une de ces caves de vin muscat à la Croix du

Trahoir, il en sortit la tête en compotes, etc.» (_Historiettes_,

édit. P. Paris, t. VI, p. 199.)—Elles se trouvoient, rue

Saint-Honoré, un peu plus haut que la rue de l’Arbre-Sec, au coin de

laquelle se voyoit, comme on sait, la Croix du Trahoir.

Les Provençaux qui logent au cul de sac saint Germain l’Auxerrois, vendent en gros des Fromages de Rocfort, des Olives, des Anchois, du Vin de saint Laurent, des Figues, des Raisins, des Brugnons, des Amandes et autres fruits secs de Provence.

Autant en font les Epiciers de la rue de la Cossonnerie, qui vendent d’ailleurs des Capres fines, des Oranges et des Citrons de Provence, de la Chine[9] et de Portugal.

[9] Ces petites oranges, que nous appelons aujourd’hui des mandarines,

étoient alors fort recherchées. Il n’y avoit qu’un demi-siècle que

la culture en avoit commencé en Portugal, d’où elles nous venoient.

C’est à cause de leur prix que, dans *l’Avare*, voulant mettre hors

de lui son père Harpagon, Cléante lui propose pour sa collation des

plateaux entiers d’oranges de la Chine. Tout ce genre de fruits

étoit, du reste, à la mode, parce qu’il n’étoit pas à la portée de

tout le monde: «les oranges et les citrons, dit _la lettre

italienne_ déjà citée, tiennent le premier rang entre les choses qui

se vendent cher, parce qu’elles viennent d’Italie et de Portugal, et

ils sont plus estimez que les autres fruits: telle est l’inclination

de l’homme, qui ne trouve bon que ce qui coûte beaucoup.»

Messieurs Lion, rue de Truanderie[10], et Jourdan, ruë S. Denis, au cheval blanc[11], tiennent aussi magasin de fruits de Provence[12].

[10] Son adresse, dans l’édit. précéd., est «rue Jean de l’Epine, à

l’enseigne de la ville de Tours.» Cette rue étoit près de celle de

la Truanderie.

[11] *V.* son art. plus bas, au chap. Epiceries.

[12] «On vend des Truffles, rue Serpente, au Messager de Toulouse.»

Edit. 1691, p. 111.

Le Sieur Chaillou, rue de l’Arbre sec; de Rere, rue Dauphine, et Regnault au Jeu de Metz, sont renommez pour le bon Chocolat et pour le Caffé en graine et en poudre.

On vend un Traité curieux du Thé, du Caffé et du Chocolat, chez la veuve Nion, quay de Nesle[13].

[13] C’est le traité cité plus haut à l’art. Librairie. Il est de

Blégny, lui-même, qui ne manque jamais l’occasion de rappeler ce

qu’il a fait.

Les Sieurs Huré, place Dauphine[14], et Letgüyüe, rue Dauphine, sont renommez pour les bons melons.

[14] Son article est plus curieux dans l’édit. précéd., p. 29: «le

sieur Huré, marchand de melons, à qui l’on peut avoir toute

confiance en payant un bon melon ce qu’il vaut, a tous les ans sa

boutique à l’entrée de la place Dauphine.»

Le Sieur Luquet, rue saint Denis, devant la rue du petit Lion, fait et vend des carafons de liege fort legers et fort propres pour rafraichir les liqueurs à la glace[15].

[15] On appeloit alors carafons les seaux qu’on remplissoit de glace

pour y faire rafraîchir le vin en bouteilles. Il avoit été fort

ingénieux d’y appliquer le liége à cause de sa porosité. C’étoit,

avec une tout autre matière, le système des alcarazas espagnols, où

cette porosité entretient la fraîcheur par l’évaporation. La glace,

dans ces seaux de liége, qui, d’ailleurs, sont encore d’usage, se

conserve plus longtemps que dans les autres.

Le Sieur Joubert, qui demeure au quartier de la Croix du Tiroir, rue des vieilles Etuves, à l’enseigne du Soulier d’or, vend des Olives et des Anchois[16] à juste prix pour les Cabaretiers et Aubergistes.

[16] On s’en fournissoit depuis longtemps à Nice, Cannes, Antibes,

etc. Olivier de Serres, *Théât. d’agricult.*, 1605, in-4º, p. 660,

parle de «barrils d’anchoies (_sic_)» qui en venoient.

Il y a un magasin de Pistaches[17], rue Bourlabé, chez Madame Nave.

[17] Les pistaches du Levant étaient en vogue depuis le XVIe siècle.

V. A. Paré, Liv. XVIII, ch. 43. On en faisait d'excellentes

dragées.

Pour le sucre et autres denrées domestique, voyez ci-après l'article d'Epiceries et denrées domestiques.

PANNETERIE ET PATISSERIE.

Entre les Patissiers renommez pour la patisserie, sont les Sieurs le Coq, rue de l'Université, quartier saint Germain[1]; le Hongre, rue saint Antoine, près les Jesuites; Mignot, rue de la Harpe[2]; Berthelot, rue saint Louis du Palais; Luce, près les Basions Royaux[3]; Sonnet, près saint Roch; Bouliet, rue des Déchargeurs; Gravier, à l'entrée de la rue saint Antoine; la veuve Langlois, à la Bazoche, rue saint André[4], et pour ce qui regarde les Biscuits, Macarons, Craquelins, Massepains, Cornets, voyez l'article precedent.

[1] Dans la 1re édit., il est donné, p. 27, comme ayant «une grande

réputation pour toutes sortes de patisseries.» Puis on lit à la

suite: «Ainsi en est-il du sieur Flechmer, rue Saint-Antoine, au

coin Saint-Paul, celuy-ci fait un grand débit de fines brioches que

les dames prennent chez luy en allant au Cours de Vincennes.»—Les

marguilliers de Saint-Paul, avec lesquels, en bon voisin, il

s’entendoit, lui faisoient commander tous les pains bénits de la

paroisse. Ils en avoient une part du profit, ou tout au moins une

paraguante, comme on appeloit alors le pourboire. Marigny, après

leur avoir dit, dans son poëme du *Pain Bénit*, qui parut en 1673,

tout ce qu’il y avoit de scandaleux dans leurs exigences pour que le

gâteau fût bien large, bien épais, «bien étoffé», ajoute:

Encor ne pouvez-vous souffrir

Que le pain que l’on doit offrir

S’achète ailleurs qu’en la boutique

De Fléchemer, qui pour l’argent,

Afin d’avoir votre pratique,

Se qualifie effrontément

De patissier de la fabrique.

Que son pain soit grand ou petit,

Il est selon votre appétit.

S’il vous donne une *paraguante*,

Et s’il fait bien boire Regnault,

Votre fabrique est fort contente:

L’offrande est faite comme il faut.

[2] «Le sieur Mignot, rue de la Harpe, n’a pas seulement beaucoup de

réputation pour la patisserie, mais encore pour toutes espèces de

ragoûts, étant patissier traiteur.» Edit. de 1691, p. 28.—Voilà qui

le venge de Boileau. C’est, en effet, le Mignot de la _Satire du

Repas_, où il est donné, il vous en souvient, pour «l’empoisonneur»

qui sait le mieux son métier. De notre temps, il eût fait au

satirique un procès en diffamation. Il s’y prit, pour sa revanche,

comme on s’y prenoit du sien. Il rendit satire pour satire. Cotin

venoit d’en faire une contre Boileau, dont il vouloit aussi se

venger. Ils s’entendirent ensemble, et, pendant plusieurs semaines,

il ne sortit pas un gâteau de chez Mignot qui ne fût enveloppé du

papier satirique de Cotin. Sa boutique, du reste, ne prospéra que

mieux du mal qu’on en avoit dit: «Ce matin, dit Brossette, à la date

du 22 oct. 1702, dans ses *Mémoires* sur Boileau, en passant dans la

rue de la Harpe, l’on m’a montré la maison où Mignot, patissier et

traiteur, tenoit autrefois sa boutique. C’est vis à vis la rue

Percée. Un nommé Couterot tient la même boutique de patissier.

Mignot a quitté sa profession en 1700, et il vit de son bien.» Il

avoit eu surtout une grande réputation pour les biscuits

(Vigneul-Marville, *Mélanges*, t. III, p. 291).

[3] Cabaret de la rue Saint-Honoré, dont il sera dit un mot plus loin.

[4] On y mettoit fort bien les levrauts en pâtés, si l’on en croit le

procureur de la 3e *Satire* de Furetière. On m’a fait, dit-il,

On m’a fait un présent d’un levreau d’importance,

Que j’aurois plus gardé, n’étoit cette occurence;

Si je le mangeois seul j’aurois quelque remords;

J’ai dit qu’on luy fît faire un brillant juste au corps

Et l’ai fait envoyer exprès *à la Bazoche*.

Il fait plus de profit en pâte qu’à la broche.

M. Prevost, Boulanger de Monsieur et de Madame[5], demeure près le Palais Royal.

[5] Dans l’*Etat de France* pour 1692, p. 774, c’est Jacques Converset

qui est indiqué comme boulanger de la maison de Madame. Pour celle

de Monsieur, p. 736, l’indication manque.

Le Sieur Verité, Boulanger, près la Magdelaine[6], fournit Nosseigneurs du Parlement, et est fort renommé pour le Pain de Seigle et pour le Pain au lait[7].

[6] En la Cité.

[7] Ces «pains au lait» étoient spéciaux aux boulangeries dites «de

petits pains», et ils y avoient des noms particuliers suivant leurs

formes. On les appeloit *pains à la mode*, *pains de Ségovie*, et

encore *pains à la Montauron*, mais ce nom avoit à peu près passé

pour faire place à un autre, comme on le verra plus loin. Fagon

avoit défendu au Roi l'usage de ces pains au lait. (_Journal de la

Santé_, p. 211, 223.)

Il y a plusieurs autres Boulangers renommez pour diverses sortes de Pains, par exemple, les Sieurs Dantan, près les Jacobins, pour le petit pain; de Lorme, rue aux Ours; et le Comte, au cimetiere saint Jean, pour le pain molet[8]; des Monceaux, rue de Tournon, et le Comte, rue Galande, près la place Maubert, pour différentes sortes de Pains[9].

[8] On l'avoit aussi appelé *pain à la Reine*. Comme il y falloit plus

de levure qu'aux autres et qu'il n'étoit pas ainsi réglé selon les

lois de la médecine, la Police ne l’avoit d’abord que toléré (O. de

Serres, p. 822). En 1688, il faillit être tout à fait défendu à la

suite d’un procès entre les Boulangers et les Cabaretiers, dont nous

avons ailleurs donné longuement le détail. *V. Le Roman de Molière*,

p. 191-227.

[9] Presque tous étoient fort grands, comme notre *pain Jocko*, dont

le nom est une altération de celui du *pain Coco* du Languedoc. Le

Sicilien, dont nous avons déjà cité la lettre, s’étonne de ces pains

énormes, et il en parle avec une exagération amusante: «le pain est

bon, il est blanc, bien fait, dit-il, et un seul pain est quelque

fois si grand qu’il suffit pour rassasier une semaine entière

pendant plusieurs jours; ce qui a fait dire à un plaisant que si

cette manière de faire de grands pains eût été dans la Judée au

temps du Messie, les cinq mille Juifs qui furent rassasiés se

seroient plutôt étonnés du four que du miracle.»—Le plus grand

étoit le *grand pain bourgeois*, dont Jean Alassin avoit obtenu le

privilège en juin 1649, et qui avoit fini par être accepté, malgré

l’opposition des boulangers et surtout des meuniers. C’étoit un pain

bis-blanc, qui se distribuoit au poids en échange du blé (_Bibliog.

des Mazarinades_, t. I, p. 411-412). Une brochure in-4º de 7 pages

et rarissime contient sur cette spéculation de boulangerie populaire

des données curieuses: _Tarif des droits que l’entrepreneur du

Magasin de grand pain Bourgeois, estably dans la rue des Rosiers au

petit hôtel d’O, a costé de la vieille rue du Temple, prend tant

pour le déchet ordinaire de la farine au moulin ou ailleurs que pour

les frais dudit moulin et de la fabrique ou du cuisson (_sic_) du

pain._

La veuve Ronay, rue saint Victor, fait un pain de table excellent de toutes farines, qu’on nomme Pains à la Joyeuse[10].

[10] C’est un souvenir du règne de Henri III, où, après les noces du

duc de Joyeuse avec la sœur de la Reine, tout fut «à la Joyeuse»

dans Paris, même le pain.

Il y a dans la Cour des Quinze-Vingts plusieurs Boulangers qui font un Pain de menage[11] de toutes farines qui est trouvé d’un bon goût.

[11] Cette expression «pain de ménage» est déjà dans le _Théatre

d’agricult._ d’O. de Serres, 1605, in-4º, p. 824.

Le Boulanger qui fabrique le petit pain de mouton pour les enfans[12], demeure rue de Seine, quartier saint Germain[13].

[12] Le *pain-mouton* étoit une sorte de petit pain saupoudré de

grains de blés que les valets étoient chargés de donner aux enfants

pauvres, quand venoient les étrennes. Il différoit beaucoup —sauf

par le nom—du *pain de mouton*, qui se faisoit avec du beurre, du

fromage, et de la pâte, et n’étoit guère plus grand, dit Richelet,

qu’un écu d’argent. On le donnoit aussi aux enfants «un peu devant

et un peu après le jour de l’an.» L’abbé de Marolles a parlé dans

les notes de sa traduction d’_Athénée_, 1680, in-4º p. XXXIX, où

certes l’on ne l’attendoit guère, d’une femme qui fut célèbre en son

temps, par le débit qu’elle faisoit de ces petits pains, en criant

par les rues: «à mes petits pains de mouton, Mesdames!»

[13] Dans l’édit. précéd., p. 62, son adresse est «rue des Mauvais

Garçons», celle du faubourg Saint-Germain, sans doute, près de la

rue de Seine.

Le Sieur Ozanne, rue de Guenegaud, est renommé pour le pain Paget[14] et pour une sorte de pain façon de

Gonesse[15].

[14] C’étoit, croyons-nous, le pain à la Moutauron, avec un nom plus

nouveau, mais déjà ancien lui-même. Jacques Paget Du Plessis,

d’abord maître des requêtes, puis intendant des finances, avoit fait

fortune en s’arrangeant avec les partisans, lorsque Moutauron, un de

ceux-ci, avoit sombré après quelques années de la plus grande

magnificence, qui lui valut, comme on sait, la dédicace de *Cinna*.

Tout étant de mode, le pain à la Moutauron fut remplacé par le pain

Paget, comme la fortune de Paget avoit succédé à celle de Moutauron.

[15] On sait que le pain de Gonesse, qui devoit, dit-on, ses qualités

à l’eau du pays, étoit celui qu’on préféroit à Paris, dont il

formoit en grande partie l’approvisionnement. L’arrivage s’en

faisoit deux fois par semaine, et il avoit sa halle particulière:

«On ne prendra pas Paris, disoit Condé, suivant le cardinal de Retz,

par des mines, comme Dunkerque, et par des attaques, mais si le pain

de Gonesse lui manquoit huit jours.» Lister le trouva excellent et

bien supérieur à celui de Paris. «Il est extrêmement blanc, dit-il

(chap. VI), ferme, léger et fait avec du levain. Il est

ordinairement en pain de trois livres.» Le prix de trois deniers

anglois la livre, qu'il donne ensuite, équivaut à trente-et-un

centimes d'à présent.

Le Sieur Jacques, rue saint Honoré, est renommé pour le pain biscuit qu'on mange avec les liqueurs.

Les Sieurs l'Esteuve, près saint Medard, et Adam, rue saint Denis, au Roy François[16], fabriquent des Fours pour le public.

[16] C'est-à-dire Cour du Roy François, ancienne Cour des Miracles,

qui n'a disparu que dans ces derniers temps, et qui devoit son nom à

cette enseigne.

Il y a plusieurs Paindepiciers rue Marivaux[17] et porte S. Denis.

[17] On les appeloit aussi «patissiers de pain d’épice.» Ils étoient

peu nombreux à Paris, à cause de la concurrence de ceux de Reims.

MARCHANDISE DE VINS ET D’APRESTS.

La Halle aux Vins[1] est à la porte saint Bernard, où il y a des Bureaux pour les droits du Roy[2]. On y trouve de bon et franc vin de Bourgogne chez le Sieur Compagnot.

[1] Elle avoit été établie en 1662.

[2] La porte Saint-Bernard, qui avoit la forme d’un arc de triomphe,

datoit de 1674. Elle se trouvoit sur le quai de la Tournelle, un peu

audessus du pont. On la démolit au commencement de la Révolution.

Sous l’Empire, la Halle aux vins, sa voisine, fut reportée plus haut, sur la plus grande partie de l’enclos de l’abbaye Saint-Victor, qu’elle occupe toujours. Les travaux d’installation commencèrent en 1811.

Le Bureau des Maîtres et Gardes de la marchandise de vin[3], est rue Grenier, sur l’eau, derriere saint Gervais.

[3] Ils jouissoient des mêmes priviléges que ceux des six corps marchands, et ils pouvoient, comme eux, devenir échevins ou consuls.

Ils avoient pour armoiries, depuis 1629, un navire d’argent à bannière de France, flottant avec six nefs autour, et une grappe de raisin en chef sur champ d’azur.

Tout proche rue des Barres, M. Milon fait commerce en gros de Vins de Champagne[4].

[4] La mode n’en faisoit que commencer, et le plus souvent on ne l’appeloit que *Vin de Sillery* ou *Vin de la Maréchale*, à cause de

la maréchale d’Estrées, à qui appartenoit le vignoble de Sillery,

par lequel avoit préludé cette première vogue. Le Roi y contribua.

Le vin de Champagne fut longtemps sa seule boisson. (_Journal de la

Santé_, p. 211 et 350.)

Du nombre des douze Marchands de Vins du Roy[5], qui font les grandes fournitures en pieces et en bouteilles, pour la Cour, pour l’armée et pour le public, sont Messieurs Cresnay rue Notre Dame[6], de Bray rue de la Huaumerie, Bourdois au bout du Pont saint Michel, Petit rue des Petits Champs, Bourdois près l’aport de Paris, Morisson[7] rue de la Huchette, Darboullin rue Coquilliere[8], Tardiveau Fauxbourg saint Marcel, Hardon[9] rue Beaubourg, Triboulleau rue de la Mortellerie[10], Alexandre rue des Assis, *etc.*

[5] Ils étoient, suivant l’*Etat de France*, p. 628, les premiers

privilégiés suivant la Cour. On les appeloit «la Cave des Douze.»

[6] Son enseigne étoit «à la Pomme de pin», et c’est par conséquent

son cabaret que doit désigner ainsi l’édit. précédente, p. 28: «la

Pomme de pin, derrière la Magdelaine.» Un autre, portant la même

enseigne, indiqué aussi dans cette première édition, se trouvoit rue

d’Orléans.—On sait que Crenet est, comme Mignot, assez maltraité

dans *la Satire du Repas*, pour les mélanges «d’auvernat et de

lignage» qu’il vendoit, dit Boileau, «pour vin de l’Ermitage.» Le

reproche étoit, paroît-il, assez juste, d’après une anecdote que

raconte Brossette; aussi Crenet ne réclama-t-il pas. Dancourt l’a

mieux traité dans l’_Eté des Coquettes_, joué en 1690. On y chante à

la fin:

Sans cadeaux et sans promenades

L’Amour les tient peu sous ses lois,

Et sans Crenet et la Guerbois

L’Amour n’a que des plaisirs fades.

[7] Edme Maurisson, d’après l’*Etat de France*, p. 628.

[8] Dancourt, à la scène IV des *Agioteurs*, joués en 1710, parle de

sa veuve, qui lui avoit alors succédé: «SUZON… Vous irez de là

chez Madame Darboulin, rue Coquillière, dire qu’on porte au même

endroit, dès ce matin, les douze douzaines de bouteilles de vin de

Bourgogne, et la douzaine de Champagne que je payai hier.»

[9] Hugues Hardoin, et non Hardon.

[10] Il étoit le plus en vogue à la fin du siècle. Suivant le

Théophraste moderne, p. 422, on ne trouvoit bons que les vins

qu’il vendoit.

Et du Nombre des vingt cinq[11] sont Mrs Groü Doyen, Avrillon près le Puits Certain, Coquart rue du Temple, Charles rue de la Huchette, Baron rue du Paon, Rousseau rue d’Avignon[12], Sellier montagne sainte Genevieve, Paris près la Grève, Moricault l’ainé place Maubert, Roussillard près le Pont Marie, Riberolle Isle Notre Dame, Moricault le

jeune rue des Boucheries saint Germain, Forel joignant la Comedie Françoise[13], Baron et Guibault au cimetiere saint Jean[14], Gaudin près le Pont Notre Dame, True rue Galande, la Nopce près le Palais, Courtois, rue saint Honoré, le Gendre rue des Noyers, Migret Fauxbourg de Richelieu, *etc.*

[11] Les vingt-cinq «cabaretiers», suivant la Cour, qu'il ne falloit

pas confondre avec les douze «marchands de vin», quoiqu'ils en

portassent le titre et eussent les mêmes privilèges. On pouvoit chez

eux non-seulement vendre «le vin à pot, mais donner des repas

complets. *V. Le Traité de la Police*, t. III, p. 719, et la

Correspondance de Colbert, t. II, 1re partie, p. 169. Les

cabaretiers ordinaires, qui n'étoient pas en même temps marchands de

vin comme les vingt-cinq, ne pouvoient au contraire fournir pour les

noces et repas que leur salle, le pain, le vin, les couverts, linges

et salades. Il falloit apporter le reste. *V.* à ce sujet un arrêt

du 1er août 1705, rendu contre le cabaretier Joseph Filastreau.—Il

sera parlé plus loin des marchands de vin qui vendoient surtout au

pot.

[12] C’est son cabaret qui est indiqué ainsi dans l’édit. précéd., p.

28: «à la Galère, derrière Saint-Jacques la Boucherie.» Il avoit, en

effet, cette enseigne, déjà ancienne dans la rue d’Avignon, qui en

prenoit parfois le nom de «rue de la Galère.» Sauval, t. I, p.

111.—*V.* sur la maison qu’y occupoit Rousseau, de curieux

renseignements dans l’édition que M. Cocheris a donnée de

l’_Histoire du Diocèse de Paris_, par l’abbé Le Beuf, t. III, p.

506.—Il est continuellement parlé de ce fameux cabaretier dans les

pièces du temps: *le Chevalier à la mode*, de Dancourt, _les

Chinois_ et *la Fille de bon sens* de la Comédie italienne, *etc.*

Coulange ne l’a pas oublié dans ses couplets. Il y chante:

Chez Rousseau portons nos écus.

[13] Il tenoit le cabaret de *l’Alliance*, qui étoit, en effet, près de la Comédie françoise établie, depuis 1688, rue des Fossés-Saint-Germain. (_Hist. amour. des Gaules_, t. III, 435.)

C’est à sa porte que mourut subitement, en 1701, le gros comédien-auteur Champmeslé. *L’Alliance* est citée, pour les débauches qui s’y faisoient, dans plusieurs pièces du théâtre italien: *la Cause des femmes*, *Pasquin et Marforio*, _les Aventures des Champs-Elysées_, où Forel est nommé.

[14] Les cabarets y étoient déjà nombreux sous Louis XIII. Saint-Amand l’appelle «un cimetière»

Fait pour enterrer les ennuis.

Il y a plusieurs autres Marchands renommez pour les fins Vins et pour la belle Viande, par exemple, Messieurs Lamy aux trois Cuilleres rue aux Ours[15], Loisel aux bons Enfans[16] près le Palais Royal, Fitte au grand Loüis rue Bailleul[17], Berthelot à la Conférence rue Gémis Laurent, du Monchel au Soleil d’or rue saint André, du Test à la Corne rue Galande, de Sercy à la petite Galere rue de Seine[18], *etc.*

[15] Celui-ci étoit en telle vogue, qu’il avoit fini par dédaigner le

nom de cabaretier, pour prendre celui de traiteur, que tous les

autres, cela va de soi, prirent aussitôt comme lui, même ceux des

guinguettes. «COLOMBINE, *déguisée en chevalier*. Quand vous

donnerai-je à souper chez Lamy?—ISABELLE. Vous perdez le respect,

chevalier, une fille de ma qualité au cabaret!—COLOMBINE. Oh! s’il

vous plaît, Lamy n’est pas un cabaret, c’est un traiteur de

conséquence…» *Le Banqueroutier* (1687), théâtre de Ghérardi, t.

I, p. 390. Il est nommé dans le prologue du *Grondeur* (1691).

[16] Il avoit pris pour enseigne le nom même de sa rue, qui alloit, du

reste, fort bien à un cabaret.

[17] Fitte, qui est aussi nommé deux fois dans *Turcaret*, comme

l’homme des meilleurs repas, a eu l’honneur d’être cité par

Chaulieu, en 1704, dans son épître au chevalier de Bouillon:

Chevalier, reçois ces vers

D’une muse libertine.

Qu’ils aillent sous ton nom de *popine* en *popine*

Apprendre à tout l’univers

Que *Fite* et La Morilliére,

Pour n’avoir point de Césars,

Ont pourtant sous leur bannière

Leur héros, ainsi que Mars.

[18] C’est chez lui que Saint-Amand étoit mort le 29 décembre 1661,

après une maladie de deux jours: «Son ami, l’illustre abbé de

Villeloin, si connu dans la République des Lettres, dit Fr. Colletet

dans *l’Abrégé des Annales de Paris*, 1664, in-12, p. 439, l’assista

en ce dernier moment et luy rendit ce dernier devoir de son amitié

qu’il luy avoit juré depuis tant d’années.»

Il y a d’ailleurs en différens quartiers de la Ville et du Fauxbourg des Traiteurs et Marchands de Vins qui font nopces ou qui tiennent de grands Cabarets, et où il se fait de gros Ecots, par exemple, Mrs Clossier à la Gerbe d’or rue Gervais Laurent, Blanne à la Galere rue de la Savaterie, Bedoré au petit Panier rue Tirechape[19], Robert près les Consuls[20], Aubrin à la Croix Blanche rue de Bercy[21], Martin aux Torches cimetiere saint Jean[22], Guérin à la Folie rue de la Poterie, Payen au petit Panier rue des Noyers, Cheret à la Cornemeuse rue des Prouvaires[23].

[19] L’édit. de 1691, p. 28, le loge «rue Troussevache.»

[20] «Au cloître Saint-Méderic, chez Robert.» *Id.*

[21] Un autre cabaret de «la Croix blanche», étoit rue aux Ours. Edit.

de 1691, p. 28.—Chapelle fréquentoit celui de la rue de Bercy, au

Marais. Il avoit deux entrées, l’une sur cette rue, l’autre sur une

rue parallèle, qui en avoit pris le nom de rue de la Croix-Blanche.

Elles étoient toutes deux fort étroites, et il a suffi, en 1850,

d’enlever l’îlot de maisons qui les séparoient, pour n’avoir qu’une

seule rue de largeur réglementaire.

[22] Ce cabaret est déjà nommé comme un des fameux dans les _Visions

admirables du Pelerin du Parnasse_. 1635, in-12.

[23] Il est cité dans la pièce *Les Souffleurs*, acte I, sc. XI. Les

auteurs y alloient beaucoup. (*V.* notre Notice sur

Regnard.)—Dancourt qui, on le sait, par une anecdote connue, se

consoloit chez Chéret de la chute de ses pièces, l’a nommé, dans sa

comédie, *Madame Artus*. Acte I, sc. XI.—Chéret fit fortune. Son

fils devint procureur au Parlement, et ce sont ses petites-filles,

Mlles Chéret, très-ardentes jansénistes, qui, en 1758, pour tenir

tête au curé de Saint-Séverin, créèrent une sorte de petite église

qu’elles opposèrent à la sienne. (*Journal* de Barbier, édit. in-18,

t. VII, p. 81 et 377.)

On peut aussi boire et manger proprement et agréablement au Loüis près le Jeu de Metz[24], à la porte S. Germain rue des Cordeliers, à la Reine de Suède rue de Seine, aux Carneaux rue des Déchargeurs, à la petite Bastile rue Betizy[25], au petit Pere noir rue de la Bucherie[26], aux trois Chapelets rue saint André, à la Galère rue saint Thomas du Louvre[27], au Soleil des Perdreaux[28] rue des Petits Champs, au Panier fleuri rue du Crucifix saint Jacques de la Boucherie[29], à la Porte saint Denis chez Hory, à la Boule blanche, et au Jardinier[30] Fauxbourg saint Antoine.

[24] Deux autres cabarets avoient cette enseigne du «Louis»; l'un, qui

étoit peut-être celui de Le Gendre, nommé tout-à-l'heure, se

trouvoit rue des Noyers; l'autre, rue Bourg-l'Abbé.

[25] Il y avoit au port Saint-Paul un autre cabaret de «la petite

Bastille.» Edit. de 1691, p. 28.

[26] On y venoit de tout Paris, pour la beauté de la cabaretière et

l'excellence des vins. C'est pour l'hôtesse que Coulange fit son

couplet:

Si tu veux sans suite et sans bruit, *etc.*

Dans la farce italienne des *Deux Arlequins*, le vin du cabaret du

Père Noir est chanté, acte I, sc. III:

ARLEQUIN.

Qu’un bon levraut suivi d’un dindon tendre

Soit tantôt sur le soir pour nous deux apprêté

Et prends au *Père Noir* d’un bon vin velouté

Deux flacons dignes de m’attendre.

[27] C’est le même cabaret de *la Galère*, qui, dans l’édit.

précédente, est indiqué «près le Palais-Royal.»

[28] «Des six perdreaux.» *Id.*

[29] Un autre «Panier fleury» est indiqué rue Tirechappe, dans l’édit.

précédente. Il donna son nom à un passage, qui alloit de cette rue à

celle des Bourdonnois. Rousseau et Diderot dînoient souvent en

pick-nik, au cabaret du *Panier fleury*, dans les premiers temps de

leur séjour à Paris. (V. *les Confessions*, 2e part., liv. VII.)

[30] «Au Jardinet.» *Id.*

Les Marchands de Vins qui vendent quelquefois en gros et qui debitent beaucoup au pot[31] et en bouteilles, sont entr'autres, Messieurs Mariette, au carrefour saint Benoist, de la Cour rue du Crucifix saint Jacques de la Boucherie, Bernard devant le Pont Neuf, Saulsay rue des Poulies, Rougeault près l'aport de Paris, Bricet Butte saint Roch, Haumont et Berthelot rue des Boucheries saint Germain, des Hottes rue de la Fromagerie, Darlu, Hardouin et Joly près le Palais Royal.

[31] Les bourgeois faisoient vendre la plupart «à pot» ou «au pot»,

chez ces marchands de vin, le produit de leurs vendanges: «M.

BERNARD. Ne vaut-il pas autant vendre mon vin à la campagne que de

le faire vendre à *pot* dans Paris, comme la plupart de mes

confrères.» Dancourt, *la Maison de campagne*, scène XXXII.

Le même M. Joly donne fort bien à manger à trente sols par tête[32].

[32] L’édition de 1691, p. 28, cite encore quelques autres cabarets:

«_Au petit Paris_, rue de la Verrerie; *à la petite Epousée*, rue

Saint-Jean en Grêve; chez Tessier, au coin Saint-Paul; *au Cormier*,

rue des Fossez-Saint-Germain; *à la Vallée Tissart*, rue Vaugirard;

au Milieu du Monde, à la Grenouillère, où demeure Lognon, renommé

pour les matelottes; *à la Chasse Royale*, près la porte

Saint-Louis; *aux Bâtons royaux*, rue Saint-Honoré.» Les _Bâtons

royaux_ se trouvoient près de Saint-Roch, dont les marguilliers y

alloient faire bombance. (*V.* notre *Histoire de la Butte*, p. 52.)

HOSTELS GARNIS ET TABLES D’AUBERGES.

Il y a des Appartemens magnifiquement garnis pour les grands Seigneurs à l’Hotel de la Reine Marguerite rue de Seine[1], et à l’Hotel de Bouillon quay des Théatins.

[1] Liger, dans son *Voyageur fidèle*, p. 325, le met aussi au nombre

des hôtels garnis renommés. Il existe encore au nº 6 de la rue de

Seine. C’est un pavillon détaché du magnifique hôtel que la première

femme d’Henri IV s’étoit fait construire, et dont les jardins, qui

s’étendoient jusqu’à la rue des Saints-Pères, ne survivent plus que

par un jardinet planté de quelques arbres, où l’on descend, comme

sous Henri IV, par un double perron. La façade du pavillon est

restée ce qu’elle étoit. On s’est contenté de l’exhausser d’un

étage, mais du même style, audessus duquel on a reconstruit les

anciennes mansardes. Le conseiller d’Etat Gilbert des Voisins

l’habitoit au XVIIIe siècle, et les Mirabeau, dont les boiseries

intérieures conservent encore le chiffre, y étoient venus après lui.

Il y a encore plusieurs autres Hotels meublez en differens quartiers, par exemple, le grand Duc de Bourgogne rue des petits Augustins, l’Hotel d’Escosse rue des saints Pères, l’Hotel de Taranne, l’Hotel de Savoye, et l’Hotel d’Alby rue de Charonne, l’Hotel de l’Isle, l’Hotel de Baviere, l’Hotel de France, et la Ville de Montpellier rue de Seine, l’Hotel de Venise, et l’Hotel de Marseille rue saint Benoist, l’Hotel de Vitry, l’Hotel de Bourbon, l’Hotel de France, et l’Hotel de Navarre rue des grands Augustins[2], la Ville de Rome rue des Marmouzets, l’Hotel de Perpignan rue du Haut Moulin, l’Hotel de Tours rue du Jardinier[3], l’Hotel de Beauvais rue Dauphine, l’Hotel d’Orléans rue Mazarine, l’Hotel du saint Esprit rue de Guenegaud, l’Hotel de saint Agnan rue saint André, l’Hotel d’Hollande[4], l’Hotel de Beziers, l’Hotel de Brandebourg, l’Hotel de saint Paul et le grand Hotel de Luyne rue du Colombier.

[2] On peut remarquer que beaucoup de ces hôtels étoient dans le

faubourg Saint-Germain. Les étrangers le préféroient, et les hôtels

garnis s’y étoient multipliés en conséquence: «depuis que la paix

étoit faite, lit-on dans les *Annales de la Cour et de la Ville*,

pour les années 1697-1698, t. II, p. 135, il y avoit eu dans Paris

un si grand abord d’étrangers, que l’on en comptoit quinze à seize

mille dans le faubourg Saint-Germain seulement… Le nombre s’accrut

encore bientôt de plus de la moitié, en sorte que, au commencement

de l’année suivante, on trouva qu’il y en avoit trente-six mille

dans ce seul faubourg.»

[3] Lisez rue du Jardinet. Cet hôtel, que Liger place avec plus de

raison rue du Paon, où il en subsista des restes jusqu’aux dernières

démolitions, devoit son nom aux archevêques de Tours, dont il avoit

été longtemps la propriété. Vauvenargues y descendoit pendant ses

congés de semestre. Les lettres que lui écrivit Voltaire portent

cette adresse.

[4] C’est un des hôtels que, dans *la Comtesse d’Escarbagnas*, scène

XI, Julie, voulant se moquer de la ridicule provinciale, lui nomme

comme autant d’hôtels de grands seigneurs: «On sait bien mieux,

dit-elle, vivre à Paris dans ces hôtels, dont la mémoire doit être

si chère: cet hôtel de Mouhy, Madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel

d’Hollande. Les agréables demeures que voilà!»

On mange à table d’Auberge[5] dans presque toutes les maisons garnies cy-devant designées à vingt, à trente ou à quarante sols par repas[6]: mais l’Auteur ignore encore sur quel pied elles sont reglées chacune en particulier[7], en attendant sur cela un plus grand eclaircissement, les Provinciaux peuvent s’assurer qu’on loge et qu’on mange d’ailleurs dans les Hotels et Auberges ci-après aux differens prix qui seront marquez, par exemple:

[5] C’étoit encore le mot le plus en usage. Gourville dans ses

Mémoires, 1re édit., t. I, p. 306, dit toutefois déjà «Table

d’hôte», de même que les deux Hollandois qui vinrent à Paris en

1657, et dont M. Faugère a publié le curieux *Journal de Voyage*. V.

p. 191. Nous lisons aussi dans une pièce de Dancourt: «M. BERNARD. A

table d’hôte, je vous entends, tant par tête.» _La maison de

campagne_, 1688, scène XXX. En somme, c’est, je crois, suivant

l’importance des hôtels et des prix qu’on disoit *table d’hôte* ou

table d’auberge.

[6] Même les plus chères de ces tables d’hôte ou d’auberge n’étoient

pas pour les délicats, qui ne vouloient que des cabarets «à gros

écots», sans prix fixe. Dans *les Côteaux* ou *les Marquis friands*,

qui furent joués à l’hôtel de Bourgogne, en 1665, Clidamant et

Oronte, deux de ces gourmets, s’en expliquent nettement scène XI:

ORONTE.

Les repas de grand prix sont bien plus agréables

Et la cherté des mets les rend plus délectables.

VALÈRE.

A ce plaisant discours, que réponds-tu, Marquis?

CLIDAMANT.

Que je ne veux jamais disner à juste prix.

LÉANDRE.

Voilà d’un vrai Marquis le parfait caractère.

[7] Selon Liger, p. 326, «ces prix fixes» ne l’étoient pas toujours.

Ils varioient selon que la cherté des vivres étoit plus ou moins

grande.

A quarante sols par repas à l’Hotel de Mantouë rue Mouton[8], à l’Hotel de l’Isle de France rue de Guénégaud, *etc.*

[8] Dans l’édit. précédente, p. 28, se trouve une autre adresse, qui

est la vraie, et un plus long détail: «le sieur de La Motte, à

l’hôtel de Mantouë, rue Montmartre, tient une fort bonne table à

quarante sols par repas, et fournit même une seconde table aux

intervenants.»

A trente[9] au petit Hotel de Luyne rue Gît le Cœur, à la Galere rue Zacharie, aux Bœufs et aux trois Chandeliers rue de la Huchette, *etc.*

[9] «Rue Saint-André, à l'hôtel de Chateau-Vieux.» Edit. 1691, p. 29.

A vingt à l'Hotel d'Anjou rue Dauphine, au petit S. Jean[10] rue Gît le Cœur, au Coq hardi rue saint André[11], à la Croix de fer rue saint Denis[12], au Pressoir d'or et à l'Hotel de Bruxelle rue saint Martin[13], à la Croix d'or rue du Poirier, à la Toison rue Beaubourg, *etc.*

[10] «Et au grand hôtel de Luynes.» *Id.*

[11] «Le sieur Vilain, rue des Lavandières, près la place Maubert, à

la Galère.» *Id.*—Il a, p. 63, un petit article supplémentaire: «le

sieur Vilain, marchand de vin, aussi renommé pour ses bons apprêts,

demeure rue des Lavandières, à l'entrée de la place Maubert, à la

Galère.»

[12] Ajoutons près de Saint-Leu. Il y a, sur un dîner à ce cabaret, un

curieux sonnet de François Colletet, qui se termine par ce vers,

bien digne d’un pauvre poëte, depuis longtemps à jeun:

Moi, je mange aux repas, et bois sans dire mot.

Un autre hôtel de *la Croix de fer* se trouvoit rue de la Harpe,

adossé aux ruines des Thermes. Marmontel y logea en arrivant

d’Auvergne à Paris.

[13] Conrart, chez qui se réunit d’abord la Société littéraire, où se

recrutèrent les premiers membres de l’Académie françoise, logeoit

près de cette auberge de la rue Saint-Martin. (Marcou, *Pellisson*,

p. 80.) Plus d’une séance de la nouvelle Académie dut s’y terminer.

Suivant Vigneul-Marville, en effet, on ne se séparoit pas sans avoir

fait légèrement ripaille.

A quinze à la Ville de Bourdeaux et à l’Hotel de Mouy rue Dauphine, à l’Hotel couronné rue de Savoye, au petit Trianon rue Tictonne, à la ville de Stokolm rue de Bussy, à la belle Image rue du petit Bourbon[14], au Dauphin rue Maubuée, *etc.*

[14] «Rue de la Rose, à la Samaritaine.» Edit. 1691, p. 29.

A dix sols[15] au Heaume rue du Foin, au Paon rue Bourlabé, au Gaillard bois rue de l’Echelle, au gros Chapelet rue des Cordiers[16].

[15] Boileau, *satire X*, vers 673-676, nous dit à peu près ce

qu’étoient ces auberges:

T’ai-je encore décrit la dame brelandière

Qui de joueurs chez soi se fait cabaretière,

Et souffre des affronts que ne souffriroit pas

L’Hôtesse d’une auberge à dix sous par repas.

[16] «Et à l’hôtel Notre-Dame, rue du Colombier.» Edit. de 1691, p.

Il y a d’ailleurs quelques Auberges où il y a trois tables différentes, à quinze, à vingt et à trente sols par repas, par exemple, à la Couronne d’or rue saint Antoine[17], au petit Bourbon sur le quay des Ormes, et à l’Hôtel de Picardie rue saint Honoré[18].

[17] Cette auberge, très-agrandie, subsista jusqu’aux démolitions pour

la prolongation de la rue de Rivoli. C’est de là que partoient les

gondoles de Versailles.

[18] Un autre hôtel plus célèbre de cette rue étoit «l’hôtel

Saint-Quentin», où descendit Leibnitz, lorsqu’il vint à Paris, et où

logea Jean-Jacques Rousseau, dont il prit et a gardé le nom. (*V.*

nos *Enigmes des rues de Paris*.) L’abbé de Marolles, dans ses

Mémoires, 1755, in-12, t. I, p. 75, a parlé de ces intéressants et

sérieux hôtels du quartier des Grès—la rue des Cordiers en fait

partie—où se rencontroient théologiens et poëtes.

Les gens qui ne peuvent faire qu’une très mediocre dépense, trouvent d’ailleurs dans tous les quartiers de Paris de petites Auberges où on a de la soupe, de la viande, du pain et de la biere à suffisance pour cinq sols[19].

[19] Liger, p. 327, employant un mot que Saint-Simon emploie aussi

d’ailleurs, appelle franchement ces «petites auberges» *gargotes*,

«où l’on vit, dit-il, à la portion, à si petit prix que l’on veut.»

On avoit eu aussi déjà l’idée d’une sorte de grande marmite

économique, pour des soupes, au meilleur marché possible. *V.*

Helvétius, *Traité des Maladies*, chap. _Bouillon pour les

pauvres_.—Dans les auberges à cinq sous le dîner, on logeoit,

suivant d’Argenson, à un sou la nuit. Marivaux ne donne pas d’autre

gîte à son *Paysan parvenu* arrivant à Paris: «Je me mis, lui

fait-il dire avec sa préciosité ordinaire, dans une de ces petites

auberges à qui le mépris de la pauvreté a fait donner le nom de

gargote.»

FIN DU TOME Ier.

TABLE

DES ARTICLES

DU

LIVRE DES ADRESSES DE PARIS.[1]

[1] Nous donnerons à la fin du volume la table alphabétique de

l’édition de 1691.

Tome I.

Affaires Ecclésiastiques 15

Exercices de piété 21

Finances Royales 26

Trésoriers Payeurs des Gages et Rentes 40

Conseils du Roy et Chancellerie 46

Secretaires du Roy 54

Scéances des Tribunaux 78

Vacations des Tribunaux 86

Docteurs et Licentiez en Droit 87

Secretaires et Greffiers du Conseil, des Cours Souveraines

et des Juridictions Subalternes 93

Contraintes Judiciaires 100

Bureaux Publics 106

Administration des Hospitaux 112

Banquiers 117

Academies et Conferences publiques 120

Biblioteques particulières et publiques 129

Collèges et Leçons publiques 138

Mathematiques 146

Medecine ordinaire 150

Medecine empirique 156

Opérations chirurgicales 157

Matières Médecinales simples et composées 164

Pension pour les Malades 178

Bains et Etuves 182

Impressions et Commerce de Librairie 185

Musique 204

Fameux Curieux des Ouvrages magnifiques 216

Dames Curieuses 231

Commerce de Curiositez et de Bijouteries 236

Commerce des Ouvrages d’Or, d’Argent, de Pierreries, *etc.* 244

Premieres Instructions de la Jeunesse 248

Nobles Exercices pour la belle education 253

Armes et Bagages de Guerre et de Chasse 261

Chevaux et Equipages 264

Passetemps et Menus Plaisirs 269

Jardinages 275

Tapisseries et Meubles ordinaires 283

Chair et Poisson 289

Marchandises de Beurre, Œufs, Fromages et Legumes 296

Offices de fruiteries 300

Panneterie et Patisserie 304

Marchandises de Vins et d’Aprests 309

Hostels garnis et Tables d’Auberges 316

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PRINCIPALES

MATIÈRES CONTENUES EN CET OUVRAGE[1]

[1] Afin de continuer à reproduire aussi exactement que possible le

livre de Blegny, nous nous sommes conformé pour cette table, comme

disposition, texte et orthographe, à celle qu’il a donnée dans sa

première édition et qui—nous ignorons pourquoi—ne se retrouve pas

dans la seconde. Nous nous sommes contenté d’y faire les additions

nécessaires.

A.

Abrégé de la science des temps, II, 205.

Académies, I, 120.

Académie de découvertes, I, xlv, xlix, 9.

Académie Françoise (Listes de 1676 et 1705), II, 275, 289.

Accouchements, I, 159 et II, 69.

Adresses casuelles de la ville de Paris, I, xlij.

Affaires ecclésiastiques, I, 15.

Adresses recouvertes après l’impression, II, 68.

Adresses diverses, II, 73.

Adresses (autres) nouvellement recouvertes, II, 177.

Affiches, I, vj, xxxij, xxxiv; II, 345, 357.

Affiches (petites), I, 10.

Afficheurs, II, 75.

Agneaux, I, 292.

Aiguilles, II, 24.

Alimens, I, 289.

Almanachs, I, 193; II, 190.

Almanach spirituel, I, 26.

Amirauté, I, 70.

Andouilles, I, 293-294.

Anchois, I, 302-303.

Animaux, I, 289. (Chair et poisson.)

Apoticaires, II, 69.

Architecture et Maçonnerie, II, 102.

Arcs de carosses, I, 47, 267.

Ardoises, II, 118.

Argenteurs, I, 287.

Armes et Bagages de guerre et de chasse, I, 261.

Armoires, II, 344.

Asnes, I, 264.

Auberges (tables d’Auberges) et Hostels garnis, I, 316.

Avis du Bureau d’adresse (Liste des), II, 302.

Avis généraux, II, 341.

Avis du journal général de France (Liste des), II, 373.

B.

Bailliage du Palais, I, 77.

— du Temple, I, 86.

— de Saint-Jean de Latran, I, 86.

Bains et Etuves, I, 182.

Balliveaux, II, 122.

Bandages, I, 13.

Banquiers, I, 117.

Banquiers expéditionnaires en cour de Rome, I, 18 et II, 68.

Baromètres, I, 242.

Bas, II, 30.

Bateaux (gardes), I, 111.

Bateurs d’or, II, 46.

Bâtimens du Roy, II, 87.

Bénéfices et Bénéficiers, I, 19.

Bêtes azines, I, 264.

Beurre (Marchandises de), œufs, fromages et légumes, I, 296.

Bible polyglotte, II, 319.

Bibliothèques, I, 129.

Bijouteries, I, 237.

Bijouterie de cire, II, 68.

Billards, I, 274.

Biscuits, I, 301.

Boëtes d’Allemagne, II, 23.

Bœufs, I, 291.

Bois de taillis à vendre, II, 338.

Bonneterie (Ouvrage et Commerce de), II, 28.

Bonnets carrés, II, 75.

Bottes, II, 65.

Bouchons de liège, II, 7.

Boucles d’oreilles, II, 317.

Boulangers, I, 306.

Boules à jouer, I, 274.

Bois à brûler, II, 8.

— à bâtir.

Boudin blanc, I, 294.

Bouquetières, I, 165.

Bouteilles de poche, II, 42.

Brefs et Bréviaires, I, 192.

Bureau d’Adresses (Listes générales du), II, 332-346, 356, 364.

Bureau des Indes Orientales et Occidentales, I, 108-109.

Bureau d’adresses ou de rencontre, I, xx, xxiv et II, 302.

Bureau des Merciers, II, 18.

Bureaux publics, I, 106.

Buscs et bois d’Evantails, II, 24.

C.

Cabarets. V. *Traiteurs*.

Cabinets d’ébeine, II, 353, 382.

Cabinets, I, xxxiv.

Café et cacao, I, 303.

Caffé et chocolat, I, 303.

Caisses de jardin, I, 282.

Calçons et chaussons de chamois, II, 37.

Calendrier, II, 218.

Calottes, II, 75.

Cancers, I, 170.

Canepin, II, 75.

Canifs, II, 48.

Caractères d’imprimerie, I, 194.

Caractères des signes et planètes, II, 200.

Carrafons, I, 303.

Carrières, II, 112, 113.

Carosses de louage, remises, I, 266.

Carosses de route, II, 160.

Carrosses à vendre, II, 323, 325, 348, 359, 367.

Cartes à jouer, I, 274.

Carte généalogique de France, II, 322.

Cartons, II, 27.

Cassolettes philosophiques, I, 243 et II, 35.

Catherinettes, I, x, xij.

Cerisaies à Montmorency, II, 311.

Chair et poisson, I, 289.

Chaircutiers, I, 293.

Chaises de moquette, II, 315, 353.

Chaises de porteur, II, 339.

Chaises roulantes, II, 317, 333, 366.

Chaisnetiers, I, 296.

Chambre des comptes, I, 64.

Chambre souveraine des décimes, I, 85.

Chambre du Trésor, I, 75.

Chancellerie, I, 146; II, 348.

Changements, I, 79.

Chapeaux (Commerce de), II, 38, 63.

Chapeaux à vendre, II, 320.

Charbon de terre, charbon de bois, II, 9.

Charges à vendre, II, 310, 338, 347, 348, 350, 352, 359, 362, 366.

Charrettes de routes, I, 263; II, 174.

Charité (directrices de), I, 23.

Châtelet, I, 70.

Chaux, II, 105.

Chevaux et équipages, I, 264.

Chevaux à vendre, II, 317, 319, 321, 323, 327, 333, 347, 353, 359,

360, 367.

Cheveux (Ouvrages et Marchandises de), II, 39.

Chiens, I, 273.

Chinoiseries, V. *Lachinage*.

Chirurgiens, II, 68.

Choses diverses à vendre, II, 316.

Cicle solaire, II, 211.

Ciment, II, 105.

Cireure (cirage) de cordonniers, II, 67.

Citrons, I, 302.

Clavecins, I, 205; II, 72.

Clouds, II, 137.

Coches par terre et par eaux, II, 172.

Cochons, I, 292.

Coffres, I, 239.

Coiffeuses, I, 271; II, 41, 73.

Collèges, I, 138.

Colliers de perles à vendre, II, 319, 322, 361.

Committimus (droit de), II, 375.

Commerce des Ouvrages d’or, d’argent, de pierreries, de perles,

I, 244.

Conférences, I, 127; II, 86.

Connétablie, I, 75.

Confiseurs, I, 300.

Confituriers I, xxxiij.

Conseils du Roi et Chancellerie, I, 46.

Conserves balsamiques, I, 170.

Consuls, I, 76.

Consultations chirurgicales, I, 158.

Consultations médicinales, I, 151; II, 77.

Contraintes judiciaires, I, 100; II, 343.

Coquillages, I, 236.

Cordes à instruments, I, 215.

Cordonnerie (Ouvrages et Marchandises de), II, 65.

Courriers, II, 249.

Cours des Aides, I, 63; II, 78.

Cours des Monnoyes, I, 69.

Courtiers, Couratiers, I, xij, 10.

Couteliers, Couteaux, II, 47.

Craquelins, Biscuits, Macarons, etc., I, 301.

Crêpes et Crêpons, II, 13.

Creusets, II, 75.

Cristal minéral, I, 175.

Cuirs et vendeurs de cuirs, II, 86.

Cuivre, II, 46.

Curé d’Evry, empirique, I, 156.

Curieuses (Dames), I, 231.

Curieux (Fameux) des Ouvrages magnifiques, I, 216.

Curiosités (Commerce de) et de bijouterie, I, 236.

D.

Damasquinerie, I, 240.

Danse, I, 124, 126.

Déclarations du Roy, I, 190.

Découpeurs, I, 62.

Demandes pour acheter, II, 327, 340, 354, 368, 382.

Dents malades, I, 170-172; II, 178.

Dentelles, Points, Boutons, Galons d’or, II, 16-17.

Département des courriers, II, 249.

Descentes (Bandages), I, 12, 173 et II, 85.

Diamants du Temple, I, 248; II, 316.

Diamants à vendre, II, 322.

Docteurs et Licentiez en droit, I, 87.

Domestiques, I, vj; II, 49, 344, 358, 376.

Doreurs, Argenteurs, I, 287.

Draperies, II, 11, 314.

Drogueries, I, 165.

Drogueries chimiques, I, 175.

Drogueries étrangères et de Montpellier, I, 175.

Durée des jours et des nuits, II, 242.

E.

Eau catholique de Paracelse, II, 320-321.

Eau de Cordoue, I, 172; II, 34.

Eaux distillées, I, 175.

Eaux et forêts, I, 76.

Eau histerique, I, 172.

Eau rouge de la reine d’Hongrie, I, 172.

Eaux minérales, I, 175.

Eaux de vie, I, 176.

Echets, I, 274.

Ecoles (petites), I, 18.

Ecole médicinale, I, 141.

Ecrans, II, 22.

Eclipses, II, 242.

Ecritoires, II, 27.

Ecrivains jurés, I, 249; II, 53.

Edits et déclarations du Roy, I, 190.

Eolipiles, II, 324.

Eguilles et Epingles, II, 24.

Election, I, 77.

Emailleurs, I, 242.

Emplâtre de la manufacture royale, I, 13.

Epacte et Lunaisons, II, 213.

Epiciers, I, xxxiij, 302; II, 5-6.

Epiceries et autres denrées domestiques, II, 5.

Essences de Rome et de Gènes, II, 33.

Essence végétale, I, 14, 172.

Estampes et tableaux, I, 239.

Etoffes à meubler, I, 284.

Etoffes indiennes, II, 13.

Etoffes d’Italie, II, 13.

Etoffes de soie d’or et d’argent, I, 272 et II, 13.

Etoffes de l’Apport-Paris, II, 339.

Etuves ordinaires, I, 182.

Evantails, II, 20.

Exercices (Nobles) pour la belle éducation, I, 253.

Exercices de piété, I, 21.

Experts Ecrivains, II, 53.

— Arithméticiens, II, 54.

— Maçons, Charpentiers, II, 54.

— Couvreurs, II, 54.

— Généalogistes, II, 53.

F.

Fabrique des Monnoyes, II, 245.

Fayences, I, 283; II, 43.

Fer (Ouvrages et Marchandises de), II, 129.

Fer blanc, II, 46, 131.

Fermiers généraux, I, 28, 32; II, 79.

Ferme à vendre, II, 313.

Ferrailles, II, 129.

Fêtes mobiles, II, 217.

Feux d’artifices, I, 272.

Figures de plâtre bronzées, I, 241.

Fileurs d’or, II, 46.

Finances royales, I, 26, 33.

Flûtes et Flageollets, I, 212.

Foires (Etat des plus considérables), II, 266.

Fontainiers, II, 155.

Fourneaux, II, 75.

Fourrures, II, 35, 38.

Frère Ange, empirique, I, 157.

Frères cordonniers, II, 67, 322.

Frères tailleurs, II, 61.

Friperie, II, 60.

Fromages, I, 297.

Fruiterie (offices de), I, 300.

Fruits secs I, 302.

G.

Gants (marchandises des gantiers et parfumeurs), II, 31.

Garçons de métier, II, 50.

Garçons de cuisine et de cabaret, II, 49.

Garnitures de rubans, II, 24.

Gazettes, I, xvij, xxix, 193.

Généalogies, II, 53.

Gibecières, I, 273.

Gobelins, II, 92-93.

Glaces de miroirs, II, 141, 142.

Grand Conseil, I, 61.

Grains balsamiques, I, 13, 171.

Grains dépuratifs du sang, I, 172.

Graines de jardins, I, 282.

Graveurs en taille douce, II, 68.

Graveurs de médailles, II, 153.

Graveurs en lettres, II, 152.

Graveurs en pierre, II, 153.

Greffiers du Parlement, I, 94.

Grenailles, I, 248.

Grenier à sels, I, 79.

Guainiers, II, 37, 49, 74.

Guinguettes, II, 305.

Guipures, II, 17.

Guitarre, I, 211.

H.

Habillements (habits d’hommes et de femmes), II, 58.

Habits et manteaux à vendre, II, 319.

Habits faits de théâtre et de mascarade à quatre pistoles par an,

I, 271 et II, 62.

Hameçons, I, 296.

Harans, I, 295.

Hautbois, I, 212.

Herbages, I, 165.

Hôtel de Ville, I, 75.

Heures, I, 192.

Horlogers. V. *Orlogeurs*.

Hospitaux (Administration des), I, 112.

Hostels garnis et tables d’Auberges, I, 316.

Huile d’amandes et autres tirées sans feu, I, 175.

Huile d’olive, II, 5.

Huissiers, I, 100.

Hydromètres, I, 242.

Hypocras, I, xxxiij.

I.

Immeubles à louer, à vendre, à échanger, II, 304.

Indiction romaine, II, 212.

Instructions (premières) de la jeunesse, I, 248.

Instruments mathématiques et de chirurgie, II, 48.

Instruments à vents, I, 212; II, 72.

J.

Jambons, I, 293.

Jardin médicinal, I, 26.

Jardin Royal, II, 87.

Jardinages, I, 275.

Jartières, II, 23.

Jeûnes et solemnitez, II, 215.

Jurés bourgeois, II, 54.

Jouailleries, II, 23.

Juges et Consuls, I, 76.

Journal des avis et affaires de Paris, I, xxxv.

Journal des Savants, I, 191.

Journal du Bureau de rencontre, I, xxxix.

Juridiction des Poudres et Salpêtres, 1, 79.

— des Garennes, *ibid.*

— du Chantre Notre-Dame, I, 17, 20.

L.

Laboratoire du sieur de Blégny, I, 169.

Lachinage, I, 239.

Lait d’anesses, de chèvres ou de vaches, II, 72.

Lancettes, II, 47.

Lapins, I, 273.

Laquais, II, 50, 344, 358, 376.

Lard, I, 293.

Leçons particulières, I, 138.

Leton, II, 46.

Lettre Dominicale, II, 211.

Librairie (impressions et Commerce de), I, 19, 185.

Lieux où se trouveront tous les quinze jours les livres d’avis, II, 330.

Linges, points et dentelles, II, 15.

Lingots d’or et d’argent, I, 248.

Lits, I, 284, 285.

Lits à vendre, II, 314, 315, 334, 352, 360, 361, 368.

Litières, I, 267.

Livres d’avis, II, 330.

Livres de Mathématiques, I, 190.

Livres de Médecine, I, 162, 163, 190.

Livres de piété et d’église, I, 20, 26.

Lods et ventes, II, 309.

Loupes, I, 174.

Lustres et girandoles, II, 143.

Luths, I, 211.

M.

Macarons, I, 301.

Machinistes, II, 121.

Maçonnerie (lieutenant général de la), I, 78; II, 102.

Maçons et Manœuvres, II, 102.

Magistrats (principaux), I, 55.

Maisons à louer, 305-308, 333, 362.

Maisons à vendre, II, 308-313, 334-337, 349, 351, 367, 368.

Maladies vénériennes, I, 171.

Maladies des yeux et des oreilles, I, 174.

Marchandises d’Outre-Mer, II, 20.

— de Dieppe, II, 22.

— de Saint-Claude, II, 23.

Maréchaussée, I, 75.

Marionnettes et Manequins, I, 272.

Marqueterie, I, 286.

Manufactures des ouvrages du Roy, II, 87.

Maroquins, I, 109; II, 38.

Masques, I, 271.

Matériaux à bâtir, II, 105.

Mathématiques, I, 146, 254 et II, 71.

Matières métalliques (Commerce de diverses matières), II, 45.

Matières médicinales, I, 164.

Médailles, I, 130, 221, 223, 225, 227, 230; II, 382.

Médecine et Médecins, I, 150.

Médecine ordinaire, I, 150.

Médecine empirique, I, 156.

Médecins jurés, II, 52.

Melons, I, 303.

Menus Plaisirs, I, 269.

Menuiserie, II, 121.

Menuisiers en ébène, II, 353.

Mercerie, Quincaillerie (Commerce de), II, 18.

Mercure galant, I, 193.

Mercure d’or, I, 13.

Messageries, II, 166.

Meubles à vendre, II, 314.

Meubles de la Chine, I, 236, 240.

Meubles ordinaires et Tapisseries, I, 283.

Meubles d’orfévrerie, II, 73.

Meubles vieux, I, 287.

Migniatures, II, 97, 98.

Miroirs, II, 21, 140, 353, 361.

Mirouettiers, II, 21, 140, 353, 361.

Moëllons, II, 107, 113.

Monnoies (Fabrique des nouvelles), II, 244.

Montres à vendre, II, 322, 361.

Morrhues, I, 295.

Mouches, II, 76.

Moulin à blé à vendre, II, 324.

Moutons, I, 291.

Mulets, I, 264.

Musettes, I, 212.

Musique, I, 204.

N.

Nombre d’or, II, 210.

Nomenclateurs, I, vj, 7.

Nourrices, II, 49.

Nourriture, I, 289.

O.

Œufs, I, 296.

Officialité, I, 16, 18, 21.

Officiers nouveaux, Metteurs à bord et gardes bateaux, I, 111.

Olives, I, 303.

Omissions et changements, I, 79.

Opérations chirurgicales, I, 157 et II, 68.

Opérateurs pour la pierre, la cataracte, les dents, I, 160.

Orlogeurs, II, 73, 349, 361.

Oranges, I, 302.

Ordonnances (Nouvelles), I, 186.

Orgues, I, 205, 206; II, 316.

Orvietan, I, 169.

Ouvrages exquis de peinture et de sculpture, II, 92.

Ouvrages et bois de Menuiserie, II, 121.

Ouvrages et fournitures de Charpente, II, 115.

Ouvrages et fournitures de Couvreurs, II, 118.

Ouvrages d’or, d’argent, de pierreries, de perles, *etc.* (Commerce

des), I, 244.

P.

Panneterie et Patisserie, I, 304.

Paniers à fruits, I, 301.

Papetiers (Marchandises de), II, 26.

Parfumeurs (Marchandises des), II, 31.

Parlement, I, 86.

Parties casuelles, I, 38, 108.

Pastel, II, 99.

Patissiers, I, 300, 304.

Paveurs (Ouvrage des), II, 157.

Peaux pour les chapeliers, II, 38.

— pour les foureurs, II, 38.

Peaux de mouton en chamois, II, 36.

— de chagrin, II, 37.

Peintures, sculptures, dorures, II, 144.

Peintres, II, 178; ouvrages de peinture, II, 92, 144.

Pelleterie et fourrure, II, 35.

Penitencier (grand), I, 17.

Pendules à vendre, II, 349.

Pension pour les malades, I, 178.

Pensions et répétitions pour les écoliers, I, 138, 249.

Perles, I, 248; II, 319, 322, 361.

Perruques, I, xxxiij; II, 40.

Philosophes, I, 123.

Pieds de porc à la Sainte-Menehould, I, 294.

Pierre (qualité et coupe de la), II, 111, 114, 115.

Pierreries, I, 247.

Pigeons, I, 273.

Pistaches, I, 304.

Placages (meubles de), I, 286.

Plâtre, II, 105.

Plomb en balles et grains, II, 46.

Plomberies (Ouvrages de), II, 155.

Planches de Bateaux, I, 121, 122.

Plumes d’acier, II, 76.

Points, II, 17.

Poissons, I, 294, 295.

Police, I, 186.

Portraits en cire, II, 69.

Porcelaines, I, 239 et II, 42.

Porcs, I, 292.

Poteries, Carrelage, Vuidange, II, 158.

Poulmoniques (Conserve et liqueur pour les), I, 170.

Précisions chronologiques et historiques des temps, II, 209.

Prévôté de l’Hôtel du Roy et de la Ville, I, 74.

Prévôt des Marchands, I, 75.

Prieur médecin, I, lv, 157.

Prisonniers (pauvres), I, 24.

Privilégiez, Privileges à vendre, II, 77.

Prix des Ouvrages de Maçonnerie, II, 105.

— de Charpente, II, 116.

— de Menuiserie, II, 122.

— de Couvreurs, II, 119.

— des marchandises de fer, II, 131.

— des Glaces, II, 143.

— des Pavés, II, 157, 158.

— des Ouvrages de Sculpture, peinture et dorure, II, 146.

— des Plombs, II, 156.

— des Nattes et Frottages, II, 156, 160.

— des Vitres, II, 138, 139, 140.

Proxenètes (courtiers antiques), I, vij, viij.

Q.

Quincailliers, II, 25.

R.

Rabats, II, 73.

Recommanderesses, I, x; II, 49.

Recueil de vers, II, 325.

Remarques sur la durée des jours et des nuits, II, 242.

— sur les systèmes du monde, II, 203.

Remèdes pour les chevaux, I, 69.

Remèdes du Roi, I, 170.

Rentes de l’Hôtel de Ville, I, 42.

Répétitions pour les écoliers, I, 138, 249.

Requestes de l’Hôtel du Roy, I, 78.

— du Palais, I, 78.

Rocfort, fromage, I, 299.

Roulliers et charrettes de routes, II, 174.

Rubans, II, 20.

S.

Sable, II, 157.

Sages femmes jurées, II, 69.

Saignée, I, 159.

Savons, II, 7, 33.

Savoyards, II, 21.

Science des Temps, II, 205.

Sculpteurs, II, 92, 145.

Sculpture (Ouvrages de), II, 145.

Séances des Tribunaux, I, 78.

Secret pour guérir le *Miserere*, II, 324.

Secrétaires du Roy, I, 54.

Secrétaires et Greffiers, I, 93.

Sel policreste, I, 169.

Sergens, I, 100.

Seringues, II, 77.

Sermons, I, 200, 201.

Serrures, II, 136.

Servantes, I, x; II, 49.

Sirop de vanille, I, 177.

— de thé, febrifuge, I, 177.

Soies, II, 9.

Souliers, II, 67.

Squelettes, II, 77.

Sucres, II, 6.

Suif, II, 8.

Supputation des Epoques, II, 210.

Systêmes du monde, II, 203.

T.

Table de Marbre (juridiction de la), I, 78.

Tableaux, I, 239.

Tableaux à vendre, II, 360.

Tablettes à vendre, II, 359.

Tablettes d’Alary, I, 177.

Tablettes de poche, I, 243.

Taillandiers, II, 47.

Tailleurs, II, 59, 60, 61.

Tambours, I, 263.

Tamis, II, 77.

Tapisseries à vendre, II, 314, 336, 350, 361.

Tapissiers fripiers, I, 287; II, 326.

Tapisseries et Meubles ordinaires, I, 283.

Tapisseries de cuir doré, I, 286.

— d’Auvergne, II, 340.

— de la Savonnerie, II, 320, 326.

— de Flandres, I, 283.

— de Beauvais, I, 283.

— d’Aubusson, I, 283.

— de Bergame et de Rouen, I, 284.

Tarif des nouvelles monnoyes, II, 244.

Temporalité, I, 79.

Tentes et pavillons de guerre, I, 262.

Tentures de haute lice, I, 283; II, 315.

Terre cizellée, I, 240.

Théorbes, I, 210; II, 326.

Terres, fiefs et seigneuries à vendre, II, 337, 338, 349, 360, 363,

Thériaque de Rouvière, I, 167.

Thermomètres, I, 242.

Tireurs d’or, II, 46.

Toiles cirées, II, 76.

Tontine, I, 44.

Tourneurs, II, 51, 103-104.

Traiteurs, I, 314, 315, 319.

Treillis d’Allemagne, II, 13.

Trésor des Almanachs, II, 193.

Trésor d’Esculape, II, 177.

Trésor Royal (Gardes du), I, 28.

Trésoriers, I, 38, 53.

Tribunaux, I, 78.

Triquetracts, I, 274.

Trompettes et timbales, I, 215; II, 73.

Truffles, II, 71.

Tuiles, II, 119.

Tuyaux de tolle de fer à brûler du bois sans fumée, II, 76.

V.

Vacations des Tribunaux, I, 86.

Vaches de Roussy, II, 37, 38.

Volailles, I, 292.

Vapeurs, I, 171; II, 79.

Veaux, I, 291.

Verre (Vitriers), II, 44, 138.

Verrerie (Commerce des Verriers), II, 41.

Vérifications et rapports de jurez, II, 52.

Vins de liqueurs, I, 301.

Vins (Marchandises et aprest de), I, 309 et II, 318, 324.

Violle et Viollon, I, 209, 210 et II, 317.

Vieux papiers et parchemins, II, 28.

Vitriers (Ouvrage des), II, 138.

Voyer, I, 109.

Y.

Yeux artificiels, II, 75.

TABLE DU TOME PREMIER

Introduction v

Le *livre commode* contenant les adresses de la ville de Paris 1

Table générale des articles 323

Table alphabétique des matières contenues dans les deux volumes 325

NOTE DU TRANSCRIPTEUR

L’orthographe est conforme à l’original.

On a recopié, dans cette transcription du tome premier, la partie correspondante de la table des articles, ainsi que l’index alphabétique, qui figurent dans le tome II de l’original. On a également ajouté une table pour le présent tome, sur le modèle de celle du tome II (en reprenant les libellés des éléments recopiés, et en extrapolant les numéros de page).